

Essai sur les différentes especes de fievres ... : On y a joint deux autres essais: l'un sur la maniere de nourrir et d'élever les enfans / [par un médecin, i.e. J. Cadogan] ... l'autre, sur leurs différentes maladies [par R. Conyers] Traduit de l'anglois, par MM. Eydous et Laveri.

Contributors

Huxham, John, 1692-1768
Cadogan, William, 1711-1797
Conyers, R.
M. E. (Marc Eidous)
Laveri, M.

Publication/Creation

Paris : D'Houry, 1763.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/zh5v8awd>

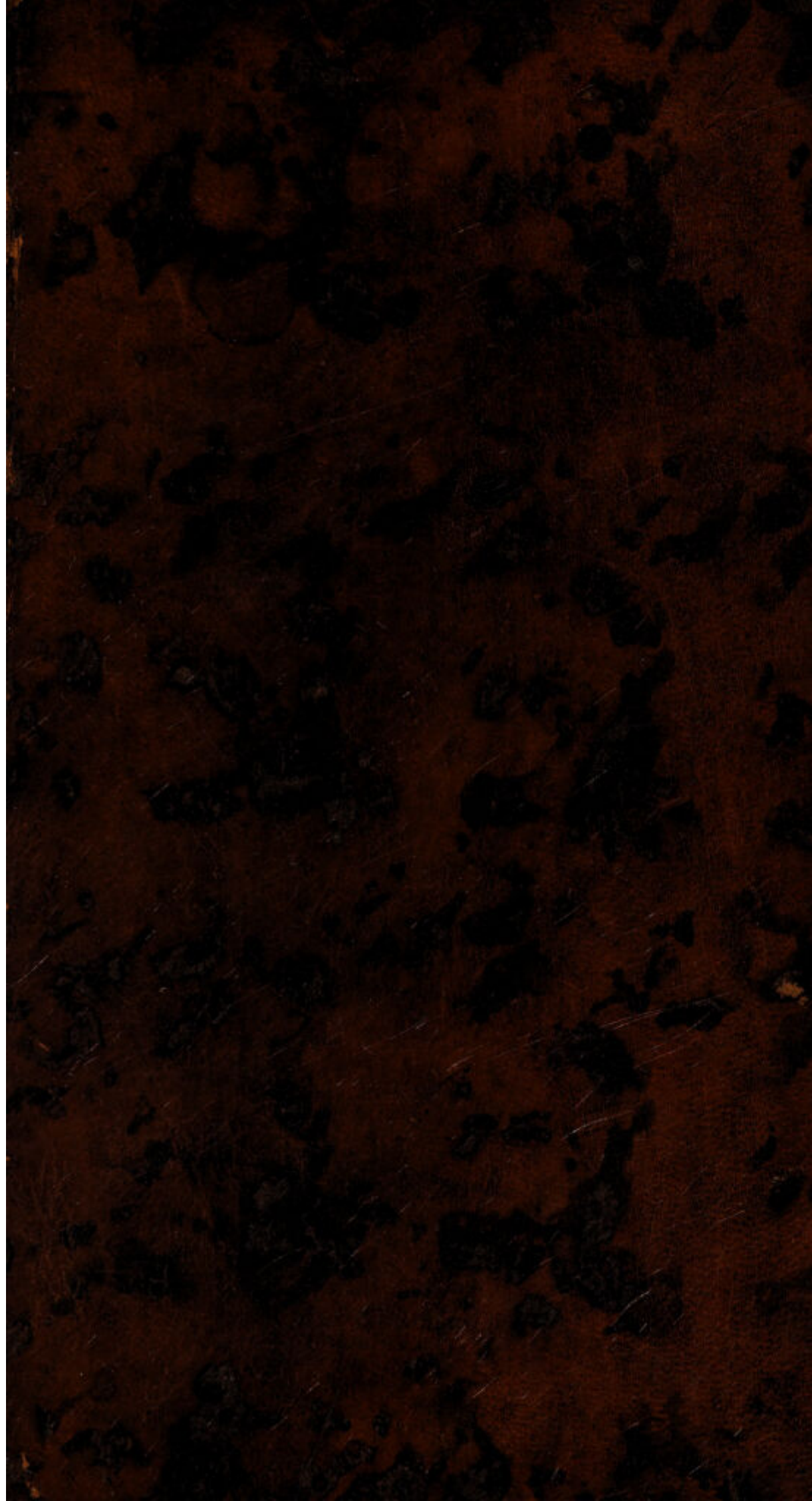
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







Complete
c.t. n.

29,829/B

voir p. 9-

Camphe administre dans les
febris putrides et adose d'un
grain par jour dissous dans un
peu d'alkool d'iris. En six
jours on peut en donner
à une plus forte dose l'au 6^{me}

Handwritten text in a cursive script, likely from a 17th or 18th-century document. The text is written on aged, yellowed paper and is mostly illegible due to fading and the angle of the writing. Some words are partially visible, such as "I have" and "the" in the first line, and "the" in the second line. The script is a formal cursive, possibly a Dutch or English hand of that era.

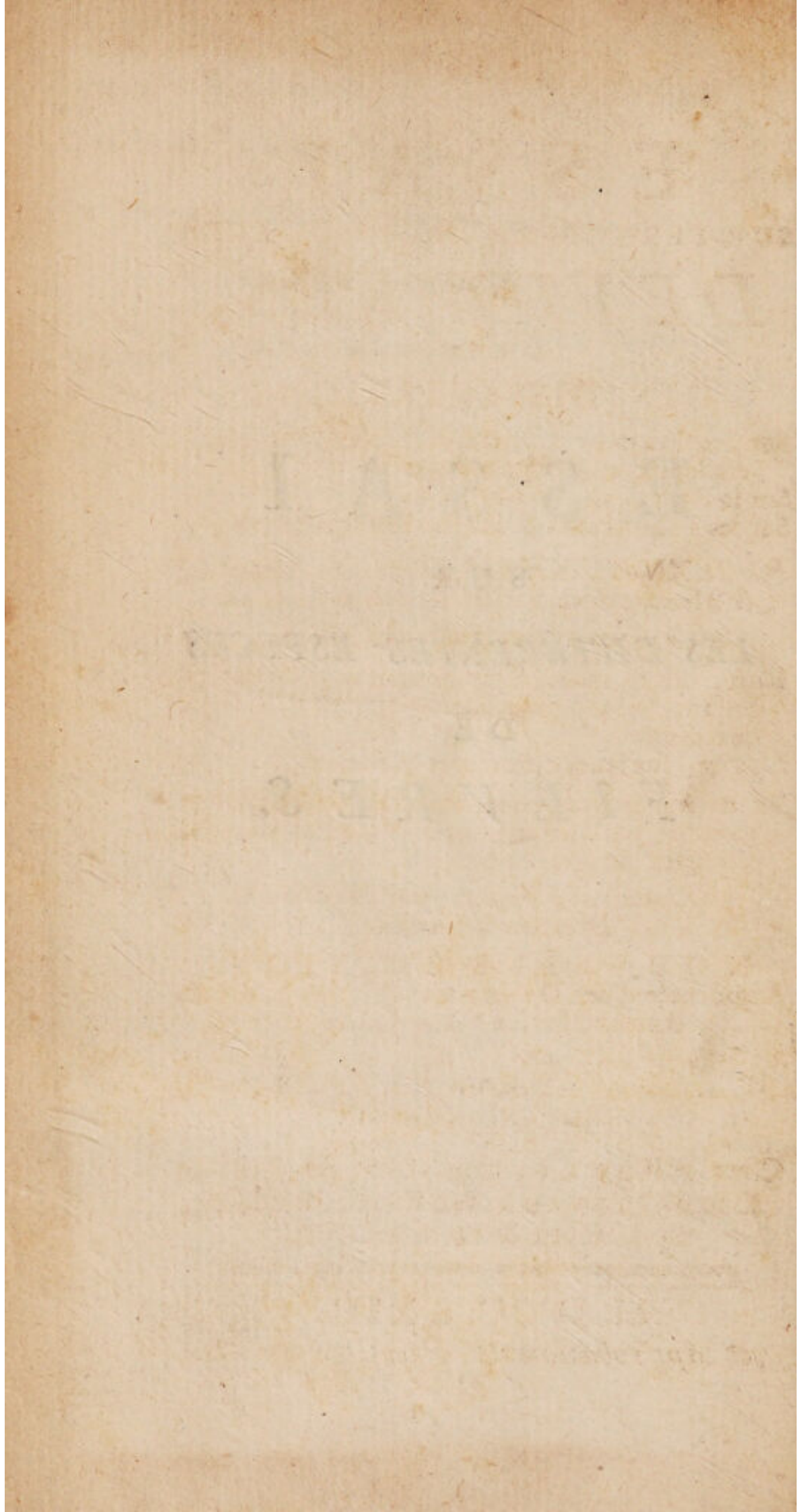
ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENTES ESPECES

DE

FIÈVRES.



ESSAI
SUR LES DIFFÉRENTES ESPECES
DE FIEVRES,
A V E C
DES DISSERTATIONS

Sur les FIEVRES Lentes Nerveuses, Putrides,
Pestilentiellles & Pourprées ;

Sur la P E T I T E - V E R O L E,

Sur les PLEURESIES & les PERIPNEUMONIES ;

*Par JEAN HUXHAM, Docteur en Médecine,
& Membre de la Société Royale de Londres.*

ON Y A JOINT DEUX AUTRES ESSAIS ;

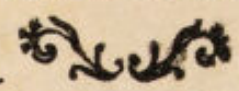
L'un, sur la maniere de nourrir & d'élever les
Enfans, depuis leur naissance, jusqu'à l'âge
de trois ans ;

L'autre, sur leurs différentes Maladies :

ET un APPENDICE contenant une Méthode pour
garantir les Mariniers des Maladies dans les
Voyages de long cours.

*Traduit de l'Anglois, par Messieurs
EYDOUS & LAVERI.*

NOUVELLE ÉDITION.
Augmentée d'une DISSERTATION du même
Auteur, sur les Maux de Gorge.

Coignoux  *fabas*
A PARIS

Chez D'HOURY, Imp.-Libr. de M^{re}. le
Duc d'ORLEANS, rue Vieille-Bouclerie,
au S. Esprit & au Soleil d'Or.

M. DCC. L XIII.
vec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

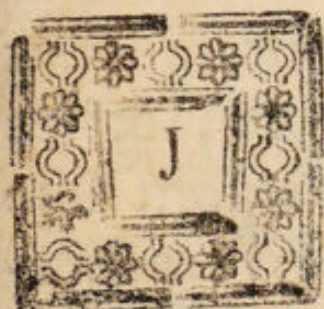
L'Ouvrage que je donne au Public a été annoncé avec éloge dans le Journal des Scavans, & je n'ai rien négligé pour soutenir sa réputation, & lui mériter la préférence sur toute autre traduction. Pour cet effet j'ai joint à mon Essai trois différens Traités intéressans, & comparé ma Traduction avec celle qu'en avoit faite M. Lavery, connu par la Grammaire Angloise qu'il vient de donner, si bien qu'on peut compter à coup sûr sur la fidélité de mon travail.

Le même Libraire qui a imprimé mon Ouvrage, en donnera dans peu un autre qui est une suite nécessaire de celui-ci, & qui sert à confirmer les principes de M. Huxham,





P R É F A C E.



E publiai il y a environ
 dix ans un petit Recueil
 d'Observations sur la
 nature de l'air & des
 maladies épidémiques qui regne-
 rent depuis 1727 jusqu'à la fin de
 1737; & je viens depuis peu d'en
 donner un autre sur celles qui ont
 eu cours depuis 1738 jusqu'en
 1747 inclusivement, dans le-
 quel je me suis un peu plus
 étendu sur leur caractère & sur
 la maniere de les guérir. Com-
 me un trop long détail sur ce
 sujet m'eut infailliblement écarté
 de l'ordre que je me suis pro-
 posé dans ces Observations, j'ai

renvoyé ce que j'avois à dire sur la nature & la cure de ces différentes maladies au présent Essai, où l'on verra ma façon de penser & d'agir tant à l'égard des Fièvres en générale, qu'à l'égard de celles qui font le sujet de cet Ouvrage. Ces Essais sont le fruit d'une longue expérience, & les jeunes Médecins en tireront une utilité proportionnée à l'exactitude des Observations qui les composent. Je ne sçais quel succès aura mon Ouvrage ; mais quel qu'il puisse être, j'ose me flatter qu'on le recevra avec quelque reconnaissance, lorsqu'on sçaura que l'intérêt de ma profession & l'amour des hommes y ont eu infiniment plus de part que l'ambition & la gloire.

Je renvoye souvent dans les Essais suivans aux deux Recueils d'Observations dont je viens de

parler, & de ces Recueils aux présents Essais, au moyens de quoi ces deux Ouvrages se prêtent réciproquement des lumieres.

Je me suis sur-tout attaché aux faits & à l'expérience, & je n'ai eu recours à l'analogie que dans les cas où je n'ai pû m'en dispenser, mais j'ai toujours appuyé ma doctrine & ma pratique de l'autorité des Anciens, & sur-tout d'Hippocrate, tant pour leur faire honneur des lumieres que j'ai acquises, qu'à dessein d'en recommander la lecture aux jeunes Praticiens. Je sçais que mes conseils ne sont pas d'un grand poids; mais peut-être auront-ils quelque force sur leur esprit, lorsqu'ils sçauront que je ne pense à cet égard que comme les plus grands Maîtres ont déjà pensé.

Je ne prendrai point sur moi de dire qu'on ne peut devenir ha-

bile Médecin fans l'étude d'Hippocrate & des Anciens ; mais j'ose avancer qu'on fera beaucoup plus de progrès dans la Médecine en les étudiant avec soin : je suis même persuadé que ceux qui se sont distingués dans cet Art , n'ont dû leur réputation qu'à l'étude assidue qu'ils en ont faite. On a toujours regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine , & le plan qu'il en a dressé comme la baze & le fondement de tout ce qu'elle contient de plus solide. Le tems n'a point affoibli sa réputation , & ceux qui sont venus après lui l'ont toujours regardé comme leur Maître. Il a dû cette glorieuse prérogative à l'étude assidue qu'il a faite de la nature , & il l'a suivie avec tant de soin , que ses observations passent encore pour les plus justes & les plus exactes qui aient jamais été faites.

P R E F A C E. vij

Ce n'est pas seulement dans la Médecine que les Anciens passent pour nos Maîtres ; nous leur devons encore le peu que nous savons des autres Arts. Veut-on exceller dans la Poësie, dans la Peinture, dans la Sculpture, que l'on consulte leurs ouvrages ; c'est là que l'on verra la nature dans toute sa beauté. Le conseil d'Horace a lieu, non-seulement à l'égard de la Poësie, mais encore par rapport à la Médecine :

. *Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate
diurna.*

. *Lisez & relisez jour & nuit le
Ouvrages des Grecs*

& l'on ne peut mieux faire que de le pratiquer.

En effet, les Anciens joignoient à un vaste génie l'application la plus infatigable (c'est ainsi que les

Historiens Latins nous dépeignent les grands Hommes dont ils parlent (toujours attentifs aux choses qu'ils décrivent , ils nous en donnent des portraits achevés , & cela vaut infiniment mieux que la pompe & l'affectation des Modernes. La beauté des descriptions consiste dans leur justesse , & les portraits ne valent qu'autant qu'ils ressemblent à leurs originaux. Comme l'admiration que l'on a pour la nature est proportionnée à la connoissance qu'on en a , il s'en suit que celui-là doit passer pour le plus grand Maître qui nous la dépeint le mieux. Hippocrate a sur-tout excellé en ce point , & il mérite d'autant plus les éloges qu'on lui a donnés , que c'est par-là seulement qu'il a trouvé le moyen de connoître les maladies & de les guérir. Si les Médecins qui sont venus après lui

P R E F A C E.

s'étoient inviolablement attachés à la méthode, la Médecine n'auroit acquis infiniment plus de perfection : mais comment pouvoit-elle tenir pied aux découvertes prétendues que l'on a faites depuis un siècle dans la Physique, dans l'Anatomie, dans la matiere Médicale & dans la Chymie? L'homme à la vérité n'est point immortel, & la Médecine ne scauroit le rendre tel; mais il faut aussi convenir qu'on pourroit remédier à ses maux beaucoup mieux qu'on n'a coutume de le faire.

Du tems de Galien, & même long-tems avant, l'amour de la nouveauté & des hypotheses, & l'esprit de parti avoient jetté les Médecins dans l'erreur en les écartant du droit chemin, & la même chose est arrivée aux Modernes. Il faut cependant avouer que nos plus habiles Médecins se sont tou-

jours conformés à la doctrine d'Hippocrate, & que ce n'est que par-là qu'ils ont réussi dans la pratique. On peut voir ce qu'en disent les Docteurs Barker & Glafs le premier dans l'Essai qu'il vient de publier, & le second dans les Commentaires où il expose la pratique d'Hippocrate.

On auroit tort de croire que je blâme toute théorie dans la Médecine : je la regarde au contraire comme le fondement de la pratique, pourvû, comme dit Hippocrate, qu'elle s'accorde avec la nature (1). Ce n'est même que par-là qu'on peut perfectionner la Médecine; mais je doute qu'on puisse y réussir par des hypothèses chimériques & par la charlatanerie. Veut-on exceller dans cet Art, que l'on étudie les An-

(1) *De Viâ. Acut. Sect. 10. Liv. vi. Edit. Linden.*

ciens & ce que les Modernes ont écrit sur l'œconomie animale. Quelques-uns font leur chemin avec moins de peine. La faveur d'un Grand, ou, ce qui vaut infiniment mieux, d'une Maîtresse, l'attachement à une cabale, un magnifique équipage, beaucoup de hardiesse & peu de sçavoir font tout le mérite de quelques Médecins, à la honte de la profession & au grand détriment de la Société.

Celse passe avec raison pour l'Hippocrate des Latins ; car outre que ses écrits ne sont qu'un Recueil des passages de ce grand homme, il le suit pas à pas dans la pratique. Il joint à beaucoup d'élégance une grande connoissance de la Médecine & de la Chirurgie.

Personne n'a suivi Hippocrate de plus près qu'Arétée de Cap-

padoce (2) : il emprunte jusqu'à ses termes & à son stile. Il est admirable dans ses descriptions & extrêmement judicieux dans sa pratique.

(2) Il est étonnant que personne n'ait parlé d'Arêtee avant Aëtius qui vivoit dans le cinquième siècle. Il est vrai qu'il est nommé dans un Ouvrage qui court sous le nom de Dioscoride (*Euporista*) mais bien des gens le croient supposé. Ni Galien, ni Cælius Aurelianus, ni Oribase n'en disent mot, quoiqu'il n'oublie aucun des Médecins qui se sont distingués de leur tems. Il paroît cependant qu'Arêtee n'étoit pas moins versé dans la pratique que dans la lecture des bons Auteurs de l'Antiquité. Il affecte un stile extraordinaire, il employe plusieurs mots inusités & un grand nombre d'expressions propres à Homere & à Hippocrate, usant partout de la Dialecte ionique qui étoit inusitée de son tems; car n'en déplaise à Vossius, cet Auteur paroît n'avoir écrit qu'après le siècle de Néron. Toutes ces choses suffisoient pour le rendre célèbre, surtout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou aux environs, comme il y a lieu de le croire, vû qu'il prescrit les vins de son territoire à ses Malades, entr'autres ceux de Falerne, de Fundi, &c.

Ajoutez à cela que Galien & Aëtius rapportent plusieurs passages d'Archigenes qui

Galien est le meilleur Commentateur que nous ayons sur Hippocrate, & je ne sçaurois trop en recommander la lecture. Il contient une infinité d'observations utiles sur toutes les parties de la Médecine, & il est le premier qui ait étudié le pouls ; mais mal-

sont absolument les mêmes pour le sens, la doctrine, la méthode & le stile de ceux que l'on trouve dans Aretée, à cette seule différence près qu'il leur donne une tournure ionique. Ils prescrivent tous deux des remèdes dont aucun Auteur n'a parlé, surtout l'usage externe des Cantharides, ce que l'on ne trouve dans aucun Auteur antérieur, à l'exception de Celse.

Archigenes a-t-il copié Aretée, ou bien celui-ci le premier ?

On sçait qu'Archigenes exerça la Médecine à Rome avec beaucoup d'applaudissement, & en effet Juvenal, Galien, Cælius, Oribase Aëtius, &c. nous le dépeignent comme un très-bon Médecin & comme un Excellent Auteur. Il est vrai que Galien le critique en plusieurs endroits ; mais on ne voit pas qu'il l'accuse de plagiat. Au contraire, il n'est fait mention d'Aretée que dans Aëtius & Paul Eginete ; il y a plus, il n'en est pas même

heureusement il est trop attaché aux Péripatéticiens & trop diffus dans ce qu'il dit. Rien ne seroit plus utile qu'un bon abrégé de ses Ouvrages ; mais il faudroit le faire avec jugement.

Cælius Aurélianus seroit un Auteur inestimable s'il avoit égalé le

parlé dans la Bibliothèque de Photius. Cela est étrange & donneroit lieu de croire qu'Aretée avoit copié Archigenes , & que pour mieux cacher son jeu , il avoit employé le stile d'Hippocrate & la Dialecte ionique. Peut être Aretée a-t-il fait à l'égard d'Archigenes ce que Cælius Aurelianus fit quelque tems après à l'égard de Soranus : mais si cela est , on peut dire qu'il a beaucoup mieux réussi à mettre Archigenes en Grec que Cælius n'a réussi à mettre Soranus en Latin. Cette supposition une fois admise , il n'est pas étonnant qu'Aretée recommande à ses Malades les vins de Rome , quoiqu'il ait exercé la Médecine & composé ses Ouvrages en Cappadoce. Ce sont-là mes conjectures. Mais quoi qu'il en soit on ne peut disconvenir que les écrits d'Aretée ne renferment une description très-exacte des maladies , & une méthode très convenable pour les guérir , de sorte qu'il est fâcheux qu'ils ne nous soient pas parvenus entiers.

file de Celse. C'est lui qui nous a fait connoître la doctrine des Méthodiques particulièrement celle du judicieux Soranus, aussi-bien que les sentimens des Anciens sur une infinité de maladies que nous aurions entièrement ignorées. Il est plein de barbarismes, mais rien n'est plus exact que ses descriptions.

Alexandre de Tralles est encore un Auteur qu'on ne peut trop lire. Il suit à la vérité Hippocrate & Galien qu'il qualifie de *Divins* ; mais il est plein d'une infinité de remarques utiles, & contient un grand nombre de remèdes qu'il applique avec beaucoup de jugement. Sa façon d'écrire est extrêmement exacte & régulière.

Ces Essais sont moins une dissertation particulière & méthodique

que des maladies dont je traite ; qu'un Recueil d'Observations relatives à leur cure. J'ai tenu cette conduite pour ne point grossir inutilement mon Ouvrage.

Les Recettes n'y sont pas fort nombreuses ; car , comme dit Hippocrate , celui qui connoît une maladie ; connoît bien-tôt le moyen de la guérir. Dès qu'un Médecin connoît les cas qui exigent des remèdes irritans ou sédatifs , laxatifs ou astringens , atténuans ou incrassans , il trouve bien-tôt parmi l'amas des drogues que fournit la nature de quoi satisfaire à l'indication. Il doit s'attacher aux plus efficaces, & rejeter toutes celles dont la plupart se servent avec plus de passion que de discernement. En agissant ainsi , il connoîtra bien-tôt leurs vertus & leurs effets & distinguera

sans peine les symptômes de la maladie de ceux qu'occasionnent les remèdes, ce qui est extrêmement important dans plusieurs cas. J'ai vû des Médecins employer un si grand nombre de drogues dans leurs Recettes, qu'Appollon lui-même eut eu peine à deviner leur intention. Il faut pourtant convenir qu'il y a des cas qui exigent un certain contraste & un certain degré de combinaison dans les remèdes.

Les formules ou Recettes en général ne sont pas d'une fort grande utilité. Il y a des Malades sur qui vingt ou trente grains de Rhubarbe produisent autant d'effet que le double de Jalap sur d'autres. La connoissance du tempérament & du régime des sujets n'est pas moins nécessaire dans les ordonnances que dans les Mala-

dies. Une personne sobre & modérée , qui a coutume de vivre de laitage , d'eau & d'herbages , ne ſçauroit ſupporter les médicamens qui échauffent , non plus que les eaux & les eſprits composés ; ceux qui uſent de ragouts & de liqueurs fortes ſ'en accommodent beaucoup mieux. On ne ſçauroit donc être trop circonſpect dans l'ulage des remédes & des alimens que l'on preſcrit aux Malades , & il y a des cas où les choſes que l'on employe par grains & par ſcrupules produiſent le même effet que celles que l'on prodigue à pleine main. Hippocrate & les autres Médecins de l'Antiquité n'étoient pas moins ſcrupuleux à cet égard qu'à celui du régime , & les jeunes Praticiens ne peuvent mieux faire que de les prendre pour modèles. Quant à ceux qui ne veu-

PREFACE

xix

lent ni lire ni raisonner, mais
s'en tenir à la routine, je les ren-
voye au sixième Commande-
ment.





T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. Des Fièvres
simples. pag. 1

CHAP. II. Des Fièvres intermit-
tentes. 21

CHAP. III. De l'état des soli-
des. 32

CHAP. IV. De l'état des flui-
des. 42

CHAP. V. De la dissolution &
de la putréfaction du sang. 49

CHAP. VI. De la différence qu'il
y a entre la Fièvre lente nerveuse
& la Fièvre maligne putride. 85

T A B L E xxj

CHAP. VII. *De la Fièvre lente nerveuse.* 88

CHAP. VIII. *Des Fièvres putrides, malignes & pétéchiiales.* 111

Essai sur la petite Vérole. 153

Dissertation sur les Pleurésies & les Péripleumonies.

CHAP. I. *Du pouvoir qu'ont les vents & les saisons d'exciter des maladies.* 205

CHAP. II. *De la Péripleumonie & Pleuropneumonie.* 214

CHAP. III. *De la fausse Péripleumonie.* 268

CHAP. IV. *Des Pleurésies.* 284

APPENDIX *contenant une Méthode pour garantir les Mariniers des*

*maladies , dans les voyages de
long cours.*

323

ESSAI *sur la maniere d'élever & de
nourrir les Enfans , depuis leur
naissance jusqu'à l'âge de trois
ans.*

315

DISSERTATION *sur les maladies des
Enfans.*

365

DISSERTATION *sur les maux de
gorge.*

428

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAI
SUR LES FIÈVRES,
ET
LEURS DIFFÉRENTES ESPECES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres simples.

BOERHAAVE commence ses Aphorismes par les maladies de la Fibre simple; & en effet, le seul moyen de s'instruire d'une Science est de commencer par ses principes; car on comprend plus aisément ce qui est simple, que ce qui est composé: la méthode & la clarté sont les suites naturelles de ce procédé.

Ayant donc à examiner la nature des Fièvres, il me paroît à propos de commencer par la plus simple. Supposons d'abord une personne en parfaite santé, tant à l'égard des solides qu'à l'égard des fluides, laquelle fasse un violent exercice en courant, ou de telle autre manière que ce soit. Un pareil exercice, si elle le continue long-tems, augmentera considérablement la vitesse, le choc & la chaleur du sang, & produira la Fièvre, qui n'est autre qu'une chaleur surnaturelle. Voilà donc une Fièvre simple produite par l'action & la réaction des solides & des fluides, laquelle cesse dès que le mouvement ou l'exercice qui la causoit vient à cesser.

Supposons une autre personne également en santé, dont la transpiration ait été considérablement arrêtée par la froideur & l'humidité de l'air; les humeurs augmentent, la nature redoublera ses efforts pour s'en débarrasser, & pour lever les obstructions, d'où il résultera une Fièvre, qui cède souvent à la chaleur du lit, & à tout ce qui seconde les efforts de la nature.

Une troisième enfin qui se porte aussi-bien que les deux premières, se gorge

de vin ou d'autres liqueurs spiritueuses, lesquelles augmentant la quantité des humeurs, aussi-bien que le mouvement du sang par leur qualité irritante, occasionnent une Fièvre que l'on guérit par l'abstinence.

Dans ces cas, on n'a qu'une simple Fièvre éphémère qui cesse en peu de tems; mais s'il arrive dans le premier que le sang soit violemment agité & raréfié, & qu'à raison de l'accélération de son mouvement, & de la dilatation des vaisseaux, quelques-uns de ses globules rouges viennent à passer dans les arteres lymphatiques, il en résultera bientôt une obstruction inflammatoire, laquelle se manifeste à l'extérieur lorsque les globules rouges s'insinuent dans les vaisseaux lymphatiques de la conjonctive. Que si avec cela la vitesse & la chaleur du sang augmentent au point de dissiper ses parties les plus ténues, le restant s'épaissira, ne pourra plus passer dans les vaisseaux capillaires, & la lymphe se convertira en une espèce de gelée, car une chaleur égale à celle de la Fièvre ordinaire coagule la sérosité du sang, & la consistance de cette gelée est proportionnée à la violence & à la

durée de la chaleur. Je dis donc que dans ce cas, la simple accélération du mouvement du sang causera une Fièvre inflammatoire d'une plus longue durée, & d'une plus fâcheuse conséquence. Si l'inflammation se jette sur les poumons, on aura une péripneumonie; si elle s'empare de la plèvre, une pleurésie; & si elle se fixe dans le cerveau, ou dans ses membranes, une phrénésie. Ces maladies sont infiniment plus violentes lorsque le sang venant à augmenter de mouvement, trouve de la force dans les fibres, & qu'il est lui-même abondant & épais.

Si dans le second cas, l'obstruction des pores & de la transpiration est considérable, les fibres fortes & tendues, le sang abondant & épais, il en résultera une Fièvre de même espèce.

Dans le troisième, si les fibres étant tendues, le sang abondant & épais, on boit une grande quantité de vin ou d'autres liqueurs fortes, le volume & la vitesse du sang peuvent augmenter au point de causer une Fièvre aiguë très-dangereuse, comme ne l'éprouvent que trop souvent les personnes yvres.

Puis donc qu'une des causes précédentes suffit pour occasionner une fièvre, il

s'enfuit qu'étant réunies elles doivent en causer une beaucoup plus violente : par exemple, si l'on s'expose subitement au froid après un violent exercice, de manière que la sueur & la transpiration soient interceptées, il surviendra une Fièvre inflammatoire, dont la violence sera proportionnée à la quantité des liqueurs fortes qu'on aura bu. On observera en passant que rien ne prévient plus efficacement les mauvais effets de l'ivresse, que de se tenir chaudement dans un lit, & cuver le vin qu'on a bu.

Les causes prochaines de ces Fièvres étant ainsi connues, la méthode de les guérir l'est aussi; elle se réduit à diminuer le plutôt qu'il est possible la vitesse, le volume, & l'acrimonie du sang: rien n'est meilleur pour cet effet que la saignée, parce qu'elle diminue la quantité des globules rouges aussi-bien que la force qui les met en mouvement. En saignant le Malade jusqu'à défaillance, comme Galien & quelques-autres le pratiquoient dans les Fièvres inflammatoires, on apaise bientôt l'agitation du sang.

La saignée est donc le premier remède

qu'on doit employer dans la cure des Fièvres qui naissent de la trop grande quantité & de la trop forte agitation du sang, & plus on la diffère, plus le sang acquiert de l'acrimonie & de la viscosité par la dissipation de ses parties les plus ténues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert la lymphe, chaleur qui la convertit en une espèce de gelée. Les sels & les huiles animales acquérant une acrimonie proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur, la masse entière se corrompt à la fin, & ne peut plus servir aux usages auxquels la nature l'a destinée. Ajoutez à cela que les obstructions qui se forment dans les extrémités des vaisseaux sanguins, ou dans les origines des artères lymphatiques, augmentent à proportion de la rapidité avec laquelle le sang circule, de sorte qu'il n'est plus tems de recourir à la saignée dans les périodes suivantes de la Fièvre, l'obstruction étant si forte & la viscosité des humeurs si grande, qu'elle élude la force des atténua^{ns} & des délayans.

En général, la quantité du sang que l'on tire doit être proportionnée à la force du malade, aussi-bien qu'à celle de

son pouls, à la violence de sa Fièvre, à la chaleur & à la violence des symptômes; je veux dire, la douleur, la difficulté de respirer, &c. On doit aussi avoir égard à la corpulence du sujet; car il est certain, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, qu'un homme fort & replet est en état de perdre plus de sang qu'un autre qui l'est moins : il vaut mieux cependant pécher par défaut que par excès, vû la facilité que l'on trouve à réitérer l'opération toutefois & quantes il le faut. Supposé que la douleur, la chaleur & la difficulté de respirer ne diminuent point après la première saignée, on doit en faire une seconde.

J'avertirai ici le jeune Médecin de ne point s'arrêter à l'oppression du pouls, vû qu'elle n'est souvent causée que par la pléthore; & une preuve de cela est, que les battemens de l'artere augmentent dans ces sortes de cas après la saignée, comme l'expérience journaliere le prouve. S'il avoit quelque doute là-dessus, il n'a qu'à appliquer le doigt sur le pouls de l'autre bras pendant que la veine est ouverte; s'il le trouve foible & intermittent, il doit faire fermer la

veine, comme au contraire il doit la laisser ouverte s'il le trouve fort & plein, le malade s'en trouvera mieux. On trouve des personnes qui tombent en défaillance toutes les fois qu'on les saigne, & cela à cause que leurs fibres n'ont ni assez de force, ni assez d'élasticité pour contracter les vaisseaux à mesure qu'ils se vident. Le moyen de prévenir cet accident est de les saigner couchées, & de fermer de tems en tems l'ouverture. Quoique ces sortes de personnes aient les fibres & les vaisseaux extrêmement lâches, elles ne laissent pas d'être pléthoriques, & comme telles, d'avoir besoin de la saignée, sur-tout lorsque le volume des humeurs commence à surmonter la force élastique du cœur, ainsi qu'il arrive dans les cas où le pouls est foible.

La saignée diminue non-seulement le volume & la vitesse du sang, elle le met en état de recevoir les liqueurs délayante qu'on met en usage. Ces sortes de remèdes sont absolument nécessaires dans les Fièvres ardentes & inflammatoires, parce que le sang se trouve extrêmement épaissi par la dissipation de ses parties les plus ténues, & que la lymphe qui reste se convertit en une espèce de coagulum,

à cause de la violence & de la continuation de la chaleur. Les liqueurs rafraîchissantes, ténues & délayantes, deviennent donc absolument nécessaires pour réparer la dissipation de la lympe & de la sérosité, & pour entretenir la masse entière dans une fluidité convenable. Ces liqueurs en général doivent être acescentes, & quelque peu savonneuses ; acescentes, pour rafraîchir & prévenir l'augmentation de l'acrimonie alcaléscente des humeurs qui augmente de plus en plus par la rapidité & la chaleur du sang : (car les sels animaux s'exhalent considérablement & deviennent corrosifs en conséquence de la chaleur fébrile, de même que les huiles animales deviennent à la fin rances & corrosives ; les huiles & les beurres les plus doux acquierent une qualité caustique sur le feu ;) savonneuses, pour dissoudre la viscosité des humeurs & faciliter leur mélange, en unissant intimement les sels, les soufres & les eaux avec le sang. J'ai souvent vû des Malades attaqués de Fièvres aiguës rendre l'eau comme ils l'avoient prise, ce qui est, pour le dire en passant, un très-dangereux symptôme. L'eau ne sçauroit se mêler avec les

liqueurs oléagineuses, & il n'est pas étonnant qu'après que la sérosité du sang a été coagulée par la chaleur, & que ses parties oléagineuses ont augmenté par la fonte de la graisse contenue dans la membrane adipeuse; il n'est pas étonnant, dis-je, que l'eau ne se mêle point avec le sang, & perde sa vertu délayante. Il est donc nécessaire d'y joindre quelque chose de savonneux, par exemple, du sucre, ou du rob de fruit, tels que les groseilles, les framboises, les cerises, &c. Le jus de limon ou d'orange mêlé avec un peu de sucre, & délayé dans une quantité d'eau convenable, forme une boisson extrêmement agréable, & tient lieu d'un délayant acide & savonneux.

Si les délayans sont utiles pour les humeurs du corps, ils ne le sont pas moins pour relâcher les fibres & les vaisseaux, sur-tout lorsqu'on les boit dans un degré de chaleur convenable. La tension excessive des fibres est ordinairement la suite de l'agitation, de la chaleur & de la densité du sang, qui accompagne, ou plutôt qui constitue l'essence des Fièvres inflammatoires. Personne n'ignore l'effet des bains tièdes sur les

parties extérieures du corps ; pourquoy les délayans pris intérieurement ne produiroient-ils point un effet analogue ? Ils diminuent la viscosité, la rapidité & la chaleur du sang, ce qui est extrêmement utile dans la cure des Fièvres ar dentes & inflammatoires ; ajoutez à cela qu'en rendant les humeurs plus fluides, & en débouchant les vaisseaux capillaires, ils levent les obstructions & facilitent la transpiration ; car il est bon de sçavoir, que toutes les fois que l'usage des liqueurs rafraîchissantes & humectantes est suivi d'une sueur générale & modérée, il survient une crise qui emporte la Fièvre. Je dis une sueur modérée, car celles qui sont trop copieuses ne valent rien au commencement des Fièvres, vû qu'elle dissipent les parties les plus subtiles du sang & épaississent le reste, ce qui cause des obstructions. Je me suis toujours apperçu qu'elles étoient funestes au commencement des pleurésies, des péripneumonies, & dans la petite vérole, & l'on peut en dire autant des évacuations qui se font par les selles & les urines.

De tous les moyens dont on se sert pour provoquer la sueur au commence-

ment des Fièvres, le plus pernicieux est de donner au Malade des remèdes chauds, volatils & alexipharmaques, de le tenir dans un lieu chaud, & de le surcharger de hardes; car on augmente par là la chaleur du sang, qui n'est déjà que trop forte, & l'on verse de l'huile au feu. Je dis plus, ces moyens, loin de provoquer la sueur, l'empêchent souvent en accélérant le mouvement du sang, & retardant par-là les sécrétions naturelles. Tout le monde sçait que plus la Fièvre est forte moins les excrétions par les sueurs, les urines & la salive sont abondantes.

De là vient encore que les vésicatoires qui jettent un sel âcre dans le sang & qui irritent les fibres, ne valent rien au commencement des maladies, sur-tout des fièvres ardentes & inflammatoires. Cependant combien voit-on de Médecins, qui après avoir saigné copieusement leurs Malades, leur appliquent les vésicatoires, & leur donnent aussitôt des alexipharmaques chauds en forme de bols, des cordiaux, &c. ? Une pareille conduite revient au même que si après avoir éteint une partie d'un incendie, on entreprenoit d'éteindre le reste

en jettant dessus de la poudre à canon , ou de l'esprit de vin , ou , pour user d'une autre comparaison , que si l'on vouloit appaiser un cheval fougueux en se servant du fouet ou de l'éperon. C'est là justement le cas de ceux qui se servent des vésicatoires , lorsque l'élasticité des vaisseaux est trop forte , & le mouvement des fluides trop rapide.

Après la saignée , rien n'est meilleur dans la cure des Fièvres aiguës , lors même qu'elles ne font que commencer , que les clysteres rafraîchissans , émolliens & laxatifs ; ils procurent l'évacuation des excréments qui séjournent dans les intestins , & des matières âcres & bilieuses qui passeroient sans cela , du moins en partie , dans la masse du sang. Ce ne sont pas là les seuls avantages qu'ils procurent ; ils servent à échauffer & à relâcher les parties contenues dans le bas-ventre , ils déchargent la tête & les viscères , & facilitent l'évacuation des urines.

Les purgatifs sont aussi fort utiles pour balayer les intestins & donner cours aux matières qui les surchargent , pourvu qu'ils n'aient rien de violent. Les meilleurs sont ceux qui agissent sur

les premières voies , comme la manne , la crème de tartre , le sel cathartique de Glauber , la rhubarbe , les tamarins , &c. Je mets au nombre des purgatifs violens les teintures & pilules aloëti-ques , & autres remèdes semblables. Toute évacuation excessive a cela de mauvais , qu'elle diminue la partie lymphatique du sang , & épaisit le reste. Lorsqu'on appréhende une pareille évacuation , on peut la prévenir avec une dose de rhubarbe , & ensuite avec quelque peu de l'espèce de scordium , avec un anodin composé de diacodium , ou autre chose semblable.

On peut dire en général , qu'il suffit pour la cure des Fièvres inflammatoires d'évacuer à propos , de délayer & de rafraîchir , avec quelques remèdes nitreux & avec les sucres savonneux & acides des végétaux ; car outre qu'ils entretiennent la fluidité du sang , ils l'empêchent encore de se corrompre. En les donnant en abondance , on ne fait que satisfaire la nature qui les demande avec empressement , peut-on se tromper en la prenant pour guide ? Elle rejette à la vérité les alimens solides dans les Fièvres , mais elle est avide de boisson , & c'est un

fort mauvais symptôme lorsqu'elle s'en passe avant que la Fièvre ait considérablement diminué.

Supposé donc qu'un Malade soit attaqué d'une Fièvre inflammatoire pour quelque une des causes susdites, tandis que ses humeurs ont de l'acrimonie, elle sera des plus violentes, parce que les sels acrimonieux, semblables à autant d'aiguillons, accéléreront le mouvement du sang, & hâteront sa putrefaction. Il faut donc employer des délayans pour dissoudre & emporter ces sels (car il n'y a que l'eau qui puisse les dissoudre) aussi-bien que des remèdes contraires à cette acrimonie. Ces délayans doivent avoir aussi une qualité savonneuse, pour les raisons susdites; surtout lorsque les parties oléagineuses du sang augmentent considérablement par la faute de la graisse que la chaleur occasionne. Cette augmentation est souvent considérable dans les personnes chargées de graisse, & comme leur acrimonie devient de plus en plus considérable, elles ont besoin de quelque intermede savonneux, pour pouvoir s'unir avec les parties aqueuses; autrement elles causent des obstructions su-

nestes; & acquierent une acrimonie à laquelle il est impossible de remédier.

Quant à la maniere dont ce délayement doit se faire, je suis d'avis qu'on laisse boire le malade autant qu'il en aura envie, mais peu à la fois, pour ne point surcharger son estomac, ce qui ne manqueroit pas de lui causer des nausées, des indigestions, des vents, des tranchées, & sur le soir un vomissement ou une diarrhée.

La coutume qu'avoit Asclépiade d'interdire toute sorte de boisson à ses malades durant les trois premiers jours de la Fièvre, est des plus monstrueuses, & entierement opposée à la maxime qu'il établit de guérir *tutò, celeriter & jucundè*, puisqu'au rapport de Celse, dont je rapporte les propres termes, *convellebat vires ægri luce, vigilia, siti ingenti, sic ut ne os quidem primis diebus elui sineret. Cels. Lib. 3. Cap. 4.* Je suis très-assuré qu'il ne tenoit cette méthode, ni d'Hyppocrate, ni de la nature, ni de l'expérience : mais est-il étonnant qu'un homme, qui de Déclamateur étoit devenu Médecin, ait pris une route entierement opposée à celle de ses Confreres, pour se faire un nom dans le

monde ? Il n'a fait en cela que ce que nos Charlatans font encore, & ils n'agiront jamais autrement tant qu'il y aura des fous dans le monde.

La meilleure maniere, selon moi, de délayer les humeurs, est de boire peu & souvent; parce que les vaisseaux absorbans, qui aboutissent de la bouche à l'estomac, reçoivent par ce moyen une plus grande quantité de liqueurs, que si on l'avaloit tout à la fois; à quoi l'on peut ajouter, qu'en avalant ainsi la liqueur à différentes reprises, l'estomac, & les intestins, l'envoient plus aisément dans les veines lactées & mésentériques.

On peut encore hâter le délayement des liqueurs & le relâchement des vaisseaux à l'aide des fomentations émollientes, des bains chauds, des clysteres rafraîchissans & lenitifs, &c. Rien encore n'est meilleur dans les Fièvres inflammatoires, ainsi que je l'ai éprouvé moi-même, que de se baigner les bras; les mains, les jambes, les pieds, & même les hypocondres; mais il faut que la chaleur du bain n'excede point celle du corps, & c'est ce que l'on connoitra par le moyen d'un Thermometre. Cette mé-

thode humecte non-seulement le sang, elle leve encore les obstructions & relâche les fibres. Elle est surtout utile aux personnes d'un tempérament sec. Les peaux & les vessies des animaux ne laissent point sortir l'eau lorsqu'elles sont séches, mais elles ne sont pas plutôt humectées qu'elles lui donnent passage à travers leurs pores. L'usage fréquent des liqueurs émollientes est en même tems une espèce de fomentation pour les viscères & premières voyes, & devient extrêmement salutaire, surtout dans les inflammations des poulmons, de la plèvre, &c. Les Anciens n'employoient presque autre chose dans les Fièvres que des délayans aqueux, tels que la ptisane d'orge, l'hydromel, l'oxymel, auxquels ils joignoient les fomentations & les lavemens.

Comme le trop grand mouvement des humeurs occasionne la Fièvre, il s'ensuit que tout ce qui augmente le mouvement du sang doit la rendre plus violente, & par conséquent que la violence de la Fièvre est en raison composée des forces motrices, qui ne sont autres, que des fibres fortes & tendues, un sang abondant & épais, chargé d'une grande

quantité de sels âcres, qui rendent les contractions du cœur & des artères plus fortes & plus fréquentes. L'usage excessif des épiceries donne la Fièvre à ceux qui se portent le mieux.

Au contraire, plus les fibres sont foibles & lâches, & le sang appauvri, moins la Fièvre est violente. C'est ce dont nous avons un exemple dans les Fièvres lentes ou nerveuses, lesquelles sont occasionnées par des alimens foibles, aqueux & mal sains, par la crudité des fruits, par des tems pluvieux, chauds & humides, & par une tristesse opiniâtre. Ces causes en épaisissant les humeurs, deviennent à la vérité la cause prochaine de la Fièvre; mais elle n'est point inflammatoire, & n'a point son siège dans les globules rouges du sang, mais dans les vaisseaux sereux & lymphatiques qu'elle obstrue. Ce mauvais état du sang empêche la génération des esprits animaux, trouble leur sécrétion & leur distribution; & de-là naissent les symptômes nerveux dont la Fièvre tire son nom. Les obstructions sont cependant cause que la lymphe qui croupit, acquiert de plus en plus de l'acrimonie, & qu'il survient une Fièvre plus

ou moins violente, que l'on connoît à l'agitation du pouls, à l'irrégularité de la chaleur, au frisson, &c. Toutes les humeurs du corps acquièrent une acrimonie proportionnée à leur séjour, les jambes s'engourdissent & s'enflamment quoiqu'elles fussent d'abord froides comme un marbre, & les humeurs acquièrent à la fin une acreté qui est suivie d'érésipeles, d'excoriations, d'ulcères, &c. surtout à la fin des hydropisies.

Comme donc ces Fièvres paroissent avoir leur siège dans les plus petits vaisseaux, ou dans les artères sereuses & lymphatiques, & même dans les origines des nerfs, qu'elles sont toujours accompagnées du relâchement & de l'engourdissement des nerfs & des fibres, & que les obstructions sont éloignées de la route du sang; il n'est pas étonnant qu'elles résistent aux remèdes, & qu'elles durent plus long-tems que celles qui ont leur siège dans les vaisseaux sanguins. On remarquera de plus, que les nerfs & les fibres sont long-tems à reprendre leur ton ordinaire; aussi voit-on que cette espèce de Fièvre est plus long-tems à se former, & plus long-tems à cesser que la Fièvre inflammatoire ordinaire.

Comme ces deux espèces de Fièvres naissent de causes diamétralement opposées, elles ont aussi des symptômes & des effets différens. C'est ce que nous allons éclaircir par l'examen de la Fièvre intermittente, qui tient le milieu entre l'une & l'autre.

CHAPITRE II

Des Fièvres Intermittentes.

LEs Fièvres sont ordinairement causées par un air épais qui s'élève des terrains marécageux & humides, par des froids, des pluies & des brouillards continus; aussi remarque-t-on qu'elles sont endémiques dans les lieux bas & marécageux, & épidémiques dans les tems dont on vient de parler. Une pareille constitution de l'air relâche les fibres, empêche la transpiration, épaiscit le sang, & cause des obstructions & des stagnations dans les extrémités des artères sanguines, comme cela paroît par la froideur, la couleur pâle & livide des doigts, des ongles, des lé-

vres, &c. laquelle précède immédiatement le frisson. Le sang se retire dans le cœur, la nature employe tous ses efforts pour lever les obstructions, si bien qu'au premier accès de chaleur, elles s'en vont par les sueurs & les urines. Ceux qui se baignent dans l'eau froide sont saisis d'une espèce d'accès fiévreux accompagné de pâleur, de froid, de frisson, d'une stagnation du sang dans les artères cutanées & de sa répulsion vers le cœur; mais ils ne sont pas plutôt hors de l'eau, que le cœur, les artères, &c. surmontent la résistance qu'occasionnoit la contraction, & font revivre la chaleur dans le corps. Mais si le sujet est foible, l'eau extrêmement froide, & qu'il reste long-tems dedans, il peut mourir dans le bain, de même qu'un Malade dans le frisson, comme cela est assez ordinaire, le cœur n'étant point en état de surmonter la résistance.

Lorsque les fibres sont fortes, la viscosité & l'obstruction légères, le paroxisme cède aisément à cet effort de la nature; mais si la viscosité & les obstructions sont considérables, les fibres fortes & tendues, la Fièvre augmente dans l'accès de chaleur, & se change lorsqu'on

la traite mal, en une Fièvre aiguë. On remarquera qu'il y a certains tempéramens dans lesquels les Fièvres épidémiques ont apparence de Fièvres ardentes, & dégénèrent ensuite en Fièvres quotidiennes ou tierces ; il arrive même souvent qu'une Fièvre quotidienne ou tierce, lorsqu'on donne au Malade des substances chaudes, comme des esprits volatils, de l'eau de vie, du poivre, &c. dégénère en une Fièvre inflammatoire, accompagnée d'une phrénésie, d'une pleurésie ou d'une peripneumonie ; si bien que l'état des solides & des fluides dans quelques espèces de Fièvres ne diffère pas beaucoup de celui où ils se trouvent dans les Fièvres inflammatoires. Je me souviens que la Fièvre catharreuse qui régna en Europe dans le printems de 1743, sous le nom d'*influence*, dégénéra souvent en pleurésie ou péripneumonie, & au bout de deux ou trois jours en une Fièvre Quotidienne ou Tierce, la différence des tempéramens altérant ainsi la face & la nature de la maladie.

Les Fièvres Quotidiennes, de même que les Fièvres Tierces & demi-Tierces, régnernt quelquefois en même tems que

les pleurésies & les peripneumonies épidémiques, ainsi que cela est arrivé en 1744 (1), la froideur de la saison resserrant les fibres & épaississant le sang de certains sujets au point de causer ces Fièvres inflammatoires, lorsqu'ils viennent à se refroidir ou à essuyer quelque autre accident, au lieu que dans ceux dont le système des nerfs & des fibres est plus lâche & plus foible, & les humeurs plus aqueuses, elle augmente la force des vaisseaux, & échauffe le sang au point de prévenir le défaut de transpiration, & l'épaississement des fluides par les accès réitérés d'une Fièvre Intermittente régulière. On voit souvent des personnes dont les esprits sont épuisés, & le tempéramment bilieux, être attaquées de la Fièvre pour avoir usé de médicamens chauds, & cet accident tourne à leur avantage lorsqu'on a soin de seconder la nature. Le moyen de guérir promptement le Malade est de faire en sorte que la Fièvre lente nerveuse se change en une Fièvre intermittente régulière.

J'ai souvent vû régner dans des printems froids & secs des pleurésies, des

(1) *Vide Obs. nostr. de aëre & morb. epidem. vol. 11. Martio. Aprili, Maio. 1744.*

peripneumonies & des rhumatismes inflammatoires, qui ont été suivies l'été suivant d'un grand nombre de Fièvres intermittentes, la chaleur diminuant la roideur des fibres, aussi bien que la densité & la viscosité du sang. Si la réunion des solides eût continué, & que le sang fût devenu plus gluant & plus épais, le froid, au lieu de causer de simples Fièvres, eût produit des Fièvres inflammatoires.

Les Fièvres intermittentes régulières qui surviennent dans le printems, détruisent la viscosité morbifique du sang & deviennent par là extrêmement salutaires, en cela semblables aux tempêtes qui purifient l'air & dissipent les brouillards. La vigueur que le corps acquiert au printems, jointe à la chaleur & à la sécheresse de l'air, laquelle rarefie & atténue les humeurs, & ouvre les pores, fait que les Fièvres qui surviennent dans cette saison disparoissent à l'approche de l'été. Il y a même apparence que les Fièvres ne sont si fréquentes au printems, qu'à cause qu'il met la nature en état d'agir & de se débarrasser des humeurs qui se sont amassées dans le corps durant l'hiver. Il est certain que

tous les animaux éprouvent dans cette saison une espèce d'orgasme, & il n'est pas jusqu'aux végétaux qui ne reçoivent une nouvelle vigueur, au moyen du mouvement qu'elle communique à leurs fucs.

L'expérience nous apprend (2) que le sang est plus épais & plus gluant dans les Fièvres Quotidiennes que dans les Fièvres Tierces, & dans les Tierces plus que dans les Quartes; si bien qu'en supposant toutes choses égales, il est infiniment plus disposé à s'enflammer dans les premières que dans les secondes. On remarque même communément que lorsque la Fièvre, de tierce régulière qu'elle étoit, dégénère en une Fièvre demi-tierce, ou quotidienne, ou anticipe considérablement le tems du paroxisme régulier, elle est aussi-tôt suivie d'une Fièvre intermittente ou continue. C'est là l'effet que produit un régime trop chaud, ou l'usage précipité du Quinquina. L'expérience nous apprend que les Fièvres quotidiennes & les Fièvres double-tierces, qui, pour le dire en passant, sont souvent les

(2) Voyez la Théorie moderne du Docteur Langrish, &c. Chap. 5.

mêmes, ne demandent le Quinquina qu'après qu'on a mis en usage les potions salines, les atténuans & les délayans, & dans quelques cas, la saignée, les purgatifs & les vomitifs. Je trouve effectivement qu'il est de la prudence, dans ces sortes de Fièvres intermittentes, de ne jamais donner le Quinquina, sous quelque forme que ce puisse être, qu'après le quatrième ou cinquième accès, & qu'après avoir tiré plus ou moins de sang aux sujets disposés à la pléthore. Cette méthode a lieu surtout dans les Fièvres qui régissent au printemps. On doit encore remarquer que les vomitifs étant ce qu'il y a de plus salutaire dans la cure des Fièvres, puisque la nature elle-même fait tous ses efforts pour se procurer le vomissement dans le paroxysme; on doit pour en assurer l'effet, les faire précéder de la saignée lorsque le sujet est pléthorique, surtout, lorsqu'on le donne durant l'accès. Cette méthode n'est pas nouvelle, & Celse l'a connue. *Cum primum, dit-il, aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam subsalsam, & vomere eum cogere.* Lib. III. Cap. 12.

On voit donc qu'il y a certaines Fièvres qui tendent à l'inflammation, & qui demandent des rafraîchissans, des délayans, & souvent même la saignée, & les autres espèces d'évacuations. L'expérience m'a fait connoître la nécessité qu'il y a de joindre le nitre au quinquina durant tout le tems de la cure, & même d'en suspendre quelquefois l'usage un jour ou deux, & de donner au malade du sel d'absinthe dans du jus de limon, avec une infusion de fleurs de camomille & d'écorce d'orange de Seville. S'il arrive que la Fièvre intermittente dégénere en une Fièvre inflammatoire continue, on lui fera reprendre son premier caractère au moyen de la saignée & d'un purgatif rafraîchissant.

Comme quelques Fièvres intermittentes sont disposées à dégénérer en une Fièvre inflammatoire, de même il y en a un plus grand nombre, surtout en Automne qui se changent en des Fièvres remittentes lentes irrégulières, putrides, ou lentes nerveuses. Il n'est pas rare de voir des Fièvres quotidiennes dégénérer en Fièvres tierces & quartes, & à la fin en une hydropisie, surtout dans certains lieux

& en certains tems. Cela prouve évidemment que les fibres s'affoiblissent de plus en plus, & que le sang s'appauvrit & devient aqueux. Les Fièvres tierces même qui cessent souvent sans remèdes, lorsque la saison est favorable, deviennent souvent extrêmement opiniâtres lorsque l'été est pluvieux & humide, & reviennent souvent après qu'on les a guéries à la plus légère occasion. C'est ce qu'on a particulièrement remarqué dans les années 1734. & 1735 (3), que l'été fut extrêmement froid & humide. J'ai éprouvé dans ces cas, que rien n'est meilleur pour prévenir les rechutes, que l'usage journalier de la viande rôtie & des bains d'eau froide. Il y a de l'apparence que les Fièvres ne cessent en hiver qu'en conséquence du resserrement des fibres que le froid occasionne, & l'on a remarqué qu'elles sont extrêmement opiniâtres, lorsque cette saison est chaude & humide.

Un usage inconsideré de la purgation & de la saignée, une nourriture grossiere & mal-saine, rendent ces Fièvres

(3) *Vide Obs. nostr. de aëre & morbis epidem. vol. 1.*

irrégulières, opiniâtres & dangereuses, & les font souvent dégénérer en des Fièvres malignes, putrides, ou lentes, ou bien en une hydropisie, en une jaunisse, ou en une obstruction générale des viscères du bas ventre, & souvent en des maladies du genre nerveux. En un mot, tout ce qui détruit le ressort des fibres & appauvrit le sang, occasionne ces sortes de maladies, surtout lorsque la transpiration est souvent interrompue par le froid, par le défaut d'exercice, par des alimens pesans & grossiers, tels que le poisson, la laitue, le concombre & autres fruits aqueux & insipides, que l'on sçait intercepter considérablement la transpiration.

Ces observations prouvent évidemment la nécessité dont il est d'employer un régime chaud, fortifiant & atténuant dans la cure des Fièvres qui affectent les personnes dont l'habitude est lâche, & le sang appauvri; sur-tout lorsque le tems est sale & humide. Le Quinquina, pour bon qu'on le choisisse, devient souvent inutile dans ces circonstances, à moins qu'on n'y joigne des Alexipharmaques convenables, tels que la racine de serpentaire, de virginie, la contrayer-

ve, la myrrhe, le camphre, &c. auxquels on peut ajouter les chalibés chauds au bout de quatre ou cinq accès. Ne vous hâtes jamais d'employer le Quinquina ni les chalibés, lorsque le Malade a le visage pâle, le bas ventre tendu, & qu'il est constipé. Il vaut mieux alors commencer par des apéritifs savonneux; composés avec la rhubarbe, l'aloë, le tartre soluble ou régénéré, que l'on peut joindre dans certains cas, au Quinquina. Il suit de ce qui précède, que la Fièvre tierce régulière tient le milieu entre la Fièvre inflammatoire & la Fièvre lente, nerveuse; que d'un côté, la constitution des solides & des fluides, peut acquérir une force capable de jeter le sang dans une inflammation continue, & d'un autre, s'affoiblir au point de causer une Fièvre lente nerveuse, ce qui nous met au fait des causes & de la cure de ces sortes de Fièvres.

Au reste, comme la Fièvre en général consiste dans un effort que fait la nature pour se débarrasser de ce qui l'incommode, nous devons la seconder de notre mieux, en usant des moyens que la raison & l'expérience nous suggèrent. On doit sur-tout aller bride en main

au commencement, jusqu'à ce qu'on soit au fait de la nature, du degré & de la qualité de la maladie & de la constitution du malade. Pour cet effet, il convient d'examiner avec soin, premièrement, l'état des solides, & ensuite celui des fluides, & c'est ce que nous allons faire dans les deux chapitres suivans.

CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament, dépend vraisemblablement des premiers principes dont nos corps sont composés, & j'ose même dire que la force ou la foiblesse de leur tissu, influence sur notre santé pour tout le reste de notre vie. Nos fibres ont reçu de la nature, une force & une constitution déterminée, dont elles ne peuvent s'écarter qu'il n'en résulte une maladie. Cet écart peut venir de la mauvaise constitution de nos parens, aussi bien que des fautes que l'on commet à l'égard du régime, de l'exercice, &c. & il mé-

rite une attention particulière dans la pratique.

La santé consiste dans un juste milieu entre la trop grande tension des fibres & leur trop grande flexibilité. La trop grande tension des fibres épuise trop promptement le suc nourricier, & dégénère en un marasme; comme au contraire le trop grand relâchement des vaisseaux, les fait céder sous le poids des fluides, & occasionne une leucophlegmatie ou une hydropisie. Dans le premier cas les fluides animaux se digèrent trop promptement & dans le second, il ne se fait pas une assimilation suffisante des alimens.

Lorsque les vaisseaux ont trop d'élasticité, ils agissent avec force sur les liqueurs qu'ils contiennent, d'où résultent un frottement considérable, une chaleur violente & une dissipation abondante & continue des parties les plus aqueuses & les plus subtiles du sang, ce qui rend ses globules rouges plus nombreux, plus denses, & plus compactes, & les humeurs en général plus gluantes, comme on le remarque dans le sang des personnes qui travaillent beaucoup.

Lorsque cette dissipation excède les

bornes de la nature elle devient une maladie de tempérament & cause une Fièvre continue qui dégénère en une atrophie & un marasme complet, si tant est, qu'une violente inflammation n'emporte point le malade. Ces sortes de maladies inflammatoires sont fort communes, & ceux dont le sang est gluant & compacte, & les vaisseaux extrêmement tendus, en éhappent plus difficilement que ceux qui ont les fibres plus lâches & le sang plus pauvre & plus fluide. L'homme est si malheureux qu'il ne sçauroit jouir d'aucun bonheur complet, & ceux qui se portent le mieux ne sont point à couvert des inconvéniens dont on vient de parler.

Les alimens & les liqueurs farineuses conviennent parfaitement à ces sortes de tempéramens, mais rien ne leur est plus utile que l'usage fréquent des bains demi tièdes, sur-tout lorsque la saison est extrêmement froide & sèche. Lorsque ces sortes de personnes sont attaquées de Fièvres inflammatoires, par exemple, de pleuresies, de péripneumonies, &c. je leur fais boire une grande quantité de liqueurs aqueu-

ses, émollientes & délayantes tièdes, à dessein de relâcher les parties & les passages des poumons, de faciliter la circulation du sang dans ce viscere, de hâter l'expectoration & de délayer le sang le plus qu'il est possible : je leur applique aussi des fomentations émollientes & délayantes médiocrement chaudes sur les pieds, les jambes; les mains, les bras, les hyponcondres & la poitrine; ce qui produit infiniment plus d'effet que tous les remèdes dont on a coutume de se servir.

Les sujets dont je viens de parler, se trouvent très-mal des bains froids, parce qu'ils augmentent la tension des fibres. On remarque communément que ceux qui en font usage, perdent une partie de leur embonpoint, quoiqu'ils acquierent plus de force & d'activité. Il y a quelques années qu'un Gentilhomme d'un tempérament fort maigre, mais d'un esprit extrêmement vif, qui faisoit beaucoup d'exercice, & qui avoit coutume de se baigner dans la mer, même dans les tems les plus froids, vint me consulter sur son indisposition : il dépérissoit tous les jours à vûe d'œil & étoit extrêmement abbatu. Je com-

pris que l'usage immodéré du bain, avoit occasionné une trop forte tension dans les fibres, & une trop grande évacuation de la lymphe & du fluide nerveux, par la transpiration; & ce qui me le persuada, fut, qu'il prenoit beaucoup de nourriture, & qu'il n'alloit presque point à la selle. Je lui prescrivis des alimens humectans, émolliens & nourrissans; je lui interdit l'usage du bain, & l'envoyai au bout de quelque tems aux eaux de Bath. Ce régime eût tout le succès possible, & il recouvra son embonpoint & sa premiere vigueur. Les bains froids sont extrêmement utiles pour fortifier & resserrer les fibres dans ceux qui les ont trop foibles & trop lâches. Ils produisent de très-bons effets sur les enfans noués & qui manquent de vigueur, & c'est à cet effet que la plupart de nos bains doivent la réputation qu'ils ont acquise dans les siècles d'ignorance & de superstition.

La doctrine des anciens Méthodiques sur la tension & le relâchement des fibres, peut avoir son utilité dans la pratique, lorsqu'on sçait en faire usage, & qu'on évite les erreurs où ils sont tombés à cet égard. Boerhaave ne les

a point imités & l'on ne peut rien voir de plus judicieux que ses observations sur les maladies qui naissent de ces deux défauts. Il y a une espèce de fibre dont aucun auteur n'a parlé, je veux dire, la fibre *tendre*, ou la délicatesse des solides, qui les rend susceptibles des impressions du plaisir & de la douleur, & cela au point que le plus léger accident suffit pour rompre leur tissu. Tel est le cas des personnes délicates, dans lesquelles la vivacité de l'esprit l'emporte sur la force du tempérament; aussi sont-elles sujettes au crachement de sang, & aux autres espèces d'hémorragies, à la pulmonie, à la consommation.

On vient de voir les mauvais effets qui résultent de la trop grande tension des fibres, & nous allons maintenant examiner ceux qui proviennent de leur relâchement excessif.

Les vaisseaux trop foibles n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, ne broient, n'atténuent, & n'assimilent point assez les particules du chyle. En effet, le chyle ne sçauroit jamais être bien préparé, lorsque les organes de la digestion sont affoiblis. Lorsque les Vaisseaux ont un ton convena-

ble & agissent avec vigueur sur les suc
nourrissiers qu'ils reçoivent de l'estomac,
&c. le chyle se mêle parfaitement avec
le sang au bout de quelques heures, au
lieu que ce mélange ne se fait que fort
tard dans les personnes d'un mauvais
tempérament. D'ailleurs dans ces for-
tes de sujets, le sang ne circule pas avec
assez de force, pour entretenir la chaleur
vitale, ni pour atténuer les sels, les
sulfures & les huiles, autant que les be-
soins de l'animal l'exigent; sans comp-
ter que les globules rouges du sang,
qui sont le principe de la vie & de la cha-
leur, n'acquiescent ni la consistance,
ni la rotondité nécessaires; d'où naissent
des concrétions irrégulières dans les
Vaisseaux, une viscosité dans la sérosité
& dans la lymphe, l'épuisement des
esprit animaux, & la diminution des
sécretions, & à leur suite la cachexie, l'é-
panchement de bile, l'hydropisie des
Fièvres intermittentes irrégulières, &
des Fièvres lentes nerveuses. Ces mala-
dies sont l'effet de la putréfaction que
les humeurs acquiescent par leur sta-
gnation dans les petits vaisseaux, en
conséquence des obstructions qu'occa-
sionnent leur inaction & leur atonie.

Les humeurs du corps qui croupissent, se corrompent & acquierent une acrimonie qui est bientôt suivie de Fièvres très dangereuses : car, quoique la circulation soit extrêmement languissante à cause de la foiblesse des vaisseaux ; elles ne laissent pas de causer par leur acrimonie une Fièvre & une putréfaction générale, témoin les Fièvres chlorotiques, qui ont souvent des suites extrêmement funestes. Les tumeurs hydropiques froides des jambes dégénèrent souvent en une espèce d'érésipele & de gangrene.

Un Médecin ne sçauroit donc examiner trop soigneusement l'état des solides, non seulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës, puisqu'il influe presque toujours sur celui des fluides. Par exemple, on a tout lieu de croire qu'un homme d'un tempérament robuste, dont les fibres sont fortes & tendues, & qui fait beaucoup d'exercice, a le sang extrêmement riche & épais, & sujet à s'enflammer à la moindre Fièvre, & par conséquent qu'il ne reste d'autre moyen de prévenir cette inflammation, que de le saigner à tems ; & qu'au contraire ce-

lui qui est d'un tempéramment foible, mou & lâche, a le sang tenu, aqueux & extrêmement appauvri, & que par conséquent la saignée & les autres évacuations lui sont préjudiciables.

Cet examen est extrêmement utile au commencement des maladies aiguës, sur-tout dans la petite vérole, & dans les autres Fièvres, accompagnées d'éruptions, puisqu'il décide de la nécessité ou de l'inutilité de la saignée.

Par exemple, lorsqu'un homme robuste, dont le pouls est fort, est saisi des symptômes de la petite vérole, ce seroit une faute impardonnable de ne le point saigner avant l'éruption, puisqu'on a tout lieu de craindre une Fièvre inflammatoire extrêmement violente dans un pareil tempéramment; mais il y auroit de la témérité à saigner une personne d'un tempéramment contraire, à moins que la nécessité n'y oblige. Cependant combien voit on de Médecins qui négligent cette observation dans la pratique! les uns employent la saignée & les vomitifs sur la moindre apparence de petite vérole, tandis que d'autres, crainte d'affoiblir leur malade, & sans avoir égard à la malignité du mal, aiment mieux

les laisser mourir d'une inflammation que de les saigner.

Un Médecin connoît bien-tôt le tempérament de son Malade, lorsqu'il se donne la peine de l'étudier, aussi Celse (1) veut-il que l'on préfère les Médecins que l'on connoît aux étrangers, quand même ils feroient également habiles. Dans le cas où un Médecin ne connoît point son Malade, il lui est aisé de s'apercevoir à la dureté & à la fermeté de la chair, à la sécheresse de la peau, à la chaleur, à l'altération & à la couleur du Malade, à la chaleur de son haleine, aux douleurs qu'il souffre, à la force, à la tension & à l'agitation du pouls, que ses fibres sont fortes & extrêmement élastiques, & qu'il est attaqué d'une Fièvre ardente ou inflammatoire. Un pouls foible, fréquent & mou, une chaleur ou couleur modérée, une altération médiocre, une urine pâle, une chair & une peau molles, des sueurs gluantes, partielles, irrégulières froides, ou copieuses, accompagnées de pesanteur & d'anxiétés, plutôt que de douleurs violentes, une langue humide & couverte d'une pellicule blanche, marquent le contraire.

(1) *Præfat. sub finem.*

Comme ces choses s'apprennent plutôt par l'expérience que par aucun précepte que ce puisse être, je n'en dirai rien de plus.

CHAPITRE IV.

De l'Etat des Fluides.

ON a vu ci-dessus que l'état des fluides dépend de celui des solides, & nous allons maintenant l'examiner.

Je dis donc en premier lieu qu'il y a un état du sang, dans lequel les humeurs sont extrêmement épaisses & gluantes; les globules sanguins & séreux en très-grande quantité & très-près les uns des autres; en un mot, toute la masse des fluides très-gluante & très-disposée à produire une forme solide. Les personnes d'un tempérament vigoureux, qui ont les fibres extrêmement fortes & qui font beaucoup d'exercice, sont particulièrement sujettes à cet état. Lors donc que les globules sanguins sont épais & nombreux, & les vaisseaux forts

& élastiques, la vîtesse des fluides augmente, le frottement devient plus fort & la chaleur plus violente, au moyen de quoi il se fait une dissipation considérable de parties les plus fluides du sang, de maniere que le reste devient plus gluant & plus épais & moins propre à circuler dans les plus petits rameaux des arteres capillaires d'où naissent des obstructions & des inflammations.

Ajoutez à cela que toute chaleur tend à coaguler la sérosité. Une chaleur un peu au-dessus de la chaleur ordinaire dans une Fièvre ardente, suffit pour coaguler la sérosité du sang, ainsi que l'expérience le prouve; d'où vient que le sang que l'on tire dans les Fièvres inflammatoires paroît couvert d'une pellicule épaisse & gluante. Je l'ai moi-même trouvée épaisse d'environ un pouce dans quelques sujets attaqués de pleurésies & de rhumatismes. Une preuve que la chaleur fébrile lui donne cette consistance, c'est que le sang que l'on tire au Malade dès le commencement de la Fièvre est extrêmement vermeil, quoiqu'épais, au lieu qu'à la seconde, troisième ou quatrième saignée, il est extrêmement gluant & couvert d'une

pellicule épaisse, ce qui provient de la durée & de l'augmentation de la chaleur. On remarque en général que l'épaisseur & la ténacité de cette pellicule est proportionnée à la violence de la Fièvre & à la force du Malade; & cela arrive sur-tout dans les Fièvres accompagnées de douleurs violentes, telles que les pleuresies, les rhumatismes, &c. car la douleur étant une espèce d'aiguillon qui augmente le mouvement, le frottement & la chaleur, elle épaiscit la sérosité à proportion de sa violence. La mucosité inflammatoire s'attachant aux vaisseaux capillaires des membranes, les distend & augmente la douleur & l'inflammation, de manière qu'ils se prêtent mutuellement des forces. Quoique cette densité du sang, dans ceux qui se portent bien, soit accompagnée d'une grande force de corps, d'un pouls fort & élevé, & de beaucoup de chaleur naturelle; cependant au plus léger accès de Fièvre, elle produit des symptômes funestes, à moins qu'on n'en prévienne les suites par la saignée & par des boissons & des remèdes rafraîchissans, délayans & émolliens.

Toute plénitude de sang, quelque

bon qu'il puisse être, tient de la maladie, ce qui a fait dire à Hippocrate (1) qu'une fanté trop vigoureuse est à craindre, & à Celse, (2) que ceux qui en jouissent doivent la tenir suspecte. Une pareille pléthore distend non-seulement plus qu'il ne faut les artères sanguines, elle dilate encore excessivement les orifices des artères séreuses & lymphatiques, si bien qu'à la plus légère occasion les globules sanguins s'y insinuent comme on dit par erreur de lieu, ce qui occasionne des inflammations & des ruptures, sur-tout dans les vaisseaux du cerveau & des poumons. La saignée est ce qu'on peut employer de mieux dans ces sortes de cas, puisque loin d'affaiblir le malade, elle augmente ses forces en rétablissant l'équilibre entre les solides & les fluides. Quoique le maintien de cette équilibre, ne soit point absolument nécessaire dans certains cas & dans certaines constitutions; il ne laisse pas d'être susceptible d'une étendue considérable, laquelle est même compatible avec la fanté. Il y a des

(1) *Aphorism. 3 Sect. 1.*

(2) *Lib. 2, Cap. 3.*

personnes d'un tempérament délicat & pléthorique qui ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime sans s'en trouver mal ; & j'en ai connu quelques-uns qui avoient tous les mois une évacuation aussi réglée que celle des personnes de l'autre sexe. L'homme le plus fort & le mieux nourri ne conserve pas sa vigueur plus de vingt-quatre heures , (3) il en déchoit en peu de tems , parce , comme dit Celse , (4) en parlant d'un sujet pléthorique. *Quia non ultra progredi potest , retro , quasi ruinâ quâdam revolvitur.*

Il y a une autre constitution du sang entièrement opposée à la première , dans laquelle les globules sanguins sont peu nombreux & très-désunis , la sérosité aqueuse & sans force , & quelquefois même extrêmement gluante. Toutes les sécrétions qui émanent de ce sang foible & pituiteux sont imparfaites & peu propres aux usages auxquels la nature les a destinées ; la bile est sans force , les esprits animaux foibles & peu abon-

(3) Voyez le D. Bryan Robinson sur la nourriture & les évacuations du corps humain.

(4) *Lib. II. Cap. 2.*

dans ; la salive n'est qu'une mucosité insipide, & ainsi du reste. De-là naissent l'indigestion, la foiblesse, la froideur, la pâleur, la cacochimie, l'hydropisie, &c. en un mot, le cours des humeurs se ralentit au point que ne pouvant plus circuler, elles forment des concrétions dans quelques vaisseaux, des stagnations dans d'autres, & acquierent en se corrompant un degré d'acrimonie qui est suivi de Fièvres malignes très-dangereuses. Ces effets sont d'autant plus prompts, que les vaisseaux ont perdu une grande partie de leur élasticité, & le sang la plupart de ses principes vitaux ; si bien qu'à la fin la mucosité se jette sur le cœur & s'y fixe, ou bien les humeurs corrompues corrodent & détruisent les parties les plus délicates & les plus essentielles de la fabrique animale, particulièrement le tissu du cerveau, où les humeurs ont un cours fort lent, & les vaisseaux une structure extrêmement déliée. Comme une circulation trop rapide occasionne souvent la rupture des vaisseaux capillaires, de même celle qui est trop lente, fait que les humeurs s'y arrêtent, se corrompent & les corrodent à la fin.

On peut regarder à juste titre ces deux différens états des fluides, comme constitutionnels, puisqu'ils sont une suite naturelle de l'état respectif des solides; car la force & l'élasticité des vaisseaux produit la richesse & l'abondance du sang, & leur trop grand relâchement le rend foible & aqueux. Lorsque ce fluide pêche par l'un ou l'autre de ces excès, il cause une maladie réelle qui mérite l'attention du Médecin dans les différens cas qui se présentent (5).

(5) Les Fièvres ardentes & inflammatoires sont l'effet naturel de l'élasticité & de la tension des fibres & de la viscosité du sang, & les Fièvres lentes nerveuses, celui du trop grand relâchement des vaisseaux, de la foiblesse & de la ténuité de sang. Il y a cependant plusieurs maladies, sur-tout celles qui naissent de la contagion, qui proviennent de ces deux causes.



CHAPITRE V.

De la Dissolution & de la Putréfaction du sang.

IL y un troisiéme état du sang infiniment plus dangereux que les deux précédens ; c'est celui qui tend à la dissolution & à la putréfaction. Tel est le cas de quelques scorbutiques , qui sans aucune autre maladie qu'une espèce de lassitude & de langueur , se trouvent tout d'un coup couverts de taches violettes , livides , noires ou bleues , & tombent dans des hémorrhagies copieuses & quelquefois funestes , dans le tems qu'ils croyoient jouir de la santé la plus parfaite : Ces sortes d'exemples ne sont pas rares , j'ai vû plusieurs enfans & plusieurs adultes dans ce cas & leur ai souvent prédit l'hémorrhagie dont ils étoient menacés.

Lorsque ces sortes d'éruptions surviennent aux femmes , elles sont toujours suivies d'un écoulement de sang abondant par les vaisseaux de l'utérus , ou de quelque autre hémorrhagie. Les

personnes de l'un & l'autre sexe qui sont affectées de ces sortes de taches, sont sujettes à des pertes de sang copieuses à la moindre playe qu'elles reçoivent; quelquefois même elles rendent une grande quantité de sang par les gencives, le nez, le fondement ou l'urethre, sans avoir reçu la moindre offense.

Le sang que l'on tire à ces sortes de personnes, pour arrêter l'hémorrhagie, (ce qui pour le dire en passant est hors de propos, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de pléthore,) est toujours corrompu & ne compose qu'une masse à demi figée, laquelle est ordinairement d'une couleur livide ou plus foncée que dans l'état naturel; & quoiqu'il reste quelque tems vermeil, il ne tarde pas à se corrompre. On remarque encore que leur haleine & leur urine sont extrêmement puantes avant l'éruption, ce qui marque un commencement de corruption dans les humeurs, laquelle dégénère en une acrimonie qui corrode à la fin les vaisseaux. Ces sortes d'hémorrhagies arrivent souvent à des personnes dans lesquelles on n'apperçoit pas le moindre signe de pléthore, dont le pouls n'est ni trop plein ni trop

vif, qui n'ont que peu ou point de Fièvre, & qui ne font presque point d'exercice ; ce qui prouve qu'elles sont causées par la corrosion des vaisseaux, plutôt que par leur rupture. On trouve, il est vrai, des personnes, délicates, que le plus petit effort suffit pour rompre leurs Vaisseaux, & qui saignent du nez au moindre accident ; mais il est rare que ces sortes d'hémorrhagies soient précédées ou suivies de taches livides ou violettes. Dans ces cas, il convient de leur tirer quelque peu de sang, pour en ralentir le cours, quand même on n'apercevrait aucun signe de pléthore.

Quoique je sois pleinement persuadé que ces sortes d'hémorrhagies naissent ordinairement de l'acrimonie des humeurs, qui détruit la constitution du sang & ronge les extrémités des artères capillaires, elles peuvent aussi quelquefois provenir du tissu trop lâche des globules sanguins, lesquels ne sont point suffisamment liés par l'action du cœur des artères, &c. faute de quoi ils deviennent des sphéroides aplaties ou des molécules irrégulières, augmentent de diamettre, & perdent une partie de leur consistance. Il paroît par les observations

que l'on a faites avec le microscope solaire, que les globules sanguins, en passant dans les plus petites ramifications des artères sanguines, prennent une figure oblongue pour pouvoir continuer plus aisément leur cours; & il est aisé de concevoir que ces globules n'étant point liés, doivent se briser dans leur passage à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à circuler. Comme ces parties ont un moindre diamètre que les globules, dont elles ont été séparées, elles peuvent s'insinuer aisément, & même passer à travers quelques uns des conduits excrétoires, & suinter, comme disent les Anciens, *per diapedesin*. C'est ce que prouvent les écoulemens de sang par les selles, les urines, & les autres espèces d'hémorrhagies, qui arrivent quelquefois sans douleur ni violence, & sans qu'on puisse soupçonner la moindre rupture. J'ai vû plus d'une fois des malades attequés de Fièvres malignes, & dont le sang circuloit avec beaucoup de lenteur, rendre par les aisselles (6) une espèce de sueur sangui-

(6) Le D. Hodges dit avoir vû des pestiférés rendre une sueur de couleur de pourpre, & même de couleur de sang.

molente qui teignoit le linge d'une couleur approchante de celle du vin de Bourgogne. Lorsque ces fortes d'hémorragies prennent leurs cours par le nez, la matière qui en sort est une sanie tenue & sanguinolente qui ne se fige point comme le sang qui sort du nez des personnes qui se portent bien, ou qui ont une Fièvre inflammatoire, lequel est ordinairement épais, luisant & vermeil. Quelques filles qui ont la chlorose, sont fort sujettes à saigner du nez, mais à peine leur sang teint-il le linge. Les éruptions pétéchiales ou les taches livides dont les hémorrhagies sont accompagnées, prouvent que les globules sanguins sont dissous, & ont pénétré dans les artères lymphatiques, dans les vaisseaux excrétoires, &c. & y ont fixé leur séjour. J'ai vu quelques Fièvres malignes putrides, accompagnées d'un grand nombre de taches jaunes (7) ou plutôt brunes, qui n'ont pas été moins funestes que les autres. Cela venoit de ce que les globules sanguins étoient divisés en des particules si petites, qu'ils ne conservoient

(7) *Vide obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol. I. Ann. 1735. Mart. & Aprilli: & vol. II. Anno 1740. Junio.*

plus rien de leur couleur primitive. Il y a toute apparence que les sueurs fuligineuses & de couleur foncée, de même que les urines noires avec un sédiment livide qui accompagnent quelquefois les Fièvres malignes, viennent de l'atténuation & de la corruption des globules sanguins. J'ai vu plusieurs malades rendre une urine presque noire avec une grande quantité de sédiment dont la couleur approchoit de celle du café moulu. J'en ai vu d'autres dont le visage & les mains étoient continuellement couverts d'une espèce de suie, malgré les soins qu'on se donnoit pour les tenir propres.

Il y a certaines choses qui paroissent rompre l'union des globules sanguins, & hâter la séparation des six globules séreux qui les composent. On peut mettre de ce nombre le Laurier cerise qui atténue la partie grasse du sang, l'amollit au-delà du naturel, & rend la lymphe rouge ou de la couleur du vin de Bourgogne, ainsi qu'on peut le voir dans les expériences (3) de Mrs.

(3) Voyés le Traité des poisons du D. Méad. 3^e. édit. p. 270.

Nichols & (4) Langrish. La morsure du serpent *hæmorrhous* (5) dissout le sang à un tel point, qu'il sort par toutes les parties du corps, même par les pores, & cause une hémorrhagie funeste. Il y a de l'apparence que les sueurs & les diarrhées excessives, de même que le Diabète & les salivations spontanées, sont occasionnées par la dissolution des globules séreux. L'usage immodéré du Mercure convertit toute la masse du sang en une substance purement acqueuse.

Mais comme, j'ai dit ci-dessus, rien n'atténue & ne corrompt plus promptement les globules sanguins, que l'acrimonie. (6) Le sel volatil oléagineux mêlé avec le sang nouvellement tiré, dissout ses globules en moins d'une minute; (7) l'esprit de corne de cerf, pris en grande quantité, cause des hémorrhagies, & j'ai remarqué plus d'une fois que l'usage immodéré des remèdes

(4) Voyez ses Expériences sur les Animaux.

(5) Voyez Lucain, Dioscoride, Nicandre & le Docteur Mead.

(6) Voyez Leuwenhoek. Epist. ad Christoph. Weren, Arcan. Natur.

(7) Arbuthnot de la Diete, pag 106.

aloëtiques , produit le même effet. Il faut pourtant avouer que cet état du sang est ordinairement produit par des alimens & des remèdes acrimonieux. Par exemple les viandes salées dont on nourrit les Matelots dans les voyages de long cours , occasionnent une si grande acreté & une si grande corruption dans les humeurs , qu'elles deviennent presque inutiles pour les usages ordinaires de la vie ; elles causent des foiblesses , des langueurs , des douleurs errantes & des maux de tête ; elles rendent l'haleine puante , elles corrodent les gencives , elles causent des taches noires , bleues & livides , des ulcères noirs , livides & fongueux , des gangrenes , &c. à quoi l'on peut ajouter que ces sortes de scorbutiques tombent souvent dans des Fièvres petechiales , dans des dyssenteries sanguinolentes , des hémorrhagies & autres maux de même nature. Rien n'est plus étonnant que ce que rapporte M. Walter , Chapelain de l'Amiral Anson. Il dit avoir vû des Scorbutiques dont les playes se sont rouvertes au bout de vingt à trente ans , quoiqu'elles eussent été parfaitement cicatrisées. J'ai vû un grand nombre de Matelots qui s'étoient

embarqués pour des voyages de long cours en bonne fanté, revenir au bout de deux ou trois mois à demi mangés du scorbut, si bien que les deux tiers étoient hors de service. Ils étoient tombés malades les uns après les autres environ quatre ou cinq semaines après leur départ, de sorte qu'à la fin il y en avoit à peine la moitié qui pût vaquer à la manœuvre. Il y a quelques années que l'Amiral Martin revint en Angleterre avec près de douze cens malades dans son Escadre, quoiqu'ils fussent tous partis en bonne fanté, & qu'ils n'eussent resté que douze ou treize semaines en route (8).

Ceux qui font un grand usage de sels alcalis, volatils & fixes, d'épiceries, & d'aloëtiques, sont plus sujèts que les autres à ces sortes de maladies. La plupart de ceux qui se sont servis du remède de Mademoiselle Stephens & des lessives savonneuses, sont tombés dans la phthisie, dans le scorbut, dans des hé-

(8) J'ai proposé à cette occasion une méthode pour prévenir le scorbut, que l'on trouvera à la fin de cet Ouvrage. Plusieurs personnes s'en sont si bien trouvées, qu'on ne peut mieux faire que de s'en servir.

morthagies & des dyssenteries opiniâtres. C'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un Gentilhomme de la Province de Cornouailles qui étoit sujet à la pierre depuis plusieurs années. Ayant usé plusieurs semaines de la lessive dont je viens de parler, ses gencives s'enflammerent & se corrompirent au point qu'on pouvoit en arracher la chair avec les coigts. Elles saignoient considérablement pour peu qu'on les presât, & rendoient sans cesse une sanie ténue & sanguinolente. Tout son corps se couvrit de taches livides, ses jambes & ses cuisses s'ulcérèrent, devinrent rouges & livides, de maniere qu'on appréhendoit une mortification. M. Hinston, célèbre Apoticaire de Penryn, m'ayant consulté sur sa maladie, je ne doutai point que le régime qu'il avoit tenu, joint aux symptômes dont il étoit attaqué, n'eût jetté ses humeurs dans une putréfaction alcaline, & son sang dans une dissolution totale; surquoi je lui ordonnai la décoction & l'extrait de quinquina avec l'élixir de vitriol, lequel avec les alimens & les boissons aigrelettes dont je lui ordonnai de faire usage, dissipa en peu de tems l'inflammation, arrêta la corruption & le saigne-

ment des gencives , & fit disparoître la couleur livide des cuisses. Au bout de deux ou trois semaines tout son corps se couvrir d'une quantité de pustules rougeâtres , dont je tirai un bon augure. Cependant ne pouvant plus résister à la violence de son mal , & la phthisie étant entièrement confirmée , il mourut de consommation au bout de 15 jours ou de 3 semaines. On trouva dans sa vessie une pierre du poids de 8 onces trois gros , qui avoit la figure d'une poire , & dont la pointe regardoit le col de la vessie.

Il paroît par les expériences qu'on a faite sur l'urine de ceux qui ont fait un grand usage du remède de Mademoiselle Stephens , que cette liqueur , aussi-bien que la sérosité du sang dont elle a été séparée acquierent une qualité alcaline , (8) ce qui est un grand préjugé en faveur de la vertu lithontriptique qu'on attribue à ce remède. Je ne doute point qu'il ne dissolve les calculs qu'on fait macérer dedans , après qu'on les a tirés du corps ; mais je craindrois en même-tems que l'usage

(8) Voyez les expériences de MM. Hartley-Rutty , & Morand

n'en devint extrêmement funeste , surtout aux personnes d'un tempéramment délicat.

Tout le monde sçait que les sels alcalis volatils étant mêlés avec le sang au sortir de la veine , ou plutôt pendant qu'il coule , entretiennent sa fluidité & préviennent la séparation de ses parties. L'expérience est aisée à faire , & par conséquent il est inutile que je m'y arrête. La même chose arrive au sang des scorbutiques & des personnes attaquées de Fievres pétéchiales putrides , lorsqu'on les saigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps acquièrent en se corrompant une qualité alcaline ; le sang corrompu perd sa consistance aussi - bien que sa couleur , & se convertit en une sanie de couleur jaune foncée. Le sang de ceux qui sont attaqués de Fievres putrides & pétéchiales a la même apparence , & se corrompt aussi-tôt après être sorti de la veine (9) ; il arrive la même chose à l'urine sitôt qu'elle est rendue , tant la putréfaction fait de progrès du vivant même du su-

(9) Voyez *Vander-Mye* , de *Morbis Bredanis*. *Morton Pyretolog. Prolegomen.* p. 26.

jet. La promptitude avec laquelle les corps des pestiférés se corrompent, est une preuve manifeste de cette vérité. J'ai vû ces sortes de cadavres se corrompre au bout de sept à huit heures, autant que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires eussent pu le faire dans l'espace de sept à huit jours, & réparer une sanie extrêmement corrompue; ce qui, pour le dire en passant, montre la nécessité dont il est de les enterrer au plutôt.

Quelques venins, entr'autres celui de la vipere & de certains autres animaux venimeux, corrompent & dissolvent le sang en peu de tems, & le convertissent en une espèce de sanie jaunâtre; le virus pestilentiel détruit aussi très-promptement la crasse du sang, & dispose les humeurs à la gangrène, témoin les hémorrhagies, les sueurs fétides, les vomissemens & les diarrhées, que les meilleurs Auteurs ont observées dans la peste & dans les Fièvres pestilentiellles. (10) Les hémorrha-

(10) Voyez entr'autres Diemerbroek, Hodger, & les Auteurs cités dans le Traité de la Peste fait par ordre du Roi, & imprimé à Paris en 1744. in 4°.

gies en particulier sont très-abondantes & très - opiniâtres dans la peste ; j'ai remarqué plusieurs fois la même chose dans les Fièvres pestilentiellles & pétéchiales, & que le sang qui sort par cette voye ne se coagule point, (11) ce qui marque l'acrimonie & la dissolution excessive du sang.

La contagion de la petite vérole semble affecter quelques personnes de la même maniere, occasionnant des taches, corrompant le sang, & causant des hémorrhagies excessives par plusieurs parties du corps, & cela quelquefois dans un seul & même tems. J'ai vû des sujets attaqués de cette maladie, dans lesquels le pourpre s'est manifesté au bout de quatre à cinq jours sur toutes les parties du corps, accompagné d'hémorrhagies abondantes, sur-tout par le vagin, les conduits urinaires, & le nez ; dont les pustules sont devenues tout - à - fait noires, & ont répandu une grande quantité de sanie sanguinolente, sans qu'aucun sytôme eût précédé. Je traitai il y a environ quatorze ans une jeune fille de cinq ans, d'une maladie toute sem-

(11) Traité de la Peste, part. 1. p. 343.

blable. L'éruption se fit presque sans Fièvre & sans douleur, mais son corps se couvrit de taches larges, noires & livides; les pustules étoient en petit nombre, mais quelques-unes de celles qui étoient autour des lèvres, sur l'intérieur des joues, & sur la langue, devinrent noires, & répandirent beaucoup de sang. La malade tomba plusieurs fois dans de légères défaillances, au sortir desquelles elle retournoit à ses amusemens ordinaires. A la fin cependant elle rendit par les selles quantité de sang vermeil, parmi lequel il y en avoit une partie de noir & de caillé, & elle mourut le neuvième jour.

La même chose arriva dernièrement à une jeune Demoiselle, qui, un peu avant l'accès, s'étoit extrêmement fatiguée par un tems chaud à la promenade & à la danse. Elle avoit sur le corps un million de petites pustules entremêlées d'une infinité de taches noires & bleues qui se manifestèrent le troisième jour; ses jambes & ses cuisses étoient de couleur de pourpre; elle saignoit copieusement du nez & des gencives, quoique ses ordinaires l'eussent reprise six jours avant le tems marqué. Elle mourut le

fixième jour après l'éruption. Elle sentie depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin, une pesanteur excessive sur la poitrine, accompagnée d'inquiétudes, de syncopes fréquentes, d'un pouls fréquent, foible & entrecoupé.

C'est toujours un mauvais pronostic lorsque le pourpre & l'hémorrhagie surviennent en même-tems que l'éruption de la petite vérole, & lorsque cela arrive, le malade ne va pas au-delà du neuvième jour, parce que le sang se dissout & se corrompt sur le champ. Je suis persuadé que de mille malades qui se trouvent dans ces circonstances il s'en trouve à peine un qui en échape, sur-tout lorsque les taches sont livides, noires & nombreuses. La seule ressource qui reste au Médecin dans ses sortes de cas, est de donner au malade des acides, auxquels il doit joindre le quinquina & les alexiteres astringens. Ces remèdes produisent souvent de bons effets dans les Fièvres pétéchiales accompagnées d'hémorrhagies. Le Docteur Mead, dans son sçavant *Traité de Variolis & Morbilis*, (12) nous apprend la méthode de les

(12) *Cap. 3. de Variolarum curationibus.*

employer dans les hémorrhagies & dans les petites véroles pétéchiales, & releve nos espérances par ce qu'il dit de leurs effets.

La dissolution du sang accompagne souvent les Fièvres malignes putrides qui naissent de la contagion ; mais elle est quelquefois le pur effet d'une Fièvre qui attaque des sujets dont le sang & les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, ainsi qu'on en voit un exemple dans les scorbutiques. La premiere agit sur le sang d'une maniere analogue au venin de la vipere ; & la seconde, par l'action des pointes salines sur les globules sanguins, action qui augmente considérablement en conséquence du mouvement fébrile & de l'effervescence du sang. C'est ainsi que les tumeurs inflammatoires dans les sujets d'un bon tempérament, rendent une matiere louable lors de leur suppuration ; au lieu que dans ceux dont les humeurs son âcres, elles dégénèrent en une gangrène, ou en un cancer. L'effet de la chaleur & du mouvement animal sur les sels & les humeurs, ne paroît jamais mieux que dans ceux qui meurent de faim. Prenez la personne la plus saine, & privez-la de

tout aliment liquide & solide , les sels acquerront de plus en plus de l'acrimonie , & l'irritation qu'ils causent produira à la fin une fièvre & un délire qui sera bientôt suivi d'une putréfaction générale & mortelle. Pour mieux voir les progrès de cette putréfaction des humeurs , choisissez une nourrice bien saine , & examinez son lait quelques heures après qu'elle a mangé , vous le trouverez blanc , fluide , doux & agréable au goût. Privez-la de manger pendant seize ou dix-huit heures , il deviendra épais , jaune , salé & désagréable. Poussez plus loin cette abstinence , il deviendra d'un jaune plus foncé & se corrompra ; que si avec cela elle est attaquée de la Fièvre , au lieu du sang que vous croyez trouver dans ses mammelles , vous n'en tirerez qu'une espèce de matière sanguinolente. Si cela arrive à l'humeur la plus douce & la plus acescente du corps , que fera - ce de la bile & de la lymphe !

Lorsque la chaleur & le frottement du sang sont considérables , sa putréfaction fait des progrès surprenans. Boerhaave (13) ayant enfermé un chien

(13) *Vide Boerhavii Chem. cap. de Igne. Experiment. 20. coroll. 16.*

dans le poële d'une sucrerie , la masse des humeurs se corrompit au bout de quelques minutes , à un point , qu'on ne pouvoit en supporter l'odeur ; leur dissolution fut si grande , que la salive étoit sanglante & d'une qualité si nuisible , que celui qui faisoit cette expérience , tomba en défaillance , quoiqu'il fût extrêmement robuste.

Les humeurs animales sont naturellement disposées à se dissoudre & à se corrompre , à moins qu'on ne les renouvelle tous les jours par des alimens acescens. L'usage seul du poisson , de la viande , des épiceries , & de l'eau ; engendre dans peu une Fièvre putride. Le pain est non-seulement le soutien de la vie , il corrige encore par sa qualité acescente les sucs des viandes dont on se nourrit , & les empêche de se corrompre. Les prisonniers que nous avons faits sur les François & les Espagnols s'étant gorgés de viande , périrent la plupart par les Fièvres ; ils en étoient si avides , qu'ils mouroient , pour ainsi dire , le morceau à la bouche.

Après avoir vû la maniere dont s'engendre l'acrimonie alcaline du sang , j'ajouterai à ce qui précède , que les sels

animaux deviennent dans quelques cas alcalins , volatils & corrosifs , & détruisent , du vivant même de l'animal , les globules sanguins aussi - bien que les vaisseaux capillaires. Lorsque les huiles animales se trouvent considérablement exaltées & rances , elles s'unissent avec ces sels , & forment un dissolvant qui approche de la bile corrompue , & qui détruit & dissout tous les principes vitaux.

Puis donc que d'un côté l'acrimonie du sang peut être compliquée avec la trop forte tension des fibres , & avec une viscosité inflammatoire , il peut arriver de l'autre qu'elle soit accompagnée de la dissolution du sang , aussi bien que de la foiblesse & du relâchement des fibres.

Substituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même manière , & devient telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole. Cette maladie est quelquefois accompagnée de la viscosité du sang , d'une Fièvre inflammatoire , de douleurs violentes & aiguës , de la péripneumonie , de la phrénésie , & d'autres accidens semblables. Quelquefois aussi le sang est dissous & appauvri , le

pouls lent & profond ou foible & fréquent ; il survient des symptômes nerveux , les urines son crues & ténues , les hémorrhagies abondantes , il n'y a ni douleur , ni enflure ni aucun autre mal semblable. Dans le premier cas , la Fievre est violente & consume le malade ; & dans le second elle n'est pas assez forte pour hâter l'éruption des pustules & pour les murir , de sorte qu'elles ne peuvent s'élever & ne contiennent qu'une matiere crue & indigeste ; si bien qu'à la fin la masse entiere du sang se convertit en une sérosité putride & corrosive , ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere d'un autre côté. J'ai vû plusieurs personnes dont le sang étoit âcre & tenu , attaquées de Fievres pneumoniques ou pleuro-pérripneumoniques , accompagnées d'un degré considérable d'inflammation. Cela arrive souvent à ceux qui sont attaqués du scorbut sur mer.

Plusieurs personnes furent saisies en 1740. & 1745. d'un frisson auquel succéderent des chaleurs violentes , la Fievre & la difficulté de respirer , une toux opiniâtre , des douleurs poignantes

ga.
ou
non

dans la poitrine , dans le dos , dans les côtés , & quelquefois même dans la tête & dans les temples. Leur pouls étoit le plus souvent fréquent , dur & comme concentré ; leur haleine chaude & mal-faisante , la matiere qu'elles rendoient ténue , crue & quelquefois jaune comme du saffran ; mais le plus souvent ténue , sanguinolente , extrêmement fétide , & d'une âcreté qui incommodoit la gorge & la trachée - artère , & y causoit quelquefois des excoriations. Leur sang étoit ou d'un noir livide , & couvert d'une pellicule verdâtre , ou de couleur de plomb , ou tout-à fait vermeil , surtout dès la premiere saignée ; mais sans consistance après qu'il étoit refroidi , au grand étonnement du Chirurgien & de l'Apoticaire , qui croyoient trouver le sang tout autre , vû les symptômes dont la maladie étoient accompagnée. Néanmoins dans la plûpart de ces Fièvres , le sang étoit couvert d'une pellicule très-épaisse , non point de couleur jaunâtre comme elle a coutume de l'être dans les pleurésies & les pleuro-péritneumonies ordinaires , mais d'une couleur approchante de celle de la cornaline , ou un peu plus claire que celle de la gelée de

grofeilles. J'ai toujours obfervé que cette couleur étoit d'un très-mauvais augure , parce qu'elle marque une grande viscofité , & une grande quantité de fels âcres dans le fang , lesquels atténuent les globules , le diffolvent & le corrompent ; car cette couleur paroît venir de la diffolution des globules , lesquels fe trouvent enveloppés dans la glu inflammatoire. Si l'on mêle une portion de fel alcali volatil avec le fang d'une perfonne attaquée d'une pleurésie violente, la furface de la partie grasse ne différera en rien de celle du fang dont je viens de parler. On remarquera de plus que la fécofité de cette efèce de fang eft fouverit prefque auffi rouge que le vin de Bourgogne , & cela arrive quelquefois à celle des autres efèces de fang , mais elle eft pour l'ordinaire d'une couleur jaune fale. L'urine étoit communément haute en couleur , & quelquefois noire , avec une efèce de fédiment de couleur de plomb , & prefque toujours en petite quantité ; il furvenoit fouverit des fueurs légères , variables & partielles , fur-tout au vifage & à la tête , mais qui devenoient extrêmement abondantes , lorsque les malades étoient fur le point

de mourir ; il survenoit souvent vers l'état de la maladie des taches livides ou noires , qui ne manquoient presque jamais d'être suivies de la mort , les noires & les brunes n'étoient pas d'un meilleur présage. La Fièvre se terminoit quelquefois par une démangeaison universelle par-tout le corps , & quelquefois par l'éruption d'un grand nombre de pustules ulcérées sur le col , les bras & les épaules , mais sur-tout sur le nez & les lèvres.

Je parlerai ci - dessous plus au long de cette espèce de Fièvre péripleurétique & de la manière de la traiter ; & me contenterai d'observer pour le présent que dans le tems que cette péripleurétique maligne , si je puis l'appeller de ce nom , régnoit à Plymouth & dans le voisinage , il régnoit par-tout le pays des pleurésies , des péripleurétiques , & des pleuro - péripleurétiques épidémiques & inflammatoires , que les vents du couchant & du nord avoient occasionnées. Le sang des personnes qui en étoient attaquées , étoit extrêmement dense & épais , & pour l'ordinaire couvert d'une pellicule blanche ou jaunâtre très-épaisse , & le malade supportoit la perte
de

de quarante onces de sang, & même au-delà, fans en être incommodé. Le sang de ceux qui avoient des Fièvres pneumoniques malignes, étoit tel que je l'ai décrit ci-dessus, & avoit la même apparence; les Malades se trouvoient considérablement abbatus dès la première ou seconde saignée, ce qui me surprenoit d'autant plus, que la dureté du pouls, l'oppression de poitrine, la douleur du côté, & la violence de la toux sembloient l'exiger. Il est bon de sçavoir encore que quoique ces derniers rendissent par la bouche une grande quantité de matiere crue & ténue, ou le plus souvent putride & sanguinolente, ne s'en trouvoient pas plus foulagés, au lieu que cette expectoration faisoit tout le bien possible aux premiers.

Je ne dois pas laisser ignorer au Lecteur qu'outre ces deux maladies, il régnoit encore dans cette Ville & aux environs, surtout parmi les Marins & les Prisonniers, & ceux qui les fréquentoient, une Fièvre pétéchiale, putride & contagieuse, & que c'étoit principalement sur ces personnes que la Fièvre pneumonique maligne exerçoit sa fureur; si bien que cela sembloit

être une complication de la peripneumonie inflammatoire ordinaire, avec la Fièvre pétéchiale contagieuse ; la contagion agissant sur le sang à la manière des sels acrimoneux, & détruisant son tempérament. Il est certain que ces sortes de peripneumonies sont souvent causées par l'acrimonie des humeurs de ceux qu'elles affectent.

Ce sont là les Fièvres dans lesquelles la viscosité inflammatoire est compliquée avec beaucoup d'acrimonie, ou mêlée avec une espèce de virus venimeux & dissolvant. Il y en a d'autres dans lesquelles l'acrimonie des humeurs est accompagnée du relâchement des vaisseaux & de la dissolution des globules sanguins, ce qui est ordinaire dans les Fièvres pétéchiiales, surtout dans celles qui sont accompagnées d'hémorrhagie.

Je ne crois point qu'il y ait jamais eu de Fièvres plus violentes que celle dont je viens de donner l'histoire. Le Lecteur me sçaura d'autant plus gré de l'avoir rapportée, qu'elle renferme la méthode que j'ai employée pour la guérir ; méthode qui a lieu non-seulement dans ce cas, mais aussi dans plu-

fieurs autres de même nature, & que je crois préférable à tout autre, quelque éloignée qu'elle paroisse de la pratique ordinaire.

Un fameux Chirurgien d'une Ville voisine, d'un tempérament foible, mais extrêmement actif, & qui étoit fort sujet aux Fièvres & aux rhumatismes scorbutiques, pour peu qu'il s'exposât au froid, fut attaqué dans le mois d'Octobre de l'année 1741. d'une espèce de Fièvre lente, accompagnée de légers frissons, de fréquens accès de chaleur, d'un pouls foible & fréquent, de foiblesse, de dégoût, d'une oppression de poitrine, & d'une difficulté de respirer. Il négligea d'abord cet accident & continua ses exercices ordinaires, montant à cheval & se fatiguant pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent l'accès. Je le rencontrai dans la maison d'un de mes Malades, & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, & avec une haleine extrêmement puante, je lui conseillai de se ménager. S'étant trouvé deux jours après chez un Gentilhomme du voisinage, il fut tout d'un coup saisi d'une syncope si violente, qu'il tomba de son siège. Ceux qui le releverent

apperçurent sur ses bras & sur son cou plusieurs taches livides & violettes. Quoique sa maison ne fût qu'à deux ou trois milles de-là, on eut toutes les peines du monde à l'y ramener, à cause des foibleſſes dans lesquelles il tomboit à tout moment. Sa maladie augmenta à vûe d'œil, il tomba dans une langueur univerſelle, accompagnée de douleurs, d'une oppreſſion des viſcères, & de fréquens ſoupirs, ſon haleine étoit extrêmement puante, ſes gencives rendoient une matiere ſanguinolente fétide, & tout ſon corps étoit couvert de taches livides, noires & violettes.

On lui tira près de 12 onces de ſang, ſans lui procurer aucun ſoulagement, puis que les ſymptômes augmentèrent au lieu de diminuer. Il fut de plus ſurpris d'un ſaignement de nez ſi violent, qu'on jugea à propos de lui tirer encore dix onces de ſang. Cette ſeconde ſaignée ne fit que l'affoiblir davantage, & il fut agité des mêmes inquiétudes, ſans pouvoir jamais fermer l'œil. Il continua à ſaigner du nez & des gencives, & pour ſurcroît de malheur, il rendit auſſi du ſang par la gorge. Il eſt vrai que le ſaignement de nez diminua quel-

que peu, mais celui des gencives augmenta, il rendit du sang par la caroncule d'un de ses yeux; sa langue & l'intérieur de sa bouche se couvrirent de plusieurs pustules livides, d'où sortoit une grande quantité de matière ténue & sanguinolente.

A peine l'hémorrhagie commençoit-elle à diminuer, qu'il survint une dysenterie accompagnée de douleurs, de tranchées & de syncopes violentes; la Fièvre & les inquiétudes augmentèrent, son pouls devint intermittent à chaque sixième ou huitième battement, après quoi il reprenoit sa vîtesse ordinaire; les tremblemens & les soubresauts des tendons ne discontinuerent jamais. L'hémorrhagie continua; lorsqu'elle cessoit dans un endroit, elle recommençoit dans un autre; si bien que son urine devint sanglante & presque noire. On me fit appeller aussi-tôt après la seconde saignée. Je le trouvai dans l'état que je viens de dire, extrêmement inquiet, mais sans délire, quoiqu'il n'eût point dormi depuis plusieurs jours. Il avoit la langue noire & l'haleine si puante, qu'on ne pouvoit en supporter l'odeur, même dans l'éloigne-

ment ; ses excréments étoient si fétides , que les gardes ne pouvoient les enlever sans vomir & sans s'évanouir.

M'étant fait montrer son sang dès mon arrivée , je n'y apperçus aucune séparation des parties , quoique le premier eût reposé plusieurs heures , & le trouvai à demi figé & d'une couleur bleue livide sur sa surface ; il se séparoit pour peu qu'on le touchât , il ressembloit à une sanie purulente , & déposoit une espèce de poudre de couleur de suie. L'hémorrhagie , sur-tout celle de la langue , des lèvres & des gencives continuoît toujours , il rendoit par le nez une sanie ténue & sanguinolente , & il étoit réduit à une foiblesse extrême , sans que les tremblemens , les soubresauts des tendons , & les syncopes diminuassent.

Que devois-je faire dans cette occasion ? Devois je , comme quelques-uns le croyoient , lui donner des alexipharmques chauds , des cordiaux volatils , & lui appliquer des vésicatoires ? Mais ces remèdes auroient augmenté l'acrimonie & la Fièvre , détruit le tempérament du sang , qui étoit presque entièrement dissout & réduit en une espèce

de fanie putride , & lui auroient été funestes.

J'en portai ce jugement, & comme j'avois déjà éprouvé les bons effets du quinquina (14) pour prévenir & arrêter les progrès de la gangrène, je le lui donnai souvent en petites doses avec l'élixir de vitriol, après l'avoir fait précéder d'une petite quantité de Rhubarbe. Je lui ordonnai aussi la teinture de roses avec l'eau de canelle, que je rendis la plus acide que je pus, de même qu'une décoction d'écorce d'orange de Séville, de roses rouges, de canelle & d'un peu de terre du Japon, parfaitement aigrelette. Je lui permis l'usage du vin clair et du vin d'O-potto, mêlé avec environ la moitié d'eau; & comme il se trouvoit bien du quinquina, j'en augmentai la dose, & le lui donnai avec quelque peu de confection de Fracastor sans miel, pour arrêter la dysenterie, y joignant de tems en tems une petite dose de rhubarbe, pour évacuer les matieres sanguinolentes, bilieuses ou purulentes qui pouvoient se

(14) Je l'avois employé avec succès dans la Fièvre pétéchiale-maligne, qui régna en 1735.
Vid. obs. de aëre & morb. epidem. mense Majo.

trouvez dans les intestins. Je lui ordonnai pour nourriture du ris, de la panade, de la gelée de corne de cerf, des rôties avec du vin clair et ou du vin d'O-porto, & voulus qu'on lui appliquât sur le bas ventre des herbes aromatiques & astringentes, cuites dans du vin.

Ce régime lui rendit la santé; mais il demeura long-tems extrêmement foible, & lors même qu'il fut en état de sortir, il saignoit du nez & des gencives pour peu qu'il les touchât, & son haleine conserva sa puanteur. Ces accidens s'évanouirent par l'usage du quinquina, de l'élixir de vitriol, &c. mais ses jambes restèrent long-tems enflées, & ses chairs si tendres & si sensibles, qu'on ne pouvoit presque pas les toucher. Les purgatifs composés avec la rhubarbe, les chalybés stomachiques, l'élixir de vitriol, les eaux de Pyrmont avec des diuretiques convenables, jointes à un exercice modéré, dissipèrent ces symptômes, & le rétablirent parfaitement au bout de deux ou trois mois.

Je traitai plusieurs de ces Fièvres péthéchiales compliquées avec des hémorrhagies dans l'Eté & l'Automne de 1745. Une femme entr'autres d'An-

thony, près de Plymouth, fut attaquée d'une pareille Fièvre, avec des symptômes approchans de ceux dont j'ai parlé, quoique moins violens. Elle eut d'abord un saignement de nez considérable & ensuite une perte de sang très-abondante; elle saignoit aussi des gencives, & elle fut à la fin attaquée d'un flux de ventre sanguinolent. Elle tomba dans une phrénésie violente, avant que de saigner du nez, & tout son corps se couvrit de taches pourprées & noires, dont quelques-unes étoient de la grandeur d'un denier. Je la traitai comme ci-dessus, & elle guérit parfaitement, excepté que ses jambes restèrent enflées, & qu'elle conserva pendant long-tems une très-grande faiblesse. On l'avoit saignée deux fois avant mon arrivée. Je ne vis point le premier sang, mais M. Freke, son Chirurgien, me dit qu'il étoit extrêmement riche & vermeil, mais très-fluide & peu chargé de sérosité. Je vis le second, & le trouvai d'un noir foncé & couvert d'une pellicule mince, griffâtre. Son urine, pendant tout le tems que dura la Fièvre, ressembloit au vin blanc ou au cidre qu'on a laissé

long-tems exposé à l'air, & devenoit noir; mais elle déposa à la fin une espèce de sédiment farineux, de couleur foncée.

La Fièvre qui accompagne les gangrènes est pour l'ordinaire de cette espèce, elle dissout & corrompt la masse du sang. La sanie de la partie gangrénée passant dans le sang, dispose les humeurs à la gangrène & dissout les globules rouges, d'où résultent des raches, des hémorrhagies, des délires, &c. Celse (15) observe très-bien que la gangrène est accompagnée d'une Fièvre aiguë, du délire, d'une soif excessive & de la puanteur de l'haleine, tous signes qui annoncent la corruption & l'acrimonie du sang. En voici un exemple qui n'est pas des plus communs.

Madlle. Elizabeth. * * * native de Saint-Germain dans la Province de Cornouailles, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament foible, d'une mauvaise habitude de corps; & qui n'avoit jamais été réglée, fut faisie à la fin du mois de Mai de l'année

(15) Lib. 5. cap. 26.

1742, d'une douleur dans le pied droit près des ongles, accompagnée d'un engourdissement total dans la jambe. Comme la douleur augmentoit, elle envoya querir M. Dyer, Chirurgien de *Looe*, lequel lui frotta la partie affligée avec de l'esprit de vin camphré, & lui donna quelques remèdes nervins & cardiaques. Ces remèdes n'ayant produit aucun effet, il fomenta de nouveau la partie avec une décoction aromatique, & y appliqua des cataplasmes composés avec des esprits, de la thériaque, &c. la partie perdit aussi-tôt sa couleur, & devint froide & insensible. J'y fis faire des scarifications profondes, mais il n'en sortit que quelques gouttes de sang tout à fait noir, dont le volume n'excédoit pas la grosseur d'un pois. Les peaux & les chairs étoient les mêmes que si la jambe eut été amputée depuis plusieurs jours, quoique la maladie ne fut qu'à son quatrième. Il ne s'éleva aucune vessie sur la jambe, & elle ne rendit par la suite ni matière ni sanie. Je lui ordonnai sur le champ le quinquina avec l'élixir de vitriol & la confection Raleigh, & un julep acidulé chaud, qu'elle but avec beaucoup d'a-

vidité. Elle fut attaquée dès l'après midi d'une douleur violente dans la cuisse & dans l'aine droite, de la Fièvre, de tranchées violentes & d'un flux de sang qui l'abattit considérablement & la jeta dans des syncopes fréquentes.

Elle tomba dans le délire la nuit suivante, sa langue devint tout à fait noire, elle perdit la parole, son pouls étoit entièrement agité, mais foible & ondoyant, & ses tendons dans des tremblemens & des soubresauts continuels. M'étant apperçu que le quinquina ne restoit point dans son estomac, je le lui donnai en teinture avec la décoction de Fracastor, l'élixir de vitriol, &c. ce qui réussit au mieux.

Elle resta trois ou quatre jours dans cet état, attendant la mort d'un moment à l'autre. Cependant la gangrène ne fit aucun progrès, & ne passa jamais le genou, quoique la Malade sentît dans la cuisse une douleur violente, laquelle paroissoit s'être fixée dans le périoste. A la fin il parut une ligne noire & livide tout autour de la partie, immédiatement au-dessous du genou, qui marquoit l'endroit où devoit se faire la séparation. Le Chirurgien employa

tous les moyens possibles pour l'accélérer, la malade, non plus que ses parens, n'ayant jamais voulu permettre qu'il en vînt à l'amputation. La mortification augmenta jusqu'au vingt-quatrième Juillet, & le Chirurgien ayant remarqué que la séparation étoit complète, amputa la jambe dans l'articulation même, sans que la Malade s'en apperçut, tant elle fut prompte. Cette opération ne fut pas plutôt faite, que la Malade commença à se mieux porter, & elle recouvra en peu de tems la santé, à l'aide du régime & des remèdes que je lui prescrivis.

CHAPITRE VI.

De la différence qu'il y a entre la Fièvre lente nerveuse, & la Fièvre maligne putride.

JE trouve à propos, avant de finir cet Essai sur les Fièvres, d'apprendre au Lecteur en quoi la Fièvre maligne putride differe de la Fièvre lente ner-

veuse, car elles se ressembloient à quelques égards, quoiqu'elles soient absolument différentes, & les erreurs que l'on commet dans la pratique ne viennent que de ce qu'on ne sçait pas les distinguer. Je trouve d'autant plus à propos de marquer cette différence, que je ne m'y suis point suffisamment arrêté dans ma Dissertation sur les Fièvres lentes & nerveuses, & que je ne connois aucun Auteur qui en ait parlé, à la réserve du Docteur Langrish, dans sa Théorie & Pratique modernes.

Il paroît évidemment par ce que j'ai dit ci-dessus, que les Fièvres putrides malignes & les Fièvres pétéchiiales affectent particulièrement le sang, au lieu que les Fièvres lentes nerveuses n'affectent que les sucs nerveux & lymphatiques. Les premières sont accompagnées de la corruption des humeurs, & de la dissolution du sang; au lieu que les secondes durent souvent un tems considérable, sans causer la moindre putréfaction.

Ces deux différentes espèces de Fièvres peuvent être occasionnées par deux sortes des régimes, ainsi que l'expérience le prouve. Les alimens & les remé-

des chauds, âcres, falins & volatils, un air chaud, &c. causent des Fièvres putrides malignes; comme au contraire les substances froides, aqueuses, gluantes, mucilagineuses, comme les concombres, les melons, les fruits verts, les liqueurs insipides, un air froid & épais en occasionnent de lentes & de nerveuses.

En supposant que les unes & les autres naissent de la contagion, (ce qui est ordinaire dans les Fièvres pestilentielles & pétéchiales, & quelquefois dans les Fièvres lentes nerveuses) je comparerois volontiers l'action des écoulemens morbifiques dans le premier cas, à celle du venin de la vipere, qui affecte & détruit immédiatement la contexture des globules sanguins, & les corrompt en peu de tems; & dans le second, au virus d'un chien enragé, lequel agit très-lentement, & paroît affecter la lymphe & le suc nerveux, & ne donne aucun signe de corruption que lorsque la rage est tout à fait déclarée.

Ces Fièvres ayant donc une origine différente, elles se manifestent par différens symptômes, & demandent un traite-

ment différent. Je suis cependant persuadé qu'elles vont souvent ensemble ; je veux dire , que l'acrimonie du sang est souvent compliquée avec le relâchement des vaisseaux , & n'agit pas avec autant de violence , que si les facultés motrices & les vaisseaux avoient plus de force & d'élasticité , & étoient plus susceptibles des impressions des sels âcres & morbifiques , ce qui fait qu'elle agit avec plus de lenteur , quoique ses effets soient également funestes. Je ne doute point que dans le cas où la contagion est la cause prochaine de la maladie , l'état des fibres & des facultés naturelles n'influe considérablement sur la Fièvre. On comprendra parfaitement la nature & la différence de ces Fièvres à l'aide de la description que j'en vais donner.

CHAPITRE VII.

De la Fièvre lente nerveuse.

JE commence par la description de la Fièvre lente nerveuse , telle que je l'ai tirée d'après un grand nombre

de sujets qui en ont été les victimes.

Cette Fièvre se manifeste d'abord par une espèce d'indifférence pour toutes choses, par des légers frissons, par des feux passagers qui viennent au visage, & par une lassitude universelle, pareille à celle que l'on sent après un violent exercice. Ces symptômes sont toujours accompagnés d'une espèce d'assoupissement & d'abattement d'esprit, d'une douleur & pesanteur de tête & du vertige. Le dégoût vient ensuite sans aucune altération considérable, mais avec de fréquens efforts pour vomir, lesquels ne produisent d'autres effets que l'évacuation de quelque peu de phlegme insipide.

Le Malade jouit à la vérité de tems à autre de quelques heures de repos ; mais les symptômes reviennent avec plus de violence, sur-tout à l'approche de la nuit : la pesanteur de tête, le vertige, & la chaleur augmentent, le pouls devient plus fréquent, mais plus foible, & la respiration plus embarrassée. On sent dans la partie postérieure de la tête un engourdissement excessif, une froideur & une douleur sourde, & quelquefois une douleur violente sur son

sommet, laquelle s'étend tout le long de la future coronale. Ces deux espèces de douleurs vont communément avec les Fièvres lentes nerveuses, & sont presque toujours suivies du délire.

Le Malade demeure souvent 5 ou 6 jours dans cet état ; il est extrêmement pâle & défait, & quoique sa maladie ne paroisse pas fort considérable, il est fort éloigné de se bien porter. L'inquiétude & l'agitation où il est l'empêchent de dormir, quelque envie qu'il en ait, & dans le tems qu'il paroît dormir le plus profondément, il se plaint de ne pouvoir fermer l'œil.

Le pouls, durant tout ce tems-là est fréquent, foible & inégal, quelquefois ondoyant, quelquefois profond pendant quelques minutes, & même intermittent & accompagné d'une rougeur soudaine au visage, un moment après extrêmement agité ou calme & égal, & ainsi alternativement. Les chaleurs & les frissons sont irréguliers & incertains, la chaleur & la rougeur s'emparent quelquefois subitement du visage, tandis que le Malade a le nez & les oreilles froides, & le front couvert d'une sueur froide. Il lui arrive mê-

me assez souvent d'avoir le visage en feu & les extrémités du corps froides comme un marbre.

L'urine est communément pâle & souvent limpide, fréquemment de la couleur du petit lait, ou semblable à de la petite biere éventée; elle n'a pour l'ordinaire aucun sediment, ou si l'on y en trouve, il ressemble à du son éparpillé. La langue, au commencement de la maladie, n'est ni sèche ni livide; mais elle est quelquefois couverte d'une mucosité ténue & blanchâtre. Il est vrai cependant qu'à mesure que la maladie avance, elle devient sèche; enflammée & pleine de crevasses ou de la couleur de l'écorce de grenade: cela arrive sur-tout dans le dernier période de la maladie. Malgré cette sécheresse de la bouche & de la langue, le Malade n'est presque point altéré; mais il a quelquefois la langue brûlante.

Le vertige, la douleur ou la pesanteur de tête augmentent vers le septième ou huitième jour; elles sont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel qui incommodé beaucoup le malade & le jette souvent dans le délire. L'oppression, la langueur & l'anxiété

augmentent aussi, de maniere que le Malade tombe en foiblesse pour peu qu'il tente de se lever. Une sueur froide se répand aussi-tôt sur son front & sur le dos de ses mains (quoiqu'il ait les jouës & la paume des mains brûlantes) & disparoît avec la même promptitude qu'elle est venue. Que si l'urine devient avec cela plus pâle & plus limpide, on doit s'attendre à un délire, à un tremblement & soubresaut universel des tendons. Le délire n'est presque jamais violent, & ne consiste à proprement parler que dans une confusion de pensées dont la langue est le fidèle interprète, & dont le Malade ne sort que pour y retomber avec plus de violence.

La langue devient souvent sèche ; dans l'état de la maladie, sur-tout dans le milieu, elle se revêt d'une bande jaunâtre de chaque côté, & est affectée d'un tremblement considérable lorsque le Malade veut la sortir. C'est toujours un fort mauvais signe lorsqu'elle s'humecte dans ce tems-là, & que la salive augmente. La difficulté d'avaler est aussi un dangereux symptôme, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée du hoquet.

Il survient souvent vers le neuvième, dixième ou douzième jour, des sueurs copieuses sur tout le corps, lesquelles sont pour l'ordinaire froides & gluantes aux extrémités, & accompagnées de déjections extrêmement ténues; les unes & les autres sont en général colliquatives, & épuisent considérablement le Malade. C'est cependant un fort bon signe lorsque la peau se couvre d'une légère moiteur & qu'il survient une diarrhée, puisqu'elles font cesser le délire & l'assoupissement.

La nature s'épuise insensiblement, les extrémités deviennent froides, & les ongles pâles & livides, le pouls paroît plutôt trembler & ondoyer que battre; ses battemens sont si foibles & si prompts qu'on a de la peine à les distinguer; il est quelquefois profond & quelquefois intermittent. Le Malade tombe dans un assoupissement & dans une insensibilité si profonde que le bruit le plus violent & la lumière la plus forte ne font aucune impression sur ses sens, quoiqu'il fût au commencement fort sensible à l'un & à l'autre. Le délire dégénere en un coma profond qui est bien-tôt suivi de la mort. Les déjec-

tions, les urines & les larmes s'écoulent sans qu'il en ait aucun sentiment, & annoncent une dissolution prochaine, de même que le tremblement & le tiraillement des nerfs & des tendons préfont une convulsion générale qui tranche tout d'un coup le fil de ses jours. Ainsi meurent les Malades après avoir languï quatorze, dix-huit ou vingt jours, & quelquefois plus.

Tous les fujets perdent l'ouïe & le sentiment vers la fin de la maladie, (cette furdité eft cependant plus forte dans les uns que dans les autres) quoiqu'ils fuflent au commencement fufceptibles du moindre bruit ou de la plus légère lumière. La plûpart s'abandonnent à des frayeurs immodérées & défefperent de leur vie lors même qu'ils paroiffent n'avoir rien à craindre. Il s'en trouve qui fe privent du fommeil par la crainte qu'ils ont de mourir, ou pour fe mettre à couvert des inquiétudes & des agitations qui l'accompagnent, & dont ils confervent le fouvernir à leur réveil. C'eft pour l'ordinaire un bon figne lorsque la furdité aboutit à un abcès dans l'oreille, de même que c'en eft un auffi lorsque quelque paro-

tide vient à suppuration, ou qu'il s'élève des grosses pustules autour du nez & de la bouche.

Telle est la description de la Fièvre lente nerveuse dans ses circonstances les plus aggravantes. J'ai décrit ses symptômes dans l'ordre qu'ils se présentent, & je crois que c'est ainsi qu'on doit toujours en agir lorsqu'on entreprend de décrire une maladie. Cette Fièvre attaque communément les personnes dont les nerfs sont affoiblis, l'habitude lâche & le sang tenu & appauvri. Elle est aussi causée par des évacuations excessives, par la tristesse, par des veilles & des études immodérées, par la violence des exercices, par la mauvaise qualité des alimens, des boisons & de l'air, par des salivations trop copieuses, par l'usage trop fréquent des purgatifs, & par l'usage immodéré des femmes. Elle paroît donc avoir son principe dans le trop grand relâchement des solides, dans l'appauvrissement du sang, aussi bien que dans la viscosité des suc lymphatiques & nourriciers, puisqu'on la guérit avec des alimens & des remèdes atténuans, irritans, fortifiens & cardiaques. Hippocrate observe

quelque part que l'on connoît la nature d'une maladie par le succès de la méthode qu'on a employée pour la guérir.

Voyons maintenant celle qui convient à cette espèce de Fièvre.

C'est une autre maxime d'Hipocrate que quiconque connoît la nature d'une maladie, connoît aussi la méthode de la guérir (1) Il est au moins du devoir d'un Médecin d'étudier avec soin le tempérament de son malade, aussi bien que la nature de son mal, avant que de lui prescrire aucun remède; car, comme Celse le dit fort bien, *Æstimatio causæ sæpe morbum solvit* (2). Cela est surtout nécessaire dans les Fièvres, dans lesquelles le tems est court & l'expérience dangereuse. Lorsque la maladie n'est pas violente, il vaut mieux user de délai & observer les mouvemens de la nature, que de précipiter la cure. Mais il est rare qu'on appelle le Médecin au commencement des Fièvres lentes, & souvent lorsqu'on recourt à son ministère, il n'est plus tems d'y remédier.

Il paroît par l'histoire que je viens

(1) *Lib. de Art. sub finem.*

(2) *Celsi Præfat. sub finem.*

de donner de la Fièvre lente nerveuse , que les évacuations abondantes , surtout la saignée , ne conviennent point aux personnes d'un tempérament lâche & foible , vû qu'elles y sont infiniment plus sujettes que les autres. J'ai vû un purgatif ordinaire , qui pour avoir été donné à contre-tems au commencement de cette Fièvre , a été suivi d'une langueur surprenante , de syncopes , & de plusieurs autres fâcheux symptômes. Il convient cependant quelquefois , même dès le commencement de la maladie , de balayer les premières voies au moyen d'un léger purgatif , tel que la rhubarbe , la manne &c. mais gardez-vous bien d'employer aucune substance drastique , votre Malade s'en trouveroit mal , & vous vous repentiriez de la lui avoir donnée. La nature s'accommode beaucoup mieux d'un léger vomitif que des purgatifs ordinaires , & il devient même nécessaire dans les cas où l'estomac est surchargé & les nausées fréquentes , ce qui est assez ordinaire au premier accès de cette Fièvre. Les lavemens composés avec du lait , du sucre & du sel produisent un fort bon effet étant réitérés tous les deux ou trois

jours , lorsque la nature ne fait pas ses fonctions.

Ces Fièvres demandent des remèdes cardiaques, diaphorétiques & tempérés, & des alimens nourrissans & délayans. Ces derniers tous seuls, lorsqu'on sçait en faire un bon usage, hâtent considérablement la cure, surtout lorsqu'on y joint les vésicatoires & qu'on a soin de tranquilliser le Malade, tant à l'égard du corps que de l'esprit. Les opiates sont ordinairement nuisibles, pour grandes que soient les inquiétudes & l'insomnie. Les diaphorétiques, tels que la poudre de Contrayerve composée avec un peu de Castoreum & de safran, quelques petites doses de la Thériaque d'Andromaque, ou de l'Elixir Parégorique, valent infiniment mieux, vû qu'en provoquant la sueur, & facilitant la perspiration, ils apaisent l'agitation du sang & des esprits & procurent le sommeil. Dans les cas où les esprits sont considérablement abbatus, on doit y ajouter du Galbanum ou du silphium avec un peu de camphre, & appliquer au plutôt les vésicatoires sur le col, l'occiput, ou derriere les oreilles. Il est à propos durant tout ce

tems-là, que le Malade boive de la tisane, du gruau & quelque peu de vin, & qu'on ne le gêne point sur la quantité. Car, quoique cette Fièvre exige une moindre quantité de boisson que la Fièvre ardente, & même que la Fièvre maligne putride, elle ne laisse pas d'avoir son utilité pour hâter le délayement des humeurs, pour entretenir les sueurs, & pour tempérer l'acrimonie du sang. C'est pourquoi je serois d'avis qu'on lui donnât du bouillon de poulet, sur-tout vers le déclin de la maladie, aussi bien que de la gelée de corne de cerf, de la panade, en y ajoutant quelque peu de vin & du jus d'orange ou de limon.

Il est bon de remarquer que le Malade n'est jamais plus à son aise que lorsqu'il sue, parce que cette sueur apaise la violence de la chaleur, la fermentation des humeurs, &c. Mais on doit bien se garder de la provoquer, & encore moins d'employer pour cet effet, des remèdes chauds & violens, comme peuvent être les sels alcalis volatils, les esprits, &c. sur-tout dans le commencement ou vers le milieu de la Fièvre : car ils épuisent en peu de tems le fluide

vital, abbattent les esprits, causent des tremblemens & des soubresauts dans les tendons, & quelquefois des frissons, des sueurs froides & gluantes, des syncopes ou un coma. Il survient quelquefois des accès irréguliers & partiels de chaleur, accompagnés d'inquiétudes, d'anxiétés, du délire, de la difficulté de respirer & de l'oppression des hypocondres, ce qui fait croire aux Médecins ignorans que la maladie tient de la peripneumonie. Gardez-vous bien d'employer la saignée, car le pouls, quoique fréquent, est extrêmement petit & inégal. Non-seulement la petitesse & l'ondoyement du pouls, doivent vous détourner de la saignée, mais encore la pâleur, l'aquosité & la limpidité de l'urine qui l'accompagnent. Ces symptômes marquent que l'oppression vient du système nerveux, plutôt que d'une obstruction ou d'une inflammation peripneumonique. Dans ce cas la respiration quoiqu'embarassée & laborieuse, n'est point chaude, & ressemble à celle des personnes qui soupirent ou qui avalent quelque liqueur, outre que pour l'ordinaire il n'y a pas de toux; de sorte que ce symptôme vient de quelque degré de spasme dans les parties

vitales, plutôt que de l'inflammation. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les paroxysmes hystériques. On doit donc employer les remèdes nervins & cardiaques, & appliquer les vésicatoires sur les cuisses, les jambes ou les bras du Malade, puisque les uns & les autres sont indiqués. Voici la potion & le bol dont je me sers pour l'ordinaire.

℥ De la poudre de	℥ Pul. Contrayerv.
Contrayerva compo-	c. gr. xv. (3 Croc.
sée gr. xv.	Anglic. gr. iij. Confect.
De safran d'Angle-	Ralegh ℥j.
terre gr. iij.	Syr. Croci. q. s. m. f.
De confection Ra-	Bolus.
legh.	℥j.

De sirop de safran, quantité suff.

Mélez le tout, faites un bol.

℥ Du sel de corne	℥ Sal. C. C. ℥ ℔.
de Cerf. ℥ ℔.	suc. limon. ℥ iij.
De suc de Limons.	aq. alexit simpl. ℥j ℔.
℥ iij.	m. peractâ effervesce-
De l'eau Alexitai-	riâ, adde sp. Lavend.
re simple. ℥j ℔.	c. syr. croci ana ℥j ℔.
Mélez le tout, &	m. f. Haust.

après l'effervescence, ajoutez-y de l'esprit de lavende composé, du sirop de safran, aâ. 3j. ℔.

Mélez le tout, faites une potion.

(3) Lorsqu'il y a tremblement & soubresauts des tendons, je substitue avec succès une demi dragme de musc à la poudre de contrayerve composée.

Je donne ces remèdes ou tels autres approchans à mes Malades toutes les 5, 6 ou 8 heures, avec un julep cordial tempéré. On peut aussi leur donner de tems en tems de l'esprit volatil aromatique, ou fétide dans du petit vin, ou dans du cidre, ou, ce qui vaut infiniment mieux dans quelques cas, dans de l'eau de moutarde. Ce remède, quoique simple, n'est pas à mépriser, sur-tout pour les pauvres. Ces substances aiguillonnent les vaisseaux, & leur rendent leur élasticité; elles atténuent & délayent les humeurs & provoquent des sueurs qui apaisent *l'érethisme*, pour user de l'expression des Anciens. La potion saline dont j'ai donné ci-dessus la formule, passe plus aisément par les pores de la peau, que lorsqu'on y emploie le sel d'absinthe, car ce dernier provoque les urines. Puisque je garantis l'effet de cette potion dans les maladies qui tiennent de l'asthme, on ne sçauroit douter de son efficacité dans celle-ci. Je reviens à mon sujet.

La difficulté de respirer, l'anxiété & l'oppression dont je viens de parler, annoncent souvent l'éruption miliaire qui survient le septième, le neuvième ou le onzième jour de la Fièvre, & quelque-

fois plus tard, & l'on a effectivement remarqué, que ces symptômes précèdent toujours l'éruption des pustules dans toutes les différentes espèces de Fièvres. Il est aisé de sentir que la saignée ne vaut rien dans cette occasion, puisqu'il est de la dernière importance de ne point retarder l'opération de la nature, laquelle est souvent critique. On doit au contraire la hâter le plus qu'il est possible à l'aide des cordiaux & des délayans, auxquels il est bon quelquefois d'ajouter une petite dose de la thériaque d'Andromaque ou de l'élixir asthmatique, tant pour appaiser l'inquiétude dont les Malades se plaignent, que pour hâter la Diaphorèse, & avec elle, l'éruption miliaire.

Quoique ces sueurs soient ordinairement avantageuses, elles cessent de l'être lorsqu'elles deviennent trop abondantes, lors même que l'éruption est copieuse, & j'ai vu deux ou trois éruptions se succéder l'une à l'autre avec des sueurs fort abondantes, sans que les Malades en aient reçu aucun soulagement; elles leur ont été au contraire fort nuisibles, puisqu'elles les ont jetté dans une très-grande foiblesse. Il est vrai que ces fortes

de sueurs sont plus communément symptomatiques que critiques, & l'éruption le symptôme d'un autre symptôme ; car les glandes miliaires de la peau s'enflent considérablement & forment une espèce d'éruption dans les personnes qui se portent le mieux, lorsqu'elles viennent à suer copieusement.

Dans ces sortes de cas, je veux dire, lorsque les sueurs sont abondantes & colliquatives, il convient de faire boire au Malade quelque peu de vin rouge, en le trempant s'il le faut; il arrête la sueur, il fortifie le Malade, & entretient l'éruption au cas qu'elle ait commencé à se faire. Celse veut que l'on donne du vin austère pur dans la maladie cardiaque. *Vinum austereum meracium in morbo cardiaco* (4); & je crois que cette maladie n'est autre chose qu'une espèce de Fièvre nerveuse, accompagnée de sueurs colliquatives. Lorsque la Fièvre est sur son déclin, & que les sueurs affoiblissent le Malade par leur abondance, je lui donne quelques petites doses de la teinture de quinquina avec le safran & la serpentaïre, dont je donnerai la description ci-des-

(4) *Lib. III. cap. 19.*

sous , & je l'entre-mêle de tems en tems d'une dose de rhubarbe , pour évacuer les premieres voyes , ce qui rend les rémissions & les intermissions qui surviennent pour l'ordinaire vers le déclin des Fièvres lentes nerveuses , plus distinctes & plus manifestes , & dispose le corps à l'opération du quinquina. Je le donne en général vers ce tems-là , dans une potion saline faite avec le sel d'absinthe & le jus de limon , ce qui le rend infiniment plus efficace. Je suis persuadé que cette méthode abrège ces Fièvres , même celles qui sont accompagnées d'éruptions miliaires , lesquelles durent souvent long-tems , & sont suivies de rechutes dangereuses : j'ai vû plusieurs Malades tomber dans cette Fièvre , après une sueur de cinq à six semaines , & après avoir eu trois ou quatre éruptions milliaires , je les ai vû , dis-je , nâger dans leur sueur & pourrir leurs matelats.

Quoique la diarrhée ait souvent son utilité vers la fin de cette Fièvre , lorsqu'elle est modérée , il s'en faut beaucoup que les déjections qui sont crues , ténues & collicatives soient salutaires , elles affoiblissent au contraire le malade à un point extraordinaire. C'est un fort mau-

vais signe lorsqu'elles sont livides ou plombées; quelle que soit leur consistance.

Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une salivation copieuse, sans aphthes. Lorsqu'elle survient avec une légère noirceur, je ne désespère jamais de mon Malade, quelque foible & assoupi qu'il puisse être. L'insensibilité qu'on remarque dans quelques Malades est souvent une suite de leur surdité; mais on en voit aussi qui n'échappent à la mort que pour rester imbéciles.

Les Malades qui souffrent ces sortes d'évacuations ont besoin d'une nourriture fortifiante & délayante pour entretenir les esprits, réparer la dissipation des liqueurs, & corriger celles qui restent. Cependant lorsque les Malades sont trop appésantis, elles deviennent aussi nécessaires que le meilleur remède, & par conséquent on ne peut mieux faire que de les hâter.

Les crises sont extrêmement rares dans cette Fièvre, & elles ne cedent le plus souvent qu'au tems. L'urine n'est jamais parfaitement bien cuite, elle reste crue, pale & tenue durant tout le

cours de la maladie souvent même elle est trop abondante. Quelquefois cependant après un accès violent, ou dans le fort de la sueur, elle est haute en couleur, mais sans sédiment, en petite quantité, & comme couverte de graisse.

Je suis fortement persuadé que la trop grande viscosité des suc lymphatiques, & des humeurs les plus exaltées du corps humain, est une des causes conjointes des Fièvres lentes nerveuses, & que comme la sérosité, lorsqu'elle est une fois coagulée par la chaleur fébrile, ne peut plus servir aux usages de l'économie animale, & se convertit en une espèce de sanie putride & acrimonieuse; de même la lymphe stagnante dégénère peu à peu en une sanie purulente qui a besoin d'être évacuée par les émonctoires ordinaires, ou par quelque couloir artificiel. Quoique les pores de la peau & les conduits salivaires passent en général pour les voyes les plus commodes, il arrive souvent qu'elle s'écoule en partie par les selles & les urines. Au reste, quoique ces évacuations soient souvent très-abondantes, l'expérience fait voir qu'on ne doit point se hâter de les arrêter, de peur que la matiere morbifique ne se

jette sur les parties vitales. La suppression trop subite des sueurs est ordinairement suivie de convulsions, d'inquiétudes, de l'oppression des hypochondres, de syncopes, &c. comme au contraire les nausées, les maux de cœur, les tranchées & le délire sont l'effet ordinaire des astringens administrés à contre-tems. On ne doit pas non plus se hâter d'arrêter le cours de la sérosité que les vésicatoires ont procuré; car plus les vessies fluent, & mieux le Malade s'en trouve; c'est même un bon symptôme lorsqu'elles s'ulcèrent quelque peu; car, quoique cette ulcération dénote une acrimonie dans les humeurs, c'est une preuve que la nature a assez de force pour s'en débarrasser. Supposez donc que les premières vessies commencent à se fermer, il faut appliquer les vésicatoires sur d'autres parties, car leur utilité est fondée sur l'irritation qu'ils causent, aussi bien que sur l'écoulement qu'ils procurent. Les pustules qui s'élèvent souvent dans l'état de cette Fièvre, ou après, & qui s'ulcèrent, sont des espèces de vésicatoires naturels qui donnent passage à la sanie purulente & corrosive, & qui indiquent un moyen de soulager la nature.

En un mot, toutes les fois que ces évacuations sont excessives, on doit les réprimer, mais non point les arrêter tout-à-fait, & par conséquent on doit interdire aux Malades tout ce qui peut les refroidir. D'un autre côté on doit bien se garder de provoquer la sueur à l'aide des cordiaux, des sels alcalis volatils, & de la chaleur de l'air, ce seroit là le moyen d'épuiser le Malade, & non de le soulager. Quant aux éruptions des pustules miliaires blanches & rouges, elles montrent non-seulement le degré de la maladie, mais souvent encore la mauvaise manœuvre du Médecin. Fait-on mieux de hâter l'éruption de la petite vérole par la chaleur du régime ? Cependant ceux qui le font visent plus sûrement à la crise que les premiers. Je demande à tous ceux qui ont acquis quelque expérience dans la Médecine, s'ils se sont jamais apperçus de l'utilité des sueurs excessives dans la petite vérole, ou dans la rougeole ? Quant à moi, je les ai toujours trouvées extrêmement préjudiciables.

Je ne me suis étendu sur cet article, que parce que je suis pleinement persuadé que la méthode ordinaire de traiter les fièvres miliaires avec des remé-

des & des alimens chauds & sudorifiques, a mis un millier de personnes au tombeau. Je soutiens en un mot, que le Médecin ne doit avoir d'autre but, soit dans les Fièvres miliaires, soit dans les Fièvres nerveuses sans éruption, que de seconder les opérations de la nature & de l'aider, mais d'une manière conforme aux loix générales de l'œconomie animale; en hâtant par les secours de l'art les évacuations, lorsqu'elles sont défectueuses, ou en les modérant, lorsqu'elles sont excessives; observant en même tems de ne jamais empêcher dans aucune maladie les crises de l'utilité desquelles on est assuré; mais au contraire de les favoriser. La Fièvre dont je traite me fournira un exemple de ce que j'avance. Lorsque la diarrhée est excessive, on peut la réprimer à l'aide d'une opiate cordiale, telle que la thériaque d'Andromaque, ou autre semblable, laquelle en apaisant l'irritation & facilitant la perspiration, modère cet écoulement; car on a remarqué que les sueurs douces & qui sortent sans peine sont toujours avantageuses. L'arrêter tout à coup avec des astringens violens, c'est s'opposer aux efforts de la nature, & empêcher les déjections

& les sueurs qu'elle tâche de procurer. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de la méthode de traiter les Fièvres lentes nerveuses, peuvent consulter le Traité de M. Richard Manningham sur les *Fébricules*, &c.

CHAPITRE VIII.

Des Fièvres pétéchiales putrides & malignes.

JE vais maintenant examiner la nature des Fièvres pétéchiales, putrides, malignes ou pestilentielles, après quoi je donnerai la méthode de les guérir.

Les Fièvres putrides, malignes, & même pétéchiales naissent souvent de l'acrimonie du sang, agité par la Fièvre qui survient; mais en général les Fièvres pestilentielles & pétéchiales naissent de la contagion, & peuvent affecter les personnes de tout tempérament, ce qui produit une grande variété dans les symptômes. Car, comme la contagion agit à peu près de même

que l'acrimonie, elle doit produire un tout autre effet lorsqu'elle attaque une constitution forte & vigoureuse & un sang gluant & épais, que lorsqu'elle s'empare d'une habitude lâche & foible & d'un sang rénu & appauvri, & dont les globules sont désunis; & un effet différent des deux premiers, lorsque les humeurs ont beaucoup d'acrimonie.

On peut dire cependant en général que ces Fièvres ont infiniment plus de violence que les Fièvres lentes nerveuses, les frissons, au cas qu'il y en ait, sont plus grands, les chaleurs plus fortes & plus durables; mais d'abord subites, passageres & rémittentes: le pouls plus dur, mais pour l'ordinaire fréquent & petit, quelquefois lent & régulier en apparence pour un tems, & ensuite ondoyant & inégal. Le mal de tête, le vertige, les nausées & le vomissement sont beaucoup plus considérables, même dès le commencement. On sent quelquefois une douleur aiguë fixe dans une temple, ou dans les deux, sur un sourcil ou sur tous les deux à la fois, souvent dans le fond des orbites. Le Malade a les yeux gros, abbatus, jaunâtres, & souvent quelque peu en-

flammés, le visage de couleur de sang, & plus pâle qu'à l'ordinaire. Les artères temporales battent beaucoup, & les oreilles tintent d'une manière incommode. A mesure que la Fièvre augmente, le battement des artères carotides augmente aussi, quoique le pouls soit petit, & même très-lent. Ce symptôme est un signe infailible de délire, & provient en général de quelque obstruction considérable dans le cerveau.

L'abattement des esprits, la foiblesse & les syncopes sont souvent extrêmes & subites, quoiqu'il n'y ait aucune évacuation excessive, dans le tems même que le pouls a de la force. La respiration est pour l'ordinaire laborieuse & entrecoupée par des soupirs, l'haleine brûlante & puante.

Presque toutes ces Fièvres sont accompagnées d'une douleur dans le dos & dans les lombes; le Malade est dans un épuisement universel, & sent des douleurs insupportables dans tous ses membres. Il ressent souvent une chaleur violente, une douleur & une pesanteur dans le creux de l'estomac; il vomit continuellement une bile porra-

cée ou noire, & est extrêmement incommode du hoquet ; la matiere qu'il rend a souvent une odeur très-défaçable.

Sa langue est d'abord blanche, mais elle devient de jour en jour plus noire & plus sèche, quelquefois d'une couleur livide luisante, avec une espèce de vessie noire à la pointe ; quelquefois aussi elle est extrêmement noire, & cette noirceur continue souvent durant plusieurs jours, après même que la crise est faite. Après que la maladie est parvenue à son plus haut période, elle devient sèche, noire & inflexible, ou d'un rouge de grenade foncé, aussi le Malade n'articule-t-il qu'avec beaucoup de peine.

La soif, dans le fort de la Fièvre, est ordinairement fort grande, & quelquefois inextinguible ; cependant le Malade ne prend plaisir à aucune boisson, & les trouve toutes amères & désagréables. On est surpris dans d'autres tems de ne le point trouver altéré, quoiqu'il ait la bouche & la langue extrêmement sales & sèches ; c'est-là un symptôme très-dangereux qui se termine par la phrénésie ou le coma. Les dents

& les lèvres, sur-tout lorsque la maladie est fixée, sont couvertes d'une matiere noire & tenace.

Lorsque la Fièvre commence, l'urine est souvent crue, pâle & insipide, elle devient plus foncée à mesure que le mal augmente, & ressemble souvent à une forte lessive, ou bien elle est jaune & teinte de quelque peu de sang; elle n'a ni sédiment ni nuage, & elle reste dans cet état durant plusieurs jours: elle noircit par degrés, devient de la couleur de la grosse biere, & répand une odeur extrêmement puante. J'ai souvent vu l'urine, dans les Fièvres pétéchiales, presque noire & extrêmement fétide. Celle, entr'autres de M. Shirley, Chirurgien de Vaisseau, étoit presque noire, avec un sédiment de couleur de suie. Il étoit couvert d'une infinité de taches noires, il avoit un flux de sang & une phrénésie comateuse, aussi mourut-il vers le treizième jour.

Les déjections, sur-tout lorsque la Fièvre approche de son état ou de son déclin, sont pour la plûpart d'une odeur insupportable, vertes, livides ou noires, souvent sanguinolentes & accompagnées de tranchées. Celles qui

font jaunes ou brunes sont moins dangereuses, mais elles le sont extrêmement lorsqu'elles sortent à l'insçu du Malade, quelle que puisse être leur couleur. C'est encore un fort mauvais symptôme, lorsque le ventre reste dur, enflé & tendu, après des déjections copieuses; car cela provient de l'inflammation ou de la mortification des intestins. Le Malade est heureux lorsqu'il survient une légère diarrhée, car c'est un moyen dont la nature se sert pour évacuer la matiere morbifique.

Lorsque le corps se couvre de taches noires, livides, obscures ou verdâtres, on ne peut plus douter de la malignité de la maladie. Le danger diminue à proportion qu'elles sont vermeilles; mais c'est un bon signe lorsque les taches noires ou violettes prennent une couleur plus vermeille. Celles qui sont noires ou livides sont presque toujours accompagnées d'hémorrhagies copieuses. Celles qui sont foncées, petites & pareilles à des taches de rousseur, sont presque aussi dangereuses que les noires & les livides, quoiqu'elles ne soient accompagnées d'aucune hémorrhagie. Elles sont souvent compliquées avec des

fueurs copieuses, froides & gluantes, à l'aide desquelles elles disparoissent quelquefois, mais le Malade ne s'en trouve pas plus soulagé. L'éruption des pétéchiez n'est point fixe, quelquefois elles paroissent le quatrième ou le cinquième jour, quelquefois elles ne se manifestent que le onzième ou le douzième. Celles qui sont larges & livides, ou d'un verd foncé, ne paroissent pour l'ordinaire que lorsque le Malade est sur le point de mourir. Les Fièvres malignes sont souvent accompagnées d'une efflorescence pareille à la rougeole, mais plus noire & plus livide; & pour lors la peau, sur-tout aux environs de la poitrine, paroît marbrée. Ce symptôme est en général très-mauvais, & j'ai souvent remarqué qu'il avoit des suites funestes.

Les pétéchiez disparoissent quelquefois vers le onzième ou quatorzième jour, à l'aide d'une sueur copieuse, & sont remplacées par une infinité de petites pustules miliaires blanches. Je ne me suis pas apperçu qu'elles soient d'aucun avantage, mais le Malade se trouve extrêmement soulagé lorsqu'il survient à leur place une efflorescence rouge accompagnée de démangeaison. Il

en est de même de ces grandes vessies aqueuses qui s'élevent sur le dos, la poitrine & les épaules. C'est encore un fort bon symptôme lorsqu'il se forme une espèce de gale autour des lèvres & du nez, & sur-tout lorsqu'elle cause beaucoup de démangeaison. On ne doit rien attendre de bon des aphthes qui sont de couleur foncée; celles qui sont excessivement blanches & épaisses comme du lard, ne promettent pas davantage. Elles sont aussi-tôt suivies de la difficulté d'avaler, de la douleur & de l'ulcération de la gorge, de l'œsophage, &c. & d'un hoquet qui n'a point de fin. Le mal affecte enfin les premières voyes, il survient un flux de sang, accompagné de la mortification des intestins, laquelle se manifeste par des déjections noires, sanieuses, sanguinolentes & fétides.

Il survient souvent, vers le déclin de la Fièvre, de grandes taches noires & bleuâtres, semblables à des meurtrissures, qui, lorsqu'elles sont accompagnées de la lividité & du refroidissement des extrémités, annoncent une mort prochaine. J'ai souvent vû ces taches s'étendre jusqu'aux coudes, & le froid s'emparer des mains un ou

deux jours avant la mort du Malade, de façon qu'elles n'avoient plus de sentiment. C'est de quoi j'eus un exemple remarquable il y a quelques années en la personne de Made Hopkins, laquelle me fit appeller le septième jour de sa maladie. Je la trouvai dans l'assoupissement & dans un léger délire, soupirant continuellement comme une personne extrêmement affligée, & se plaignant d'une grande oppression de cœur. Elle avoit le pouls extrêmement agité, petit, caprisant & irrégulier, la respiration courte & embarrassée; elle ne dormoit point depuis long-tems, quoiqu'elle fût extrêmement assoupie; elle étoit considérablement altérée, bien que la chaleur fût médiocre; sa langue n'étoit point trop sèche, mais noirâtre; elle avoit la gorge ulcérée & n'avaloit qu'avec difficulté. Ses yeux étoient étincelans, fixes & enflammés. Elle tomba le huitième jour dans des sueurs copieuses, sa langue devint tout-à-fait noire, ou plutôt livide, & sèche. Ses ordinaires la reprirent vers le soir, (elle nourrissoit, & c'étoit la première fois qu'elle les avoit eu depuis sa couche), les sueurs continuèrent & répan-

dirent une très-mauvaise odeur. Il parut le neuvième jour des grandes taches noires sur plusieurs parties de son corps, entr'autres, une sur le bout & l'autre sur le dos du nez, lesquelles devinrent noires, de même que deux autres de la largeur d'un écu qui étoient venues sur les deux joues. Ses ordinaires cessèrent le dixième jour, le dévoiement la prit, & son ventre devint extraordinairement enflé. Ses ongles & ses mains devinrent noires & aussi froides qu'un marbre. Elle rendit ses excréments & son urine sans le sentir, & demeura sans sentiment jusqu'au onzième jour qu'elle mourut. Son corps répandit, quarante heures auparavant, une odeur insupportable, malgré le soin qu'on en prenoit.

Je n'ignore point que l'épithète de *malignes* que l'on donne aux Fièvres, n'est presque plus d'usage depuis quelques années, & qu'on l'a souvent employé pour couvrir son ignorance ou exalter la cure qu'on avoit faite : mais cette appellation a son fondement dans la nature, & sert à distinguer la maladie dont je parle, de la Fièvre inflammatoire ordinaire ; & en effet le terme
de

Fièvre inflammatoire suppose qu'il y a d'autres espèces de Fièvres. On peut leur donner également les noms de purides, de malignes, ou de pestilentiellles. Lorsqu'elles sont accompagnées de pétéchies, on les appelle pétéchiales, & lorsqu'elles naissent de la contagion, contagieuses. Je ne prétens point disputer des mots; mais ils en faut nécessairement pour pouvoir communiquer nos idées à autrui, & pourvu qu'on les définisse comme il faut, on ne doit pas s'embarasser du reste.

J'ai tout le respect possible pour la mémoire de Sydenham, mais j'ose avancer que s'il n'eut pas traité les Fièvres & même la peste, comme des maladies purement inflammatoires, la méthode eut été plus juste & plus digne d'être suivie, vû qu'elle convient parfaitement à celles qui dépendent d'une viscosité inflammatoire. Mais il est certain qu'ils ne méritent pas toujours d'être suivis, même dans la petite vérole, qu'il décrit & qu'il traite avec autant d'exactitude que de justesse. Il n'est pas douteux qu'il y a des Fièvres qui demandent quelque chose de plus que la lancette, la petite bierre & les purga-

tifs. Doit-on traiter ainsi la Fièvre lente nerveuse , quelques espèces de petite vérole , les Fièvres pétychiales , les Fièvres miliaires ? &c. J'en appelle aux Médecins les plus expérimentés , mais rendons honneur à qui il est dû. C'est avec beaucoup de raison qu'il a rejeté le régime chaud & sudorifique dont on ufoit communément dans toutes les différentes espèces de Fièvres , pour lui substituer des évacuations convenables , & un régime rafraîchissant , délayant & tempéré ; ce qui est une méthode extrêmement convenable dans les Fièvres ardentes & inflammatoires. Il est vrai que les évacuations toutes seules , non plus que les délayans froids & aqueux ne conviennent point à toutes sortes de tempérammens ni à toutes sortes de Fièvres ; mais l'on pousse l'opposition trop loin , & une notion favorite peut obliger un Médecin à éteindre presque entièrement le feu vital , tandis qu'elle en porte un autre à l'allumer d'avantage , de peur que la contagion ne se fixe dans le corps.

S'il est vrai que la Fièvre consiste dans un effort que fait la nature pour se débarrasser de la matiere morbifique qui

l'offence , comme en effet il n'y a pas lieu d'en douter , il est évident qu'il n'est pas toujours à propos de l'arrêter. L'accès d'une Fièvre tierce en atténuant la viscosité des humeurs , & en levant les obstructions qui se sont formées dans les extrémités des vaisseaux capillaires , met fin au paroxysme. La saignée & la purgation la prolongent souvent & , la rendent irrégulière & dangereuse. Lorsque la contagion de la petite vérole vient à passer dans le sang , elle produit la Fièvre , qui , lorsqu'elle est d'une nature benigne , aboutit à une éruption complète , & cesse ensuite ; la Fièvre , ou l'effort de la nature , ayant chassé la matiere morbifique. Mais il arrive souvent , en conséquence d'une trop forte évacuation , d'une frayeur immodérée , d'un épuisement excessif & d'un mauvais régime , qu'elle n'a pas assez de force pour chasser la maladie à l'aide d'une crise convenable , de manière que les pustules restent pâles , affaïssées , & ne peuvent venir à suppuration. La même chose arrive dans les autres Fièvres , & même dans la peste.

Lorsque j'ordonne la saignée au commencement de ces sortes de Fièvres ,

c'est pour empêcher qu'elles n'augmentent & qu'elles n'occasionnent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons ou dans les autres parties vitales, à quoi l'abondance, la viscosité, l'agitation & la chaleur du sang ne sont que trop propres. La saignée, à la vérité, ne paroît point indiquée dans les maladies purement contagieuses, à cause que la contagion est intimement mêlée avec les humeurs sanguines, & qu'en évacuant une petite quantité de sang on ne diminue pas beaucoup la contagion, laquelle produit toujours son effet, soit que l'on saigne ou non. On voit par l'expérience de l'inoculation; qu'il suffit pour donner la petite vérole à un homme, d'introduire dans son sang une très-petite portion du virus vérolique. Il arrive la même chose dans la morsure d'une vipère ou d'un chien enragé dans la dernière desquelles, pour le dire en passant, une petite playe est infiniment plus dangereuse qu'une grande, parce qu'elle s'oppose d'avantage à la sortie du venin.

Après qu'on a mêlé intimement un ferment avec une liqueur, on ne peut en arrêter la fermentation en retran-

chant une partie de la liqueur, parce que chacune de ses parties, pendant qu'elle fermente, est un ferment. Il en est de même de la contagion, & elle ne s'est pas plutôt infinuée dans le sang, qu'elle agit sur toutes ses parties. On peut à la vérité diminuer la fermentation à l'aide des liqueurs rafraîchissantes & acides, & prévenir la rupture des vaisseaux, en leur donnant de l'air. On peut de même dans les Fièvres contagieuses diminuer l'abondance du sang par la saignée, l'empêcher de dissoudre, d'enflammer & de détruire les vaisseaux, & appaiser la chaleur, qui ne manqueroit pas d'augmenter la force de la contagion, & de convertir toute la masse des humeurs en une glu inflammatoire. Mais si, pour continuer la même comparaison, vous arrêtez trop-tôt la fermentation de votre liqueur, vous lui ôterez sa force, elle ne s'éclaircira jamais plus, & vous ne pourrez jamais en faire du vin. De même, si après que la contagion s'est communiquée au sang, vous épuisez la nature par des saignées trop fortes, & l'empêchez, comme dit Sydenham, d'épurer les humeurs morbifiques, vous concentrez la maladie, & vous êtes

cause qu'elle convertit toute la masse du sang en une sanie putride. Cependant, comme la saignée peut diminuer le levain qui entretient la contagion, encore qu'elle ne le détruise point tout-à-fait, on peut l'employer avec succès dans la pléthore. Mais la contagion ne laissera pas de produire ses effets; & j'ai vû des petites véroles aussi abondantes & aussi malignes dans les cas où l'on a employé la saignée, que dans ceux où on l'a omise. Il est de plus certain que la peste, qui tient le premier rang parmi les Fièvres contagieuses, demande rarement la saignée, ainsi que je pourrois le prouver par plusieurs autorités.

Voici maintenant la méthode qu'on peut employer pour la guérison des Fièvres que je traite. On observera d'abord que quoique les Fièvres malignes & pestilentielle abattent considérablement les esprits du moment qu'elles commencent, & épuisent le malade à un point extraordinaire, sur-tout lorsqu'elles procèdent de la contagion; la saignée ne laisse pas d'être utile & même nécessaire dans les sujets d'un tempérament fort & plétorique, non-

seulement pour diminuer la quantité du sang & donner du jeu aux vaisseaux, mais encore pour prévenir les obstructions inflammatoires qui peuvent se former dès le commencement, & modérer le frottement & la chaleur qui sont souvent considérables dès les premiers jours de la maladie, exhalent de plus en plus les sels & les sulfures du sang, augmentent l'acrimonie & la putréfaction des humeurs, & secondent l'action de la matière morbifique. On ne sçautoit donc l'employer trop-tôt dans le cas où elle est indiquée. Elle est absolument nécessaire lorsque le pouls est fréquent & dur, la chaleur violente, la difficulté de respirer excessive, qu'il y a palpitation de cœur, & que le malade sent des douleurs violentes dans la tête & dans le dos. Mais on observera qu'encore que la chaleur ait été précédée du frisson, & que l'oppression soit considérable, elle doit être moins forte que dans la vraie peripneumonie, qui se manifeste souvent par les mêmes symptômes. Il est cependant aisé de distinguer la peripneumonie des autres Fièvres par l'abattement soudain qu'elle cause, par le tremble-

ment des mains, par la pâleur & la crudité de l'urine par l'absence de la toux, & par la chaleur de l'haleine. Il n'est pas aisé de s'y méprendre lorsqu'il régné des Fièvres putrides, pestilentielles ou pétéchiâles, & que la constitution de l'air y dispose le corps. De quelque maniere que la chose soit, on les distinguera sans peine, si l'on se souvient que le sang, dans les Fièvres malignes, est beaucoup plus mou & plus fluide, quoiqu'il paroisse plus vermeil que celui des pleurétiques & des péripleurétiques. Ce dernier paroît extrêmement vermeil à la première saignée, & n'est couvert d'aucune pellicule blanche, surtout lorsqu'il est encore chaud, & qu'il ne coule pas de plein jet; mais il n'est pas plutôt refroidi, qu'il se coagule & ne forme plus qu'une masse extrêmement compacte. Lorsqu'il a toute autre apparence, on doit aller bride en main, & ne point le prodiguer.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable au commencement des Fièvres contagieuses, lorsque le sujet est fort & vigoureux, on ne doit pas laisser d'avoir égard à la nature de la Fièvre, autant qu'elle naît de la con-

ragion , vû que celle-ci affecte non-seulement le sang , mais encore les esprits animaux , témoin les sueurs soudaines , les foib'esses , les tremblemens & l'abattement dont elle est suivie. On a vû des gens mourir de la peste aussi subitement que s'ils eussent été frappés de la foudre , sans avoir eu ni Fièvre ni aucune autre indisposition. Ce n'est qu'en admettant ma supposition qu'on peut expliquer l'effet de la morsure du serpent à sonnette , laquelle tue un homme au bout d'une ou deux minutes , de même que celui de quelques odeurs , qui causent une confusion subite dans l'économie animale. L'effet que produisent les effluves électriques paroissent non-seulement confirmer mon opinion , mais montrer encore la manière analogue dont cela se fait. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur cette matière , peuvent consulter l'Introduction qu'on a mise à la tête de la troisième édition de l'Essai du Docteur Méad , sur les poisons.

Les nerfs & les esprits animaux étant une fois affectés du virus contagieux , n'agissent plus avec la même force , ni avec la même régularité sur les vais-

seaux & les fibres musculaires, au moyen de quoi le systême vasculaire n'ayant plus les mêmes vibrations & se trouvant considérablement affoibli, le sang forme des concrétions dans quelques endroits, & se dissout totalement dans d'autres. Ceux qui meurent de la peste ont le cœur & ses oreillettes remplis de grumeaux de sang qui les distendent à un point extraordinaire, & cela parce que ce viscere n'a pas assez de force pour envoyer le sang dans toutes les parties du corps. Ce fluide paroît extrêmement atténué & dissout dans les autres vaisseaux; si bien qu'on ne les a pas plutôt ouverts, qu'il en sort avec une vitesse extraordinaire. Timoni (1) & d'autres observent qu'on a toutes les peines du monde à l'étancher dans la saignée & les ventouses, & j'ai souvent remarqué la même chose dans les Fièvres pétéchiales & dans les Fièvres pestilentiellles.

C'est à la disposition particuliere des filets nerveux & de la partie la plus subtile & la plus exaltée des fluides ani-

(1) Voyez les Transactions Philos. num.
364.

maux, qu'on doit attribuer cette variété étonnante d'effets qui naissent de la même cause. L'odeur d'une plante, d'une fleur, du musc, qui ranime les uns, fait évanouir les autres. Le choc des écoulemens électriques ne produit pas le même effet sur tout le monde; ce qui vient non-seulement de la différente constitution des esprits animaux, mais encore de la différente tension, de la force, &c. des petites fibres nerveuses, qu'on peut comparer à autant de cordes d'instrumens inégales & inégalement rendues. Cette disposition particulière des nerfs & des esprits animaux, est cause sans doute que les uns sont attaqués de la peste, de la petite vérole, &c. & que les autres en sont exempts, quoi qu'ils vivent au milieu de la contagion.

Quoiqu'il en soit, il est certain que la contagion affoiblit la force des solides, & tend à dissoudre le sang; de manière que lorsqu'on soupçonne qu'une Fièvre naît de la contagion, on doit aller bride en main dans la saignée, quoique les symptômes soient violens & paroissent demander une évacuation abondante de sang. J'ai été plus d'une

fois témoin des mauvais effets de la saignée dans les pleuropneumonies & dans les péripleumonies malignes, sur-tout dans celles qui regnerent en 1740, 1741 & 1745. Une première saignée peut bien être utile, mais une seconde ne manqueroit pas de nuire au malade. Le premier sang est ordinairement vermeil, mais celui qu'on tire vingt-quatre heures après est livide, noir & ténu, le troisième, livide, diffus & sanieux. Cela est fort ordinaire dans les Fièvres pétéchiiales malignes; & j'ai quelquefois vu la constitution du sang tellement détruite, qu'il dépositoit une poudre noire comme de la suie, la partie supérieure n'étant qu'un sang caillé, corrompu & livide, ou une espèce de gelée d'un verd foncé & extrêmement molle. A quoi l'on peut ajouter que dans ces fortes de cas, le pouls diminue considérablement après une seconde saignée, & quelquefois même dès la première. C'est ce que j'ai remarqué plus d'une fois avec étonnement, quoique la saignée m'eut paru suffisamment indiquée, tant il est nécessaire d'avoir égard à la nature des Fièvres épidémiques.

Presque toutes les Fièvres contagieuses causent des maux de cœur & des vomissemens. Comme les effluves morbifiques s'insinuent dans le corps avec la salive, il y a toute apparence que la nature employe ce moyen pour les évacuer, & pour débarrasser l'estomac des humeurs bilieuses, âcres & putrides qu'il contient, & dont la corruption ne manqueroit pas d'occasionner différens symptômes & d'irriter la maladie. Les efforts de la nature deviennent quelquefois inutiles sans le secours de l'art, quoiqu'ils soient aussi violens que si l'on avoit employé l'émétique & les autres moyens usités en pareil cas. La boisson facilite le vomissement, & l'appaise même en évacuant la matiere morbifique; mais je suis d'avis qu'on n'employe pour cet effet que l'infusion ou la décoction d'ipecacuanha, l'oxymel scillitique, avec une légère infusion de fleurs de camomille, ou autre chose semblable. Je ne suis pas fort porté pour l'usage de l'eau chaude, parce qu'on est souvent obligé d'en employer une grande quantité avant de pouvoir faire vomir le malade, ce qui surcharge l'estomac, diminue ses forces & le met

hors d'état de rejeter le fardeau qui l'opprime, de maniere que plus on boit, moins il devient capable de faire ses fonctions, outre que la distention extraordinaire que l'eau y occasionne, le rend entierement inactif, ce qui peut avoir de très-fâcheuses suites. Supposé donc que le malade ne vomisse point après avoir bû une ou deux chopines d'eau, il doit s'exciter à vomir en se passant les doigts ou une plume dans la gorge, en un mot, il doit employer tous les moyens possibles pour se débarrasser de ce déluge d'eau dont on l'a inondé. Au reste, ce que je viens de dire, que l'estomac demeure dans l'inaction & n'est plus en état de rejeter ce qui l'offense, lorsqu'il est trop distendu, prouve que le vomissement ne vient point seulement de l'action du diaphragme & des muscles épigastiques, comme M. Chirac & d'autres l'ont crû, vû que leurs efforts ne produisent souvent aucun effet sur l'estomac ni sur la vessie. Il arrive même souvent qu'on est obligé de recourir à la sonde pour procurer l'évacuation de celle-ci.

Supposé que le vomissement continue après que l'estomac est débarrassé,

on donnera au malade quelque peu de thériaque d'Andromaque, mêlée avec quelque substance stomachique, tel que le sel d'absinthe, le jus de limon, l'eau de menthe, &c. & on lui appliquera sur l'estomac une fomentation ou plutôt un cataplasme composé de substances aromatiques avec la thériaque, ce qui, dans certaines occasions, produit l'effet que les autres remèdes n'ont pu opérer.

On doit dès le commencement de ces Fièvres évacuer non-seulement l'estomac, mais même tout le conduit intestinal par des moyens simples & aisés, comme sont les lavemens préparés avec du lait, du sucre & du sel; les purgatifs composés avec la manne, la crème de tartre, le sel cathartique de Glauber, les tamarins & la rhubarbe. Les purgatifs âcres & violens ne valent rien, & j'ai été plus d'une fois témoin de leur mauvais effet. Hoffman (2) ne veut pas même qu'on employe le séné. Les émétiques & les eccoprotiques, que je viens d'indiquer, ont en-

(2) *De Febris petechial. Veris. tom. IV.*

core cet avantage, qu'on peut les répéter & les donner de tems à autres, tant que les premières voies son obstruées. Je ne fais point difficulté de les employer en quelque temps que ce soit pour procurer une seile ou deux, lorsqu'ils sont indiqués par l'amertume de la bouche, par les nausées, par des éructations nidereuses & fétides, par la constipation, par l'enflure du bas-ventre, la tension de l'abdomen, les flatuosités, les coliques, &c.

Quoiqu'Hippocrate (3) défende en général d'évacuer les humeurs qui n'ont point encore atteint leur coction au commencement des maladies, il permet cependant de le faire lorsqu'il y a une turgescence des humeurs, & qu'elles font effort pour sortir. C'est ainsi que le Cholera Morbus est un effort de la nature pour se débarrasser de la bile âcre qui l'offense. Lorsqu'il survient en Automne des Fièvres malignes & putrides, à l'occasion d'une bile aduste & putride qui séjourne dans la région du foie, dans l'estomac, &c. ainsi qu'il

(3) *Aphor. 22. sect. 1. & lib. de humori-*
b

arrive souvent après que les chaleurs de l'été ont augmenté & exalté la bile, les fels & les parties huileuses des humeurs, on doit commencer par les émétiques & les cathartiques dont j'ai parlé ci-dessus.

Il est certain que la bile prédomine à un point extraordinaire dans toutes les Fièvres putrides, malignes & pétéchiiales. La vessie du fiel, les conduits biliaires, le ventricule, le duodenum (4) &c. de ceux qui meurent de maladies pestilentiellles, sont toujours remplis d'une grande quantité de bile noire ou verte. Lors donc qu'on n'évacue point cette bile, elle se corrompt de plus en plus, & occasionne des anxiétés considérables, des maux de cœur, des douleurs, &c. & venant à passer dans le sang, elle cause une infinité de maux, elle irrite le genre nerveux, détruit la crasse du sang, & convertit la lymphe en une sanie corrosive. Lors donc qu'on apperçoit des signes de sa redondance, on doit l'évacuer aussi-tôt par le vomissement ou les selles, selon que la nature l'indique. J'ai souvent vû avec un

(4) Traité de la Peste, &c. Paris 1744. 4^e.

plaisir infini , dans ces sortes de Fièvres putrides , un changement étonnant dans la maladie , après un vomissement ou une ou deux selles , quoiqu'elle eût été précédée d'une anxiété inexprimable , de l'oppression des hypocondres , de nausées continuelles , d'éructions & de hoquet . Une langue trop chargée , les maux de cœur , les nausées , l'amertume de la bouche , les éructions , & la puanteur de l'haleine , montrent l'état de l'estomac ; de même que la puanteur , la noirceur & la qualité bilieuse des selles , prouvent la nécessité de cette évacuation . Il n'est pas douteux que s'il venoit à s'insinuer quelque poison dans l'estomac ou dans les intestins , il faudroit l'en chasser le plutôt qu'il seroit possible : or , il est certain qu'une bile corrompue n'est pas moins pernicieuse qu'un poison actuel . Il arrive pour l'ordinaire vers le tems que ces Fièvres sont dans leur vigueur , ou entre le septième & le quatorzième jour , que la nature s'efforce de se délivrer de la bile dont elle est surchargée , par le vomissement , & le plus souvent par les selles ; & dans ce cas il ne faut pas manquer de la seconder . C'est dans

cette vûe que je donne à mon malade le huitième ou le neuvième jour un léger purgatif, à moins que quelque éruption, ou que quelque sueur ne m'en empêche. Je ne mets jusqu'à ce tems-là aucun purgatif en usage, si on en excepte quelque peu de manne, de crème de tartre, &c. que je lui donne au commencement, sur-tout lorsque je soupçonne que la maladie vient de la contagion plutôt que d'un amas d'humeurs corrompues; je lui fais aussi donner tous les deux ou trois jours un clystère laxatif & émollient, selon que les circonstances l'exigent; je réitère de tems en tems ce laxatif, & pendant qu'il opère, je lui prescris tout ce que je juge capable de le fortifier, tant à l'égard de la diète, qu'à l'égard des médicamens. En me conduisant ainsi, je préviens non-seulement l'amas & la corruption de cette matiere putride & bilieuse dans les premières voyes, je l'empêche même de passer dans le sang, & la dirigeant dans le conduit intestinal, j'en facilite l'évacuation hors du corps. J'ai éprouvé pendant plusieurs années l'avantage qu'il y a de purger ainsi les malades vers ce tems-là dans ces fortes de

Fièvres; mais je rejette absolument les purgatifs composés avec l'Aloës, la Scammonée, la Coloquinte, &c. dans la persuasion où je suis qu'ils sont extrêmement nuisibles, lorsque le sang est dans l'état de putréfaction, de dissolution & d'acrimonie dont je viens de parler. Il n'arrive que trop souvent que la nature outre passe son pouvoir, & produit des diarrhées & des dysenteries, qui ne tardent pas d'être funestes, lorsqu'on diffère d'y mettre ordre, sans qu'il soit besoin de l'irriter par des remèdes violens. Ces sortes d'accidens n'arrivent que parce qu'on donne le tems aux matieres de se fixer dans les intestins & de s'y corrompre; c'est pourquoi le seul moyen de les prévenir, est de la délayer à tems & par des intervalles convenables. Lorsque le malade se trouve menacé d'une pareille évacuation, on doit employer des astringens alexipharmques convenables, tels que la Thériaque d'Andromaque, la Confection de Francastor, la Teinture de rose, le vin rouge imbreigné avec de la canelle; & si le cas est absolument pressant, un clystère astringent composé avec la Confection de Franca-

tor , ou la thériaque d'Andromaque , avec une petite quantité de décoction de Tormentille , de roses de Provins ou de terre du Japon. C'est ici que le Médecin a besoin de toute sa prudence ; car il est toujours dangereux d'arrêter à contre tems une diarrhée critique , & je crois qu'on ne doit jamais le faire , sans avoir auparavant donné au malade une ou deux petites doses de rhubarbe. J'observerai avant de finir ce Paragraphe , que quoique j'aie souvent vû survenir une diarrhée critique & salutaire dans la vigueur ou dans le déclin de ces Fièvres , je l'ai toujours trouvée préjudiciable au commencement , sur-tout lorsque les déjections ont été liquides , sereuses & abondantes. La diarrhée n'est salutaire , que lorsqu'elle est accompagnée d'une légère sueur , ou de la moiteur de la peau

Quoique la nature évacue souvent la matiere morbifique dans les Fièvres malignes putrides , par le vomissement & par les selles , elle le fait cependant pour l'ordinaire par les sueurs , & j'ose assurer que je n'ai jamais vû aucune de ces Fièvres parfaitement guérie , qu'après que la sueur a paru. C'est un

fort bon signe lorsqu'elle est modérée; chaude, & également dispersée sur tout le corps; c'en est encore un lorsqu'elle survient dans la vigueur de la maladie, & que le pouls devient plus ouvert, plus mou & plus calme quelque tems auparavant & pendant qu'elle dure. C'en est au contraire un très-mauvais, lorsqu'elle est excessive, froide & gluante ou partielle, & qu'elle ne paroît qu'autour de la tête & de la poitrine. Les sueurs abondantes qui surviennent au commencement, sont en général pernicieuses, sur-tout lorsqu'elles sont suivies du frisson.

Cependant, comme ces sortes de sueurs son infiniment plus salutaires lorsqu'elles sont l'ouvrage de la nature, & que l'art n'y a aucune part, on ne doit point se hâter de les exciter par des alimens ni des remèdes chauds & violens. Il suffit de les entretenir à l'aide de délayans acidulés & de diaphorétiques cordiaux, propres à délayer & à entraîner les sels, tempérer l'acrimonie, à prévenir les progrès de la putréfaction & de la dissolution, à conserver & fortifier le solides.

Comme les personnes qui sont atta-

quées des maladies contagieuses ne sont pas toutes du même tempérament, il s'en suit qu'on doit employer différentes méthodes pour les guérir. Celles dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, n'ont pas besoin de remèdes aussi chauds que celles qui sont foibles & phlégmatiques. On remarquera cependant en général que comme le sang & les humeurs dans les Fièvres pestilentielle & pétéchiales sont disposées à se dissoudre; à croupir & à se corrompre; on doit se servir de moyens capables de conserver l'élasticité des vaisseaux, & d'empêcher les progrès de la putréfaction. Les acides végétales & minéraux dûment préparés satisfont parfaitement à la dernière indication, & les alexipharmques un peu astringens à la première. Mais je suis fortement persuadé que l'usage des sels & des esprits alcalis & volatils est extrêmement pernicieux, en tant qu'il augmente la putréfaction des humeurs, & hâte la destruction du corps. On a remarqué que l'usage immodéré de ces sortes de substances, lorsqu'il n'y a point de contagion, corrompt & dissout le sang, & cause de pareilles Fièvres, même aux

personnes les plus saines ; & il y a de l'apparence que le virus pestilentiel n'est autre chose qu'un sel extrêmement subtil & exalté. Ce qui confirme ce sentiment est que les Fièvres pestilentielles ne sont jamais plus fréquentes qu'après les sièges & les batailles ce qui vient des exhalaisons putrides qui s'élèvent des cadavres.

Ce que je viens de dire des sels alcalis volatils , me conduit à une réflexion sur l'usage inconsidéré des vésicatoires dans ces sortes de Fièvres : quelques Médecins fondent sur eux toutes leurs espérances ; mais je suis persuadé qu'on se hâte souvent trop de les appliquer , surtout au commencement, que la Fièvre est dans toute sa vigueur ; & n'a pas besoin qu'on l'irrite d'avantage. Car les cantharides n'agissent pas seulement sur la peau ; elles affectent encore les nerfs & les vaisseaux. On fait donc très-mal de les appliquer lorsque les irritations & les vibrations sont trop forte , ainsi qu'il arrive souvent au commencement de ces sortes de Fièvres. D'ailleurs , comme les sels de ces mouches agissent à peu près de la même manière que les sels alcalis volatils , ils

ils ne peuvent que hâter la dissolution, & par conséquent la putréfaction du sang. Il est pourtant vrai de dire que la nature a souvent besoin d'aiguillon, surtout vers le déclin de ces Fièvres, parce que les solides sont engourdis, la circulation languissante, les esprits sans force, & le Malade assoupi. On peut alors employer les vésicatoires, & j'ose même dire qu'ils deviennent extrêmement utiles toutes les fois qu'on apperçoit de pareils symptômes. Il n'en est pas de même des circonstances dont j'ai parlé ci-dessus, & j'ai souvent remarqué que leur application prématurée a produit de très-mauvais effets, comme l'insomnie, le délire, la suppression d'urine, les tremblemens & les soubresauts des tendons, &c. Je conseille donc aux jeunes Médecins de n'employer ces sortes de remèdes qu'après avoir consulté le Traité de Baglivi *de usu & abusu vesicantium*. Ils l'entendront beaucoup mieux, s'ils prennent auparavant la peine de lire celui qu'il a intitulé : *De Fibrâ motrice*, de même que Bellini *de stimulis*. Toutes les fois qu'on emploie les vésicatoires dans les maladies aiguës, il faut avoir soin de faire boire au Ma-

lade du petit lait, des émulsions, ou quelque autre liqueur adoucissante; car lorsqu'on n'a pas cette précaution, il souffre infiniment plus de ce remède que de sa maladie même.

On sera sans doute surpris de ce que je ne mets pas le camphre au nombre des correctifs des cantharides. J'aurois effectivement tort de l'oublier, d'autant plus que je l'emploie souvent dans cette vûe, sachant que rien n'émousse plus puissamment les pointes des sels que ce souffre végétale, volatil & extrêmement subtil. Je suis cependant persuadé que la diaphorèse qu'il excite dans les Fièvres putrides & pestilentiellles, est d'une utilité infiniment plus importante, puisque les Médecins conviennent unanimement des bons effets de la Diaphorèse dans les cas dont nous parlons. Rien n'est plus propre à l'exciter que le camphre, & il a de plus cet avantage qu'il échauffe beaucoup moins que les autres sels alcalis volatils, & les esprits distillés, à quoi l'on peut ajouter que sa qualité anodine & adoucissante, le rend propre à appaiser l'Erétisme, à calmer les esprits & à procurer le sommeil dans les cas où les opiates n'opèrent point. Il

est vrai qu'étant joint avec une autre opiate, il devient un des sudorifiques les plus efficaces qu'il y ait dans la nature, & de-là vient que l'élixir asthmaticque ou parégorique est si utile dans ce cas & dans une infinité d'autres. Quelque opiate que l'on employe dans ces sortes de Fièvres on doit la donner en petite dose, sauf à la réitérer si le besoin l'exige. La thériaque d'Andromaque, le mithridate, le diascordium & l'élixir parégorique, tiennent, sans contredit, le premier rang. Le camphre a cet inconvénient qu'il incommode l'estomac, mais étant dissout, ou plutôt intimement mêlé avec du vinaigre chaud, à la manière du julep camphré, il incommode beaucoup moins, & devient un excellent remède, tant pour les Fièvres malignes putrides, que pour la peste. Presque tous les Médecins recommandent le camphre & le vinaigre dans les maladies pestilentiellles. Les Médecins François s'en servirent avec succès dans la peste de Marseille, & l'on érigea une statue à Heinisius, (5) en reconnoissan-

(5) *Vide Etmuller. de Peste, tom. 1. p. 263. edit. Francof. 1688. fol.*

ce des services qu'il rendit à la Ville de Vérone durant la peste qui l'affligea, au moyen d'un remède dont le camphre faisoit la base.

Dans l'obligation où l'on est d'employer des remèdes acides & subastringens dans les Fièvres malignes, putrides & pétéchiales, pour entretenir la crasse du sang, pour conserver le ton des vaisseaux, & empêcher que la corruption des humeurs n'augmente, on doit y joindre les diaphorétiques & entr'autres le camphre, pour faciliter la perspiration que les premiers sont capables de retarder. Le conseil que je donne ici est parfaitement conforme à la pratique des Anciens, lesquels mêloient les astringens avec les alexipharmaques dans la composition de leurs antidotes, comme on peut le voir dans la thériaque d'Andromaque, le mitridate, &c. Ces remèdes ont mérité l'approbation de tous les siècles, & ils sont sans contredit excellens, lorsqu'on sçait les employer, quoiqu'il y ait bien des retranchemens à y faire. L'alun & la noix muscade produisent encore de fort bons effets dans les fièvres, surtout lorsqu'on les mêle avec quelque peu de camphre & de safran,

Voici une préparation du quinquina que j'ai employée pendant plusieurs années avec succès, non-seulement dans les Fièvres intermittentes & dans les Fièvres lentes nerveuses, mais encore dans les Fièvres putrides, pestilentielles & pétéchiâles, sur tout vers leur déclin, quoique les remissions aient souvent été fort incertaines. Lorsque le Malade est constipé & a le bas ventre enflé & tendu, je commence par lui donner une dose de rhubarbe, de manne, &c.

℥ Du meilleur quinquina pulvérisé,	℥ Cortic. Peruvian. opt. pulv.
℥ ij.	℥ ij.
De l'écorce de citron de Portugal	℥ Flav. Aurant. Hispanens.
℥ j ss.	℥ ss.
De racine de serpentaire de virginie	℥ Rad. serpent. virgin.
℥ iij.	℥ iij.
De safran d'Angleterre	℥ Croci Anglic. Div.
℥ iv.	℥ Coccinel. Div.
De cochenille	℥ Sp. Vini Gallici
℥ ij.	℥ xxx.
D'esprit de vin de France	℥ F. infusio clausa per dies aliquot (tres saltem quatuorve) deinde coletur.
℥ xxx.	

Faites infuse le tout dans un vase bien bouché, pendant trois ou quatre jours au moins; coulez ensuite la liqueur.

Je donne ce remède à mes Malades, toutes les quatre, six ou huit heures, à la dose d'un gros jusqu'à demi once, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'éli-

xir de vitriol dans quelque liqueur convenable, ou dans du vin trempé. J'ordonne même aux Apoticaire de le tenir toujours préparé dans leurs boutiques, & je suis tellement convaincu de son efficacité, que je crois être obligé de le recommander à ceux de ma profession, comme un des meilleurs qu'ils puissent employer dans ces fortes de cas. Il produit aussi quelque fois de bons effets dans les Fièvres intermittentes, dans les cas où les Malades ne peuvent supporter le quinquina en substance ou en décoction, ce qui arrive assez souvent; c'est pourquoi je suis d'avis qu'on le donne sous une forme liquide, lorsqu'on peut le faire commodément. Cette composition fortifie les solides, retarde la dissolution & la corruption du sang, & le rétablit dans son premier état, & cela sans trop ralentir la perspiration, en quoi il l'emporte sur le quinquina en substance. On remarquera au reste, que quoique je regarde les sueurs excessives comme extrêmement préjudiciables dans ces Fièvres, de même que dans toutes les autres, il ne s'ensuit pas que je les condamne toutes absolument. Je prétends au contraire qu'on doit entre-

tenir celles qui sont modérées à l'aide des délayans, des alimens liquides, &c. En effet, comme ces Fièvres sont ordinairement de fort longue durée, il faut nécessairement sustenter les Malades pour les empêcher de succomber sous leur violence. Le vin rouge est ce qu'on peut employer de mieux pour cet effet, & je le mets au dessus de tous les cordiaux que l'art fournit. Je suis même persuadé qu'il est extrêmement utile dans la vigueur, & encore plus dans le déclin des Fièvres putrides malignes, surtout lorsqu'on y joint le jus des oranges de Seville, ou de limon. On peut aussi l'employer avec quelques drogues aromatiques, telles que la canelle, l'écorce d'orange de Seville, les roses de Provins, & même avec quelques gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai point avec Asclépiade (6) que le vin l'emporte sur le pouvoir des Dieux, mais je suis fortement persuadé qu'il est extrêmement utile, non-seulement dans la vie, mais encore dans la Médecine. Les vins blancs de France & du Rhin trempés, four-

(6) *Plinii Hist. Nat. ex edition. Harduin. Paris. 1723 fol. tom. II. p. 301.*

nissent une boisson très-salutaire dans les différentes especes de Fièvres, & le cidre ne leur cède pas. Les Asiatiques & plusieurs autres peuples chez qui les maladies pestilentiellles sont plus communes que chez nous, comptent infiniment plus sur le jus de limon dans ces Fièvres, que sur les alexipharmques les plus renommés. On se passe aisément des secours de l'art, lorsqu'on sçait profiter des dons de la nature, & il ne s'agit que d'en sçavoir faire usage. On ne s'attache point avec assez de soin à la diététique; c'est cependant la voye la plus sûre & la plus naturelle de guerir les maladies, quoiqu'elle soit infiniment moins pompeuse que les bols alexipharmques, les potions fébrifuges & les juleps cardiaques.

Comme les dissertations suivantes servent à éclaircir & à confirmer la doctrine précédente, je crois faire plaisir au Lecteur de les insérer ici.





E S S A I

S U R

LA PETITE VÉROLE

ON ne s'apperçoit jamais mieux des variations que la différente constitution des solides & des fluides apporte dans la même maladie que dans la petite Vérole. Car, premierement, lorsque cette maladie s'empare d'une personne dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, elle est ordinairement suivie d'une Fièvre inflammatoire violente, dans laquelle les poumons, le cerveau, la poitrine & les autres parties sont quelquefois extrêmement enflammées. Le sang que l'on tire au Malade est épais & inflammatoire, & l'on est souvent obligé de répéter la saignée, à moins qu'on ne veuille que le Malade ne soit emporté par une phrénésie, ou

étouffé par une inflammation peripneumonique. Le pouls est fréquent, plein & dur, la respiration brûlante, courte & laborieuse; la chaleur excessive, l'urine haute en couleur, la soif extrême, la langue sèche & sale, la douleur de la tête, du dos, des reins & des lombes extrêmement aiguë. Avec de tels symptômes, il faut saigner dans la peste ou dans telle autre maladie que ce soit, pour prévenir le danger dont nous menace la diathèse inflammatoire du sang, indépendamment de la contagion.

Je suis cependant fort éloigné d'approuver l'usage de la saignée dans les différentes espèces de petite Vérole. Car, secondement, cette maladie est souvent accompagnée des mêmes symptômes que la Fièvre lente nerveuse, & les Malades sont long-tems à décheoir, pour me servir de l'expression du vulgaire. La Fièvre est lente, les esprits son abatus, le pouls est petit, fréquent & ondoyant, le visage pâle & défait, l'urine crue & tenue, la soif, & la chaleur médiocres, le vertige & la pesanteur de tête continuels; & accompagnés de nausées, d'inquiétudes, de faiblesses, &c. J'ai souvent vu ces sortes de sym-

ptômes continuer durant sept à huit jours, & aboutir à une petite Vérole de très-mauvaise espèce; car les boutons étoient pâles, crus & applatis; ils ne s'élevoient jamais, ou ne venoient jamais à maturité, mais restoient plats & mous, ou se réunissoient en de grosses vessies aqueuses, p'eines d'une sanie ténue & indigeste, & restoient en cet état jusqu'à la fin, tandis que ceux du visage de pâles & de cadavreux qu'ils étoient auparavant, devenoient d'un noir foncé, & formoient une croûte ténace, au cas que le Malade vécut assez long-tems pour cela, & alors même ils ne manquoient presque jamais de lui être funestes.

Troisièmement, la petite Vérole est quelquefois accompagnée d'une Fièvre maligne ou pétéchiale, dans laquelle le sang se dissout entièrement; il s'élève des taches noires & livides sur la peau, il survient des hémorrhagies, les boutons deviennent noirs, gangreneux & souvent sanguiinolens aussi-tôt après l'éruption, lors même que la petite Vérole est discrète & peu abondante. Voilà donc trois différentes Fièvres produites par une seule espèce de contagion, si bien que l'on est obligé dans la cure d'a-

voir égard à la Fièvre, aussi-bien qu'à la nature de la contagion.

Rien n'est donc plus absurde que d'employer indifféremment les régimes chauds & froids, dans les différentes espèces de petite Vérole. Il y a des cas où il convient d'employer la méthode de Sydenham, comme il y en a d'autres où il est à propos de faire usage de celle de Morton. En un mot, chaque cas demande une méthode particulière, & le sçavoir du Médecin consiste à sçavoir distinguer celle qui convient le plus.

Quoique la contagion de la petite Vérole produise la même maladie, il s'en faut cependant beaucoup que ses degrés soient les mêmes. Il arrive souvent que la même contagion produit dans la même maison, dans la même famille, ou dans le même village, des petites Véroles tout à fait différentes, les unes étant bénignes & discrètes, & les autres malignes & confluentes. L'on a vû plusieurs fois des petites Véroles d'une très-bonne espèce, être suivies par d'autres, d'une nature extrêmement maligne, comme au contraire on a vu celles-ci en produire d'autres extrêmement favorables. Il est donc évident que les tempéramens des

sujets apportent une très grande variété dans les maladies. La même chose arrive dans tous les autres cas ; car il y a des gens dans qui la plus légère égratignure devient un ulcère opiniâtre, au lieu qu'il y en a d'autres chez qui les plus grandes plaies se guérissent sans la moindre difficulté. Le même phlegmon se résout ou vient à suppuration dans l'un, tandis qu'il dégénere en une gangréne, en un squirrhe ou en un cancer dans l'autre.

La contagion de la petite Vérole, ne cause pas toujours une Fièvre également violente, quoiqu'elle puisse occasionner cette maladie ; & l'on a vû des enfans, & mêmes des adultes, l'avoir sans Fièvre & sans la moindre indisposition. Le pus vérolique affecte souvent la peau des personnes qui l'ont eue & produit un grand nombre de boutons entièrement semblables à ceux de la petite Vérole, tant par rapport à la durée que par rapport à la manière dont ils viennent à maturité, sans cependant leur causer la moindre Fièvre. C'est ce qui arrive fort souvent à ceux qui soignent ces sortes de Malades surtout lorsqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion

n'affecte ici que les glandes cutanées, le sang ne s'en ressent point, & l'altération qu'il a souffert la première fois qu'on a eu la petite Vérole, fait qu'il n'en est plus susceptible. Il y a des tempéramens à l'abri de cette maladie, & l'on voit des personnes qui fréquentent des Vérolés sans l'avoir jamais. Je connois une vieille Garde & un Apoticaire qui en fréquentent plusieurs depuis un grand nombre d'années, sans l'avoir jamais prise. Plusieurs même qui ont tâché de la prendre, en fréquentant l'appartement de ceux qui en étoient infectés, n'ont jamais pû y réussir, & ne l'ont eue que plusieurs mois ou plusieurs années après. Le pus vérolique, dans l'inoculation n'agit pas sur tout le monde, & personne n'ignore que le même pus produit des petites Véroles & des Fièvres tout-à-fait différentes, dans différentes personnes. Il est donc évident que l'état antérieur du sang, de même que la disposition des humeurs contribue beaucoup à déterminer la quantité & la qualité de la petite Vérole. Ce n'est pas que le virus vérolique ne puisse être d'une nature plus violente & plus active dans un tems que dans un autre, & sous une

constitution de l'air que sous un autre, comme on remarque en effet qu'il l'est : mais cette différence même peut venir de la disposition particulière de l'air, laquelle introduit telles ou telles qualités dans les solides & les fluides, qui les disposent à telles & telles Fièvres. On remarque en effet qu'une disposition de l'Atmosphère dispose le corps à des Fièvres inflammatoires, une autre à des Fièvres lentes nerveuses, à des Fièvres remittentes, intermittentes, &c. & une autre à des Fièvres putrides, malignes, ou pétéchiales. Lors donc que la contagion coopère avec telle ou telle constitution, elle ne manque pas de produire telle ou telle espèce de petite Vérole, ou plutôt telle ou telle espèce de Fièvre avec la petite Vérole. En effet, on a souvent vû des petites Véroles. peu abondantes & discrètes, quoique malignes, accompagnées d'une Fièvre très-opiniâtre. J'ai vû moi même la petite Vérole, compliquée avec une Fièvre épidémique, ou plutôt la Fièvre épidémique compliquée avec la petite Vérole dans le même sujet. Ces sortes d'exemples ont été fréquens en 1740, 1741 & 1745. Il régna pendant ces trois années,

sur-tout en 1745. parmi les mariniérs, les soldats & les prisonniers, une Fièvre pestilentielle épidémique accompagnée des mêmes symptômes que la Fièvre maligne compliquée avec la petite Vérole, laquelle fut extrêmement funestes aux uns & aux autres, au lieu que plusieurs personnes du voisinage qui n'avoient aucune communication avec les hôpitaux, & qui se portoient bien d'ailleurs, ne s'en ressentirent presque pas. Cette Fièvre maligne fut occasionnée selon toutes les apparences par le scorbut dont la plûpart étoient attaqués, aussi-bien que par la mauvaise nourriture & le mauvais air qui régnoit dans les prisons où ils étoient détenus. Celle de 1740 (1) avoit une toute autre origine.

Il sembleroit donc que le moyen d'é luder la contagion seroit de procurer au sang & aux humeurs, une certaine disposition particulière ou d'entretenir celle qu'ils ont déjà. C'est là l'opinion de bien des gens; mais je ne la crois pas bien fondée. Quelques-uns regardent certaines préparations du

(1) *Vide Hujus Historiam, Obs. nostr. de Aere, &c. vol. II. mense Junio 1740.*

mercure & du quinquina, comme un excellent antidote contre la contagion, & j'aurois assez de penchant à les croire, mais je ne voudrois cependant pas m'y fier entièrement.

Il est certain que la différence des tempéramens influe beaucoup sur l'effet des remèdes, & ce seroit une folie de donner le quinquina ou des corroboratifs à une personne dont les fibres sont fortes & tendues, & le sang épais & visqueux, en qualité de prophylactiques, quoiqu'ils puissent être extrêmement utiles à ceux dont les vaisseaux sont foibles & relâchés, & le sang pauvre & aqueux. Les mercuriels, par exemple, ne valent rien dans les cas où le sang est dissout; & ils ont souvent produit de très-mauvais effets dans la petite Vérole suivante, particulièrement, des pétéchies, des hémorrhagies & des diarrhées excessives, quoiqu'ils soient extrêmement utiles dans d'autres circonstances. En un mot, le Médecin ne doit se proposer d'autre but que de corriger les vices de la constitution, ou de suppléer à ce qui lui manque, soit pour la fortifier contre l'assaut de la maladie, ou pour la préparer à la sup-

porter lorsqu'elle vient. Les observations précédentes méritent toute l'attention des Médecins, particulièrement de ceux qui se mêlent de préparer les sujets à qui l'on doit communiquer la petite Vérole par inoculation.

Je suis fortement persuadé que la plupart de ceux qui ont la petite Vérole ne s'en sentiroient presque pas, si l'on avoit le soin de les préparer d'avance à la recevoir. La malignité de la petite Vérole ne vient pour l'ordinaire que de la surabondance du sang, de l'acrimonie des humeurs, & de l'impureté des premières voyes, sans compter que l'on commet des erreurs dans le régime, dans l'exercice, &c. après que la contagion est prise, qui sont souvent funestes par la suite. C'est principalement de ces sortes d'erreurs qu'on doit garantir ceux à qui l'on communique la petite Vérole, puisque c'est en cela que consiste tout le succès de l'opération. Ce n'est pas que la bénignité de la petite Vérole dont on emprunte le pus, & la petite quantité de matière qu'on introduit dans la partie, ne contribuent aussi à diminuer la violence & la malignité de la maladie; & peut-être est-ce là tout le mystère de

l'inoculation, à quoi l'on peut ajouter qu'on la pratique pour l'ordinaire, sur des jeunes gens robustes qui n'en connoissent pas le danger. Personne ne doute plus aujourd'hui des avantages & de l'utilité de cette méthode, & j'ose assurer, tout préjugé mis à part, qu'elle est dix fois moins dangereuse que la maniere dont on la prend ordinairement.

Un Médecin qui veut réussir dans la cure de la petite Vérole, & des autres maladies épidémiques, doit avoir égard à la constitution du Malade, aussi bien qu'à celle de l'air.

Car, premierement, les personnes d'un tempérament fort & robuste, ont les humeurs plus denses & plus gluantes, le sang plus rouge, plus compacte & rempli d'un plus grand nombre de globules, que celles dont les fibres sont lâches & le sang pauvre & aqueux, & sont par conséquent plus sujettes aux Fièvres & aux inflammations; d'où vient qu'elles supportent plus aisément les évacuations, sur tout la saignée, que les dernières.

Lors donc que les premières sont atteintes de la petite vérole, il convient

de les saigner, même jusqu'à deux fois, au cas que les symptômes l'exigent. La saignée est absolument nécessaire lorsque le pouls est plein, dur, ondoyant, la chaleur excessive, la respiration laborieuse, le visage enflammé, les yeux ardents, & que le Malade est dans la phrénésie. Une douleur de tête aiguë, l'inflammation des yeux, le battement des artères carotides & temporales, dénotent l'inflammation du cerveau ou de ses meninges, & par conséquent on ne sçauroit trop se hâter d'y remédier. Après la saignée du bras, je ne connois rien qui produise un meilleur effet que celle du pied.

La saignée ne retarde jamais l'éruption dans ces sortes de cas, ou si cela arrive, c'est rarement au-delà du terme ordinaire. Lorsque le sang & les esprits sont excessivement agités, & la circulation extrêmement rapide, la nature est tellement embarrassée, qu'elle n'est plus en état de procurer l'évacuation de la matiere morbifique, ni encore moins de la digérer, ou de procurer les sécrétions naturelles. On est souvent obligé dans les Fièvres ardentes & inflammatoires de saigner plusieurs fois

les Malades, avant de pouvoir les faire
fuer. On remarquera de plus qu'il faut
un certain degré de coction dans toutes
les éruptions critiques, du moins dans
celles qui sont salutaires, & de-là vient
qu'on trouve en général plus ou moins
de sédiment dans l'urine avant ou du-
rant l'éruption, & que la Fièvre dimi-
nue. Lorsque les humeurs sont dans
l'agitation, & que l'éruption se fait
trop tôt, la Fièvre continue & devient
presque toujours funeste. On ne doit
pas craindre en pareil cas que la saignée
affoiblisse les facultés naturelles, elle
calme au contraire l'agitation du sang,
facilite la sécrétion des esprits ani-
maux, & seconde la nature dans ses
opérations.

Personne n'ignore que la saignée du
pied détourne efficacement les humeurs
de la tête & de la poitrine : or, ce sont
là des parties qu'on doit garantir au-
tant qu'on peut de la violence de cette
maladie. Dans cette vûe, je fais bai-
gner les pieds & les jambes du Malade
pendant quelques minutes dans de l'eau
chaude, ou dans du lait coupé, deux
ou trois fois par jour, avant & pen-
dant l'éruption. Je lui fais aussi appli-

quer sur les pieds des cataplasmes de mie de pain & de lait, de panais cuits dans de l'eau, ou autres choses semblables. J'ai employé cette méthode avec succès durant plusieurs années, aussi l'ai-je particulièrement recommandée dans la Description que j'ai donnée d'une petite Vérole irrégulière, qui régna dans ce Pays en 1724 & 1725 (2). Ces remèdes attirent le sang sur les extrémités inférieures, & dégagent par conséquent la tête & la poitrine. En déterminant le sang vers les extrémités, ils font que la matière vérolique s'y jette en plus grande quantité, ils en facilitent l'éruption, & l'empêchent de se porter à la tête; à quoi l'on peut ajouter que la qualité humectante du bain, ralentit l'impétuosité du sang, & le délaye en partie. Il est certain que lorsqu'on employe cette méthode, il s'élève une quantité prodigieuse de pustules sur les extrémités inférieures, & que l'application des cataplasmes y cause quelquefois des douleurs violentes. On a tout à craindre des boutons qui s'élèvent sur la tête, sur la poitrine & dans la

(2) Philosoph. Transf. num. 390.

gorge du Malade. Un érélope ordinaire est infiniment plus dangereux au visage & à la tête qu'aux extrémités inférieures. On doit donc bien se garder de trop couvrir la tête du Malade, il faut au contraire la lui raser avant l'éruption, sur-tout lorsqu'il a beaucoup de cheveux ; on prévient par là, outre l'éruption des pustules, une infinité d'autres accidens dans le cours de la maladie.

Supposé que la Fièvre continue, & que l'éruption n'avance pas, on baignera non-seulement les pieds & les jambes, mais même les bras, les mains & le tronc du Malade, comme je l'ai pratiqué plus d'une fois sur quelques enfans à qui l'usage des bains froids avoit durci la peau, ce qui vraisemblablement retardoit l'éruption. J'en connois un entr'autres, dans qui l'éruption ne se fit que le sixième jour, quoiqu'il eût une Fièvre très-aiguë ; mais je ne l'eus pas plutôt baigné dans du lait coupé, que les boutons parurent en grand nombre & sans violence. Un pareil bain soulage non-seulement la tête & la poitrine, il pousse dehors la matière morbifique, facilite l'érup-

tion sur l'habitude extérieure, & garantit les parties internes des ravages que cette maladie a coutume d'y causer. Personne n'ignore que les pustules qui s'élèvent dans les poudrons & dans les viscères du bas ventre, causent souvent la mort au Malade. Ma méthode n'est pas nouvelle, puisque Rhazes (3) ordonne de tenir le Malade dans une espèce de bain de vapeur, dans la vûe de hâter l'éruption.

Il arrive souvent que les personnes fortes & pléthoriques tombent dans un abattement & une foiblesse extraordinaires, accompagnées d'un pouls lent & profond, dès le moment qu'elles sont attaquées de la petite Vérole; ce qui empêche les Médecins qui n'ont point encore acquis l'expérience nécessaires, de les saigner. Cependant la saignée est absolument nécessaire, & rien ne les soulage plus promptement, sur-tout lorsque ces symptômes naissent de la crainte qu'ils ont de la maladie, comme cela arrive souvent aux adultes, lesquels, pour le dire en passant,

(3) *Vide Rhaz. de Variolis & Morbilis, Cap. VI. Edit Mead.*

supportent

sup portent parfaitement la saignée, à moins qu'ils ne soient extrêmement âgés. Car outre que la contagion affecte considérablement les esprits animaux, la crainte & l'inquiétude affoiblissent tellement les facultés naturelles, que le cœur & les vaisseaux n'agissent plus que foiblement sur les fluides, ce qui ralentit les sécrétions & les excrétions naturelles, particulièrement le cours du fluide nerveux & la perspiration; au moyen de quoi la masse du sang augmente en même tems que la force motrice diminue. Diminuer la quantité du sang dans ces circonstances, c'est augmenter la force motrice, outre qu'en évacuant une partie des humeurs, on atténue plus aisément ce qui en reste, & l'on facilite la génération des esprits animaux. On doit donc saigner le Malade le plutôt qu'on peut, mais cependant avec modération; car il vaut mieux réitérer la saignée, si le besoin l'exige, ou même fermer la veine de tems en tems, que de lui tirer une trop grande quantité de sang à la fois. On prévient par là les syncopes dans lesquelles les Malades ne manquent pas de tomber, à moins qu'on ne les saigne couchés.

Lorsque le Malade est effrayé & considérablement abbattu, on est souvent obligé de lui donner des cordiaux, même dès le commencement, & cela en très forte dose. Ces sortes de remèdes sont extrêmement utiles après qu'on a diminué la quantité du sang, & je les ai souvent employés avec succès dans les cas où les pustules restoient ensevelies sous la peau & ne faisoient aucun progrès à cause de la frayeur & de l'abattement où étoit le Malade. Je ne suis pas fort porté pour les cordiaux, sur-tout au commencement de la petite Vérole; cependant je suis d'avis qu'on les employe dans ces cas, & qu'on y joigne les vésicatoires pour ranimer le ton des vaisseaux, & empêcher le Malade de succomber sous la violence du mal. L'usage anticipé des vésicatoires ne vaut rien, à moins qu'on n'appréhende une éruption abondante dans la gorge & les narines. Cela ne manque jamais d'arriver lorsque la maladie commence par une indigestion, des douleurs ou des ardeurs de bouche ou de gorge, par un rhume opiniâtre, par un enchiiffrement, par des éternumens fréquens & par la toux, à moins qu'on ne le pré-

viennent à l'aide des vésicatoires, dont j'ai souvent éprouvé les bons effets. L'éternument & le rhume, qui prend son cours par la bouche & les narines, montre que la membrane de Schneider qui tapisse tous ces passages est considérablement affectée, & demande une révulsion; car les boutons qui viennent dans la gorge & les narines, pour petit qu'en soit le nombre, sont infiniment plus dangereux qu'un millier d'autres sur la surface du corps. Leur éruption est inmanquablement suivie de la difficulté d'avaler & de respirer, sur-tout sur la fin de la maladie; si bien que le Malade étouffe souvent, si l'on n'a soin de le gargariser & de lui faire de fréquentes injections dans la gorge. J'ai quelquefois vu des fluxions se jeter sur ces parties avec tant de violence, qu'il en résulteroit une salivation excessive, même dès le commencement, ce qui empêchoit le Malade de dormir, & lui excorioit la langue, la bouche & la gorge au point qu'il ne pouvoit plus rien avaler. Lorsque cela arrive, il faut absolument lui appliquer les vésicatoires sur le cou, derrière les oreilles & sur d'autres endroits convenables.

En second lieu , lorsque la petite Vérole attaque des personnes dont les fibres sont foibles & lâches , & le sang pauvre & tenu , ou qui ont souffert depuis peu des évacuations excessives , il faut bien se garder de les saigner , on ne feroit que haïer leur mort. Ces sortes de sujets ont pour l'ordinaire le visage pâle & défait , le pouls petit , fréquent & ondoyan ; ils sont extrêmement abbatrus , leur urine est cruë , blanchâtre ou limpide , les frissons & la chaleur se succèdent alternativement , ils ne sont presque point altérés & ne sentent point de douleur , mais ils ont des vertiges , des pesanteurs & des maux de cœur continuels. Le vin des Canaries , le safran , les remèdes nervins & cardiaques , conviennent à ces sortes de Malades , mais j'en excepte les sels alcalis volatils , les liqueurs distillées , la racine de bistorte , l'eau-de-vie , le vin trop fort , &c. j'en ai connu cependant quelques uns à qui le vin a fait tout le bien possible. On peut aussi leur appliquer des vésicatoires & des cataplasmes irritans sous la plante des pieds , mais je ne crois pas que les bains leur conviennent.

Je connois un remède qui hâte l'éruption dans les cas où les pustules ne paroissent point dans le tems marqué, & demeurent ensevelies sous la peau, c'est de faire vomir le Malade au moyen d'un léger émétique. La nature s'efforce presque toujours de procurer le vomissement dans cette maladie & l'on ne peut mieux faire que de la seconder. Car outre qu'il évacue en partie la matiere morbifique qui affecte l'estomac, il le débarrasse encore de la bile gluante & putride qui peut s'être amassée dans ce viscère, aussi-bien que dans le foie, la vésicule du fiel, &c. On sçait que les efforts qui accompagnent le vomissement facilitent la perspiration, les sueurs & l'éruption des pustules. On m'objectera que le vomissement pousse le sang vers le cerveau, & qu'il est par-là nuisible au commencement de la petite Vérole. Je le crois tel aussi lorsque le sujet est plétorique & qu'on ne le fait pas précéder de la saignée. Je dirai même qu'il peut avoir des suites funestes, lorsqu'on néglige cette précaution, & j'en ai plusieurs exemples. Mais qu'on considère aussi qu'indépendamment des secours de l'art, la nature a toujours du

Pendant pour cet évacuation , & fait des efforts continuels pour la procurer , encore qu'elle n'y réussisse pas toujours. Il est donc certain qu'en secondant ce penchant & en l'aidant par des potions convenables , on hâte ses efforts , & que le vomissement cesse plutôt. Il est même bon de remarquer que l'éruption n'est pas plutôt faite , qu'il cesse aussitôt , & qu'on le hâte considérablement par cette méthode. Je suis d'avis , qu'aussitôt après avoir donné l'émétique au Malade , on lui applique des cataplasmes sur la plante des pieds , pour les raisons que personne n'ignore.

L'émétique a de plus cet avantage qu'il procure une ou deux selles , ce qui débarrasse les intestins des matières qui s'y sont amassées. Au cas qu'il manque d'opérer , il faut sur le champ donner au Malade un clystère émollient & laxatif pour en hâter l'effet. Il est absolument nécessaire dans plusieurs cas de lui donner un purgatif rafraîchissant , composé avec la manne , la crème de tartre , le sel de Glauber ou la rhubarbe. La diarrhée ne doit pas même empêcher qu'on ne lui donne une dose ou deux de rhubarbe.

Puisque les variations de l'art produisent différens effets sur les sujets les plus sains & les plus robustes, à plus forte raison doivent elles influer sur les Malades & sur les maladies. On a remarqué depuis long-tems qu'une constitution de l'Atmosphère liâte les progrès des maladies épidémiques, sur-tout de la petite Vérole, tandis qu'une autre les retarde. Cette dernière maladie commence dans un tems à l'extrémité d'une Ville, & la ravage aussi-tôt d'un bout à l'autre; dans un autre, elle naît dans le centre, & s'éteint aussi-tôt. La peste même cesse, dès que le tems, qui étoit chaud & humide, devient froid & sec. La constitution du sang dépend de celle de l'air, & l'on sçait par expérience que la contagion produit différens effets, selon qu'elle trouve le sang différemment disposé. Il n'importe donc pas peu dans la méthode que je prescris, d'avoir égard à la constitution présente de l'air, aussi-bien qu'à celle qui a précédé.

Comme la froideur & la sécheresse de l'air, rendent les fibres extrêmement fortes & élastiques, & le sang épais & gluant, il est aisé de conclure, en sup-

posant toutes choses égales d'ailleurs, que les Malades, lorsque le tems est tel que je viens de dire, ont plus besoin de la saignée & la supportent infiniment mieux, que lorsque le tems est chaud & humide. Ils ont aussi un plus grand besoin de boissons, d'alimens & de remèdes délayans, émolliens & anti-phlogistiques; au lieu que dans le dernier cas, il leur en faut de cardiaques, de subastringens, & qui puissent résister à la putréfaction.

Il est certain que ceux qui ont la petite Vérole, crachent beaucoup moins par un tems froid & sec, que par un tems chaud & humide. Il faut donc dans le premier cas employer tous les moyens possibles pour délayer les humeurs, & faciliter la salivation, qui est si salutaire & si nécessaire dans cette maladie. Il arrive cependant quelquefois qu'elle devient trop abondante, & cela a lieu lorsque le tems est froid & humide, & le Malade sujet aux catharres. J'ai souvent vû la salivation commencer de si bonne heure, & continuer avec tant d'excès, que l'enveloppe commune de la langue, de la bouche & de la gorge en étoit ulcérée, ce qui causoit au Ma-

lade des douleurs cruelles, l'empêchoit de dormir & d'avalier, & le réduisoit aux abois. C'est ce qui fait que j'appréhende toujours une salivation prématurée, sur-tout lorsqu'elle est abondante & acrimonieuse.

Comme il y a certaines constitutions de l'air qui retardent la salivation, il y en a d'autres qui en occasionnent d'excessives & d'acrimonieuses. Il y a des catharres épidémiques qui ne consistent dans un tems qu'en une évacuation d'une mucosité ténue, moile & insipide; au lieu que dans un autre, la matière évacuée est si âcre & si abondante, qu'elle ulcère le nez & les lèvres, la gorge & les autres parties par où elle passe. Il y a toute apparence que la même constitution de l'air qui cause ces salivations excessives, produit aussi cette petite Vérole crue, crySTALLINE & indigeste, qui régné si souvent: car un air humide, épais & froid relâche non-seulement les vaisseaux, & jette dans le sang des vapeurs froides & nitreuses; il intercepte encore la perspiration, & amasse dans le corps une grande quantité de matières âcres & fereuses. C'est principalement dans ces sortes de saisons,

que la petite Vérole , dont je viens de parler , régné le plus. Celle qui est noire , petite , confluyente , avec peu ou point de salivation , régné lorsque les vents ont été long-tems au nord-ouest , & que l'air a été extrêmement chaud , ou extrêmement froid & sec. Cette observation ne nous indique-t-elle pas les régimes qui conviennent aux différentes saisons ?

Cette petite Vérole crystalline ou lymphatique ne vient jamais à parfaite maturité , la matiere reste crue , & ne compose jusqu'à la fin qu'une sanie purement aqueuse , les pustules se joignent ensemble , se confondent & forment de grosses vessies , lesquelles venant à s'ouvrir & à ronger la peau qui est autour ne forment qu'un ulcère continu. J'ai vû des Malades languir dans cet état pendant vingt ou trente jours , sans que la matiere ait cessé de couler , ce qui les a jetté dans un épuisement dont ils ne sont jamais relevés. Il arrive souvent qu'une grande partie de cette matiere crue & tenue passe dans le sang , & laisse un grand nombre de pustules molles , vuides & filiqueuses. Cet accident est suivi de ma

ladies terribles, qui finissent presque toujours par la mort du Malade. Les frissons convulsifs, la péripneumonie, le délire, la dysenterie, la syncope, &c. en sont les suites ordinaires. Néanmoins lorsqu'il se détermine par une diarrhée médiocre, ou par une évacuation abondante d'urine haute en couleur & pleine de sédiment, le Malade en échape souvent; au lieu que lorsque les déjections sont noires, sanguinolentes ou sanieuses, elles marquent pour l'ordinaire une mortification des intestins, sur-tout lorsque le bas ventre est enflé, douloureux & tendu. La dysurie est un symptôme fort dangereux, à moins qu'elle ne soit occasionnée par les vésicatoires. Si jamais les sueurs copieuses ont été utiles dans la petite Vérole, c'est dans celle-ci, & je leur ai souvent vû produire de très-bons effets.

Cette petite Vérole crue, sanieuse, indigeste, accompagnée d'un ptyalisme abondant, dans laquelle la peau & les pustules sont pâle ou livides, le pouls foible, l'urine tenue, crue & aqueuse, demande des remèdes chauds, tels que la poudre de contrayerve composée,

H v j

la myrrhe, le musc, le safran, le camphre, la thériaque, le mythridate, & la confection cardiaque. Ces substances sont extrêmement utiles pour hâter l'éruption des pustules, & pour cuire la matière, & on peut les donner dans du vin de Canarie mêlé avec le petit lait, dans la décoction rouge, dans un julep testacéux tempéré, ou dans une tasse de café, que l'on mêlera de tems en tems avec un peu de lait. J'ai connu plusieurs Malades qui s'en sont bien trouvés, ce qui ne paroîtra pas étonnant, lorsqu'on sçaura qu'il appaise la toux occasionnée par l'acrimonie de la fluxion.

Les opiates ne sont pas moins nécessaires dans le cas présent, & il convient de donner souvent au Malade la thériaque, l'élixir parégorique, ou la teinture thébaïque avec le diacodium, mais en une dose qui le calme sans l'assoupir. Cette méthode est la plus efficace & la plus sûre qu'on puisse employer dans les différentes espèces de Fièvres, une dose plus forte procure le sommeil en moins de tems, mais il fait infiniment moins de bien, & lorsqu'elle ne produit pas cet effet, le Malade tombe

dans le délire, ou dans un assoupissement dont on a toutes les peines du monde à le tirer. Les opiates données en trop forte dose causent un relâchement & une foiblesse universelle, qui ne cesse qu'à l'aide d'une nouvelle dose, ou de quelque cordial; leur effet est le même que celui des liqueurs spiritueuses, lesquelles produisent un délire ou un assoupissement passager, qui est bientôt suivi de foibleses, de tremblemens, & d'un abattement inexprimable. On ne peut sçavoir l'effet que produira une dose d'opium sur un sujet, qu'après en avoir fait l'essai. Quelques-uns sont tellement disposés, qu'ils se ressentent de la plus petite dose, au lieu qu'il y en a d'autres qui en prendroient une quatre fois plus forte sans s'en appercevoir. Il y a des gens qui supportent le diacodium, & qui se trouvent très-mal de l'opium; le plus sûr est donc de commencer toujours par des opiates modérés, & de les donner en petites doses.

On peut dire cependant qu'il n'y a point de remèdes qui incrassent les humeurs ténues & acrimonieuses, qui appaisent leur irritation & leur écoule-

ment, & qui meurissent les pustules avec tant d'efficacité que les opiates. En effet, lorsque les pustules sont nombreuses, on ne peut presque rien faire sans elles, sur tout vers l'état de la maladie, où elles sont extrêmement douloureuses; cependant lorsque la salivation est gluante & difficile, & la respiration courte & laborieuse, on doit en user avec précaution, & y joindre la gomme ammoniacque, l'oximel scillitique, &c.

On ne doit point épargner les vésicatoires dans cet petite vérole lymphatique ou cristalline, vû qu'enr'autres plusieurs bons effets, ils donnent jour à l'humeur morbifique acrimonieuse. C'est pour cette raison qu'on doit ouvrir avec la lancette les vessies que forment les pustules en se confondant. Il est inutile au reste d'en tirer la matière avec une aiguille d'or, comme Avicenne (4) le conseille; & toutes les précautions qu'on employe rendent les cicatrices plus difformes que lorsqu'on s'en remet à la nature. Le danger doit l'emporter

(4) *Avicenna Canon. Medic. Lib. IV. Cap. de Variolis, pag. 66. ex Edit. Pemplii.*

cependant sur cette considération, car outre que cette matière corrosive cause souvent une mortification, il en passe encore une partie dans le sang.

Je suis encore d'avis que l'on joigne aux remèdes alexipharmaques quelques diurétiques convenables, tels que le nitre, le sel de succin, l'esprit de nitre dulcifié, &c. car j'ai souvent observé qu'un écoulement copieux d'urine supplée au défaut des autres évacuations; s'il arrive lorsque la salivation commence à cesser, & que les pustules s'affaissent, il ne manque pas d'être salulaire; & cela étant, on doit le hâter par tous les moyens possibles. Un des meilleurs est de faire mettre le Malade à genoux, car tant qu'il reste couché, il n'a ni la volonté ni la faculté d'uriner; au lieu qu'il n'est pas plutôt levé, qu'il en vient à bout sans peine.

Il arrive souvent que la matière vérolique se jette dans les intestins, & cela d'une manière très-violente. On a vu une infinité d'exemples où une diarrhée critique a sauvé la vie des Malades, & la nature substitue même cette évacuation dans les enfans, à la salivation des adultes. On doit donc bien se

garder de l'arrêter trop-tôt, & lors même qu'elle est excessive, il ne faut point l'entreprendre qu'après avoir donné au Malade une ou deux doses de rhubarbe. On peut alors employer les astringens, les opiates, la décoction rouge, la décoction de Fracastor, la teinture de roses, &c. & au cas que ces remèdes ne produisent point leur effet, un lavement avec le diascordium ou la thériaque l'arrêtera infailliblement. On doit en général se contenter de la réprimer, sur-tout dans l'état, ou après, en observant de substantier le Malade avec des alimens fortifiens & médiocrement astringens.

Je ne me suis jamais apperçu que les acides végétales ou minéraux ayent été de quelque utilité dans la petite vérole crySTALLINE, mais j'ai éprouvé plus d'une fois leur efficacité dans la confluente accompagnée de pétéchies, dans laquelle la putréfaction des humeurs est infiniment plus grande, & la matière des pustules beaucoup plus fétide & sanieuse que dans la première, dont la sanie n'a que peu ou point d'odeur. Quoiqu'il y ait à peine une personne sur quatre qui échappent de la petite vérole confluente,

& à peine une sur mille, lorsqu'elle est accompagnée de taches noires, d'un écoulement d'urine sanguinolent, & d'autres hémorrhagies, on n'a pas laissé d'opérer quelquefois des prodiges avec les acides minéraux, les alexipharmiques astringens, & les préparations de quinquina, quoique les pétéchies fussent nombreuses, & les pustules noires, petites, confluentes, & même accompagnées de quelques degrés d'hémorrhagie. J'ai vû échapper quelques Malades dans de pareilles circonstances, à l'aide des méthodes que je viens de prescrire, mais je n'ai jamais vû aucun de ceux qui pissoient du sang en revenir, à moins que ce symptôme n'ait été manifestement causé par les cantharides. Cependant, comme cette espèce de petite vérole dure très-long-tems, & que le malade, si tant est qu'il prenne le dessus, reste plusieurs jours entre la vie & la mort, on doit, outre les remèdes susdits, le sustenter dans le dernier période de la maladie avec des alimens & des boissons analeptiques & antiseptiques, jusqu'à ce qu'il ait renouvelé sa peau comme le serpent. J'ai vû des Malades dans un état si pitoyable, que leur

guétison tenoit du prodige, & paroif-
foit être une véritable rélurrection.

Lorsque je recommande l'usage du
quinquina dans quelques espèces de pe-
tite vérole, je crois être fondé dans
mon sentiment, & ceux qui ne s'en
rappoient point à moi, peuvent con-
sulter là-dessus le Docteur Mead, (7)
le Professeur Monro, (8) & le Docteur
Wall. (9)

Je commence ordinairement par la
teinture alexipharmaque de quinquina,
dont j'ai donné la formule ci-dessus, après
l'avoir parfaitement aigrie avec l'élixir
de vitriol; après quoi je passe à sa dé-
coction, ou même à son extrait, s'il est
nécessaire. On doit pourtant bien se gar-
der de donner rien de pareil, lorsque la
respiration est laborieuse, le ventre
constipé, & l'abdomen dur & enflé, à
moins qu'on n'ait auparavant remédié à
ces symptômes. Il est bon d'observer que
la teinture alexipharmaque de quinquina
est particulièrement utile dans la
petite vérole lymphatique, & qu'on

(7) *De Variolis & Morbilib*, pag. 45.

(8) *Essais de Médecine*, vol. V. pag. 102.

(9) *Trans. Philosoph. num.* 486.

doit la donner aussi-tôt après l'éruption, pour hâter la maturation des pustules, le plus qu'il est possible. Il est certain que le quinquina hâte la digestion des matieres dans les ulceres. Morton (10) le donne non-seulement dans le déclin, mais même durant la maturation des pustules, au cas qu'il apperçoive quelque rémission, & cela toutes les trois ou quatre heures à la dose d'une dragme. Plusieurs Médecins l'ont imité durant plusieurs années avec beaucoup de succès.

Le danger n'est jamais plus grand & la cure plus difficile, que lorsque la petite vérole est parvenue à son état, ce qui arrive plutôt dans quelques espèces que dans d'autres; mais beaucoup plutôt dans la petite verole bénigne; car pour bien que les choses ayent été jusqu'à ce tems-là, on est surpris le septième, le neuvième, ou le onzième jour après l'éruption, de voir les choses changer tout d'un coup de face, & se terminer par des symptômes terribles. L'enflure du visage diminue tout d'un coup, le ptyalisme cesse, les pustules

(10) *De Variolis, Cap. lX. pag. 250.*

deviennent molles , leurs interstices pâles, livides , ou de couleur de cendre ; le Malade est saisi d'un frisson , & d'une Fièvre accompagnée de la difficulté de respirer , de foiblesses , de nausées , d'inquiétudes continuelles , de tremblemens , de soubresauts , du délire , &c. Tel est le changement qui arrive lorsque les pustules s'élèvent en grand nombre le premier , le second ou le troisième jour de la maladie ; lorsqu'après l'éruption , elles ne grossissent point & ne deviennent point rondes & pointues , qu'elles restent applaties , qu'elles s'étendent , ou ont une petite tache noire dans le milieu ; lorsqu'elles ne sont point entourées d'un cercle vermeil à leur base , qu'elles sont de couleur foncée. Le danger est encore plus grand lorsque l'urine reste pâle , crue & retenue , ou qu'elle le devient , & que les artères carotides & temporales battent considérablement. Le Médecin doit alors renouveler son attention , vû que quelques heures décident de la vie ou de la mort du Malade. Quoiqu'il soit difficile de prescrire des règles certaines dans une maladie aussi variée , je ne doute cependant pas que

les observations suivantes ne puissent avoir leur utilité.

Premièrement, lorsque l'enflure des mains ne succède point à celle du visage, ni celle des pieds à celle des mains d'une manière régulière, on doit regarder ce a comme un très-mauvais symptôme; car c'est là un transport régulier & critique des humeurs morbifiques sur ces parties, lequel arrive communément lorsque le ptyalisme commence à diminuer, & le visage à se désenfler. Dans ces sortes de circonstances, je suis d'avis qu'on applique des épipastiques aux poignets & aux chevilles du Malade, quelque tems avant que ces parties s'enflent; car ces remèdes déterminent non seulement les humeurs vers ces endroits, ils procurent encore leur écoulement. Je crois même qu'il est à propos de n'employer les vésicatoires qu'après avoir appliqué sur ces parties des cataplasmes ou des fomentations émollientes pour hâter ces tumeurs critiques. Baglivi (11) dit s'être servi avec succès d'éponges trempées dans des décoctions émollientes. Il arrive quelquefois

(11) *De Variolis & Morbilis.*

que la nature pousse la matière morbifique vers les extrêmités avec tant de violence, qu'il en résulte des inflammations, des tumeurs & des douleurs extrêmement aiguës. Les fomentations émollientes appaisent ces accidens, en relâchant les parties & en ouvrant les pôres.

J'ai recommandé il y a trente ans cette méthode, (12) & je l'ai depuis employée avec succès dans plusieurs occasions. La cessation prématurée des tumeurs critiques a toujours des suites funestes, comme on en a vû un exemple dans la goutte, si bien qu'on est souvent obligé de la fixer par des cataplasmes acrimonieux. Dans le cas susdit, les vésicatoires attirent non seulement la matière morbifique, ils l'évacuent encore. J'ai joint souvent les cantharides aux cataplasmes, & je connois plusieurs fameux Médecins qui appliquent des vésicatoires sur la plante des pieds de leurs Malades, pour peu qu'ils craignent pour leur vie.

Secondement, lorsque la Fièvre, le mal de tête, les nausées, les inquié-

(12) Transact. Philosoph. num. 390.

des ou l'assoupissement surviennent le sixième ou le huitième jour après l'éruption, & que le Malade est constipé, un simple lavement de lait, de suc & de sel ne manque presque jamais de le soulager. Ce remède est sur-tout nécessaire lorsqu'il fait des efforts inutiles pour aller à la selle; car les excréments étant endurcis par la chaleur & par le long séjour qu'ils font dans les intestins, s'accumulent dans le *colon* & dans le *rectum*, où comprimant le fond de l'aorte, les artères iliaques & le col de la vessie, ils empêchent le sang de descendre dans les extrémités inférieures, & l'obligent à se jeter dans la tête & dans la poitrine. Ajoutez à cela qu'ils suppriment l'urine, & empêchent la sortie des vents, des excréments & de l'urine, jusqu'à ce qu'on ait ramolli les excréments, & lubrifié les intestins, à l'aide d'un clystère. Je prévien's autant que je puis la constipation dans mes Malades, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes, & je leur fais ordinairement donner un clystère émollient tous les deux, trois ou quatre jours, après quoi je passe aux purgatifs, lesquels rafraîchissent le Malade, & hâtent l'effet des anodins. Ces

derniers n'opèrent souvent qu'après que le corps est déchargé, ou bien ils occasionnent un Coma.

Troisièmement, les anodyns sont presque toujours utiles, & même nécessaires dans la petite vérole, sur-tout à l'approche de la crise; & l'on doit toujours les employer, ne fut ce que pour appaiser les douleurs & l'inflammation que causent les pustules; car si un seul bouton cause tant d'inquiétudes, que fera-ce de dix milliers de pustules qui s'élèvent sur la peau! Les douleurs & les inquiétudes sont néanmoins un très-bon symptôme, & c'en est un fort mauvais lorsque la peau ni les pustules ne deviennent ni enflammées, ni douloureuses, vû que cela indique l'affoiblissement des facultés vitales, le défaut de circulation dans les vaisseaux capillaires, & un engourdissement universel. J'ajouterai à ce qui précède, qu'il est à propos, sur-tout vers l'état, de donner des opiates au Malade vers le soir avant le redoublement, & même en fortes doses, sauf à les réitérer, si le besoin l'exige. Le diacodium suffit, à moins que les Malades ne soient extrêmement jeunes. On doit augmenter la dose à l'approche

l'approche de la nuit avant l'arrivée de la crise, pour calmer l'agitation qui a coutume de survenir la nuit suivante; car, comme Hippocrate (13) l'observe judicieusement, la nuit qui précède la crise est extrêmement fâcheuse dans les Fièvres. Lorsque le Malade a la Fièvre, il convient de lui donner l'opiate avec quelque acide, ou dans quelque potion saline; & s'il est foible & abbattu, avec la thériaque, ou avec quelque substance alexipharmaque.

Quatrièmement, si lorsque la Fièvre de la suppuration approche, le pouls est fréquent, dur & fort, le battement des carotiques excessif, si la chaleur augmente, si la respiration devient laborieuse, si le Malade a un mal de tête aigu, & qu'il tombe dans la phrénésie, il faut le saigner aussi-tôt, autrement il est perdu. Il est bon de sçavoir que dans ces circonstances, le sang est extrêmement gluant, & aussi écumeux que dans la plus forte pleurésie. Rien ne prouve mieux son état inflammatoire, que les ophthalmies, les squinancies, les péripleumonies, les rhumatismes.

(13) Aphorism. 13. sect. 11.

mes, & les inflammations externes qui surviennent.

Cinquièmement, lors au contraire que le pouls est foible, le Malade abbatu, les pustules pâles, affaïssées ou livides, les extrémités froides & pâteuses, on ne sçauroit trop donner de cordiaux au Malade, ni lui appliquer trop de vésicatoires. Le vin chaud, produit des effets étonnans dans ces circonstances; ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Sixièmement, la salivation diminue pour l'ordinaire vers la fin du troisième période de la petite vérole, & la matière devient si épaisse & si gluante, qu'elle a toutes les peines du monde à sortir, si bien que le Malade court risque d'être étouffé à chaque minute, à moins qu'on n'en facilite l'évacuation avec des gargarismes, des injections, &c. Je ne connois point de meilleurs gargarismes dans ce cas, que le cidre & le miel, le vinaigre, l'eau & le miel, ou l'oxymel scillitique, avec quelque peu de nitre ou de sel armoniac crud. On peut aussi employer la moutarde dans les gargarismes, lorsqu'on a besoin d'un plus fort irritant. Les acides végétales sont beaucoup plus savoneux & détersifs que l'es-

prit de vitriol, & je m'étonne qu'on ne les employe pas plus souvent. Il arrive souvent que ces moyens deviennent inutiles, & qu'on est obligé de recourir à l'émétique. Sydenham se sert en pareil cas du vin beni à la dose d'une once & demie. On peut en employer de plus doux & d'aussi efficace, & il arrive souvent que l'oxymel scillitique opère l'effet qu'on desire, en même tems qu'il facilite l'expectoration & la perspiration; il a de plus cet avantage qu'il procure l'écoulement des sels & des urines, lequel est souvent défectueux dans ce tems là. Lorsque le cas est pressant, on peut en hâter l'effet, avec la décoction ou l'infusion d'ipécacuanha. J'ai eu souvent le courage d'employer ce remède pour dernière ressource, au risque de perdre ma réputation, & il m'a heureusement réussi; mais il m'est aussi quelquefois arrivé de la perdre avec le Malade. J'aime cependant mieux, suivant l'avis de Celse, hazarder un remède douteux que de laisser périr mon malade sans secours. Le Malade a souvent la langue & la gorge couvertes d'une pellicule épaisse, tenace, blanchâtre ou brune, & pour l'ordinaire l'œsophage

& la trachée artère sont dans le même état. Il n'y ni émétique ni gargarisme qui puisse la dissiper, & ce symptôme est d'autant plus mauvais, qu'il est occasionné par le défaut de sécrétion dans les glandes de ces parties.

La tenacité extraordinaire qu'on remarque dans la mucosité de la bouche, de la gorge, &c. vient souvent de ce que le Malade ne boit pas assez, en quoi il fait d'autant plus mal, que la boisson est absolument nécessaire pour entretenir la salivation, pour remplir les pustules, pour balayer les sels morbifiques acrimonieux, & pour fournir aux vaisseaux des fluides plus salutaires. Comme le Malade ne peut avaler aucun aliment solide, il faut absolument lui en donner de liquides. Dans la petite Vérole confluente, il faut absolument boire ou mourir. Le petit lait aigrelet, *Decoët. Lusitan*, le gruau, le vin du Rhin, ou le vin blanc de France trempé, le cidre & l'eau, sont ce qu'on peut employer de mieux, & dans les cas où il survient des pétéchies ou des hémorrhagies, il faut lui donner de la teinture de roses, ou du vin rouge trempé avec quelque acide.

Enfin, lorsque l'incrustation est parfaitement formée, & que la salivation diminue, il faut s'attacher à procurer quelques autres évacuations; car comme rien ne transpire à travers la peau, à cause de la croûte dont elle est couverte, le pus & la sanie se corrompent de plus en plus, passent dans la masse du sang, entretiennent & augmentent la Fièvre seconde.

Lorsqu'on peut entretenir la salivation & procurer une évacuation copieuse d'urine bien cuite dans ce période, les choses vont passablement bien; mais il arrive souvent qu'elles cessent tout à coup, ce qui jette le Malade dans un très-grand danger. Il faut dans ce cas employer tous ses efforts pour renouveler ces évacuations, augmenter le nombre des vésicatoires, donner au Malade un clystère laxatif & émollient, & ne point épargner l'oxymel scillitique, le lait ammoniac, &c. pour faciliter l'expectoration.

Il convient aussi que le Malade change de linge; car, comme il est extrêmement sale, il corrompt l'air de l'appartement & le rend si mal sain, que les

personnes les plus robustes ont peine à les supporter. Non-seulement il nuit à la respiration, mais s'insinuant continuellement dans la masse du sang, à travers les pores de la peau, les poumons, &c. il les corrompt à un point extraordinaire. On ne sçauroit croire le bien que l'on procure au Malade en renouvelant l'air de sa chambre, en ouvrant les portes & les fenêtres, & en lui faisant changer de linge, il reçoit une nouvelle vie, pour user de ses expressions, car l'air est l'aliment de la vie. Rien au contraire n'est plus dangereux que de le confiner dans un mauvais air, & je ne sçauois approuver la coutume qu'ont quelques personnes de mettre plusieurs malades à la fois dans la même chambre. Comme il est rare que tous reposent à la fois, ils se nuisent les uns aux autres, sans compter que la puanteur qui s'élève de leurs corps, les pleurs & les cris qu'ils jettent, les tient dans une inquiétude continuelle. On a beau dire, le Malade ne risque rien à changer de linge, pourvu qu'on ait la précaution de le chauffer auparavant. Je n'approuve pas qu'on fasse porter sa chemise à une autre per-

sonne, on peut la sécher autrement, & je craindrois que la perspiration ou la sueur ne la souillât.

Mais en voila assez sur cette matière : je reviens à la question de l'évacuation, pour passer ensuite à quelques observations sur l'usage des purgatifs dans la Fièvre seconde de la petite Vérole.

Lorsque la salivation est régulière, les pustules bien nourries, que l'enflure du visage des pieds & des mains survient à tems; que le Malade goûte un sommeil tranquille, & respire librement, toutes choses vont bien, & la nature exerce parfaitement ses fonctions; il faut donc la seconder, & non point la troubler. Dans ces sortes de circonstances, je m'abstiens même des lavemens, quand même le Malade seroit constipé depuis plusieurs jours, jusqu'à ce que la croûte soit entièrement formée. Ils sont alors extrêmement utiles pour le disposer aux purgatifs, dont on ne peut absolument se passer.

Il survient & même presque toujours dans la petite Vérole confluente, durant ce période, ou avant, une seconde Fièvre plus ou moins forte, laquelle est occasionnée, partie par la

réforption de la matière des pustules externes & internes, partie par la suppression de la perspiration, & partie par les matières putrides qui se sont amassées dans les intestins. Ces matières ne peuvent être que très-abondantes, vû qu'une partie de la matière morbifique, que les glandes de la bouche, de la gorge, &c. ont séparée, passe dans le ventricule, & l'autre partie dans les intestins. Car, comme il en sort alors une moindre quantité par la transpiration, il doit s'amasser une plus grande quantité d'humeurs dans les intestins; personne n'ignorant qu'une évacuation augmente à proportion qu'une autre diminue, & qu'il y a une étroite correspondance entre la peau & les intestins. Ajoutez à cela la matière purulente des pustules qui peuvent se trouver dans l'estomac & les intestins. Il doit donc y avoir un amas considérable de matière putride dans les premières voies, laquelle acquérant une violence proportionnée à son séjour, & passant continuellement dans le sang par les vaisseaux absorbans des intestins, entretient la Fièvre, dans le tems que la nature s'efforce de l'éteindre. Doit-on l'y laisser,

ou l'enchaîner ? La réponse est évidente. On voit que la nature s'efforce de l'évacuer elle même dans les adultes & dans les enfans , en leur procurant une diarrhée qui tient lieu de ptyalisme. Ne nous montre-t-elle pas les moyens nécessaires pour la soulager dans cette conjoncture ? En effet quelle quantité de matière putride & fétide ne rendent pas les Malades , après un lavement ou une purgation dans le milieu ou dans le déclin de leur maladie ? Cette masse se corrompt de jour à autre dans les intestins ; acquiert une si grande acrimonie , qu'elle les corrode à la fin , ou les irrite à un tel point , qu'il en résulte une diarrhée ou une dysenterie , dans le tems qu'on appréhendoit de l'exciter par un léger purgatif.

Si donc la nature ne peut , ni par elle même ni par les secours de l'art empêcher la matière morbifique de se jeter sur les parties vitales , & qu'elle soit à la veille de succomber sous son poids dans le cas d'un pareil transport ; si elle court le même risque lorsque l'enflure du visage & des mains vient à diminuer , & la salivation à cesser , n'est-il pas à propos d'évacuer la matière peccante par

quelques autres couloirs , entr'autres par les intestins qui son infiniment plus susceptibles de cette évacuation que les pores de la peau , les conduits urinaires ou salivaires ? Pour moi je suis d'avis , lorsque la salivation cesse , qu'on lui substitue quelque autre évacuation , & qu'au cas que l'usage des opiates en ait occasionné une trop abondante , on la modère au moyen d'un lavement ou d'un léger purgatif.

On m'objectera que cette méthode tend à déterminer les humeurs peccantes de l'habitude extérieure sur les parties vitales. Mais , je réponds à cela , que la purgation est absolument nécessaire après que l'incrustation est formée & la matiere morbifique digérée , du moins autant qu'elle le peut être (car elle ne l'est jamais parfaitement dans la petite Vérole crySTALLINE ;) qu'elle est sur-tout utile , lorsqu'il est déjà survenu une métastase peu favorable de la matiere morbifique , à laquelle on ne peut remédier autrement , qu'elle supplée à une évacuation critique qui a été supprimée , & que la nature exige absolument cette espèce d'évacuation ; qu'il n'y a point d'autre méthode de délayer cette ma-

tiere putride des intestins & que toutes les fois qu'il y a une grande quantité de matiere corrompue dans les premières voyes, il en résulte une Fièvre: Temoin les Fièvres vermineuses, bilieuses, &c. qui ne cessent qu'au moyen du vomissement & de la purgation; enfin que tout le monde convient de la nécessité dont il est de purger les Malades à la fin de la petite vérole, sans quoi elle ne manque pas d'être suivie de furoncles, de parotides, d'ulcères malins, de la carie des os, de la corruption des poulmons ou d'une consomption.

Lorsque je recommande la purgation dans la Fièvre seconde de la petite vérole, j'entends que l'on commence toujours par les cathartiques, les plus doux. Les purgatifs drastiques, composés avec la scammonée & l'aloës, &c. ne valent rien qu'après que la Fièvre a diminué: on peut alors en employer de plus forts en y joignant quelque peu de calomel. Je suis convaincu que l'usage inconsidéré des purgatifs chauds, au commencement de la petite vérole, que le non-usage des anodins après les purgatifs, joint au peu de soin qu'on a eu du Ma-

lade durant leur opération a souvent eu des suites funestes : mais je suis persuadé que la purgation dans la Fièvre seconde , pratiquée comme je viens de dire est extrêmement utile, & j'en ai plusieurs exemples.





DISSERTATION

SUR

LES PLEURESIES

ET

LES PERIPNEUMONIES.

CHAPITRE PREMIER.

*Du pouvoir qu'on les Vents & les
Saisons de produire ces maladies.*

COMME les Pleurésies & les Pé-
ripneumonies ont été de tout tems
extrêmement communes, Hippocrate
s'est beaucoup plus étendu sur leur sujet
que sur aucune autre maladie aiguë. Ses
observations sont extrêmement justes,
& méritent d'être lues de tous les Mé-

decins. Il observe entr'autres choses (1) que les vents du Nord causent des maux de poitrine, de côté & de poumons, & ceux qui sont venus après lui ont reconnu la vérité de cette observation. Ce n'est pas que les pleurésies & les péripneumonies ne regnent aussi dans d'autres tems, puisque les dernières succèdent souvent à d'autres Fièvres aiguës : mais il est certain que ces deux maladies sont beaucoup plus fréquentes ; lorsque le tems est froid & sec, & qu'il regne des vents du Nord & d'Ouest pendant un tems considérable.

Voici les effets que produisent les vents froids & secs sur le corps humain. Ils resserrent l'habitude extérieure, ils dessèchent & rident la peau, ils obstruent les pores, interceptent la perspiration, ou du moins ils ne laissent sortir que la partie la plus tenue des humeurs. Ils rendent le système fibreux plus fort, plus ferme & plus élastique, & l'action des vaisseaux sur les fluides plus puissante, ce qui augmente la circulation, la chaleur & l'activité des esprits. Les globules sanguins devien-

(1) Aphorism. 5. sect. 3.

nent plus denses, plus compactes & plus nombreux, & la masse des humeurs plus tenace. A quoi l'on peut ajouter que comme l'air froid & sec est presque toujours pesant & élastique, il coopère en comprimant le corps avec la froideur & la sécheresse de ses qualités & augmente leurs effets. Il est constant, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que le sang dans une pareille constitution de l'atmosphère, est plus dense & plus gluant que dans un tems chaud & humide, & que les Astmatiques souffrent infiniment plus, lorsqu'il regne des vents du nord, que lorsqu'il regne des vents du midi.

Cependant ces effets ne sont point incompatibles avec la santé, d'où vient que Celse (2) faisant le dénombrement des maladies produites par les vents septentrionaux, dit : *sanum tamen corpus spissat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Mais hélas ! les hommes sont si foibles & si fragiles, qu'ils n'ont qu'un pas à faire pour tomber de la santé la plus parfaite dans les plus grandes infirmités :

(2) Lib. II. Cap. 1.

car ce sang riche & épais étant agité par l'action des vaisseaux, acquiert une si grande viscosité, qu'il ne sçauroit plus circuler dans les dernières ramifications des artères, d'où naissent des obstructions & des inflammations, surtout lorsqu'on commet quelque erreur dans la diette ou l'exercice, que la perspiration vient à être interceptée, ou qu'il survient des altérations dans l'air qui raréfient les humeurs avant d'avoir eu le temps de relâcher les vaisseaux. C'est ce qui fait, pour le dire en passant que ceux qui ont des cors, qui ont eu quelque partie fracturée, ou qui ont reçu des blessures, s'en ressentent toutes les fois que le tems vient à changer, & cela parce que la capacité des vaisseaux capillaires a diminué, & que leur tunique est devenue plus épaisse. Les fomentations émollientes apaisent aussitôt ces douleurs, en élargissant & en relâchant les vaisseaux. Les bonnes femmes sçavent que le meilleur moyen d'apaiser la douleur des cors, est de les tremper dans l'eau chaude. Cette méthode a lieu pareillement dans les douleurs de côté qui subsistent des années entières après des pleurésies ou des

pleuropneumonies. Ces douleurs sont occasionnées par le rétrécissement des vaisseaux & par l'adhésion des poumons à la plèvre, & il arrive souvent, lorsque le sang vient à se raréfier, ou le tems à changer, qu'elles réveillent la maladie, & assujettissent pour toujours les Malades à des rechûtes.

Il est vrai que les personnes qui ont le sang gluant & les fibres fortes, sont sujettes à des maladies inflammatoires de toute espèce dans toutes sortes de saisons; mais il n'est pas moins certain qu'il y a des constitutions de l'air plus propres que d'autres à enflammer le sang, & produire des inflammations dans certaines parties du corps plutôt que dans d'autres. Car, lorsque la froideur de l'air resserre l'habitude extérieure, ride la peau, & ferme les pores, le sang se jette en plus grande quantité sur les parties vitales, particulièrement sur les poumons, lesquels, par la vaste étendue de leur surface interne (qui excède de beaucoup celle de la (3) peau) sont destinés par la na-

(3) Voyez la Statique des végétaux du Docteur Hales.

ture à seconder l'évaporation qui se fait à travers la peau de l'humidité acrimonieuse & superflue du sang; de manière que lorsque les pores de la peau sont obstrués, le défaut de perspiration est compensé par l'évaporation qui se fait à travers les poumons.

On remarque en effet qu'on n'a pas plutôt pris du froid, que les poumons sont affectés de la toux & d'une évacuation copieuse de matière ténue, laquelle est souvent très-incommode. Que si ce froid continue à s'insinuer dans les poumons, il resserre leur membrane interne, il obstrue leurs conduits excrétoires, & empêche l'évaporation de la matière qu'ils contiennent. A quoi l'on peut ajouter que l'air affectant par sa froideur le sang renfermé dans les cellules & les vésicules des poumons, est capable de le geler, ou du moins de le condenser à un point extraordinaire. Ce n'est pas la première fois que le froid a causé une stagnation subite & absolue du sang dans les poumons, & tué le sujet sur le champ. Les vents froids affectent & resserrent quelquefois la peau des mains, des bras & du visage au point de la desse-

cher, de l'ouvrir & de l'ulcérer. Pourquoi donc ne produiroient-ils pas le même effet sur la membrane tendre & délicate de la trachée-artère, des bronches, &c.? je n'en veux d'autres preuve que la toux, l'enrouement, &c. qui surviennent lorsqu'on respire un air trop froid. Ce même air affecte souvent le pharynx & le larynx au point d'y causer des tumeurs & des inflammations violentes.

On conçoit donc aisément que lorsqu'il vient à passer une trop grande quantité de sang épais & gluant dans les poumons, dans le tems que leurs vaisseaux sont retrécis & les conduits excrétoires des glandes de la trachée-artère, des bronches, &c. obstrués, il doit nécessairement en résulter des inflammations péripneumoniques.

La viscosité du sang, qui est la suite naturelle de la froideur & de la sécheresse de l'air, dispose non-seulement aux inflammations & aux péripneumonies, mais encore au pleurésie. Car comme les artères répandues sur les parties, membraneuses sont extrêmement déliées, elles ne peuvent manquer d'être obstruées par un sang épais &

gluant. Ce qui fait que les rhumatismes sont extrêmement communs dans ces sortes de saisons, c'est que les parties membraneuses des muscles sont enflammées par le sang dont je viens de parler. Comme la plèvre est une membrane fort étendue & parsemée d'un nombre infini de petites artères, sçavoir, les ramifications des artères intercostales, lesquelles naissant à peu-près à angles droits de l'aorte, reçoivent la partie la plus gluante du sang comme la plus légère, (la plus pesante passant près de l'axe de la grande artère,) on ne doit point être surpris qu'elle soit si sujette aux obstructions qui naissent de la viscosité inflammatoire du sang. Les muscles intercostaux & le périoste des côtés, qui reçoivent une partie du sang en conséquence de la même distribution des artères, y sont aussi fort sujets.

De-là vient que les pleurésies & les péripneumonies sont extrêmement communes, & même épidémiques dans les temps froids & secs, & endémiques dans les lieux élevés & exposés aux vents de nord-ouest. Il est pourtant vrai de dire que les pleurésies, proprement

dites, sont très-propres à causer des péripneumonies, & cela arrive souvent pour les raisons qu'on verra dans la suite. Aussi voit-on plus de pleurésies compliquées avec des symptômes péripneumoniques, que de vraies pleurésies; & c'est ce qui a obligé les Modernes à donner à cette maladie composée le nom de *pleuropneumonie*.

Comme ces deux maladies sont souvent compliquées, les Anciens & les Modernes les ont entièrement confondues, attribuant indifféremment les mêmes symptômes à l'une & à l'autre, quoiqu'elles different essentiellement, tant à l'égard de leur siège, qu'à l'égard de leurs symptômes. Cælius Aurelianus (4) nous apprend que les Anciens ont été fort partagé, sur le siège de la Pleurésie, les uns la plaçant dans la plèvre proprement dite; les autres dans les poumons & dans ses membranes. Ces deux opinions ont eu leurs Partisans parmi les Modernes; mais je me flatte que les remarques suivantes ne laisseront rien à désirer, tant sur la nature de ces maladies, que sur la méthode de les guérir.

(4) *Lib. II. Cap. 16.*

CHAPITRE II.

De la Péripleumonie & de la Pleuopleumonie.

LA Péripleumonie, en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue, est si commune, soit qu'on la considère comme une maladie primitive, ou comme une suite de quelque autre, que les Médecins ne sçauroient étudier sa nature avec trop de soin. Comme elle affecte un des principaux organes de la vie, elle est souvent très-dangereuse, & demande différens traitemens dans ses différens degrés. Chacune de ses espèces exige une attention particulière & une méthode qui lui soit propre.

Car la peripleumonie qui naît d'une inflammation violente des poumons, en conséquence d'un sang épais & gluant qui obstrue plusieurs des artères pulmoniques & bronchiales, diffère entièrement de l'obstruction des poumons qui est causée par une matière pesante,

visqueuse & pituiteuse, & demande un traitement tout différent. Les Modernes donnent à cette dernière maladie le nom de *fausse péripneumonie*. Elle demande une autre méthode que celle qui provient d'une fluxion de matière âcre & tenue sur les poumons.

Elles ont cependant plusieurs symptômes communs, entr'autres, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, & la Fièvre. C'est de ces symptômes que la péripneumonie tire sa dénomination, quoiqu'elle soit d'une nature toute différente, & qu'elle exige un traitement différent. Car dans le premier cas, il faut plusieurs saignées copieuses pour ralentir la vitesse du sang & diminuer sa quantité, sans compter les alimens & les remèdes rafraîchissans, délayans & humectans. Dans le second il faut d'abord tirer quelque peu de sang au Malade, pour empêcher le progrès de l'obstruction, & faire place aux liqueurs atténuantes, incisives & délayantes; mais lorsque la saignée est trop abondante, on affoiblit le Malade & non point la maladie, qui demande des atténuans, des détersifs, des expectorans, de vomitifs, des pur-

gatifs & des vésicatoires, que je crois tout à fait pernicieux dans le premier cas, si ce n'est sur le déclin de la maladie. Le troisième cas demande aussi la saignée pour arrêter le progrès de l'inflammation, mais on doit y joindre les remèdes adoucissans & lubrifiens, avec quelques doses d'opiates; lesquelles ne valent rien dans le second.

On doit aussi avoir égard aux différens degrés de la maladie, & aux différens symptômes qui l'accompagnent. Car, quoique la saignée soit absolument nécessaire lorsque l'inflammation des poumons commence, s'il arrive cependant après la seconde ou la troisième saignée que le Malade rende par haut une matiere bien cuite & sanguinolente, on doit la discontinuer, autrement on l'affoiblit sans nécessité & on supprime l'expectoration, ce qui ne manque pas de lui causer la mort. Dans le cas où le Malade rend une quantité considérable de sang ténu, vermeil & écumeux, il faut le saigner de nouveau, calmer la toux avec des opiates rafraîchissantes, telles que le Diacodium ou autres semblables, & ne point épargner les acides & les incrassants.

La

La saignée au contraire ne vaut rien lorsqu'il rend une matiere ténue, corrompue & noirâtre, car c'est là un signe de la malignité du mal, aussi-bien que de la dissolution & de la putréfaction du sang. En un mot, la maladie est toute autre lorsque l'inflammation commence, que lorsque la matiere est cuite, ou qu'elle suppure. Examinons la chose plus en détail.

Lorsqu'une personne qui se portoit bien, vient à être saisie d'un frisson violent, d'une Fièvre brulante, d'une oppression de poitrine, d'une difficulté de respirer, & de la toux, au sortir d'un violent exercice, d'une débauche, ou pour avoir pris du froid, il faut la saigner aussi-tôt, & ne point ménager l'ouverture. Plus le Malade est fort & pléthorique, plus aussi on doit lui tirer du sang, observant néanmoins d'en arrêter le cours si on apperçoit en lui le moindre signe de défaillance. Le moyen de la prévenir est de le saigner couché. On remarque en général que les personnes grasses & replètes ne supportent pas si bien la saignée que celles qui sont maigres & nerveuses, parce que leur sang contient un moindre nombre de

parties rouges, & que leurs vaisseaux font moins élastiques. On doit aussi avoir égard à l'âge & à la corpulence du Malade, car il y auroit de la folie à vouloir tirer autant de sang à un nain qu'à un géant. La saignée ne convient ni aux jeunes gens ni aux vieillards quoiqu'elle soit quelquefois nécessaire aux uns & aux autres.

Sanctorius nous apprend que le corps, à l'approche des Fievres, devient plus pesant & plus plétorique. Les frissons procèdent de la viscosité du sang qui croupit dans les extrémités des arteres capillaires, comme il paroît par la couleur pâle & livide des ongles, des lèvres, &c. & cette viscosité augmentant de jour à autre, diminue la perspiration & augmente la quantité des humeurs. La violence de la Fièvre est toujours proportionnée à celle du frisson, & cette observation peut nous guider dans la saignée, car plus le frisson est violent & de longue durée, plus la Fièvre est forte & le sang gluant.

Supposé que la premiere saignée n'apaise point les symptômes dont on vient de parler, on la réitérera au bout de huit, dix ou douze heures, & même

plutôt, au cas qu'ils viennent à augmenter, sur-tout si la Fièvre, l'anxiété, la difficulté de respirer augmentent ou continuent avec la même violence, & que le sang soit ferme & épais, ou couvert d'une pellicule épaisse & jaunâtre. Cette pellicule ne paroît souvent qu'à la seconde ou troisième saignée, quoique les symptômes indiquent une inflammation excessive, soit parce que l'ouverture est trop petite & la bande trop ferrée, soit parce que la peau se replie sur l'ouverture, & empêche le sang de sortir de plein jet.

Cette apparence du sang, jointe à la violence du pouls, nous obligent de continuer la saignée jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre & plus aisée. Mais si le sang est plus fluide & sans aucune pellicule, & que le pouls s'affoiblisse à proportion que le sang diminue il faut y renoncer & tenter d'autres moyen. Une pellicule mince & bleuâtre sur le sang, avec une espèce de gelée molle & verdâtre au-dessous, (le *Cruor* lui même étant livide & mol avec une sérosité trouble, verte ou rougeâtre) indique la dissolution & l'acrimonie du sang, de même que le danger

d'une trop forte saignée. Il y a plus, un sang extrêmement vermeil, tenu, fluide, qui ne donne presque point de sérosité après avoir reposé quelque tems, quelque beau qu'il paroisse aux personnes sans expérience, est bien éloigné d'être aussi louable qu'ils se l'imaginent, & annonce généralement, sur-tout dans la maladie en question, le progrès de la putréfaction & de l'acrimonie. En effet, lorsqu'on mêle de l'esprit de corne de cerf, ou du sel ammoniac, avec le sang d'une personne saine, tandis qu'il est encore chaud, il devient extrêmement vermeil, ne donne que peu ou point de sérosité, quelque tems qu'on le garde, & reste à demi fluide. Il est bon de sçavoir que l'usage immodéré de l'esprit de corne de cerf dissout le sang & cause des hémorrhagies excessives, ce qui doit apprendre à ceux qui en usent à être plus modérés sur cet article.

La force & la vitesse du pouls dans les péripneumonies indiquent toujours le besoin de la saignée, du moins jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre, & l'expectoration plus louable. Mais il arrive souvent que le pouls

même dès le commencement, paroît obscur & oppressé, irrégulier, lent & quelquefois intermittent, en même tems que le Malade se plaint d'une foiblesse & d'une oppression considérable, qui paroissent devoir détourner de la saignée, quoique l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, l'anxiété & la chaleur qui se fait sentir dans les viscères, la demandent. Ces contrariétés embarrassent souvent les jeunes Médecins; mais ils doivent faire attention que cet épuisement subit des forces & des esprits, & cette foiblesse du pouls, ne viennent point du défaut de sang, la maladie ne pouvant point avoir épuisé dans l'espace de quelques heures, ou d'un jour ou deux le fluide vital à un point considérable. Ce n'est point le défaut de sang, mais plutôt sa trop grande abondance qui occasionne les symptômes dont nous parlons; car les vaisseaux sanguins étant surchargés d'humours & distendus au-delà de leur ton, ne peuvent agir avec une force suffisante. L'équilibre venant à cesser entre les solides & les fluides, les vaisseaux ne poussent plus le sang avec la force qui convient, & il en est d'eux, à cet

égard, comme du piston d'une seringue, qui ne peut plus agir lorsqu'il est trop chargé. De là ces foiblesses lousines, occasionnées par le défaut de circulation, ces stagnations, ces concrétions & ces autres fâcheux symptômes qui mettent le Malade au tombeau, à moins qu'on ne les previenne par la saignée. C'est elle qui diminuant la trop grande quantité du sang, rétablit l'équilibre entre les solides & les fluides, facilite l'action des conduits musculaires sur les humeurs qu'ils contiennent, & rétablit la circulation dans son premier état. Tout cela tend à atténuer le sang, à faciliter la secretion des esprits animaux, & à augmenter l'action du cœur & des vaisseaux. La saignée fortifie donc la nature, loin de l'affoiblir; cela est si vrai, qu'on n'a pas plutôt saigné les sujets pléthoriques dont le pouls étoit oppressé, qu'il reprend sa première vigueur.

Il y a certaines péripneumonies violentes dans lesquelles les deux lobes des poumons sont considérablement enflammés & obstrués; dans ce cas le Malade tombe dans des foiblesse excessives, & dans des anxiétés inexprimables, il a

la poitrine oppressée, le pouls petit, foible & capillaire, le froid s'empare des extrémités, il survient des frissons gluantes, froides & partielles, les yeux sont étincellans, fixes & enflammés, son visage est bouffi & presque livide, il tombe dans l'assoupissement & dans le délire, & quelquefois dans une paralégie complète.

Ces symptômes sont à la vérité extrêmement dangereux, mais ils sont moins causés par le défaut de sang, que par la manière irrégulière dont il circule & se distribue dans le corps. Car, comme les branches de l'artere pulmonaire sont obstruées, le sang s'amasse dans les poumons, & ne peut plus passer du ventricule droit du cœur dans le gauche, de manière que l'aorte ni ses branches ne recevant point assez de sang pour fournir aux besoins de l'économie animale, la circulation cesse entièrement & le Malade meurt. L'ouverture des cadavres confirme ce que j'avance, car l'on a trouvé les poumons de ceux qui sont morts dans ces circonstances entièrement remplis d'un sang caillé, rouge, dur & comme charnu, ou plutôt de la couleur & de la con-

istance du foie, & si pésant, qu'il se précipitoit au fond de l'eau après avoir été coupé par petits morceaux. (1) Il ne reste dans ce cas d'autre remède pour sauver le Malade que de le saigner promptement, autrement sa perte est inévitable. J'ai quelquefois vû la saignée des deux bras à la fois produire des effets surprenans, lorsqu'on a sçu la ménager comme il faut & l'employer à tems.

Il y a cependant quelques espèces de péripneumonies incompatibles avec la saignée, ainsi que de sçavans Médecins l'ont observé. J'ai remarqué la même chose dans plusieurs péripneumonies épidémiques, particulièrement sur la fin de l'année 1745, & au commencement de 1746. (2) J'en ai traité une entr'autres, dans laquelle après la seconde saignée, & quelquefois même dès la première, le pouls & les forces des Malades diminuoient à un point étonnant; ils tomboient dans une espèce de Fièvre nerveuse, accompagnée

(1) *Vide Hoffman. de Febris pneumonicis, obs. 1.*

(2) *Vide Obs. nostr. de Aëre & Morb. epidem. vol. 11.*

de tremblemens & de foubresauts des tendons, de sueurs excessives, ou d'une diarrhée atrabilieuse, de la noirceur de la langue, d'un coma ou d'un délire, quoique la force du pouls, la douleur, la toux & l'oppression paroissent la demander par leur violence. Le sang étoit rarement gluant, communément vermeil, mais d'une consistance lâche & molle, ou d'une couleur extrêmement foncée & couvert d'une pellicule mince, bleuâtre ou verdâtre, sous laquelle étoit une gelée molle & verdâtre & un cruor d'un noir livide au fond. Quelquefois la pellicule étoit plus épaisse, mais d'un rouge pâle comme celui de la cornaline ou de la gelée de groseilles. J'ai souvent remarqué cette dernière apparence dans les pleuropneumonies vraies. Toutes les fois que le sang est ainsi dissout, je réitère la saignée avec beaucoup de circonspection, sur-tout si je m'apperçois que le pouls ou les forces du Malade diminuent, quand même l'oppression, & la douleur sembleroient l'exiger. C'est sur de pareilles observations que Lancisi & Baglivi après lui, défendent de réitérer la saignée, lorsque le sang n'a point de pel-

licule à la seconde saignée : *Dans la pleurésie , la péricneumonie &c...C'est un mauvais signe , lorsqu'il ne se forme pas une pellicule blanche sur la superficie du sang qu'on a tiré : c'est un bon signe , au contraire , si elle commence à paroître à la seconde saignée ; mais si elle ne paroît pas à la seconde saignée , qu'on se garde bien d'en faire une troisième , ce seroit donner la mort au Malade.* Cap. de Pleuritid. J'adopte avec Baglivi la premiere & la derniere partie du prognostic , ayant toujours observé que la couleur vermeille du sang , tiré au commencement des Fièvres péricneumoniques , est d'un mauvais augure , car c'est une preuve que le sang est dissout , ou que le sang inflammatoire croupit dans les artères pulmonaires , & qu'il n'y a que la partie la plus serrée & la plus ténue qui fuit & passe dans le ventricule gauche du cœur.

Il arrive quelquefois dans les péricneumonies & les pleuropneumonies , que le premier & même le second sang ne sont point épais , mais que le troisième l'est , sur-tout lorsqu'il coule le long du bras , & qu'il ne sort point de plein jet ; & pour lors ce sang , quoique vermeil en apparence , devient extrêmement épais & ténace après qu'il est

réfroidi ; au lieu que dans le cas ci-dessus , le sang , bien que vermeil , étoit extrêmement mol & fluide , & ne prenoit jamais aucune consistance. Tel étoit le sang des Mariniers au commencement de l'année 1746. (3) aussi fut-il toujours accompagné de symptômes funestes. Ces sortes de péripneumonies malignes attaquent souvent les Mariniers après des voyages de long cours , de même que les personnes scorbutiques. Elles se manifestent d'abord par la difficulté de respirer , par l'abattement par des syncopes fréquentes , par des frissons & des chaleurs vagues , par des douleurs dans toutes les parties du corps ; il survient ensuite une Fièvre accompagnée de l'oppression des hypochondres , d'une toux sèche & importune , d'un pouls fréquent , petit & plus mollet que dans les péripneumonies inflammatoires , de sueurs froides irrégulières , d'inquiétudes & d'anxiétés perpétuelles. Il survient enfin une expectoration de matiere ténue , putride , sanguinolente ou noirâtre , dont on a souvent de la peine à supporter l'odeur. Ces sortes de

(3) *Vide Obs. nost. de Aëre, &c. vol. 11. menj. Jan. Febr.*

péricneumonies sont aussi fort souvent accompagnées de pétéchies rouges , brunes , livides ou noires ; l'urine est communément noirâtre , ou de couleur de lessive foncée , comme si on avoit dissout dedans une petite portion de sang , peu abondante & sans aucun sédiment ; au lieu que dans les péricneumonies ordinaires , elle dépose quelquefois un sédiment livide , & quelquefois une matiere semblable à du son qui nage dans sa substance. Comme ces symptômes annoncent la dissolution du sang & l'acrimonie des humeurs , on doit bien se garder d'employer la saignée , malgré la coutume où l'on est du contraire.

Quoique l'apparition d'une pellicule épaisse sur le sang ne soit point un mauvais symptôme dans les Fièvres pneumoniques , cependant lorsqu'elle est excessivement épaisse & jaune ou de couleur plombée , elle menace le Malade d'un danger prochain , & montre que la viscosité inflammatoire est considérable & extrêmement difficile à résoudre , & qu'elle ne peut se mêler avec les délayans que l'on donne au Malade. Cela paroît par la figure irrégulière que prend la partie grasse du sang

après des saignées fréquentes dans les Fièvres pleurétiques ou péripneumoniques ; car la partie rouge nage dans une grande quantité de sérosité tenue & quelquefois entièrement limpide, la pellicule qui la couvre étant presque aussi épaisse que du cuir, & la masse entière aussi ferme qu'un morceau de viande. Comme le sang a été dépouillé d'un grand nombre de ses parties globuleuses dans les différentes saignées qu'on a faites au Malade, sa partie grasse est moins abondante, encore qu'elle conserve sa viscosité, & ses globules étant extrêmement compactes s'unissent les uns aux autres avec beaucoup de force, comme il paroît par la figure & la consistance de la partie grasse ; & quoique la sérosité puisse avoir considérablement augmenté par l'usage des délayans, il paroît néanmoins par sa ténuité & sa limpidité, qu'ils ne se sont point suffisamment mêlés avec la partie globuleuse, sulphureuse & huileuse du sang. Il arrive même souvent que les délayans aqueux que l'on donne aux Malades dans ces sortes de Fièvres, passent par les urines presque aussi lim-

pides & aussi insipides que l'eau, (4) ou s'en vont par les sueurs, sans se mêler avec le sang, & sans agir sur ses sels & ses sulfures, éludant par leur combinaison la force des délayans. C'est de quoi j'ai souvent été témoin dans les pleuropneumonies, la douleur ayant continué avec la même violence qu'au-
pa avant après la quatrième ou cinquième saignée; la partie globuleuse du sang avoir diminué au point que la partie grasse égaloit à peine la fixième partie de la masse du sang, & étoit aussi ferme qu'un morceau de viande. Ces sortes de cas sont ordinairement funestes.

Si après la seconde ou la troisième saignée, ou même dès la première, votre Malade commence à rendre par la bouche une matière jaunâtre, bien cuite & légèrement teinte de sang, restez-en là, sur-tout si la respiration devient plus libre; le saigner de nouveau, ce

(4) Hippocrate observe que c'est un fort mauvais symptôme dans les pleurésies & dans les péripleumonies lorsque les Malades urinent immédiatement après avoir bu. *Coac. Prænot. Sect. 5. Edit. Lind.*

feroit l'affoiblir fans nécessité, & même lui nuire, puisque vous supprimeriez par là l'expectoration dont la nature se sert pour le guérir. La matière qui obstrue les extrémités des artères bronchiales & pulmonaires, est alors assez atténuée & assez cuite pour passer librement dans les cavités des vésicules, des bronches, &c. & sortir de la trachée artère par la toux & l'expectoration; au moyen de quoi les dernières branches de ces artères se desobstruent, & le sang reprend son cours dans les poumons.

On ne sçauroit douter qu'il n'y ait un passage des artères bronchiales dans les cavités de la trachée-artère & dans ses ramifications, puisque la mucosité oléagineuse qui revêt & humecte la membrane interne de la trachée-artère & de ses branches, vient des artères bronchiales. Il n'est pas moins certain que l'eau, la sérosité &c. passent librement des artères pulmonaires dans les cavités bronchiales & vésiculaires, puisque Ruysch & le Docteur Hales en ont fait l'expérience. En effet, comme les artères bronchiales & pulmonaires, dans leurs différentes ramifications, s'abouchent les unes avec les autres par une

infinité d'anastomoses, les artères pulmonaires peuvent encore communiquer par ce moyen avec les bronches. Lors donc que la matière obstruante est parfaitement cuite & atténuée, & les vaisseaux assez dilatés pour lui donner passage, elle se jette dans les cavités des bronches, & sort des poumons par l'expectoration. Il paroît évident que les branches latérales ou séreuses de ces artères sont assez dilatées à leurs extrémités pour laisser passer les globules rouges dans les cavités des bronches, ainsi qu'on en a un exemple dans les crachemens de sang qui se font par *diapédèse*, pour me servir de l'expression de Galien, & des autres Médecins de l'Antiquité; car je suis persuadé qu'il y a des crachemens de sang qui arrivent sans aucune rupture des vaisseaux, puisqu'ils ne sont ni précédés ni suivis d'aucune douleur, d'aucune matière purulente, ni d'aucun autre accident semblable.

Lorsque ces petits vaisseaux des poumons deviennent susceptibles de dilatation par les secours de la nature ou de l'art, ils se ressentent infiniment moins de la viscosité inflammatoire, que lorsqu'ils sont plus fermes & plus élasti-

ques ; aussi Hippocrate remarque-t-il que les personnes robustes & laborieuses sont plus sujettes que les autres aux inflammations de poitrine & de poumons (5) Ce sentiment est confirmé par l'expérience journalière, & il en est de même de la remarque qu'il fait sur l'espèce d'expectoration dont j'ai parlé ci-dessus. *Dans la péripleumonie, lorsqu'au commencement de la maladie, les crachats sont jaunes & très-peu teints de sang, le Malade est soulagé & hors de danger. Hippocrat. Prognostic.* Plusieurs Gardes ont observé dans quelques pleuropneumonies & péripleumonies épidémiques, que tous ceux qui ont craché du sang s'en sont bien trouvé ; mais cela n'est vrai qu'à l'égard de ceux qui rendent une matière conditionnée, comme j'ai dit ci-dessus, & le contraire arrive toutes les fois que le sang est écumeux, vermeil, noir, à demi caillé, spongieux, & de la couleur du foie. Un pareil sang montre que la matière obstruante n'est ni cuite, ni digérée, & que l'obstruction étant enracinée, & l'action du cœur violente, il s'est rompu quelques vaisseaux, &

(5) Coac. Prænot. 29. Lib. II. cap. 16. de Pleuritide, Edit. Duret.

que le sang après s'être épanché dans les poumons en est sorti par l'expectoration. Car lorsqu'il s'est formé des obstructions dans quelques parties des poumons, il faut nécessairement que le sang se porte en plus grande abondance & avec plus de rapidité dans les vaisseaux qu'il trouve ouverts. Ces vaisseaux étant plus distendus qu'il ne faut; se rompent souvent, & le sang s'épanche dans les cavités des bronches, & souvent dans les derniers recoins des vésicules cellulaires. La partie de ce sang qui sort par l'expectoration est vermeille & écumeuse, & ne cause aucun dommage; mais le malheur est qu'il en reste une grande partie dans les poumons, laquelle engorge les vésicules pulmonaires, comprime & obstrue les vaisseaux sanguins, augmente la difficulté de respirer, & retarde la circulation du sang dans ce viscère. D'ailleurs, comme elle ne peut plus être repompée par les cellules vésiculaires, elle se corrompt par son séjour, & se convertit en une sanie corrosive qui détruit entièrement la substance des poumons. Nous traiterons plus au long de cette matière ci-dessous.

Comme toutes les inflammations des poulmons étouffent promptement les Malades en empêchant la circulation du sang dans ce viscère, ou aboutissent à des suppurations, des gangrenes ou des skirrhes, lorsque la matière obstruante ne se résout & ne se digère point assez promptement, il faut tâcher de les appaiser le plutôt qu'on peut, en leur tirant une quantité de sang suffisante; car la saignée n'a plus lieu lorsque l'abcès commence à se former. Bien plus lorsque le phlegmon est une fois avancé au point de ne pouvoir se résoudre, la saignée devient extrêmement nuisible, en ce qu'elle retarde les efforts que fait nature pour se débarrasser de la matière qui l'offense par une légère suppuration. La matière en croupissant, acquiert de plus en plus de l'acrimonie, & affectant les parties voisines, forme un abcès plus considérable qu'il ne l'eût été, si on avoit laissé agir la nature. Il arrive même souvent que cet abcès dégénère en une gangrène, ou en un skirrhé obstiné, qui rend la vie du Malade tout à-fait misérable.

Les Médecins ont observé qu'après le quatrième ou le cinquième jour d'une

vraie péripneumonie , la saignée est inutile pour prévenir la suppuration , la plupart des phlegmons commençant à suppurar dans ce temps-là , lorsqu'on n'a pas eu soin de les résoudre. Cette suppuration se fait plutôt dans les poumons que dans les autres parties du corps , parce qu'ils sont entourés de toutes parts de chaleur & d'humidité , & que le cœur dont ils sont voisins , agit continuellement sur l'obstruction inflammatoire. Lors donc que les symptômes péripneumoniques continuent pendant quatre ou cinq jours consécutifs , on a tout lieu de craindre un abcès ou une mortification , & peu d'avantage à espérer de la saignée.

Si cependant la douleur revient avec violence après avoir cessé pendant un tems considérable , ou qu'elle se jette sur une autre partie de la poitrine , c'est un signe qu'il se forme une nouvelle inflammation & que le Malade a besoin d'être saigné de nouveau ; car étant de même nature que la première , & affectant le même organe , on a besoin d'employer la même méthode pour en arrêter les progrès & les suites. On doit se régler pour la quantité de sang sur la

force du Malade & du pouls, sur la violence de la douleur, & sur la difficulté de respirer. On doit aussi avoir égard à la couleur & à la consistance du sang, aussi-bien qu'à la quantité & à la qualité de la sérosité. J'ai quelquefois saigné mes Malades le neuvième ou le dixième jour, & trouvé le sang presque aussi gluant que le second ou le troisième, quoique je n'eusse pas ménagé la lancette; mais la partie grasse, quoique extrêmement épaisse, étoit moins abondante que la sérosité.

On remarque communément qu'aussitôt que cette seconde douleur survient, l'expectoration cesse, ou se ralentit considérablement; la violence de la douleur ne permettant point au thorax de se dilater, ni aux muscles des poumons, de la poitrine & du bas-ventre d'agir avec une force suffisante sur la matière: sans compter que l'inflammation empêche la sécrétion de la mucosité destinée à lubrifier la membrane interne de la trachée-artère & des bronches, & à procurer l'écoulement de la matière qui y est enfermée. En effet l'inflammation n'a pas plutôt diminué,

que l'expectoration se fait avec la même facilité qu'auparavant.

Quoique la saignée soit absolument nécessaire dans les péripleurites & les pleuropneumonies avant le cinquième jour, on ne doit pas laisser d'y recourir de nouveau*, supposé que la douleur & la difficulté de respirer reviennent, & que l'expectoration cesse; mais ce doit être avec beaucoup de précaution, les rechutes étant d'autant plus à craindre que le Malade s'affoiblit journellement, & devient moins capable de supporter la saignée. Il y auroit donc de l'imprudence à le saigner pour la moindre douleur, vû que les douleurs continuent souvent dans les pleuropneumonies, long-tems après même que la Fièvre a cessé : *La Fièvre doit cesser d'abord, & ensuite la douleur du côté affecté*, dit Baglivi (6)

La saignée devient moins nécessaire lorsque l'expectoration se fait comme il faut, quand même la matière seroit teinte de sang, pour la raison que j'ai dite ci-dessus, sçavoir, qu'elle marque

* Hipocrate saigna *Anaxion* le huitième jour, parce que la douleur continuoit, & qu'il ne crachoit point. *Lib. III. Epid.*

(6) *Prax. Medic. cap. de Pleuritide.*

la résolution & l'coction de la matière de la nouvelle inflammation. On doit donc bien se garder d'imiter quelques Medecins, qui employent la saignée & les astringens pour arrêter ce léger écoulement de sang; ils n'agiroient point ainsi, s'ils avoient étudié la Nature & Hippocrate. Il vaut infiniment mieux appaiser la douleur & la toux avec des opiates, des lénitifs & des expectorans.

Je n'ai plus que deux choses à dire sur l'usage de la saignée dans les maladies des Poumons. La premiere, que la saignée de la saphène, ou du pied, est beaucoup moins pratiquée dans ces sortes de cas qu'elle ne devoit l'être, vû son efficacité dans le crachement de sang, bien entendu qu'elle ait été précédée de celle du bras. Alexandre de Tralles (7) l'a tenue pour très salutaire dans cette occasion. La seconde, que lorsque le pouls ni les forces du Malade ne permettent point de le saigner de nouveau, & que l'oppression, la toux & la suffocation continuent, il est à propos de lui appliquer des ventouses sur les épaules, &c. ce remède procurant

(7) Cap. VII. pag. 4. ex Edit. Rob. Stephan. Lutetia, 1548. fol.

souvent un prompt soulagement dans les maladies de la poitrine & de la tête, pour des raisons qu'il n'est pas aisé de connoître. On observera cependant que la plus grande partie du sang qui s'écoule par cette voye vient des artères, & que l'usage des vésicatoires, des cautères, des sétons, & même des ventouses, étant d'une utilité reconnue dans les toux asthmaticques, dans les fluxions des poumons, &c. il ne peut manquer d'être extrêmement avantageux dans les inflammations des poumons ; & c'est ce que l'expérience justifie.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable dans toutes les inflammations des poumons, & qu'elle les guérisse quelquefois entièrement lorsqu'on l'emploie à tems, il ne laisse pas d'y avoir d'autres indications à remplir ; car la Fièvre & l'inflammation particulière demandent un régime rafraîchissant & délayant, des remèdes nitreux & laxatifs, un air médiocrement froid, & beaucoup de repos de corps & d'esprit. Il ne sert de rien de tirer une partie du sang inflammatoire, si l'on néglige de rafraîchir, de délayer & d'atténuer ce qui reste, & si au lieu de prévenir

prévenir la génération de la viscosité inflammatoire par des atténuans nitreux, des remèdes rafraîchissans & savonneux, des émulsions délayantes, laxatives & émollientes, &c. on l'augmente par un régime contraire.

Les personnes asthmatiques sont obligées de rester couchées, & respirer un air frais si elles ne veulent être suffoquées; ces précautions sont encore plus nécessaires lorsqu'il y a une obstruction dans les poumons, une inflammation dans leur substance. Les appartemens étroits & ferrés ne valent rien pour ceux qui ont la Fièvre, & encore moins pour les péripneumoniques, ainsi que je l'ai souvent observé, surtout parmi le bas peuple, qui se loge souvent au nombre de deux ou trois familles dans la même maison. L'avis que Celse (8) donne, de tenir le malade dans un grand appartement, n'est jamais plus nécessaire que dans la péripneumonie; mais supposé qu'on ne soit pas à même de choisir, il faut l'airier le plus souvent qu'on peut.

Il y a peu de péripneumonies ou de

(8) *Lib. III. cap. 7.*

pleuro-pneumonies qui se terminent sans expectoration ; c'est-là la crise naturelle de ces maladies , comme Hippocrate & les autres Médecins l'ont observé , & il y a toujours du danger lorsqu'elle ne se fait point, *les Pleurésies sèches, & dans lesquelles il n'y a point d'expectoration, sont très-dangereuses.* (9) C'est un mauvais symptôme , selon lui , lorsque * l'expectoration cesse , & que la matière s'arrête dans le pharynx. Plus l'expectoration est abondante , & mieux le malade s'en trouve. La matière est d'abord crue & ténue , mais elle devient peu de tems après blanchâtre, jaunâtre & plus épaisse , lorsque les choses vont comme il faut ; elle est teinte de sang vers le troisième jour , ou bien le sang s'incorpore tellement avec elle , qu'elle en paroît sanguinolente. L'écoulement de cette matière facilite la respiration , diminue la douleur & l'oppression , & met fin à la maladie au bout de sept jours.

Rien ne facilite plus efficacement l'expectoration , n'atténue & ne résout

(9) *Coac. Prænot. 3. cap. 16. Edit. Duret.*

* *Sect. VIII. Edit. Linden.*

plus puissamment la matière obstruante, que l'usage fréquent des liqueurs rafraîchissantes, humectantes, & médiocrement savonneuses, telles que le petit lait, la ptisane d'orge avec la réglise, les figues, &c. la décoction, ou plutôt l'infusion des herbes pectorales, telles que le lierre rampant, le capillaire, le pas-d'âne, l'hyslope, &c. avec le jus de limon ou d'oranges de Seville. On rendra ces potions plus détersives en y ajoutant quelque peu de miel. Je ne sçai pourquoi on l'a banni de la matière médicale; car pour une personne à qui il cause des diarrhées & des tranchées, il y en a mille qui s'en trouvent bien, outre qu'on peut lui ôter sa qualité purgative en le faisant cuire. Hippocrate employe *l'oximel* & le *mulsum* dans ces sortes de cas, & défend l'usage de l'eau dans les Fièvres pneumoniques, comme incapable d'appaiser la toux & de faciliter l'expectoration. (10) Les potions susdites satisfont parfaitement à l'indication, étant bues chaudes, & à plusieurs reprises; car par ce moyen une

(10) *De Viâ. in Morb. acut. sect. 30. Edit. Linden.*

grande partie de la vapeur résolutive passe dans les poumons , & dans leurs vaisseaux , délaye & humecte la matière qui les obstrue. On ne doit point en boire une trop grande quantité à la fois, elles surchargeroient l'estomac , elles causeroient des vents & des indigestions , souléveroient le diaphragme , & retarderoient la respiration. De-là vient qu'Hippocrate ordonne de se servir d'une bouteille qui ait le goulot étroit, afin vraisemblablement que la liqueur conserve plus long-tems sa chaleur , que le malade en boive moins à la fois , & qu'il passe une plus grande quantité de vapeur dans la bouche & les narines. Il veut cependant que le malade boive copieusement , pour faciliter l'expectoration & se garantir de la mort. (11) Il prescrit plusieurs boissons pour cet effet , entr'autres , la ptisane d'orge, le miel & l'eau , l'oxymel & le vinaigre trempé avec de l'eau.

Ces potions & ces vapeurs émollientes sont sur-tout nécessaires lorsque

(11) *Lib. I. de Morbis , sect. 26 de Locis in homine , sect. 30 , 37. Edit Lendaniæ & passim.*

l'expectoration ne se fait pas comme il faut, & que les malades ont les fibres extrêmement fortes & tendues, ce qui arrive à ceux qui travaillent beaucoup, & qui sont d'un tempérament chaud & sec; car comme la sécheresse, la froidure & la chaleur de l'air retardent l'expectoration, sa chaleur & son humidité ne peuvent que l'accélérer en relâchant les vaisseaux, & en atténuant les humeurs gluantes. Baglivi de *Pleuritide* recommande les potions chaudes pour résoudre les obstructions des poumons; mais je crois qu'elles opèrent plus efficacement lorsque leur chaleur est modérée. Les fomentations extérieures qui sont trop chaudes, incrassent les humeurs, resserrent la peau, & augmentent l'inflammation des parties. On peut rendre les vapeurs plus ou moins irritantes ou émollientes, selon l'exigence des cas. J'ai éprouvé plus d'une fois les bons effets de la vapeur du vinaigre dans les péripneumonies malignes, & l'on peut user de celle de différens remèdes. La vapeur du vinaigre camphré n'est pas à mépriser dans plusieurs cas.

Hippocrate, & les autres Médecins de l'Antiquité étoient tellement con-

vaincus de la nécessité de l'expectoration dans les maladies des poumons , qu'ils s'efforçoient de la procurer , non-seulement par les moyens que je viens d'indiquer , mais encore par des expectorans plus énergiques. (12) Les plus doux étoient la crème d'orge avec le miel ou l'huile , l'oxymel , l'hyssope , la rue , le galbanum , la moutarde , le poivre , le silphium. (13) Ils employoient dans les cas désespérés l'ellébore blanc , (14) l'elaterium , le fleur d'airain ; & il devoit l'être en effet , pour justifier à nos yeux de de pareils remèdes : mais comme ils n'en avoient point d'autres , ils étoient nécessairement obligés de s'en servir. Notre matière médicale étant infiniment plus ample que la leur , nous sommes à même de choisir des remèdes plus doux.

(12) Le cinquieme & le fixieme jour il faut mettre en usage les remedes les plus capables de faciliter l'expectoration.

De Locis in homine , sect. 30. Edit. Linden.

(13) *Lib. III. de Morbis , sect. 18. Edit. Linden. & alibi passim.* Arethée ordonne les mêmes drogues dans les Pleurésies & les Péripleumonies.

(14) *Lib. III. de Morbis. sect. 17. Edit. Linden.*

Je me suis souvent servi de l'émétique avec succès dans les péripneumonies, lorsque l'expectoration est venue à manquer, & que la difficulté de respirer a augmenté; mais ç'a été après avoir saigné le malade, & lorsque la Fièvre a eu diminué; dans ces sortes de cas, le vomissement succède pour peu que l'on boive. L'oxymel scillitique est souvent utile pour cet effet, & personne n'ignore ses vertus dans les maladies asthmatiques. Etant pris en une dose convenable, non-seulement il excite le vomissement, il atténue encore, il rafraîchit, il purge doucement les humeurs, & provoque les urines. Il est infiniment supérieur à l'oxymel simple, & l'on peut tellement l'incorporer avec des substances oléagineuses & émollientes, qu'il devient un excellent expectorant. Dans les cas où les remèdes adoucissans & lubrifiens sont indiqués, on peut employer avec succès le looch de blanc de Baleine, d'huile d'amande douce, ou de lin tirée à froid, avec le syrop de guimauve, le pavot cornu, le diacodium, ou autres semblables. Supposé que les huiles déplaisent au malade, on leur substituera le mucil-

lage de semences de coings , ou de lin ; avec le rob de baies de sureau , ou de groiseilles noires ou leur syrop , ou celui de pavot. Le nitre peut fort bien entrer dans ces sortes de compositions , & à son défaut , le camphre. L'usage des expectorans doit toujours être précédé de celui de la saignée , autrement ils augmentent l'inflammation & le danger de la suffocation , & arrêtent le cours de ce qu'on avoit dessein d'évacuer. Il faut commencer à cuire la matière avant d'en procurer l'expectoration. Il y a une autre observation à faire sur l'usage de ces sortes d'expectorans , tels que l'oxymel scillitique , les remèdes oléagineux , les mélanges gommeux , & les décoctions pectorales , c'est de ne point purger le malade ; on arrêteroit infailliblement l'expectation , & l'on mettroit sa vie en danger.

Quoique l'expectation contribue infiniment à la guérison des péripleumonies & des pleuro-pneumonies , il y en a cependant quelques-unes qui sont d'un très-mauvais présage. Par exemple , c'est un fort mauvais signe , lorsque le malade rend un sang vermeil & écumeux , du moins Hippocrate & Arethée l'assurent , quoiqu'ils parlent tous deux

avantageusement de la matière qui est parfaitement cuite & teinte de sang. Le premier condamne *les crachats très-sanglants*; (15) le second *les crachats sanglants & d'un rouge très-vermeil*. Arethée dit encore *les crachats sanglants sont, de tous les signes le plus mauvais* (16) & je pense comme lui pour la raison qu'on a vûe ci-dessus; car ce sang vermeil & écumeux provient de la rupture des artères pulmonaires, & non point de la résolution de l'obstruction inflammatoire. Une pareille rupture fait que le sang s'épanche dans les cavités des bronches en si grande quantité, qu'il suffoque sur le champ le malade, à moins qu'on ne l'évacue promptement. Il s'insinue en partie le plus souvent dans les vésicules pulmonaires & en sort par l'expectoration; mais l'autre partie, qui est la plus considérable, s'arrêtant dans les dernières ramifications & dans les interstices cellulaires des bronches, engorge les poumons, comprime les vaisseaux qui sont autour, se corrompt & corrode tout ce qui l'environne; d'où résultent

(15) *Coac. Prænot. Lib. II. 17 cap. 16. de Pleuritid. &c. ex Edit. Dureti.*

(16) *Cap. de Pulmonaria.*

une suffocation subite , une vomique dangereuse ou une gangrène. Il est vrai que cette matière extravasée peut être expectorée en partie sous la forme d'une sanie sanguinolente , ou de concrétions noires & livides; mais cela se fait avec tant de peine & avec une toux si violente , que l'extravasation en devient plus forte. Cette évacuation est pour l'ordinaire si imparfaite qu'il en reste assez dans les poumons pour produire des effets funestes. De - là vient qu'Hippocrate (17) tient cette espèce d'expectoration pour dangereuse ; & en effet , elle annonce pour l'ordinaire une mortification actuelle ou prochaine. Il y a quelque années qu'un nommé M. Clarck , Maître d'un Navire de cette Ville , rendit sur la fin d'une péripleumonie une matière semblable à des morceaux de rate cuite & même plus spongieux , dont quelques-uns étoient, extrêmement fétides , aussi mourut-il le dix-neuvième jour de sa maladie ce qui confirme le pronostic que Baglivi a (18) pris de Dodonæus : *Ceux qui cra-*

(17) *Prognostic. Coac. Prænot. 45. cap. de Pleuritide ex Edit. Dureti.*

(18) *Vide Baglivi Opera , Lugduni 1704 4°. pag. 87.*

chent un sang noir , poreux (19) comme l'éponge , ou quelque partie du poumon tombée en sphacèle , & aucun n'en échappe.

Aussi-tôt donc que cette expectoration de sang vermeil survient , je saigne mon malade proportionnellement à ses forces , pour ralentir le mouvement du sang , diminuer l'inflammation , & prévenir autant qu'il est possible , l'épanchement du sang dans les vessicules & les cellules pulmonaires , où il ne manqueroit pas de causer de grands ravages. Dans le cas où le crachement de sang continue, on peut l'arrêter en ouvrant la saignée , & s'il est considérable , en donnant au malade des émulsions nitreuses , adoucissantes , des remèdes mucilagineux , des acides végétales & minéraux. La décoction de coquelicot , de pas-d'ane , & de figue , avec l'élixir de vitriol , fournit une boisson admirable dans ces sortes de circonstances.

Quant à la toux on l'appaisera avec le diacodium , un looch , ou autre chose semblable. Je désapprouve totalement l'usage des astringens & des opiates ,

(19) *Vide Hippocr. Lib. III. de Morbis , sect. 19 Edit. Lind.*

données en forte dose, ayant remarqué qu'il cause souvent des orthopnées, & d'autres symptômes funestes. Il est absolument nécessaire pour la guérison du malade, que le sang extravasé se fraie une issue, mais il ne peut le faire sans la toux. J'ai souvent vû survenir des abscesses considérables après ces sortes de péripleumonies, quoique le malade eût survécu à la fièvre plusieurs jours, & même plusieurs semaines.

Quoique la viscosité morbifique domine communément dans les Fièvres pleumoniques, il s'en trouve cependant où la *ténuité* acrimonieuse prend le dessus; & comme il arrive assez souvent dans les ophthalmies qu'une fluxion de matière quelquefois aussi épaisse que de la glu, quelquefois aussi tenue que l'eau & aussi âcre que la saumure, écorche la peau des joues en coulant par-dessus; de même la matière expectorée dans quelques péripleumonies est extrêmement crue & tenue, & la fluxion si acrimonieuse, qu'elle excorie la trachée artère & cause une toux violente qui ne donne aucun relâche au malade.

Les humeurs âcres & ténues qui accompagnent les Fièvres catharreuses

causent souvent des symptômes péripneumoniques, par l'irritation & l'agitation continuelle où elles jettent les poumons, sans compter les accidens qui résultent des secousses occasionnées par les éternumens presque inséparables de ces fortes de catharres acrimonieux, lesquels sont quelquefois si virulents, qu'ils enflamment les narines, & exco rient les lèvres. Hippocrate regarde les catharres & les éternumens qui précèdent ou accompagnent les péripneumonies comme extrêmement dangereux. J'ai vu un simple éternument occasionner des douleurs péripneumoniques cruelles, après un temps considérable.

Cette péripneumonie catharreuse, si je puis l'appeller ainsi, ne demande pas des saignées copieuses; il faut cependant tirer quelque peu de sang au malade au commencement, pour appaiser l'inflammation, & prévenir les accidens dont il est menacé. Il faut aussi lui appliquer de bonne heure les vésicatoires, pour détourner les humeurs, & le purger même pour évacuer les férosités. L'Auteur du second Livre, *de Morbis*, que l'on trouve parmi les écrits

d'Hippocrate (20) veut que l'on saigne dans les érépipéles des poumons , lorsque l'expectoration est copieuse & retenue. J'ai souvent éprouvé les bons effets des purgatifs dans ces péripleum-nies catharreuses , quoiqu'ils soient absolument nuisibles dans celles où la matière expectorée est louable & bien cuite. Il faut beaucoup moins de boisson dans cette péripleumonie que dans l'autre ; il est bon cependant d'user de quelque ptisanne pectorale adoucissante , pour tempérer l'acrimonie des humeurs , mais il faut la boire chaude avec quelques diaphorétiques , pour provoquer les sueurs. Le café est ce qu'on peut employer de mieux dans ce cas. Il faut aussi quelques opiates pour calmer la toux , telles que le diaconium , ou l'élixir asthmatique , mais en petites doses & souvent répétées. On peut y joindre le blanc de baleine , la myrrhe , l'oliban & le camphre , pour incrasser l'humour & empêcher l'irritation qu'elle cause , vû , comme dit Hippocrate , qu'elle est suivie de péripleumonie , &c. Cette irritation cesse , dès que la matière de-

vient plus épaisse & plus louable. (21)
 De toutes les matières que l'on rend
 par l'expectoration, il n'y en a point
 de plus mauvaise que celle qui est livi-
 de, corrompue, & sanieuse, souvent
 semblable à la lie du vin rouge, quel-
 quefois plus noire, & quelquefois fé-
 tide; car elle procède ou de la gangré-
 ne des poumons, ou de la dissolution
 du sang, ce qui est ordinaire dans le
 scorbut. J'en ai vû plusieurs exemples
 parmi les Mariniers qui étoient revenus
 de l'Amérique. Le sang de ces sortes
 de péripneumoniques étoit dissout &
 corrompu; la partie grasse molle &
 tendre, la lymphe trouble & rougeâtre,
 la langue noire, les dents couvertes
 d'une matière noire & épaisse, l'haleine
 puante, l'urine fétide, haute en cou-
 leur, noirâtre ou rance, ce qui mar-
 quoit la corruption des humeurs, sur-
 tout lorsqu'il survenoit une dyssenterie
 sanguinolente, ou des taches noires le
 cinquième, le sixième, ou le septième
 jour. Il est étonnant combien le pouls
 & les forces du malade diminuoient

(21) *De veteri Medicina, sect. 33. Edit.
 Linden.*

après la saignée ; elle étoit souvent suivie d'anxiétés , de syncopes , de sueurs froides , d'un pouls intermittent , même du commencement de la Fièvre , quoique le pouls fut auparavant très - fort. J'ai remarqué ces symptômes , même dans les pleuro-pneumonies , dans lesquelles la douleur de côté étoit violente , l'oppression extrême , & la toux considérable ; j'eusse regardé sans cela la péripneumonie comme un simple symptôme d'une Fièvre maligne. Je suis fortement persuadé que cette péripneumonie putride ne souffre jamais une seconde saignée , ni même la première , si ce n'est dans le cas où le pouls est ferme & tendu. (22) Dans le cas où je me méfiois de la saignée , j'employois les scarifications & les ventouses , & ce moyen me réussissoit quelquefois. Il m'arriva cependant une fois de voir expirer le malade avant d'avoir pu arrêter l'écoulement de sang que les scarifications avoient occasionné.

Il faut ici des remèdes pectoraux qui puissent résister à la putréfaction. Le

(22) *Vide Obs. nostr. de Aëre , &c. vol. 2 Jan. Febr. 1746.*

meilleur est une décoction de figues, de pas-d'âne & de coquelicot, d'abord avec le jus d'orange de Seville ou de limon, & ensuite avec le gas de souffre ou l'elixir de vitriol. Le nitre, l'oliban, la myrrhe, les fleurs de souffre, & le bol avec la conserve *lujula*, le rob de sureau ou de groseilles, le mucilage de semence de coings, & le syrop de *rubo idæo* le vinaigre camphré avec le syrop de sureau ou de framboises, sont d'excellens remèdes. Il faut en donner de tems en tems une ou deux cuillerées au malade. Le cidre, le vin trempé avec le jus d'orange de Seville ou de limon bû chaud, hâte l'expectoration, & corrige l'acrimonie alcallescente. La teinture de roses avec les fleurs de coquelicot diminue l'écoulement de la sanie ténue & sanguinolente. L'oxymel scillitique & l'eau de canelle fervent à évacuer la matière, lorsque le râle & la difficulté de respirer donnent lieu de croire qu'elle s'est amassée dans les poumons. On apaisera la toux avec l'elixir asthmaticque, le diacodium, &c. La panade, la gelée de corne de cerf, les pommes cuites à la braise, la crème d'orge, ou le gruau avec un peu de vin & de jus de

limon donné souvent en petite quantité , soutient le malade , auquel on peut aussi quelquefois permettre les framboises , les groseilles , les cerises avec succès ; car Arethée (23) prescrit les fruits de la saison , comme les figues , &c. dans la cure des pleurésies. Ce même Auteur dit qu'il faut ménager les alimens , de façon qu'ils servent de remède. J'ai cru devoir m'étendre sur la partie diététique , vû qu'il est question de sustenter le malade , & de gagner du tems , jusqu'à ce qu'on ait corrigé l'acrimonie des humeurs , & débarrassé les poudrons de la matière qui les opprime. La diète est ce qu'il y a de plus important sur la fin de la maladie , & il convient pour lors de donner au malade des roties avec du vin d'O. porto , de l'écorce d'oranges de Seville , du macis , ou de la canelle parfaitement acidulées. Les vésicatoires sont rarement utiles dans ce cas , & deviennent souvent nuisibles ; car outre les ulcérations qu'ils causent , ils procurent un écoulement copieux de matière ténue & sanguinolente , & occasionnent des mortifications.

(23) *De curatione Pleuritidis.*

C'est encore un fort mauvais symptôme dans les Fièvres Péricneumoniques, lorsque les crachats sont jaunes & de couleur de safran ; car c'est une marque que la viscosité inflammatoire est fortement engagée dans les artères des poumons, & qu'ils ne filtrent que la partie la plus séreuse & la plus ténue du sang : ou bien que la masse du sang commence à se dissoudre, ses principes bilieux à s'exhaler, & que tout tend à une putréfaction générale. Il y a des Fièvres putrides dans lesquelles le lait, la sueur & le sang prennent une couleur jaunâtre, par un effet de la dissolution & de la putréfaction de ce fluide. Hippocrate (24) loue l'expectoration dans laquelle les crachats sont teints de jaune, ou dans lesquels le blanc est intimement mêlé avec le jaune ; mais il regarde les crachats qui ne sont que jaunes comme dangereux, & il a raison ; car ils sont ordinairement accompagnés d'une toux violente, & ne sortent qu'avec une peine infinie. Une pareille expectoration est souvent suivie d'un crachement de sang, en consé-

(24) *Prognost. sect. 13. Edit. Linden.*

quence de la rupture des vaisseaux ; sur tout lorsque la langue est rouge , sèche , unie , luisante , avec des vessies livides au bout , (25) ce qui , pour le dire en passant , est un très - mauvais symptôme dans les Fièvres. Il faut distinguer avec soin dans la pratique les causes d'où procède cette expectoration ténue & bilieuse ; & pour cet effet , examiner le pouls , l'état du sang & le tempérament du malade , car les indications varient suivant les causes.

Je finirai ces remarques sur l'expectoration qui accompagne les Fièvres pneumoniques , par les observations suivantes d'Hippocrate. » La matiere » doit être expectorée aisément & de » bonne heure dans les Pleurésies & » Péripleumonies ; elle doit être de » couleur jaune parfaitement mêlée » avec les crachats , ou une matiere » jaune , cuite , teinte de quelque peu » de sang. Cette expectoration est avantagieuse lorsqu'elle survient au commencement de la maladie ; mais on

(25) Hippocrate regarde ces vessies comme dangereuses parce qu'elles annoncent un crachement de sang. *Coac. Prænot. 6. cap. de Pleuritide.*

„ ne doit pas trop s'y fier après le sep-
 „ tième jour. C'est un fort mauvais
 „ symptôme lorsque la matiere s'amasse
 „ dans la gorge & que rien ne sort. Le
 „ défaut d'expectoration est dangereux
 „ dans toutes sortes de cas ; mais elle
 „ ne sert à rien lorsque la matiere est
 „ gluante , en petite quantité , globu-
 „ leuse ou écumeuse. Les crachats jau-
 „ nes tout purs sont mauvais ; ceux qui
 „ sont sanguinolens ou livides dange-
 „ reux , sur-tout lorsqu'ils sortent de
 „ bonne heure ; les noirs sont les pi-
 „ res de tous. C'est encore un fort mau-
 „ vais signe lorsqu'ils sont verts. Le
 „ malade est en danger lorsque l'expect-
 „ tation est difficile, la toux violen-
 „ te , & que la douleur & l'oppression
 „ continuent. « Voyez Coac. Prænot.
 13, 14, 15, 16, 17, 18. Edit. Duret.
 Cap. de Pleuritide , comparées avec le
 Prognostic d'Hippocrate , qui dit que
 l'expectation est louable lorsqu'elle
 ressemble à du pus , (26) qu'elle n'est ni
 tenue , ni corrompue , ni jaune , ni san-
 guinolente , verte ni livide. Ces sor-
 tes de couleurs sont souvent d'un

(26) De viēt. acut. sect. 4. Edit. Linden.

fort mauvais augure dans les abscesses ou les ulcères , parce qu'elles marquent beaucoup d'acrimonie.

Lorsque les obstructions inflammatoires des poumons sont cuites & résolues , il en passe une partie dans les cavités des bronches , laquelle sort ensuite par l'expectoration, & une partie dans les veines correspondantes qui circulent avec le sang, & s'évacue ensuite partie par des urines épaisses , troubles , abondantes qui déposent une grande quantité de sédiment rougeâtre ou jaunâtre , ce qui est un bon signe dans les maladies péripneumoniques ; & partie par des déjections bilieuses. Hippocrate observe que cette urine épaisse , rougeâtre & chargée de sédiment , est d'un bon présage dans les Pleurésies , (27) & qu'elle met fin aux Péripneumonies , lorsqu'elle est épaisse & abondante (28). Il nous représente ces urines avec un sédiment de couleur de brique (29). Il remarque au contraire que c'est un fort mauvais symptôme , lorsqu'elles deviennent ténues

(27) 586. *Coac. Prænot. Edit. Foesii.*

(28) *De vict. acut. sect. 53. Edit. Linden.*

(29) *Ibid.*

vers le quatrième jour, d'épaisses qu'elles étoient auparavant (30), & cela a lieu en effet dans les différens périodes de la maladie, tant que la Fièvre continue.

Rien ne provoque plus efficacement les selles & les urines que les clysteres laxatifs & émolliens; & ils sont en effet des espèces de fomentations émollientes, qui mettent en mouvement toutes les parties du bas ventre, & chassent non-seulement les excréments & les urines, mais encore les vents, lesquels distendant le bas ventre & le diaphragme, rendent la respiration extrêmement laborieuse. A quoi l'on peut ajouter que lorsque les gros excréments pressent le fond de l'Aorte & les origines des arteres iliaques, ils obligent le sang à se porter vers les parties supérieures, particulièrement dans la poitrine, ce qui augmente l'inflammation, l'oppression, &c. De-là vient qu'Hippocrate prescrit les clysteres rafraîchissans (31) dans les Fièvres peripneumo-

(30) *Coac. Prænot. § 3. cap. de Pleuritid. 20. cap. de urinis, Edit. Dureti.*

(31) *De affect. sect. 8, Edit. Linden.*

niques, sur-tout dans les trois premiers jours (32) ; & qu'Arethée ordonne un clystère irritant dans quelques cas, au défaut de la saignée (33). Il faut cependant prendre garde de ne point causer au malade une diarrhée trop forte, elle supprimeroit l'expectoration sans le soulager ; aussi Hippocrate nous apprend-t-il (34) qu'elle est un très mauvais symptôme dans les Pleurésies & les Péripleumonies, à cause que lorsque les humeurs se portent en bas en trop grande quantité, les parties supérieures se dessèchent, l'expectoration cesse, & le malade meurt (35). Le corps ne doit donc être ni trop constipé, car cela augmenteroit la Fièvre, ni trop lâche, (36) de peur que l'expectoration & les forces du malade ne viennent à manquer. Telle est la Médecine d'Hippocrate, & je la crois aussi raisonnable & aussi bien fondée que celles des Modernes. Je reviens à mon sujet.

(32) *De vict. acut. sect. 3 Edit. Linden.*

(33) *De curatione Pulmonas.*

(34) Hippocr. Aphorism. 16. sect. 3.

(35) *Lib. III. de Morb. sect. 17. Edit. Linden.*

(36) *Ibid.*

Il arrive quelquefois que la matiere morbifique se jette sur les extrêmités inférieures, & y cause des phlegmons des abscess, des tumeurs érépipélateuses ou œdémateuses, des ulcères, &c. surtout dans les personnes sujettes à avoir les jambes enflées, & ces parties s'enflent & suppurent de nouveau à la fin des maladies péripneumoniques, au grand soulagement de la poitrine. Tout le monde sçait qu'on n'a pas plutôt fermé les ulcères des jambes, que les poumons s'en ressentent; & que les tumeurs hydropiques de ces parties que l'on répercute avec des brodequins & des bandages, occasionnent aussi-tôt un asthme. Cela prouve la correspondance naturelle qu'il y a entre la poitrine & les extrêmités inférieures, & qu'elles sont réciproquement affectées par les maladies. Il est donc à propos dans plusieurs maladies des poumons de déterminer les humeurs sur les jambes par des fomentations, des vésicatoires, &c. & c'est ce qu'on a souvent pratiqué avec succès. Combien de fois arrive-t-il qu'on fait passer une goutte des poumons sur les pieds en y appliquant des cataplasmes acrimonieux? On ne doit

rien négliger dans le danger. Lorsque les vésicatoires que l'on applique sur les jambes dans les maladies pneumoniques y causent des ulcérations violentes, elles ne manquent pas de soulager le Malade ; mais le mal est qu'on a souvent peine à les guérir. C'est une remarque que j'ai faite en 1740, 1741, 1746, 1747 (37). J'ai encore observé que lorsque les ulcères cessoient de fluer, non-seulement la toux & la difficulté de respirer revenoient, mais qu'elles étoient quelquefois suivies d'une diarrhée violente, & de sueurs excessives ; si bien que les Malades étoient épuisés par la douleur & par l'écoulement des matieres, ou abîmés par des diarrhées ou des sueurs colliquatives, auxquelles succédoient souvent des aphthes funestes. Ces accidens proviennent vraisemblablement de l'acrimonie de la lymphe & de la sérosité, lesquelles ayant été figées par la Fièvre qui a précédé, & ne pouvant se résoudre, se convertissent en une espèce de sanie putride (car lorsque la sérosité est coagulée par la

(37) *Vide Obs. nostr. de Aëre & Morb. epidem. vol. 2.*

chaleur, elle ne manque pas de se corrompre ou de se dissoudre): non-seulement elles s'évacuent par les sueurs & les selles, mais encore par plusieurs autres voyes, par des urines troubles, sales & acrimonieuses, par des pustules par des fronces, des hydatides douloureuses sur plusieurs parties du corps, comme les épaules, les bras, le dos, la poitrine, &c. c'est en conséquence de ces observations que les Anciens, qui s'étudioient à seconder les efforts de la nature, appliquoient des épithèmes acrimoneux, comme le sel, la moutarde, &c. sur la poitrine, le dos & les épaules de leurs Malades dans les affections pneumoniques. Il est certain qu'il y a beaucoup de correspondance entre la peau & les poumons, témoin la gale, la petite vérole, & la rougeole, lesquelles étant répercutées, se jettent aussi-tôt sur la poitrine. Il paroît donc qu'on ne peut mieux faire, après avoir saigné les Malades, que de leur appliquer des vésicatoires sur les parties dont nous venons de parler, sur-tout vers le déclin des Fièvres péripleuriques.

Quoique la nature employe quelque-

Mij

fois ces différens moyens pour se soulager dans les maladies péripleumoniques, elle se sert plus communément de l'expectoration. Tant que celle-ci va bien, il faut la seconder, & prendre garde de ne point l'arrêter par des purgatifs violens, des sudorifiques, &c. La nature ne se sert des premiers moyens qu'en passant, & l'on ne doit y déterminer la matière morbifique, que lorsque l'autre route est entièrement fermée ou embarrassée.

C H A P I T R E III.

De la fausse Péripleumonie.

CE que je viens de dire regarde la nature & le ménagement des vraies péripleumonies inflammatoires. Il y en a une autre que Sydenham & les Médecins Modernes appellent *fausse péripleumonie*, dans laquelle, quoique l'oppression de poitrine soit excessive, la respiration embarrassée, & la toux incommode & quelquefois violente, (ce qui prouve que les poumons sont

considérablement affectés); cependant la Fièvre & la chaleur sont médiocres, & souvent imperceptibles, le pouls fréquent, foible & petit, ou lent & oppressé, & jamais dur ni rendu. Comme donc cette maladie a des symptômes tout-à-fait différens à plusieurs égards de ceux de la vraie péripleumonie, il est naturel de croire qu'elle naît de causes différentes, & qu'elle demande un traitement différent. On remarque en effet que les fausses péripleumonies attaquent communément les sujets vieux & phlegmatiques, les personnes foibles, lâches, replètes & pesantes, & qu'elles régner dans les tems humides, mous, épais & froids; au lieu que la vraie péripleumonie attaque les personnes fortes, vigoureuses & actives, & régné fréquemment dans les tems froids & secs, par les vents de nord-est, & lorsque le baromettre est dans sa plus grande élévation. Il paroît donc y avoir autant de différence entre ces deux maladies, qu'entre les Fièvres ardentes & les Fièvres lentes nerveuses, ou qu'entre une esquinancie inflammatoire, & une esquinancie humorale, ou occasionnée par une sura-

bondance de sérosité. Ces humeurs âcres & fereuses peuvent se jeter sur les poumons, pénétrer dans les recoins les plus reculés de leurs cavités vésiculaires & cellulaires, occasionner une oppression, & même une légère obstruction dans les artères pulmonaires & bronchiales, & retarder le cours du sang dans les poumons. Les frissons & les chaleurs qui surviennent, la vitesse & l'irrégularité du pouls, l'anxiété, l'oppression de la poitrine, la douleur, les vertiges, la saleté de la langue &c. sont néanmoins des signes évidens de la Fièvre.

En un mot, cette maladie paroît venir de la viscosité pituiteuse du sang, de la lymphe & de la sérosité, lesquelles venant à augmenter par le défaut de perspiration, & étant mises en mouvement par la chaleur fébrile, ou par l'agitation soudaine des humeurs, se jettent sur les poumons avec plus de vitesse que de facilité à y passer, (car les humeurs gluantes ne passant jamais aussi librement dans les extrémités des artères, que celles qui sont ténues & fluides); si bien que s'y amassant & obstruant de plus en plus les vaisseaux

pulmonaires, elles forment à la fin une stagnation funeste, qui est suivie de la mort. C'est de quoi l'on peut se convaincre en causant une péripneumonie artificielle, s'il est permis de me servir de cette expression. Qu'une jeune fille attaquée d'une chlorose leucophlegmatique (dans laquelle une pituite pesante & visqueuse, telle que celle dont je viens de parler, prédomine), fasse un long & violent exercice, ses poudons s'embarassent au point qu'elle ne peut presque plus respirer, & même elle est entièrement suffoquée. C'est ce qui est arrivé en effet à plusieurs personnes au sortir d'un violent exercice. J'ai oublié de dire que cette viscosité pituitueuse du sang & des humeurs ne fournit pas assez d'esprits animaux pour faire agir les vaisseaux sur le sang & entretenir la circulation.

Comme il y a plusieurs états intermédiaires entre la péripneumonie inflammatoire, & celle dont je viens de parler, il est impossible d'indiquer au juste le traitement qui lui convient; à cause que la maladie péripneumonique que l'on a à traiter, incline tantôt plus & tantôt moins vers l'inflammation.

La maladie, il est vrai, est un dérangement dans l'œconomie animale, que l'on distingue par tels & tels symptômes, & que l'on désigne par tel & tel nom; mais un Médecin expérimenté doit considérer chaque maladie particulière qui arrive à chaque individu, non point relativement à son nom, mais relativement à la nature, aux causes & aux symptômes qui lui sont propres, & agir conséquemment. Par exemple, si une personne forte & vigoureuse est attaquée d'une oppression de poitrine & d'une difficulté de respirer, de la toux, &c. si son pouls est plein, fort, fréquent, dur ou tendu, je dois lui tirer une plus grande quantité de sang, que lorsque l'oppression, la toux, &c. ne sont point accompagnées d'un pouls tel que celui que je viens de décrire, sur-tout si je sçai que le Malade est d'un tempérament foible mou, ou phlegmatique.

Si bien donc que lorsque le pouls est foible & profond, la chaleur médiocre & peu au-dessus de la naturelle, l'urine pâle & crue, & ainsi du reste, je dois employer la saignée avec beaucoup de précaution, quand même l'oppression

& la difficulté de respirer seroient considérables. Le sang que l'on tire à une personne attaquée d'une fausse péripneumonie est mol, tenu & vermeil, ou plus communément d'une couleur noirâtre, livide, & n'est point couvert d'une pellicule épaisse & gluante, comme dans les inflammations ordinaires des poulmons. On remarquera que le malade devient extrêmement foible après une pareille évacuation, quoique l'oppression & l'anxiété diminuent considérablement. Car, comme la saignée, dans ce cas particulièrement, affoiblit les facultés naturelles, & ralentit l'action des solides sur les fluides, elle augmente la viscosité morbifique qui cause la maladie. Sydenham étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il défend de réitérer la saignée dans la fausse péripneumonie, sur-tout lorsque les sujets sont d'une habitude grossière & qu'ils ont passé la fleur de leur âge, (1) quoiqu'il la regarde comme un moyen presque aussi sûr que l'expectoration dans la vraie péripneumonie, pour évacuer la matiere morbifique (2).

(1) *Cap. de Peripneumonia notha.*

(2) *Cap. de Pleuritide.*

Il est de plus certain que les Fièvres catharreuses, dans lesquelles la férosité prédomine, ne demandent point de fortes saignées; à plus forte raison ne valent-elles rien dans la fausse péri-pneumonie, où la pituite prend le dessus.

On doit employer la saignée avec beaucoup de précaution dans cette maladie, & l'on doit en faire autant des remèdes chauds & irritans sur tout au commencement, si l'on ne veut augmenter l'oppression & jeter le Malade dans une affection soporeuse. En effet, il peut arriver que la viscosité morbifique se porte dans les vaisseaux du cerveau, de même que dans ceux des poumons, & s'y accumule en grande quantité, & la preuve que cela arrive c'est que la fausse péri-pneumonie est accompagnée de vertiges, de douleurs & de pesanteurs de tête. Car, comme les humeurs ne peuvent descendre librement du cerveau à cause de sa plénitude & de la stagnation qui s'est formée dans les poumons, le ventricule droit du cœur n'a point assez de jeu pour se décharger du sang qu'il contient, & en recevoir d'autre.

On ne ſçauroit donc ſe conduire avec trop de précaution dans le traitement de ces fortes de maladies, vû le danger dont elles ſont accompagnées, d'autant plus que le Malade & le Médecin ſont expoſés à ſe laiſſer ſurprendre à la douceur des ſymptômes dont elles ſont accompagnées en commençant. J'ai vû plus d'une fois des Médecins prendre cette maladie pour un ſimple accès d'*hypochondriaciſme*, & ne revenir de leur erreur que lorsqu'il n'y a plus eu de remède. Lorsqu'elle eſt accompagnée d'un enrouement continuel, d'anxiétés conſidérables, d'une oppreſſion continue, d'une affection comateuſe, de la froideur des extrémités, de la couleur livide des ongles & du viſage; il faut être plus que ſtupide pour ne pas ſ'apercevoir du danger dont le Malade eſt menacé.

Il faut ſaigner le Malade dès le commencement à proportion de ſes forces, mais le ſaigner couché, ſuivant l'avis de Sydenham (3), de peur qu'il ne tombe en foibleſſe. C'eſt-là le moyen de diminuer la plénitude & la diſten-

(3) *De Peripneum. notha.*

sion des vaisseaux, & de faire place aux potions & aux remèdes dont on peut avoir besoin dans le cours de la cure. On ne doit pourtant la réitérer qu'avec beaucoup de précaution, & qu'après avoir considéré l'état du sang, aussi-bien que la force du pouls & du Malade. Il y a certainement des cas où l'on est obligé de réitérer la saignée, par exemple, dans l'asthme, lorsqu'il n'y a point de Fièvre. On doit joindre à la saignée les remèdes atténuans & favonneux, les potions ténues, délayantes & détersives, & l'application des vésicatoires. Le Malade usera pour boisson ordinaire d'une infusion d'herbes incisives, détersives & pectorales, telles que le lierre rampant, l'hyssope, le pouliot, la réglisse, ou de l'eau de moutarde édulcorée avec du miel, dont on augmentera la pointe avec du jus de limon. Il faut laver dans cette maladie, mais moins cependant que dans la vraie péripneumonie, vû que le Malade n'est point excessivement altéré. Cependant comme la viscosité prédomine, on ne peut mieux la dissoudre qu'avec des liqueurs aqueuses chaudes.

Comme la fausse peripneumonie est

ordinairement accompagnée de fréquents efforts pour vomir; on ne peut mieux faire que de soulager la nature par cette voie. J'ai souvent éprouvé les bons effets des vomitifs après la saignée. Une ou deux cuillerées d'oxymel scillitique ou de vin d'Ipecacuanha, avec quelques gouttes d'eau de moutarde, suffisent pour cet effet. Le Malade ne doit point épargner la boisson; car outre qu'elle débarrasse l'estomac d'une grande quantité de pituite, elle secone encore les vaisseaux & atténue les humeurs, ce qui ne manque pas d'être suivi d'une évacuation par les selles ou les sueurs.

La plûpart des cures que Ruland (4) & d'autres ont opérées dans les Pleurésies, &c. avec l'eau bénite d'antimoine, ont été dues en grande partie à la qualité émétique; & c'est à cette même qualité qu'on doit attribuer les effets de la célèbre poudre des Chartreux (5), ou du kermès minéral dans les pleurésies, les péripneumonies & les fluxions de poitrine. Je ne doute pas

(4) *Mart. Rulandi Curat. empiric. passim.*

(5) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1720,

qu'elle ne produisit aussi de bons effets dans les Fièvres catharreuses & dans les péripneumonies; mais il n'y a qu'un Empyrique qui osât la donner dans les péripneumonies ou les pleurésies inflammatoires sans avoir auparavant saigné le Malade.

Je ne connois point de meilleure préparation de l'antimoine que le vin béni ordinaire, ou l'infusion de l'antimoine dans du vin (6); & l'on a tort d'en chercher d'autres, puisqu'elle possède seule toutes les vertus de l'antimoine. Elle devient un puissant émétique étant donnée en forte dose, & elle ne fait qu'exciter la perspiration, lorsqu'on se borne à quelques gouttes. Elle excite le vomissement, les selles & les sueurs. Donnée depuis dix jusqu'à cinquante ou soixante gouttes, elle est altérante, atténuante, diaphorétique & diurétique; elle purge lorsqu'on augmente cette dose, & devient un violent émétique si on la donne en trop grande quantité. Que feroient de plus les autres préparations de l'antimoine? Cette substan-

(6) *Vide Obs. nostr. de Aere &c. vol. 1. pag. 140. où je l'appelle essence d'antimoine.*

ce étant intimement mêlée avec son menstree, devient capable de passer dans les recoins les plus reculés des vaisseaux & de les affecter, & conserve en même-tems assez de force pour aiguillonner le conduit des alimens. Les préparations solides d'antimoine ordinaires ne sont qu'une chaux inactive, fort incertaine dans son opération, agissant tantôt avec violence, tantôt séjourant long-tems dans l'estomac & les intestins, & excitant de violens symptômes, au lieu que celle dont je parle passe avec la même promptitude qu'elle agit. Elle atténue & désobstrue sans avoir la dixième partie de la chaleur des sels alcalis volatils, elle est même plus sure & plus efficace dans plusieurs cas, sur-tout dans la maladie en question. En un mot, elle mérite infiniment mieux le nom de *Catholicon* que plusieurs autres remèdes dont on fait tant de bruit dans le monde. Elle opere des merveilles en bonnes mains. La timidité & l'indolence de quelques Médecins sont beaucoup plus dangereuses que la hardiesse & l'empirisme de quelques autres. Les Premiers laissent échapper le tems & l'occasion, tandis que

les derniers envoient leurs Malades dans l'autre monde par leur hardisse.

Les vésicatoires sont extrêmement utiles dans la fausse péricneumonie, tant par leur qualité atténuante & irritante, que par la vertu qu'ils ont d'évacuer une partie de la matiere morbifique. Il faut en appliquer un sur le cou dès le commencement de la maladie, & se souvenir que les épipastiques appliqués sur les cuisses & les jambes soulagent la tête & la poitrine dans les cas où les autres remèdes ne peuvent rien. Mais comme il arrive souvent dans cette maladie que les membres deviennent froids & engourdis, il faut avoir soin de les frotter avant que d'y appliquer des vésicatoires, & les envelopper ensuite dans de la flanelle, (cette précaution est souvent nécessaire dans les Fièvres lentes nerveuses) tant pour hâter l'éruption des vessies, que pour faciliter l'écoulement de la matiere.

Au cas que l'assoupissement & la difficulté de respirer continuent après la saignée, il faut, supposé qu'il y ait du danger à la réitérer, y suppléer par des ventouses & des scarifications sur le cou & les épaules, ce qui produit sou-

vent de très-bons effets. Si l'on appréhende pour la vie du Malade, on appliquera des vésicatoires sur les scarifications.

C'est un bien lorsque le Malade va souvent à la selle. Sydenham (7) veut qu'on le purge tous les deux jours, après l'avoir saigné une ou deux fois, mais je suis d'avis qu'on ne suive point son sentiment. Car, quoique la saignée & la purgation puissent être nécessaires au commencement de la maladie, il n'est pas toujours inutile de réitérer la première; & la seconde demande quelque précaution, sur-tout lorsqu'on y revient une seconde fois. Car le Malade est sujet à tomber dans des foiblesses & des sueurs froides, à moins qu'on ne le sustente durant leur opération, ce qu'il est aisé de faire; mais pour l'ordinaire il lui faut quelque chose de plus que de la petite biere & de la tisane d'orge. Il y a une chose à observer sur ces deux évacuations, & c'est, qu'au cas que le Malade rende par haut une grande quantité de matiere louable, ce qui arrive quelquefois dans cette es-

(7) *Cap. de Peripneum. notha.*

pèce de péripneumonie, il ne faut employer ni l'une ni l'autre, & se borner aux clysteres laxatifs ou aux eccoprotiques, du moins tant que l'expectoration dure; il faut aussi donner au Malade de l'eau de moutarde, de l'hydromel ou une décoction pectorale avec quelque peu de vin blanc pour l'accélérer. Hippocrate (8) conseille en plusieurs endroits l'hydromel & le vin doux & aqueux dans les pleurésies & les péripneumonies pour hâter l'expectoration. Les diurétiques sont extrêmement utiles dans ce cas, pourvu qu'on puisse procurer un écoulement d'urine trouble & chargée de sédiment: mais on doit peu compter sur l'urine dans cette maladie, tant par rapport à la crise, que par rapport au pronostic, à moins qu'elle ne soit ténue, pâle ou limpide, car pour lors elle est d'un très-mauvais augure dans les maladies des poulmons.

Le nitre, le blanc de baleine, le safran, la poudre de contrayerve, le camphre, l'esprit volatil oléagineux, le

(8) *Lib. III. de Morb. sect 24. Edit. Linden.*

lait ammoniac, l'oxymel scillitique, les décoctions de figues, de réglisse, & d'énula campana sont les meilleurs remèdes qu'on puisse employer dans cette maladie. Les potions salines faites avec le sel ou l'esprit de corne de cerf & le jus de limon, ou le vinaigre distillé sont extrêmement utiles; elles facilitent l'expectoration, elles diminuent la difficulté de respirer, & operent communément par les sueurs ou les urines. Les opiates & les remèdes oleagineux & mucilagineux ne valent rien, non plus que les substances irritantes & volatiles, encore qu'elles produisent quelquefois de bons effets sur le déclin de la maladie. Quant à l'usage des remèdes chauds & atténuans ou rafraîchissans, on doit se regler sur les différens degrés de chaleur & de Fièvre, sur la difficulté de respirer, sur l'état du pouls, du sang & sur les autres symptômes qui accompagnent la maladie.



CHAPITRE IV.

Des Pleurésies.

LA Pleurésie, dans le sens qu'on l'entend communément, est une douleur violente, de côté, accompagnée de fièvre aiguë, causée par l'inflammation des muscles intercostaux, du périoste, des côtes ou même de la pleure.

Cette dernière inflammation constitue à proprement parler la vraie pleurésie, l'autre n'est qu'une espèce de rhumatisme inflammatoire auquel on donne le nom de fausse pleurésie. Cependant, comme elles affectent considérablement la respiration lorsqu'elles ont acquis un certain degré de violence, elles ont toujours des suites plus funestes que les rhumatismes, & demandent une attention toute particulière dans la cure.

Comme la violence de la douleur empêche la dilatation du thorax, la respiration devient extrêmement difficile,

& les poumons ne recevant point une quantité d'air suffisante, le sang ne peut librement passer des artères dans les veines pulmonaires ni dans le ventricule gauche du cœur, de manière qu'il s'amasse & croupit dans les poumons. Le sang continuant à passer du ventricule gauche dans l'artère pulmonaire, il distend ses branches de plus en plus & les enfle de façon qu'elles compriment & obstruent les branches des artères bronchiales; si bien que la fausse pleurésie est souvent suivie d'une inflammation des poumons ou d'une péripneumonie absolue, lors sur-tout que le sang est extrêmement gluant. Il est pourtant vrai de dire que la péripneumonie peut être l'effet du défaut d'inspiration & d'expiration; aussi voit-on que la squinancie cause souvent une péripneumonie par la difficulté que l'air trouve à s'insinuer dans les poumons. Frédéric Hoffman (1) observe que les coliques venteuses & spasmodiques sont souvent suivies de pleurésies & de péripneumonies lorsqu'elles durent un tems con-

(1) *Consult. Medicinal.* tom. 1. *Francos.* 1734, 4°. pag. 450,

fidérable, parce que les douleurs, les spasmes & les flatuosités interrompent l'action du diaphragme, empêchent la circulation du sang dans les viscères du bas ventre & l'obligent de se jeter sur les poumons, la pleure, &c. On a vû des jeunes filles cracher le sang & devenir pulmoniques, pour avoir porté des corps trop étroits qui gênoient l'inspiration. Il ne faut souvent qu'une côte fracturée, & même qu'une simple contusion, pour causer un crachement de sang & une toux opiniâtre. En un mot, il suffit pour causer une péripneumonie que les muscles qui servent à la respiration soient affectés. M. Mery (2) rapporte qu'un jeune homme ayant été blessé au tendon du grand pectoral, fut aussi-tôt saisi d'une grande difficulté de respirer & d'une Fièvre aiguë.

Toutes les douleurs de poitrine & particulièrement les pleurésies sont capables de causer une péripneumonie en interrompant la respiration; & de là vient qu'on voit plus de Fièvres pleurétiques accompagnées de symptômes péripneumoniques, que de vraies pleu-

(2) Mémoires de l'Académie 1713.

réfies. C'est de quoi l'on a un exemple dans la pleuropneumonie dans laquelle la douleur de poitrine est accompagnée d'une Fièvre aiguë, d'oppression, de toux, de la difficulté de respirer, d'une expectoration ou d'un crachement de sang. Il arrive cependant quelquefois que la douleur de côté cesse à l'approche de la péripleumonie, parce que l'engorgement des poumons est si considérable, qu'il ne passe presque point de sang du ventricule droit du cœur dans le gauche, & que l'aorte ne reçoit pas la moitié du sang qu'elle devrait recevoir; si bien que la nature ne pouvant plus agir, il se fait une stagnation universelle, & le Malade devient insensible, ou, comme dit Arétée (3) ne se plaint de rien, quoiqu'il ait le pouls intermittent & les extrémités glacées. C'est de quoi j'ai vû plusieurs exemples. Il y a quatre ans qu'un marinier appelé *Cam*, fut saisi d'une paraplégie complete vers le neuvième jour d'une pleuropneumonie, & environ vingt-quatre heures avant sa mort. C'est donc un très mauvais symptôme lorsque la douleur pleurétique cesse

(3) *De Pulmonaria.*

tout à coup , en même tems que la difficulté de respirer & l'oppression de poitrine continuent ou augmentent ; aussi Hippocrate a-t-il raison de dire *que c'est un mal lorsque la péripneumonie succède à la pleurésie* (4).

Les réflexions suivantes mettront le Lecteur plus au fait de la nature & des suites des pleurésies.

1°. La plevre enflammée est disposée à s'attacher à la membrane externe des poumons , & à leur communiquer son inflammation , lors sur-tout que cette adhérence se trouve déjà formée en partie , soit naturellement , soit en conséquence de quelque maladie antérieure. De-là vient que ceux qui ont eu une pleuropneumonie sont souvent sujets aux rechûtes , parce que la callosité formée par la concretion , retrécit les vaisseaux sanguins de la plevre & les rend sujets aux obstructions. A quoi l'on peut ajouter l'obstacle que l'adhérence des poumons à la plevre apporte à la respiration.

2°. Comme la membrane externe des poumons n'est qu'une continuation de

(4) Hipp. Aphorism. II. sect. 7.

la plèvre, l'inflammation peut fort bien se communiquer d'une partie de la plèvre à l'autre, & même à celle qui revet immédiatement les poumons; car elle peut s'étendre à une distance considérable, de même que l'on voit souvent une petite tache inflammatoire sur l'œil occuper en peu de tems tout son globe, les sourcils, &c. il peut aussi arriver que l'inflammation affecte principalement la membrane externe des poumons, & dans ce cas il survient des douleurs semblables à celles de la pleurésie, quoique la plèvre ne soit point affectée. Je suis persuadé avec Hoffman que cela arrive souvent (5).

3°. Le médiastin étant une duplicature de la plèvre, l'inflammation peut s'y communiquer, & pour lors on sent des douleurs aiguës sous le sternum ou entre les omoplates. Cet accident n'est pas rare & est très-dangereux. Hippocrate (6) & Arethée (7) font mention d'une pleurésie dorsale, dans laquelle

(5) *Cap. de Febris Pneumonicis, tom. IV. pag. 1.*

(6) *Lib. III. de Morbis. sect. 21. Edit. Lindeni.*

(7) *Cap. de Pleuritide.*

la douleur s'étend depuis l'épine jusqu'au sternum, & est accompagnée d'une orthopnée, de la toux & d'une expectoration difficile. Cette maladie paroît être la même que celle dont on vient de parler. Quelquefois la douleur se fixe sous le sternum, à l'endroit où s'attache le médiastin, & y cause des apostèmes. Lorsque la douleur est située bien avant dans la poitrine, & qu'elle est accompagnée d'oppression & d'anxiété, de palpitation de cœur, & d'une disposition à tousser, le pericarde, dont la membrane externe vient aussi de la plèvre, est ordinairement enflammé. lorsque la douleur se fait sentir dans toute la région de la poitrine, qu'elle est accompagnée d'oppression & de douleurs poignantes vagues, l'inflammation affecte non-seulement le médiastin, mais même la membrane externe des deux lobes des poumons, témoin la difficulté de respirer, l'oppression, l'anxiété, la toux & le penchant qu'a le Malade à se tenir debout. Cette inflammation est aussi dangereuse que celle du pericarde. Les inflammations du médiastin, du péricarde & des membranes des poumons paroissent être

ce que les anciens appelloient un *Erysipèle des poudrons*. Hippocrate (8) le décrit comme une Fièvre aiguë accompagnée d'une douleur violente dans les parties antérieures de la poitrine & dans le dos, avec oppression, plénitude & toux sèche.

4°. La membrane supérieure du diaphragme est pareillement une continuation de la plèvre, & peut se ressentir médiatement ou immédiatement de l'inflammation de la plèvre, & cela arrive plus souvent qu'on ne se l' imagine. C'est là ce qu'on appelle une *Paraphrenésie*, laquelle est accompagnée d'une Fièvre très-aiguë, d'une douleur violente qui s'étend depuis les côtes inférieures jusqu'aux vertebres les plus basses du dos, d'une respiration courte, convulsive, singultueuse, d'anxiétés & d'inquiétudes, d'une toux sèche, du hoquet & du délire. Le Malade sent à chaque inspiration une douleur excessive qui s'étend depuis le creux de l'estomac jusqu'aux lombes; l'hypochondre du côté affecté est tirailé en dedans &

(8) *Lib. I. de Morbis, sect. 13. Edit. Linden.*

en bas sous les côtes (9), le bas ventre se meut à peine dans la respiration, & demeure immobile & convulsif par la violence de la douleur, à mesure que l'inspiration se fait.

Toutes les fois donc qu'une partie de cette membrane est enflammée, il survient une espèce de pleurésie qui affecte les poumons par *continuité, contiguité, cohésion*, ou *sympathie*. Il arrive même souvent que les poumons adhérent au médiastin, au diaphragme & à la plèvre; que si cela n'est pas, leur inflammation peut être suivie d'une péripneumonie, parce que la difficulté de respirer empêche le sang d'y circuler librement. On peut en dire autant de l'inflammation des muscles intercostaux ou du périoste des côtes. Il est vrai que dans ces sortes de cas les symptômes péripneumoniques ne se manifestent qu'au bout de deux, trois ou quatre jours; mais comme la douleur inflammatoire s'oppose à la dilatation du thorax & des poumons, ils ne tardent pas à s'en ressentir.

(9) Si septum transversum percussum est, præcordia sursum contrahuntur. Celsus Lib. V. Cap. 26.

Les Fièvres pleurétiques produisant les effets qu'on vient de dire, il faut s'efforcer d'appaiser l'inflammation dans la vraie ou fausse pleurésie le plutôt qu'il est possible par des saignées copieuses & réitérées, par des remèdes nitreux rafraîchissans, par des potions, des fomentations, des opiates, &c. En un mot, il faut traiter cette maladie comme une simple inflammation des membranes, des muscles ou du péricoste. Mais lorsqu'elle est accompagnée d'oppression, de toux & d'expectoration, &c. il faut avoir égard à ces symptômes, aussi bien qu'à la douleur de côté.

Je ne me suis étendu sur les maladies de la poitrine & des poumons, qu'afin qu'on les connoisse & qu'on les distingue plus aisément dans la pratique : car il y auroit de l'absurdité à employer des expectorans, des louchs oléagineux, & des pectoraux dans une simple inflammation des muscles de la poitrine ou de la plèvre, quand même chaque accès de Fièvre seroit accompagné d'une légère toux symptomatique & de quelque difficulté de respirer, tandis qu'on peut y remédier par la

saignée & le régime. Il y sauroit d'un autre côté autant d'absurdité à compter sur la saignée & les fomentations, lorsque les poumons sont médiatement ou immédiatement affectés à un point considérable.

La division des pleurésies en vraies ou fausses, est fondée sur la nature & a son utilité dans la pratique ; car lorsque l'inflammation n'affecte que les muscles intercostaux, on doit faire infiniment plus de fond sur les topiques externes, tels que les fomentations, les cataplasmes, les vésicatoires, les ventouses, &c. que lorsque la douleur de côté vient de l'inflammation de la plèvre, ou de la membrane externe des poumons. La sensibilité, la douleur du côté affecté, sur-tout durant l'inspiration, la tumeur & la rougeur de la partie, distinguent cette pleurésie de l'interne.

Il y a quelques douleurs de côté, même violentes, occasionnées par une fluxion acrimonieuse sur les muscles intercostaux & sur les périostes des côtes, qui cèdent plutôt aux topiques, aux édulcorants, & aux purgatifs qu'à la saignée, qui dans ces sortes de cas n'est

point nécessaire pour diminuer la pléthore, si tant est qu'il y en ait. En effet, lorsque la douleur provient d'une humeur acrimonieuse, la saignée n'est bonne qu'à affoiblir le Malade. La saignée ne guérit pas plus les douleurs scorbutiques ou vénériennes, que les maux de dents, ou les douleurs occasionnées par une épine qui s'est fourrée dans la chair.

Les Anciens ont parfaitement bien distingué les douleurs rhumatiques ou flatueuses vagues de la poitrine ou du côté, de la vraie pleurésie. Hippocrate (10) les qualifie de muables, vagues & légères, & défend de saigner les Malades. Ils les guérissent par les fomentations, les purgatifs, &c. plutôt que par la saignée; au lieu que l'inflammation fixe, *systrophique* de poitrine, comme l'appellent les Commentateurs, la requerent toujours. On remarque que les douleurs scorbutiques & rhumatiques vagues cèdent plutôt à la purgation, aux fomentations, aux diapho-

(10) *Coac. Prænot. 491. Edit. Foesii.* Comparez ce passage avec l'avis que Duret donne sur la saignée à la fin de son second livre sur les Prénotions de Cos.

rétiques & aux édulcorants, qu'à la saignée. Quelques uns ne cèdent qu'aux mercuriels, aux antimoniaux, aux emplâtres anodins, aux ventouses & aux vésicatoires; & quelques autres ne s'en vont qu'avec le tems, la patience & l'exercice. Lorsque les douleurs résident au fond de la poitrine, dans les hypochondres, ou sous le diaphragme, qu'elles sont accompagnées de borborygmes & de l'enflure du bas ventre, on ne peut mieux faire que de purger le Malade. Ces douleurs sont quelquefois extrêmement aiguës, &c, en conséquence des flatuosités enfermées dans les intestins, accompagnées de la difficulté de respirer; mais, comme l'observe Arethée, on leur donne à tort le nom de pleurétiques. J'ai souvent vû ces fortes de douleurs s'évanouir ensuite d'un lavement, ou d'une ou deux selles, au grand étonnement de ceux qui en ignoroient la cause. La saignée ne fait alors qu'augmenter les vents & les douleurs. Cette doctrine est confirmée par Hippocrate & par l'expérience; car ce grand homme dit expressément, que lorsque la douleur se fait sentir au-dessous du diaphragme & que bas

ventre est enflé, il faut purger le Malade avec l'ellebore noir, le *Peplium* le *Silphium* & quelque peu de cumin, d'anis, &c. pour chasser les vents avec les felles (11).

Dans tous ces cas, le pouls, le degré de Fièvre, la langue, le siège de la douleur, & la respiration, découvrent au Médecin la nature de la maladie, aussi bien que le traitement qui lui convient. Lorsque la douleur de poitrine est violente, le pouls dur, tendu & fréquent, & la Fièvre aiguë, on doit tenir les douleurs pour pleurétiques, sur tout si elles ont été précédées du frisson. Les vraies pleurésies commencent presque toujours par le frisson, & le pouls est dur & rendu comme les vibrations d'une corde. Les douleurs sont aiguës, poignantes & fixes, & non point erratiques, comme celles qui sont causées par des vents; ni incertaines & vagues comme les rhumatiques. La dureté du pouls est un des signes pathognomoniques de l'inflammation des parties membraneuses. Lors donc que les douleurs régnerent au-dessous du sternum, ou

(11) *De visu acutor. sect. 13 Edit. Linden.*

s'étendent depuis l'épine du dos jusqu'au sternum, on peut juger à la tension du pouls que les médiastin est enflammé. Les poumons, comme dit Arethée, (12) étant insensibles (ou du moins n'ayant pas beaucoup de sensibilité) il se forme souvent une vomique dans les poumons, sans que le Malade ressente aucune douleur. Les membranes des organes sont infiniment plus sensibles que leur parenchyme, les uretères plus que les reins, les meninges plus que le cerveau. Il s'ensuit donc que la dureté du pouls & la violence de la douleur peuvent être les principaux signes diagnostiques dans les maladies de la poitrine, & déterminer le Médecin à la saignée, &c. Je crois que le siège de la douleur ne mérite pas autant d'attention que quelques-uns se l'imaginent; car, comme toutes les parties de la plèvre, les muscles intercostaux ou le périoste des côtes sont susceptibles d'inflammation, la douleur peut se faire sentir dans tous les endroits de la poitrine. J'ai vû des douleurs près des fausses côtes aussi cruelles que dans aucune

(12) *Cap. de Pulmonar.*

autre partie. Hippocrate & ses Commentateurs ordonnent la saignée, lorsque la douleur s'étend jusqu'aux clavicules & aux omoplates; mais je la crois également nécessaire, lorsque la douleur se fait sentir avec la même violence dans toute autre partie. La douleur est extrêmement foible dans la paraphrénésie, & cependant il n'y en a point qui demande plus hautement la saignée. Lorsque l'inflammation affecte le grand pectoral & le petit dentelé antérieur, la douleur doit ordinairement s'étendre jusqu'à l'épaule, vû que leurs tendons s'inferent près de son articulation. Cela arrive souvent dans la fausse pleurésie, & l'on y remédie efficacement par la saignée & les fomentations. Ces remèdes sont également nécessaires lorsque les muscles intercostaux, ou le périoste des côtes est enflammé.

Quoique quelques douleurs de côté différent essentiellement de la pleurésie & soient moins susceptibles de la saignée, on ne doit cependant pas les négliger, sur-tout si elles empêchent la respiration : car elles ne manquent jamais d'avoir des suites funestes, ainsi que l'histoire suivante le prouve

Un Gentilhomme de fort bonnes mœurs, d'un tempérament fluët, mais actif, âgé d'environ trente ans, fut attaqué vers les fêtes de Noël de l'année 1738. d'une douleur au côté droit, accompagnée d'une légère Fièvre. La douleur étoit si légère qu'il ne daigna pas se mettre au lit. Il se fit cependant saigner, & prit quelque drogues que lui donna son Chirurgien. La douleur ayant augmenté au bout de trois semaines ou d'un mois, il me fit appeller. Je lui trouvai une Fièvre lente accompagnée d'une légère toux & d'une difficulté de respirer, qu'il me dit procéder de la douleur de côté. Il crachoit peu & avec peine, & ses crachats étoient quelque peu sanguinolents. Je le fis saigner & lui ordonnai un mélange oléagineux expectorant, le lait ammoniac, l'oximel scillitique, les potions salines, la décoction pectorale, & un régime rafraîchissant & délayant. Au bout de quelques jours il commença à cracher une grande quantité de matiere purulente, sanguinolente & fétide, laquelle provenoit d'une vomique dans le lobe gauche des poumons. Il y sentoît de la douleur, & il me dit que la matiere

venoit de la gauche du sternum en tirant vers le bas de la poitrine. L'expectoration diminua, la matiere ne fut plus ni fétide ni sanguinolente, la toux s'adoucit de jour en jour, & il ne sentit presque plus d'oppression. La Fièvre & la sueur cessèrent au moyen d'une décoction pectorale balsamique de quinquina que je lui donnai, ce qui me fit bien augurer de la guérison. Mais malgré tous ces symptômes flatteurs, la douleur continua dans le même endroit où elle avoit commencé, elle augmenta même, ce qui m'obligea à le saigner plusieurs fois. Je lui fis aussi appliquer des fomentations émollientes avec un emplâtre anodyn d'opium, de camphre avec celui de cumin; & ces remèdes n'ayant produit aucun effet, je lui fis aussi appliquer les ventouses humides. Tout cela fut inutile, la douleur augmenta de jour en jour, & je ne vins à bout de le tranquilliser & de le faire dormir qu'à l'aide de plusieurs doses d'opiates. A la fin la partie commença à s'enfler considérablement, l'abcès se manifesta, & je mis tout en usage pour le faire venir à suppuration. Le Chirurgien l'ayant ouvert au bout de quelques

jours, il en sortit une si grande quantité de pus, que nous crûmes qu'il venoit en partie de la cavité de la poitrine. Ayant examiné les choses plus en détail, je lui trouvai deux côtes cariées, avec deux ouvertures, dont l'une étoit située entre la cinquième & la sixième des vraies côtes, & l'autre entre la quatrième & la cinquième, en tirant vers le bas ventre. Il tomba à la fin dans une consommation qui le mit au tombeau le 29^e Mars 1739.

On l'ouvrit, & l'on trouva quelques-uns des muscles intercostaux, une partie du grand dentelé antérieur, & la portion supérieur de l'oblique descendant noire & sphacelée, & que l'apostème avoit gagné presque jusqu'à l'épine du dos. La partie inférieure de la plèvre étoit tout-à-fait noire, & le diaphragme livide. L'ouverture supérieure avoit pénétré dans le lobe droit des poumons, lequel étoit plein de pus à une distance considérable. Nous trouvâmes dans le lobe gauche une espèce de callosité considérable, qui nous fit juger que c'étoit là où étoit la vomique, & près des vertebres une tumeur plus grosse qu'un œuf de poule,

qui étoit prête à suppurer. Il y avoit plusieurs autres petits tubercules, dont les uns étoient durs & presque pierreux, & les autres ouverts & pleins de pus. Les deux lobes des poumons étoient considérablement affectés, & tout-à-fait livides dans quelques endroits. Ils tenoient fortement à la plèvre par plusieurs endroits, dans les uns par des attaches considérables, dans les autres par une espèce de ligamens fibreux. Nous trouvâmes aussi dans la cavité droite de la poitrine environ demi chopine de matière extrêmement noire & fétide.

Il y a toute apparence qu'il s'étoit formé quelques obstructions dans les poumons de ce Gentilhomme antérieurement à la douleur de côté, témoin la toux sèche qu'il avoit quelquefois eue; mais je suis persuadé que l'humeur âcre qui s'étoit jettée sur les côtes & sur les muscles intercostaux, en empêchant la respiration, ne contribua pas peu aux obstructions & aux suppurations qui se formerent dans ses poumons; & qu'en s'opposant à la dilatation du thorax, elle augmenta l'adhérence des poumons à la plèvre.

Je vais finir ce Chapitre par un ou

deux mots touchant la méthode de traiter les pleurésies inflammatoires. Je tiens d'abord que la saignée doit aller devant tous autres remèdes, & qu'on doit se régler pour la quantité du sang sur la force du Malade, sur le pouls & la Fièvre, sur la violence de la douleur & sur la difficulté de respirer. La qualité du sang mérite encore une attention particulière; car la densité & la viscosité de ce fluide indiquent non-seulement la surabondance des globules rouges, mais encore sa disposition inflammatoire, & que le Malade est en état de supporter plusieurs saignées, si le besoin le requiert.

Il est bon d'observer que lorsqu'on n'appaise point à tems l'inflammation de la plèvre par la saignée, ou qu'on ne la résout point par des potions & des remèdes délayans, antiphlogistiques & émolliens, elle ne manque pas de dégénérer en un abcès ou en une gangrene. A quoi l'on peut ajouter que ces sortes de pleurésies dégèrent presque toujours en une péripneumonie, lorsqu'elles durent long-tems, & par conséquent qu'on ne peut trop se hâter d'appaiser l'inflammation. Car la dou-

leur qui en résulte retarde considérablement la respiration, aussi-bien que la circulation du sang dans les pœmons, & comme ce fluide est extrêmement gluant (ce qui est la cause de l'inflammation pleurétique) il est beaucoup plus disposé à s'arrêter dans les dernières ramifications des artères pulmonaires ou bronchiales, que s'il étoit plus ténu & plus fluide. C'est-là la raison pour laquelle les douleurs de côté occasionnées par une inflammation, causent plus souvent des péripneumonies, que lorsqu'elles proviennent d'une simple fluxion acrimonieuse. Celse a donc raison de dire *que la saignée apaise les douleurs récentes, mais qu'elle devient inutile lorsqu'elles sont invétérées.* (13).

Le Malade étant saigné, on lui donnera un clystère rafraîchissant & émollient, sur-tout s'il est constipé, tant pour débarrasser les intestins des excréments & des vents qui les surchargent, que pour attirer une plus grande quantité de sang dans l'aorte & dans les iliaques, & soulager par ce moyen les parties su-

périeures. Hippocrate (14) ordonne toujours les lavemens au commencement des pleurésies, & nous avertit sur-tout de ne point souffrir que les corps soit trop constipé, de peur que cela n'augmente la Fièvre; ni trop lâche, de peur que les forces du Malade n'en souffrent.

Cela fait, on fomentera la partie affectée avec une décoction de semence de lin, de fénugrec & de fleurs de camomille dans du lait coupé. Les Anciens en usoient ainsi. Hippocrate (15) ordonne les fomentations sèches & humides, tant au commencement que dans le cours des pleurésies, pour apaiser les douleurs qui les accompagnent. Je les ai moi-même employées avec succès dans des cas où la saignée n'avoit produit aucun effet. Les douleurs, sur-tout les inflammatoires, provenant de la trop grande tension des fibres, ne peuvent manquer de céder aux fomentations qui ont la vertu de les relâcher. Je préfère les fomentations humides ou les cataplasmes

(14) *Lib. III. de Morbis, sect. 17.*

(15) *De vict. acut. sect. 11. 12. Edit. Lind.*

aux fomentations sèches dans les douleurs inflammatoires de la poitrine ou du côté, parce qu'elles relâchent plus efficacement. Hippocrate (16) ne veut pas qu'on use trop long-tems de fomentations sèches, & en ordonne d'humides à l'approche de la crises (17). Celse veut qu'on en employe de sèches & de chaudes après que l'inflammation a diminué, & qu'on passe ensuite aux cataplasmes (18). Après avoir fomenté la partie autant qu'il est nécessaire, j'y applique communément un emplâtre anodyn fait avec un gros d'opium, ʒi. de camphre & l'emplâtre de cumin; mais j'essaie d'abord les fomentations sèches. Lorsqu'on craint pour la vie du malade, on doit lui appliquer des fomentations sur le bas ventre, les aînes, &c. pour diminuer la tension des fibres & ralentir le mouvement du sang. Les bains émolliens produisent encore de fort bon effets dans le cas où l'on peut les employer commodément; Hippocrate dit qu'ils appaisent les douleurs du dos, des côtés & de la poitrine. Les effets

(16) *Ibid. sect. 12.*

(17) *Lib. III. de morbis, sect. 23.*

(18) *Lib. IV. cap. 6.*

qu'ils produisent dans les coliques & les paroxismes néphrétiques, doivent nous porter à les employer dans les pleurésies opiniâtres & dans la paraprénésie. Les Anciens ont crû que les fomentations chaudes cuisoient la matiere & facilitoient l'expectoration; & il est certain qu'elles excitent la dernière en apaisant la douleur, & en donnant aux muscles intercostaux la liberté de dilater & de contracter le thorax & de pomper la matiere; si bien qu'à cet égard même, elles ne peuvent qu'être extrêmement utiles dans les pleuropneumonies.

On doit passer ensuite aux remèdes nitreux, & prescrire au malade un régime rafraîchissant, émollient & délayant. Le petit lait, une décoction d'orge & de coquelicot, les émulsions, &c. tiennent lieu de boisson; & le nitre rafraîchit & atténue le sang. On y joindra les anodins, en les réitérant au besoin; l'élixir parégorique & le diacodium sont les plus convenables. On peut y joindre le blanc de baleine, qui est une huile animale qui, sans trop échauffer, pénètre & relâche considérablement; & lorsque les fibres sont

extrêmement tendues, les huiles végétales froides, comme celle de lin ou d'amendes douces. Une preuve que les pleurésies exigent des remèdes émolliens & relâchans, c'est que les personnes fortes & laborieuses y sont plus sujettes que les autres, & s'en ressentent davantage, & qu'elles regnent ordinairement dans les tems froids & secs.

La violence de la douleur exige qu'on fasse succéder les opiates à la saignée, & il est certain qu'elles produisent des effets admirables étant employées à propos. La douleur étant un aiguillon qui accélère la circulation, échauffe le sang & le détermine en plus grande quantité qu'il ne faut sur la partie affectée, elle ne peut qu'augmenter l'inflammation. Une épine qui se fiche dans la chair, occasionne un Fièvre & une inflammation. Lorsque la toux est opiniâtre, comme dans les pleuropneumonies, il faut l'appaiser avec le Diacodium, de peur qu'elle n'augmente l'inflammation. Ces sortes de remèdes veulent être ménagés avec précaution; souvenez - vous donc de ne jamais les employer qu'après avoir saigné vo-

tre malade, sur-tout si la douleur est violente, le pouls dur, fréquent & tendu, & la Fièvre forte. On verra par l'exemple suivant quelle est la méthode qu'on peut & qu'on doit employer dans les pleurésies & les péripneumonies, lorsque ces maladies commencent d'une manière violente.

Il y a près de quatre ans qu'un Gentilhomme âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament fort & pléthorique, fut attaqué d'une Fièvre & d'une douleur de côté violente, pour laquelle on lui tira seize à dix huit onces de sang. La douleur diminua, il se leva, s'assit près du feu dans une chambre pleine de fumée, & but près d'une quarte de cidre. Il fut aussi-tôt saisi d'un frisson violent & d'une Fivre aiguë, accompagnée d'une douleur excessive de côté & de poitrine, d'une grande difficulté de respirer, du délire & d'une toux opiniâtre qui lui fit rendre une grande quantité de sang vermeil & écumeux. Je fus obligé de le saigner trois fois en vingt-quatre heures, & de lui donner sept grains de Laudanum solide & deux ou trois onces de Diacodium, ce qui le guérit par-

faitement fans le secours d'aucun autre remède. Ce cas est des plus extraordinaires, & ne fait rien à la méthode dont j'ai parlé ci-dessus. J'ai éprouvé son utilité dans plusieurs cas, & je la crois infiniment plus efficace que le sang de bouc, le priape de taureau & les autres remèdes dont Van-Helmont se sert pour appaiser l'Archée & la *Plevra furens* (19), malgré tout ce qu'il dit contre l'usage de la saignée dans les pleurésies.

J'ai observé que la sueur est extrêmement utile dans plusieurs pleurésies épidémiques, sur-tout après le troisième ou le quatrième jour; ce qui m'a engagé à ajouter le camphre au nitre dans la vûe de l'exercer. Ce remède donné avec quelques petites doses d'elixir parégorique dans du petit lait chaud, ou de la ptisane, ne manque presque jamais de produire son effet. Cette méthode est particulièrement utile lorsque le tems est froid & humide, & le malade sujet aux rhumatismes & aux catharres, pourvu qu'on ait soin de le saigner

(19) *Vide Helmont. Plevra furens.*

auparavant. La purgation a aussi son utilité dans ces sortes de cas. On sçait par expérience qu'il y a telles constitutions d'air qui ne permettent pas de tirer trop de sang aux pleurétiques, & l'on peut mettre de ce nombre les tems épais & humides. Ils supportent infiniment mieux la saignée dans un Printems froid & sec, que dans un Eté humide, ou une Automne pluvieuse. Il y a même quelques pleurésies qui ne permettent point la saignée, & dans lesquelles la douleur de côté paroît être plutôt un symptôme de la maladie, que la maladie même; de même que les douleurs qui précèdent ou accompagnent les Fièvres malignes, la petite vérole, &c. ne sont point proprement rhumatiques, mais symptomatiques. Ces sortes de douleurs proviennent de l'acrimonie & non de l'inflammation, & veulent être guéries avec des délayans, des diaphorétiques, des eccoprotiques, des vésicatoires, &c. & non point par la saignée, laquelle est défendue par les Anciens dans les cas où la bile (ils appelloient ainsi l'acrimonie) prédomine.

Afclepiade

Afclepiade (20) nous apprend que les Romains & les Athéniens ne sup-
portoient pas si bien la saignée dans les
pleuresies & les péripleumonies, que
les habitans de l'Hellefpont ; les pre-
miers étant au Midi, & dans un climat
plus chaud & plus humide que les der-
niers, qui étoient exposés aux vents
froids & secs du Nord & de l'Est. Hou-
lier observe la même chose par rapport
aux habitans de Paris, qui vivent dans
un climat froid, & ceux des Provinces
méridionales de France, dont le climat
est plus chaud. (21) J'ai remarqué plus
d'une fois dans une étendue de pays
moins considérable, que cette maladie
épidémique, qui, dans des lieux chauds,
bas & voisins de la Mer, n'étoit qu'une
légère Fièvre catharreuse, & ne deman-
doit presque point de saignée, a été
accompagnée dans des lieux hauts &
froids de symptômes pleuro-pneumoni-
ques très-violens, & a exigé une éva-
cuation copieuse de sang. Il est certain
que la constitution des solides & des

(20) *Vide Cæli Aurelian. Lib. II. cap. 24
de Morbis acutis & chronicis, Amst. 1722.
in 4.*

(21) *Holler. in Aphorism. Hipp. sect. 1.*

fluides varie selon la différence des climats D'où je conclus qu'un Médecin doit s'attacher non-seulement à connoître la nature de la maladie épidémique qu'il traite, mais avoir encore égard aux saisons & au tempérament des malades.





APPENDIX.

M É T H O D E

POUR CONSERVER LA SANTÉ

DES MARINIERS,

DANS LES VOYAGES DE LONG COURS.

PERSONNE n'ignore combien nous avons perdu de Matelots depuis quelques années par le scorbut. Cette maladie est une suite de la mauvaise qualité des provisions que l'on embarque, & qu'il est impossible de conserver dans les voyages de long cours. Les provisions se gâtent naturellement, le meilleur bœuf & le meilleur porc se corrompent, l'eau s'altère, & la bière, du moins celle dont on use dans les

vaisseaux, ne tarde pas à perdre ses qualités. Il est donc impossible que l'usage de ces sortes de provisions n'infecte peu à peu les fluides, ne produise beaucoup d'acrimonie dans le sang, & ne le dispose de jour en jour à un état de putréfaction. Ces effets augmentent considérablement par l'humidité & la salure de l'atmosphère, aussi-bien que par l'impureté de l'air que l'on respire entre les ponts. Je n'avance rien qui ne soit confirmé par l'expérience. J'ai vû une seule Escadre mettre plus de mille Marelots à terre infectés du scorbut au bout de trois mois de voyage, sans compter ceux qui étoient morts à bord. La Flotte n'est pas plutôt rentrée dans le port, que la pureté de l'air, jointe à la bonne qualité des alimens & des boissons, des fruits & des herbages dont on use, purifie le sang & les fluides, & rend la santé à ceux qui l'avoient perdue. Les Anglois & les Hollandois n'arriveroient jamais aux Indes, s'ils n'avoient soin de renouveler leurs provisions à Sainte Helene, & au Cap de Bonne Espérance.

Les Médecins sçavent parfaitement que

les acides végétales & minéraux sont extrêmement propres à corriger l'acrimonie alcalinescente du sang, & à prévenir la putréfaction des humeurs; que les premiers sont plus sûrs & peuvent se donner à verrées, au lieu que les seconds ne veulent être donnés que par gouttes.

L'état du sang est tel qu'on vient de dire dans le scorbut de Mer, témoin la puanteur de l'haleine, l'érosion des gencives, la couleur & la mauvaise odeur de l'urine, les ulcères, les taches noires, bleues & brunes qui s'élèvent sur la peau, les fréquens accès de Fièvre, la saleté de la langue, les dyssenteries bilieuses & sanguinolentes qui l'accompagnent. On sçait qu'une diète végétale acidescente, que la pureté de l'air, la bonne qualité des alimens, une boisson subacide & vineuse, rémédient efficacement à cette maladie, lorsqu'on ne lui donne pas le tems de faire des progrès. Les pommes, les oranges & les limons seuls ont souvent guéri des scorbut occasionnés par la mauvaise qualité des provisions, & tiré les malades des bras de la mort.

Mais les mêmes moyens qui guérissent

une maladie, servent aussi à la prévenir. Si donc on introduit un pareil régime sur Mer, il servira d'une espèce d'antidote contre les qualités rances & putrescentes des provisions dont on se sert dans les Vaisseaux; il corrigera, ou du moins diminuera considérablement leurs mauvais effets. On sçait par expérience que les Officiers qui portent avec eux du vin, du cidre, des limons, & des provisions récentes, sont moins sujets au scorbut que les Matelots, qui ne peuvent pas faire la même dépense.

Est-il possible d'introduire un pareil régime sur les Vaisseaux? On le peut, & c'est dans cette persuasion que j'ose recommander la méthode suivante.

On fournira aux Equipages destinés à des voyages de long cours, une quantité suffisante de bon cidre; le plus rude sera le meilleur, pourvu qu'il ne soit point gâté. Les pommes étant salutaires dans le scorbut, il n'est pas douteux que leur jus doit l'être aussi, après avoir acquis la qualité du vin, & qu'il est extrêmement propre à corriger par son acidité la qualité alcalinescente & putrefactive des mauvaises provisions. On

gardera ce cidre trois mois avant de l'employer ; car il ne manqueroit pas d'occasionner des coliques , si on le buvoit avant qu'il fut reposé. On le survuidera au moins une fois , tant pour le clarifier , que pour l'empêcher de se corrompre , ce qui le rendroit inutile. S'il venoit à s'aigrir , ce qui arrive assez souvent , il n'en seroit pas moins bon ; mais on a éprouvé qu'il se conserve jusqu'aux Indes , lorsqu'on en a soin.

On donnera une chopine de ce cidre par jour à chaque Matelot , outre sa bière & son eau. Je serois d'avis aussi qu'on distribuât du vinaigre à l'Équipage , sur-tout lorsque les provisions commencent à se gâter. On doit encore avoir soin de laver les ponts avec du vinaigre , après en avoir renouvelé l'air au moyen de la machine de M. Sutton , ou du Ventilateur de M. Hales ; ce qu'on doit faire une fois par jour au moins.

S'il arrive que les Flottes se mettent en Mer en Automne , on se pourvoira d'une quantité suffisante de pommes ; elles se gardent deux ou trois mois , lorsqu'on a soin de les bien choisir , & de les enfermer dans des caisses bien

féches. Les limons & les oranges se gardent encore plus long-tems, lorsqu'on les enveloppe d'un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe qui puisse absorber leur humidité, & qu'on les enferme dans des vaisseaux bien secs. Au cas que cela ne soit pas faisable, on y suppléera par un mélange de jus de limon & de Rum; cette liqueur se garde long-tems, & vaut infiniment mieux que les liqueurs fortes dont on use dans les Vaisseaux & ailleurs. On remarquera en passant, que le jus de limon corrige parfaitement les mauvaises qualités de ces liqueurs distillées.

Au cas que l'eau vienne à se corrompre, on remédiera à ce défaut en y mêlant du jus de limon, de l'élixir de vitriol, ou du vinaigre. Les Soldats Romains n'avoient d'autre boisson que le *Posca* (de l'eau & du vinaigre) & s'en trouvoient bien.

On a introduit depuis quelque tems l'usage de l'élixir de vitriol & du vinaigre dans les Vaisseaux, & l'on vient de donner depuis peu un ordre pour y introduire celui du cidre. Je suis persua-

dé qu'il aura son utilité, si l'on sçait ménager cette boisson comme il faut, par l'expérience que quelques-uns en ont déjà faite. Au défaut du cidre, on pourra distribuer à l'Equipage le vin que l'on fait dans les prises, lequel est ordinairement foible & poussé.

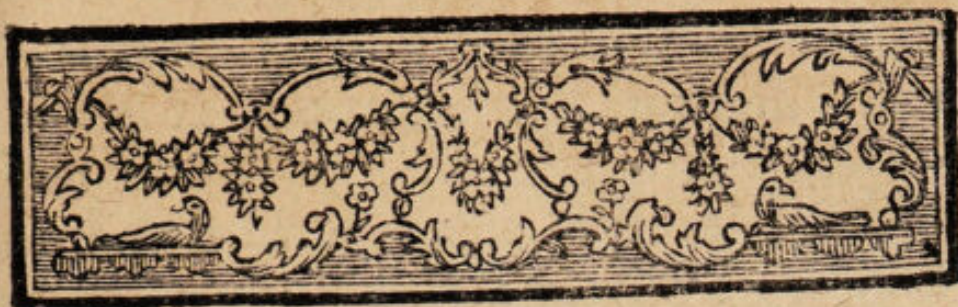
On trouvera peut-être mon projet dispendieux ; mais doit-on appréhender la dépense lorsqu'il s'agit de la vie de tant de braves Sujets. Les Romains ne marchaient jamais sans vin & sans vinaigre, & en donnoient tous les jours à leurs Soldats & à leurs Matelots. Si ce brave Peuple a fait tant de dépense pour conserver la santé de ses Soldats, pourquoi les Anglois en feroient-il moins pour maintenir celle de leurs Matelots ?

Au reste, rien n'est plus préjudiciable à l'état, que d'enrôler les Matelots au retour de leurs voyages sans leur donner le tems de se refaire & de dissiper les chagrins qu'ils ont essuyés ; & je souhaite pour l'honneur de ma Nation qu'on trouve un autre

moyen d'équiper nos Flottes, plus conforme à l'humanité & à la liberté dont nous jouissons.

Plimouth, ce 30 Septembre 1747.

Fin de l'Essai sur les Fièvres, &c.



ESSAI

SUR

LA MANIERE DE NOURRIR

ET

D'E'LEVER LES ENFANS,

Depuis leur naissance jusqu'à l'âge de
trois ans.

PAR UN MÉDECIN.

*Adressé en forme de Lettre à un des Direc-
teurs de l'Hôpital des Enfants - Trouvés,
& publié par l'ordre de la Committé géné-
rale dudit Hôpital.*

MONSIEUR,

Je vois avec plaisir que les gens de
bon sens s'intéressent enfin à la conser-

O vj

vation des Enfans : cet objet est sûrement digne de leur attention , & je ne doute point que le public n'en ressentie bien-tôt les bons effets. L'Hôpital des Enfans - Trouvés sera beaucoup plus utile au public que ses Fondateurs ne se le sont peut être imaginé , il en garantira plusieurs de la cruauté de leurs meres , & en sauvera une infinité d'autres par la méthode dont il se servira pour les élever. C'est à tort qu'on a confié ce soin aux femmes , & quoiqu'elles le regardent comme leur appanage , je suis très-convaincu qu'elles n'ont point assez de connoissance pour s'en acquitter comme il faut. Il demande une connoissance Philosophique de la nature , laquelle ne s'acquiert que par des observations & des expériences réitérées , & dont par conséquent les ignorans sont incapables. Elles se fondent sur les exemples & les pratiques de leurs Ayeules , qui les tenoient de Médecins aussi ignorans qu'elles , témoins les erreurs où la plupart sont tombés , & dont nous ne nous sommes garantis qu'à la faveur des nouvelles découvertes. Guidés par de fausses hy-

pothèses, ils se sont repus d'idées ridicules & ont porté les autres à imaginer je ne sçai quelles qualités occultes dans certaines plantes, drogues & racines, & à s'appuyer de certaines pratiques & cérémonies superstitieuses, qui n'ayant aucun fondement dans la nature, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'ignorance ou de l'artifice de certains Charlatans, qui ne se vantoient de connoître ces qualités occultes, que pour séduire le vulgaire & parvenir plus sûrement à leur fin. Les progrès que la Médecine a faite dans notre siècle viennent du soin qu'on a eu d'étudier la nature & de la suivre pas à pas dans toutes ses opérations. Les nouvelles découvertes nous ont mis en état d'expliquer d'une manière simple & naturelle une infinité de choses qui passaient jadis pour mystérieuses & surnaturelles, & de pratiquer ce qu'elle enseigne d'une façon plus conforme à la raison & au bon sens. Cela étant, il est à craindre que les nourrices qui conservent encore la plupart de ces préjugés qui n'ont d'autre appui que la tradition, ne se trompent dans la manière dont

elles élèvent les Enfans , & que dans la persuasion où elles sont que la nature s'en est rapportée à leur sçavoir & à leur industrie , elles ne fassent souvent du mal en croyant faire bien. C'est de quoi je vais tâcher de les convaincre , en leur enseignant une nouvelle maniere de nourrir & d'élever les Enfans , qui sera autant commode pour elles , qu'utile à leurs nourrissons.

La méthode que je propose étant extrêmement simple & naturelle , les Enfans dont l'Hôpital prend soin , en seront plus forts , plus beaux & plus spirituels ; car les facultés de l'ame dépendent des organes du corps ; de maniere que lorsque ceux-ci sont en bon état , l'ame exerce ses fonctions avec une entière liberté , au lieu qu'elle tombe dans l'inaction lorsqu'ils sont mal constitués. Dès qu'on appercevra les avantages de ma méthode , & cela ne tardera pas , les nourrices & toutes les femmes qui se mêlent d'élever des Enfans reviendront sans peine de l'erreur où elles ont été à cet égard , & reconnoîtront que la méthode dont elles se servent , est extrêmement nuisible , &

ne sert qu'à énerver le corps & l'esprit de leurs nourrissons.

Tout homme qui entreprend de combattre les préjugés reçus, doit le faire sur des bonnes preuves. Je prie donc ceux qui pourroient douter de la vérité de ce que j'avance, d'observer que la maniere dont on élève les enfans en général est mauvaise, déraisonnable & contraire à la nature, je les prie, dis-je, de considérer les enfans de la plûpart de nos gens de condition, combien ils sont chétifs & valétudinaires; ce qui vient de la mauvaise nourriture qu'ils ont reçue, aussi-bien que de la mauvaise habitude qu'ils ont contractée dans leur enfance. Si cela ne suffit pas, on n'a qu'à parcourir la liste des morts que l'on publie à Londres toutes les semaines, on verra que la moitié de ceux dont les noms remplissent ce catalogue, sont morts à l'âge de cinq ans, si bien que la moitié de ceux qui viennent au monde, en sortent avant que de pouvoir le connoître. Cela me paroît meriter une sérieuse réflexion; & cependant je ne sçache personne qui y fasse attention, quoique

tout le monde convienne que la force d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitans. La faute à laquelle j'impute une grande partie de ce malheur, est trop commune & trop évidente pour occuper l'attention des personnes oisives & spéculatives, qui n'aiment que les recherches subtiles, non plus que celles des personnes engagées dans les affaires, qui uniquement occupées de leur intérêt, méprisent tout ce qui se passe sous leurs yeux. On regarde ce malheur, comme un malheur naturel, & l'on s'y soumet sans examen. Mais ce n'est point là le cas, & comme il ne vient que du défaut de conduite, & qu'on peut y remédier, il est ridicule d'en accuser la nature, & de supposer que les Enfans sont plus sujets aux maladies & à la mort que les adultes. On remarque au contraire qu'ils supportent infiniment mieux la douleur & la maladie, sur-tout les fièvres, (témoin la petite vérole dont ils échappent presque tous,) & cela pour la même raison qui fait qu'un arbrisseau résiste mieux à l'orage qu'un chêne. Toutes les autres productions de la nature sont d'au-

tant plus fortes qu'elles sont plus proche de leur principe : elles sont alors , il est vrai , plus sensibles aux injures , & ce ne sont que ces injures qui les font périr. A-t-on jamais vû mourir un agneau , un oiseau , un arbre , pour avoir été trop jeunes ! Ces productions sont sous la conduite de la nature qui n'erre jamais , & elles croissent sous ses loix. Cette réflexion devrait engager les nourrisseurs aussi-bien que les peres & les meres , non-seulement à garantir leurs nourrissons des injures auxquelles ils sont exposés ; mais encore à s'assurer si les services qu'ils leur rendent ont l'étendue qu'ils doivent avoir.

La mort ni les maladies ne sont pas si fréquentes parmi le bas peuple , surtout parmi les habitans de la campagne , que parmi ceux qui vivent dans l'opulence. La santé & la fécondité sont l'appanage des pauvres , j'entens ceux qui sont laborieux : le défaut du superflu les retient dans les bornes de la nature ; ils sont heureux sans le sçavoir & sans pouvoir en découvrir la cause. Une pauvre femme qui n'a que quel-

que méchans haillons pour couvrir son enfant, ni d'autre nourriture à lui donner que son lait, le voit croître à vûe d'œil, & se passer bien-tôt de son secours, tandis que l'heritier d'une riche famille gémit sous un amas d'ajustemens dont on le surcharge, rejette les friandises dont on le gorge, & devient enfin la victime d'une folle tendresse. C'est de quoi j'ai été plusieurs fois témoin, & j'ai souvent oui dire aux mères : *mon Enfant se porte mal depuis qu'il a crié & vomi.* Ces plaintes auxquelles on ne fait point attention, sont de nature qu'il est aisé d'en découvrir la cause. Un Enfant ne se découvre plusieurs fois par jour, que parce qu'il est surchargé de hardes : Il ne crie, que parce qu'il ne peut en supporter la chaleur : Tant qu'il conserve ses forces naturelles (les Enfans sont plus forts & plus robustes qu'on ne l'imagine) il crie, il rejette les hardes dont on le couvre, & profite à souhait ; je veux dire, il devient gras, bouffi & gros outre mesure, comme un agneau que l'on engraisse. Mais la même cause con-

tinuant, & venant à la fin à surmonter les forces de la nature, l'Enfant n'est plus en état de crier, il tombe en langueur & demeure tranquille. Le malheur est qu'on ne fait point attention à ses plaintes, on l'enveloppe de langes, on le gorge de lait & de bouillie, si bien qu'à la fin il est saisi de tranchées, de diarrhées & de convulsions qui le délivrent des mains de ses bourreaux. La même chose arriveroit à l'agneau, si on ne le tuoit point après l'avoir engraisé.

Rien ne prouve mieux combien la maniere dont on élève les Enfans est mauvaise, que la mort prématurée des uns & la mauvaise santé des autres. La chose n'a pas besoin de preuve, & vous devez en avoir été convaincu pour peu que vous y ayez réfléchi. Cependant comme vous désirez sçavoir mon sentiment sur ce sujet, je supposerai que vous convenez avec moi que la plupart des nourrissons sont dans le mauvais chemin, & je tâcherai de vous apprendre en peu de mots ce que je trouve à propos qu'on fasse.

Vous devez vous être apperçu, Mon

sieur , parce que je viens de dire , que ce dont je me plains est , qu'on couvre & qu'on nourrit les Enfans plus qu'il ne faut , & qu'on les nourrit & qu'on les couvre d'une maniere impropre ; & c'est à quoi j'impute la plupart de leur maladies. Je m'explique. On s'imagine qu'un Enfant nouveau né ne sçauroit être trop couvert , & dans cette pensée on l'envelope de flanelle , de langes , de couches , on lui met des tétieres , &c. ce qui pris ensemble pese presque autant que lui. Qu'arrive-t'il de là ? L'Enfant devient au bout d'un mois si tendre & si frilleux , qu'il ne peut supporter l'air , de maniere que si l'on vient à ouvrir une porte ou une fenêtré , & à donner entrée au vent , la mere & l'Enfant s'enrhument & tombent malades. Le pire est qu'à la fin du mois , si les choses vont passablement bien , on envoie l'Enfant à la campagne , où il est élevé dans une maison quelquefois ouverte au vent & à la pluie. Doit-on s'étonner après cela que l'Enfant ne profite point ? Ce qu'il y a de vrai , c'est qu'un Enfant qui vient de naître , ne sçauroit être couvert trop légèrement ; il a

besoin de moins de hardes à proportion qu'une personne faite, parce qu'il est naturellement plus chaud, comme cela paroît par le Thermometre, d'où vient qu'il supporte plus aisément le froid d'une nuit d'hiver qu'aucun adulte que ce soit. On a plusieurs exemples anciens & modernes d'Enfans qui ont été exposés plusieurs jours sans mourir. Ces sortes d'expositions étoient fort communes dans l'Antiquité, pour ne rien dire des Enfans que l'on trouve tous les jours dans les rues de Londres. Ces sortes d'exemples prouvent que les Enfans sont naturellement capables de supporter les plus grands maux, tant qu'ils n'ont point été affoiblis par la mauvaise conduite de leurs nourrices. Ce n'est pas assez de surcharger les Enfans de hardes inutiles, on les serre tellement, que leurs viscères ni leurs membres ne peuvent plus agir. Cette circonstance est des plus mauvaises, car les membres n'ont de force qu'autant qu'ils agissent, & il arrive de-là que ceux qui ont été ainsi élevés ne peuvent soutenir le moindre effort. La circulation étant retardée par la compres-

sion de certaines parties , doit nécessairement produire des tumeurs contre nature dans d'autres , vû la facilité que les fibres des Enfans trouvent à se distendre. C'est de-là sans doute que viennent ces difformités que l'on voit dans tous pays , sur-tout parmi les femmes , qui souffrent plus à cet égard que les hommes. Voici comment je voudrois qu'on habillât les Enfans : Un petit corset de flanelle sans manches , qui s'attache légèrement^{ble} par derriere , auquel on coudra un petit jupon , & par dessus une espèce de robe de même étoffe , ou de telle autre qu'on jugera à propos , pourvû qu'elle soit légère & souple. La jupe doit être moins longue que l'Enfant , mais on donnera quelques pouces de plus à la robe. Un simple bonnet sur la tête , que l'on doublera au cas qu'on ne le juge pas assez chaud. La coëffure de l'Enfant doit être telle , qu'on puisse la mettre toute à la fois , & qu'elle ne lui tire ni ne lui presse point la tête : le linge à l'ordinaire. Cet habillement suffit pour le jour , & l'on n'a que faire de toutes ces bandes , ces couches & ces tétieres don

On se sert pour lui affermir la tête & lui soutenir le corps, comme si la nature avoit besoin de tous ces vains secours pour perfectionner son ouvrage. Les bas & les souliers sont absolument inutiles; car outre qu'ils tiennent les jambes humides, lorsqu'on néglige de les changer toutes les heures; ils engourdissent & blessent souvent les pieds. Les Enfans à qui l'on n'en met point, en sont plus fermes sur leurs jambes & en marchent plutôt. Ils ne deviennent nécessaires que lorsqu'ils sortent & qu'ils vont dans la boue. On leur mettra la nuit une chemise de flanelle, qui ne gêne en aucune manière la liberté de leurs membres. L'habillement dont je parle a cet avantage qu'on peut le changer aussi souvent qu'on veut sans incommoder l'Enfant; il lui laisse la liberté des membres, de manière qu'il ne tarde pas à s'en servir. Je serois d'avis qu'on l'employe dès le moment qu'il naît, & qu'on le lui laisse jusqu'à l'âge de trois ans, sauf pour lors à lui en donner un autre plus élégant. Je n'approuve point du tout les corps de jupe, non que je ne trouve aucune

beauté dans la figure de pain de sucre qu'on fait prendre au corps, mais parce que je suis persuadé qu'on ne l'acquiert qu'aux dépens de la santé & des forces. Quelques-uns croient qu'il n'est point à propos de changer les Enfans, parce, disent-ils, que le linge & les hardes nouvelles leur dérobent une partie de leur nourriture. Cette opinion n'a aucun fondement, & je ne vois pas qu'elles fassent autre chose qu'absorber une partie de l'humidité qui s'exhale de leur corps. Quand même la chose feroit comme on le dit, les Enfans ne s'en trouveroient que mieux, vû qu'ils ont toujours trop de nourriture; je crois donc qu'on ne sçauroit les changer trop souvent, & je voudrois même qu'on les changeât tous les jours pour les garantir des ordures qui nuisent à leur santé.

La nourriture des Enfans est beaucoup plus importante que leur habillement. On doit donc être extrêmement circonspect sur cet article, ne leur rien donner que de bon & de sain & ne point aller au-de-là de leurs besoins. Voyons ce que la nature nous dicte,

dicté, on ne sçauroit errer en la prenant pour guide. Dans la matiere dont il s'agit, de même que dans la Médecine, l'art est toujours nuisible lorsqu'il s'éloigne de la nature. Lorsqu'un Enfant vient au monde, il ne trouve aucune provision; car la mere n'a souvent du lait qu'au troisiéme jour; si bien qu'en suivant la nature, on peut le laisser un jour & demi ou deux sans nourriture, ce qui me fait croire qu'il n'en a pas besoin. Il naît plein de sang & d'excrémens, sans appétit & sans sentiment; il a donc besoin de cette abstinence & de ce repos pour se remettre & se faire au changement de circulation, (le sang prenant son cours dans des nouveaux vaisseaux) qui lui cause toujours quelque peu de fièvre. Quelque extraordinaire que cela paroisse, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien donner du tout; car il dort pendant tout ce tems-là, & lorsque le lait est prêt, il s'éveille avec la faim & le suce avec avidité, ce qui est souvent nécessaire pour l'attirer. Je ne suis pas d'avis qu'on l'éveille pour lui donner à téter. Tel est le cours de la nature, & il

est fâcheux qu'on n'y fasse pas plus d'attention. On a coutume, aussi-tôt qu'un Enfant est né, de lui mettre un morceau de beure & de sucre dans la bouche, de lui donner de l'huile, de la panade, ou tel autre mauvais mets, si bien que l'Enfant court risque de tomber malade dès le premier instant de sa naissance. On a coutume encore de lui donner un petit cochon de lait rôti, pour le guérir de toutes les envies de sa mere. Je voudrois pour l'honneur du sexe qu'il fit un peu plus d'attention à ces matieres; car on lui impute plusieurs autres défauts dont je ne le crois nullement capable. Lorsqu'un Enfant tete sa propre mere, ce qui, à l'exception de quelques cas, est extrêmement avantageux pour l'une & pour l'autre, il n'a pas besoin d'autre nourriture, pourvû que la mere soit sage & qu'elle fasse de l'exercice. La mere, en allaitant son Enfant, rétablit sa santé & ses forces, au cas qu'elle les ait perdues par quelque maladie hystérique & nerveuse, & fait un bien infini à son nourrisson. Il seroit donc à souhaiter que les femmes allaitassent leurs Enfans lorsqu'elles

peuvent le faire sans endommager leur santé ; car je suis persuadé que la coutume qu'ont quelques jeunes femmes de faire passer leur lait , leur est extrêmement funeste. Elle met quelquefois leur vie en danger , & dispose souvent leur corps à des maladies incurables. Les raisons dont on appuie cette coutume sont extrêmement frivoles & émanent d'un faux principe ; sçavoir , qu'il y a des femmes trop foibles pour allaiter leurs enfans , & qu'elles se privent par-là d'une partie de leur nourriture. Cette opinion est mal fondée ; car la plupart de nos maladies ne viennent point du défaut de nourriture , ainsi qu'on se l'imagine , mais de la surabondance des humeurs , lesquelles étant en plus grande quantité que le corps n'en peut consumer , se corrompent & produisent une infinité de maladies. Je n'avance rien que les Médecins ne sachent aussi bien que moi , aussi employent-ils fréquemment les cauterés & les vésicatoires pour évacuer les humeurs superflues. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir si la coutume où l'on est de faire passer le lait aux accouchées leur est avan-

rageuse ou non. Le lait est purgatif & propre à débarrasser l'Enfant des matières excrémentielles qui se sont amassées dans ses intestins : on ne peut donc l'en priver sans lui nuire. Il perd peu à peu cette qualité, il devient moins purgatif & plus nourrissant, & par conséquent un des meilleurs alimens qu'on puisse donner aux Enfans. Si j'en étois crû, on ne lui en donneroit point d'autre les premiers jours de sa naissance non plus que durant les trois premiers mois, n'étant point en état avant ce tems-là de digérer & d'affimiler les autres alimens. Les femmes ont pour l'ordinaire assez de lait pour nourrir leurs premiers Enfans, & quelquefois plus qu'ils ne peuvent en prendre ; elles auroient donc tort de les en laisser manquer. On doit attendre à leur donner une nourriture plus substantielle que la nature le demande, observant de ne jamais prévenir leur faim ; mais c'est en quoi la plûpart des nourrices péchent pour l'ordinaire. La nature sçait elle-même ce qu'il convient de faire à cet égard, & les nourrices n'ont autre chose à faire que de

tenir leurs nourrissons propres , de les bercer , de jouer avec eux , & de les entretenir en bonne humeur.

Lorsque l'Enfant a trois mois , il a besoin d'une nourriture plus solide ; voyons donc quelle est celle qui lui convient , & en quelle quantité on doit la lui donner. On doit d'abord tenir pour certain que l'on péche communément à ces deux égards , témoins les maladies auxquelles les Enfans sont sujets. Quant à la quantité , les nourrices sont à cet égard dans une erreur assez commune ; elles croient qu'un Enfant a faim toutes les fois qu'il crie , & sur ce principe elles lui donnent à téter dix à douze fois par jour. Cette erreur est si évidente , qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit pas encore apperçu ; car si l'on examine avec soin les mouvemens d'un Enfant , on trouvera qu'il ne crie jamais que parce qu'il souffre. Or , les premiers sentimens de la faim ne causent aucune douleur. Un Enfant qui a faim , témoigne ses besoins par une infinité de signes avant que de pleurer. Il est même rare qu'il crie lorsqu'il se porte bien & que rien ne le blesse. Les

nourrices ont rarement occasion d'observer ces fortes de signes , parce qu'elles donnent rarement le tems à leurs nourissons d'avoir faim. J'ai vû des Enfans à qui l'on ne donnoit à téter que deux ou trois fois en vingt-quatre heures , témoigner leur faim par des signes , aussi intelligiblement qu'il l'eussent pû faire par des paroles.

On commet une infinité de fautes par rapport à la qualité de leur nourriture : elle n'est point assez simple. Leurs bouillies , leurs panades , leurs gruaux , &c. sont ordinairement assaisonnés avec du sucre , des épiceries & du vin , choses dont ils ne devoient jamais goûter. Le corps n'en a pas besoin , & le luxe ne les a introduites que pour la perte du genre humain. Il ne suffit pas que leur nourriture soit simple , elle doit encore être légère. Plusieurs personnes se forment une fausse idée de la légèreté , & s'imaginent que les différentes espèces de pâtisserie , les boudins , les flans , &c. sont légers , c'est-à-dire , facile à digérer. Mais il n'y a rien de plus pésant dans ce sens que la pâte sans levain & les œufs dur-

cis qui entrent dans la plupart de ces compositions. J'appelle substance légère celle qui se dissout aisément dans l'eau chaude. Le pain est la substance la plus légère que je connoisse ; le levain qui entre dans sa composition, divise & atténue les particules tenaces de la farine , lui donne les qualités dont je viens de parler, & le rend extrêmement propre à nourrir les Enfans. Le lait de vache est simple & léger & leur convient encore; mais on le prépare mal. On ne doit point le faire cuire , car le feu lui ôte son goût & ses qualités, le dépouille de sa douceur, le rend pesant & épais , & l'empêche de se mêler avec le sang. Mais la plus grande objection est , que leur nourriture est entièrement végétale , d'où il arrive qu'elle s'aigrit dans leur estomac. La cause la plus générale des maladies des Enfans , est la qualité acidescente des alimens dont ils usent ; & la preuve en est que si l'on expose quelqueune des préparations végétales dont je viens de parler à un degré de chaleur égal à celui de leur estomac , elle devient aussi aigre que du vinaigre, au bout de quel-

ques heures. Il s'ensuit donc qu'on ne doit point en nourrir uniquement les Enfans , & qu'on doit les mêler avec quelque substance d'une qualité opposée , par exemple , avec de la viande , laquelle est directement opposée aux acides, & a de la disposition à se corrompre.

C'est dans le mélange convenable de ces deux extrêmes , qui se corrigent l'un l'autre , que consiste la salubrité des alimens dont nous avons besoin. Comme nous tenons quelque peu de la nature des animaux carnaciers , on ne doit point borner la nourriture des Enfans aux simples végétaux. Le lait maternel , lorsqu'il a la bonté requise , paroît tenir des qualités des animaux & des végétaux , & convenir parfaitement au tempérament des Enfans ; il se convertit promptement en sang & se dissout sans peine pour peu qu'il circule. Je ferois donc d'avis que la moitié de la nourriture des Enfans consistât en des bouillons ténus & légers , dans lesquels on mettra quelque peu de pain ou de ris ; cette dernière substance étant moins sujette à s'aigrir que la plupart des autres grains. Ces bouillons doivent être faits avec de la viande d'animaux faits ,

parce que leur suc font plus travaillés ; sur-tout si on les a laissés en liberté. La viande d'un jeune bœuf pris à la charue donne une soupe très-saine & très-succulente , pour la même raison qui fait que la chair des bêtes fauves est plus savoureuse que celle des animaux domestiques ; ce qui doit s'entendre de ceux qui vivent de grains ou d'herbes. L'autre partie de la nourriture des Enfans doit consister en un peu de pain & d'eau cuit jusqu'à siccité , avec laquelle on mêlera du lait crud. Cette nourriture seule , sans sucre ni épiceries , est extrêmement saine & légère , & nourrit presque autant que le lait de vache , en conséquence de la force & des esprits que le pain lui a communiqué.

L'Enfant ne doit faire que deux repas par jour ; dans l'un on lui donnera du bouillon , & dans l'autre le lait dont je viens de donner la préparation. On se réglera pour la quantité sur son appétit sans jamais outre-passer ces bornes ; car , les Enfans mangent toujours avec avidité quelque pleins qu'ils soient ; c'est pourquoi on doit bien se garder de les

farcir jusqu'à ce qu'ils rejettent, comme font la plupart des nourrices. On ne doit point le coucher sur le dos pour le faire manger, mais le tenir assis, pour qu'il avale avec plus de facilité, & qu'on puisse découvrir plus aisément lorsqu'il a assez mangé. Lorsqu'il a atteint environ six mois, on peut lui donner à manger trois fois par jour, parce qu'il a plus d'appétit & plus de facilité à digérer; & ce nombre doit suffire pour tout le reste de la vie. On ne lui donnera point à téter la nuit, pour qu'il s'éveille le lendemain avec la faim; en agir autrement c'est lui nuire. Si on lui fait prendre une fois cette habitude, il ne demandera jamais à téter, il dormira paisiblement, & ne s'éveillera tout au plus qu'une ou deux fois lorsqu'il se sentira mouillé & qu'il a besoin de changer de linge, ce qui est l'affaire de quelques minutes. Au cas qu'il ait besoin de manger entre les repas, on lui donnera quelque peu de lait coupé. Il est bon qu'on lui donne à manger & à téter à des heures marquées, pour qu'il ait le tems de digérer ce qu'il prend & d'amasser de l'appétit. L'Enfant s'accoutumera insen-

siblement à ce régime, & s'en trouvera beaucoup mieux que de manger à toute heure. On observera cette méthode jusqu'au douzième mois, qui est le tems propre pour le sévrer, ce qu'on fera par degrés, pour qu'il perde insensiblement l'usage de la mammelle. On n'aura pas de peine à le sévrer, si on l'accoutume à ne téter qu'à des heures marquées. Si les nourrices suivent exactement le plan que je viens de leur prescrire, si elles ont soin de tenir leurs nourrissons nets, & de les promener tous les jours par toute sorte de tems, je suis assuré qu'au bout de six à huit mois ils se trouveront assez forts pour marcher seuls & pour se passer de leur secours, ce qui ne sera pas un petit avantage pour elles.

On me demandera si ma méthode est générale, & si elle a lieu par rapport aux Enfans qui naissent de parens valétudinaires; à quoi je réponds que les Enfans n'héritent pas des maladies de leurs peres aussi souvent qu'on se l'imagine, & qu'on est dans un grand préjugé là-dessus. Les personnes infirmes ont rarement des Enfans, sur-tout

si la maladie est du côté de la mere, & d'ailleurs les maladies chroniques ne viennent que dans la vieillesse, qui est un tems où les hommes ne sont plus en état de faire l'amour. Les Enfans ne sçauroient se sentir des infirmités que leurs parens se sont attirées par leur oisiveté & leur intempérance, long-tems après leur naissance. Les hommes ne sont sujets aux prétendues maladies héréditaires que lorsqu'ils ont atteint un âge mûr, c'est à-dire, qu'après qu'ils y ont contribué par leurs excès & leurs débauches. Ils en accusent leurs peres, & se plaignent de leur mauvais tempérament après avoir détruit celui qu'ils avoient reçu de la nature. Les Enfans participent rarement aux maladies de leurs peres : cependant lorsqu'on les voit affectés de maladies scrophuleuses, vénérienne ou scorbutiques, il y a lieu de présumer qu'ils les ont héritées ; mais ces sortes de cas sont extrêmement rares en comparaison d'une infinité d'autres que l'on impute aux parens, au lieu d'en accuser les malades ou leurs nourrices qui leur ont gâté le tempérament. Il y a dans un sens plu-

seurs maladies héréditaires, & ce sont celles qui viennent du pere. Je mets de ce nombre les difformités naturelles & toutes celles dans lesquelles les fibres & les vaisseaux d'une partie sont plus foibles que ceux du reste du corps, si bien qu'au plus léger effort, à la moindre débauche, ou en conséquence d'un trop violent exercice, la partie foible défaut la premiere & dérange toute l'économie animale. Il peut donc arriver, vû la ressemblance des parties, que les Enfans soient sujets aux mêmes maladies que leurs peres, & qu'ils en héritent de même que de leurs traits; mais peut-être n'eussent elles jamais paru si le corps n'eut souffert violence. La plupart des maladies ont deux causes; l'une, est l'état particulier des solides & des fluides, qui les dispose à recevoir certaines infections & certains mouvemens; l'autre, l'infection & l'impulsion même, Je soutiens donc qu'en cas que l'on puisse hériter de cette habitude qui dispose le corps aux maladies, on ne laisse pas de pouvoir les éviter, en détruisant la cause qui les occasionne, sçavoir en donnant une

attention convenable aux choses non naturelles, ou, pour m'expliquer plus clairement, en menant une vie réglée : dans les Enfans par une bonne nourriture. Je conclus donc qu'au lieu d'affoiblir & d'énervier par les méthodes ordinaires les Enfans nés de tels parens, il est à propos de remédier à leurs maux par celle que je propose, comme la seule qui puisse rétablir leur santé & leurs forces. Si les parens vivent d'une maniere sage & réglée, il arrivera au bout d'une ou deux générations, que toutes les maladies, sans en excepter les écouelles & la folie, disparaîtront entièrement sans qu'il en reste la moindre trace.

On ne suit jamais la méthode que je viens de prescrire, parce que la plupart des meres ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leurs Enfans, trouvant cette tâche trop pénible. Elle est telle en effet, parce qu'elles ne savent pas s'en acquitter ; au lieu que si elle suivait ma méthode, & qu'elles voulussent sacrifier quelque peu de la beauté de leur sein à leur tendresse, elles y trouveroient un plaisir infini. Elles

ne craindroient point que les cris de leurs Enfans offensassent les oreilles de leurs maris. Les Enfans nourris comme je viens de dire , sont toujours tranquilles , de bonne humeur , jouent , rient ou dorment sans cesse. Un homme de bon sens ne sçauroit se procurer un plus doux amusement. Je ne puis comprendre que des gens sensés confient leurs Enfans à des nourrices qui n'ont ni la même affection ni la même intelligence qu'eux , & qu'ils épargnent pour leur santé & leur bien être des soins qu'ils ne refusent pas à un arbrisseau & à une fleur , vû le désir que les hommes ont de perpétuer leur espèce. Je conseille donc aux peres de faire élever leurs Enfans sous leurs yeux , de diriger leur éducation conformément à ce que la raison & le bon sens leur dictent , & de ne point souffrir qu'on en fasse un des mystères de la bonne Déesse , d'où les hommes étoient totalement exclus. Je conseille pareillement aux meres , tant pour leur propre intérêt , que pour celui de leurs Enfans , de les allaiter elles-mêmes , & de ne point se reposer de ce soin sur d'autres. Elles

affermeront leur santé si elles sont robustes , & elles la rétabliront au cas qu'elle soit languissante. Elles n'ont pas besoin pour cela de se confiner chez elles , ni de négliger leurs affaires : il suffit qu'elles leurs donnent à téter quatre fois en vingt-quatre heures ; se reposant pour le reste sur quelque domestique affectionné avec lequel on les fera dormir. Un Enfant ne sçauroit téter de meilleur lait que celui de sa mere ; je ne sache rien de plus dangereux & de plus contraire à la nature , que d'y substituer une autre nourriture , & j'ai remarqué que de trois Enfans qu'on nourrit ainsi , à peine en échape-t-il un. Cette maniere artificielle de nourrir les Enfans suppose une plus grande connoissance de la nature & de l'œconomie animale que la plûpart des nourrices n'en ont , & infiniment plus de soin qu'on n'en prend ordinairement. Il faudroit être parfaitement versé dans la Médecine pour s'en acquitter comme il faut. Je suis ravi qu'on ait banni cette méthode de l'Hôpital , & je ne crois pas qu'on puisse prendre plus de soin des Enfans qu'on y élève. J'approuve fort la coutume

qu'on a de les faire nourrir à la campagne sous les yeux des Inspecteurs ; mais je doute fort que les nourrices & les Inspecteurs qui, à ce que je crois sont quelques bonnes femmes du voisinage , soient d'humeur d'abandonner l'ancienne méthode pour en suivre une plus raisonnable. Je les crois trop prévenues de leur sçavoir , & trop attachées à leurs préjugés , pour convenir de leur erreur ; comment les en désabuser ? Je ne désespere cependant pas que cette réforme ne se fasse un jour ; & pour y contribuer autant qu'il est en mon pouvoir , je vais indiquer les précautions dont on doit user dans le choix de ces sortes de nourrices , & montrer pourquoi les Enfans qu'on leur confie doivent être nourris d'une autre manière que ceux qui sont allaités par leurs propres meres. Je suis persuadé que l'Hôpital choisit des nourrices saines & robustes. Mais cela ne suffit pas , on doit préférer celles qui sont de moyen âge , parce qu'elles ont plus de lait que les jeunes , & qu'il est meilleur que celui des vieilles. Cela mérite d'autant plus d'attention , que la plûpart allaitent

leurs Enfans, outre ceux que l'Hôpital leur donne. L'âge le plus convenable est depuis vingt ans jusqu'à trente. On doit encore avoir égard au tems de leurs couches, & préférer celles qui n'ont accouché que depuis deux ou trois mois. La raison en est que la nature destinant un Enfant à téter jusqu'au 12^{me}. mois, il est rare qu'une nourrice ait du lait au-delà de ce terme. La plûpart des femmes sont disposées à concevoir vers ce tems-là, encore qu'elles allaitent leurs Enfans, & même plutôt si elles sont d'un tempérament sanguin; & ces dernieres, quoique leur lait continue, sont sujettes à avoir leurs régles, & sont par conséquent moins propres à être nourrices. Soit qu'elles conçoivent ou non, je suis persuadé qu'au bout d'un an, ou environ, leur lait, quelque bon qu'il soit pour l'Enfant qui y est fait, n'a plus les mêmes vertus, & ne convient point à un Enfant nouveau-né, qui, étant privé du lait maternel, a besoin d'un autre qui en approche: or, plus il est nouveau, plus il convient à la foiblesse de son âge. Cependant il est assez ordinaire

de voir des femmes qui nourrissent deux ou trois Enfans successivement avec le même lait.

Une nourrice doit être extrêmement attentive sur son régime : il ne suffit pas qu'elle soit sobre & tempérée, elle doit encore se nourrir de végétaux & de viande & en manger une fois par jour avec une bonne quantité d'herbes potageres & de pain. Elle prendra à déjeuner & à souper un bouillon clair, ou du lait, & n'usera pour boisson que de petite bierre ou de lait coupé. Elle s'interdira le vin, aussi bien que les liqueurs fortes & spiritueuses.

Les Enfans que l'on envoie en nourrisse, demandent un traitement particulier. Si j'en étois crû, on n'en emploieroit point d'autre que celui que la nature nous dicte, & l'on excluroit entièrement les secours étrangers. Mais lorsqu'on fait tant que de suivre le plan que je viens de prescrire, il faut mettre en usage les connoissances que l'on peut avoir acquises, afin que si l'on ne peut pas suivre exactement les vues de la nature, on puisse au moins les seconder quelque peu. Je dis donc qu'il est

à propos de purger les enfans qui ne font point nourris par leurs meres , un ou deux jours après leur naissance , & de continuer cette purgation pendant quelque tems , non point avec des doses fixes , qui opèrent tout à la fois , mais au moyen de quelque laxatif qu'on leur donnera deux ou trois fois par jour , pour leur tenir le ventre libre durant les neuf premiers jours , ou durant la premiere quinzaine , en diminuant peu à peu la dose jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement purgés. On doit ménager la chose de façon que l'opération du purgatif artificiel imite celle de la nature. Cette précaution est si importante , que faute de l'observer , la plûpart des enfans se trouvent entièrement couverts de boutons au bout d'un mois. Les nourrices regardent cet accident comme une chose naturelle , & s'imaginent que les Enfans se porteroient mal s'il n'arrivoit point , en quoi elles ont raison , car il est infiniment plus avantageux que ces humeurs qui acquéreroient de l'acrimonie en sejournant dans les corps , se fraient une issue à travers la peau que de rester dans le corps , de

se mêler avec le sang , ou de se jeter sur les parties vitales , ce qui ne manqueroit pas d'occasionner dans la suite une infinité de maladies. Il est pourtant vrai de dire que cela n'arriveroit point si l'on observoit la méthode que je viens de prescrire. Un Enfant qui tète sa propre mere , n'est jamais sujet à ces sortes d'humeurs , à moins qu'on ne le gorge de lait , ou qu'on ne le tienne trop chaudement. On peut employer cette méthode à l'égard des Enfans que l'on met à l'Hôpital , lorsqu'ils n'ont qu'un mois , & qu'ils n'ont point tété leurs meres. Voici une formule dont on peut user. Prenez de la manne & de la pulpe de Casse , de chacune demie once , faites-les dissoudre dans environ trois onces de bouillon clair , & donnez-en deux cuillerées à l'Enfant trois fois par jour , variant la dose suivant l'effet qu'elle produit , qui doit être d'abord trois ou quatre selles en vingt-quatre heures.

On donnera ordre aux nourrices de tenir les Enfans éveillés pendant le jour , aussi long-temps qu'elles le pourront , de les amuser & de les entrete-

nir en bonne humeur , & de ne point les laisser dormir trop long-tems ; il est vrai que cela est incommode pour elles , mais leurs nourrissons s'en trouvent beaucoup mieux pour le corps & pour l'esprit. A l'égard de leur nourriture , comme il n'est pas à présumer qu'elles ayent assez de lait pour nourrir leurs Enfans & ceux de l'Hôpital, il est bon qu'elles suivent d'abord la méthode que j'ai prescrite , en la variant suivant le besoin. Elles pourront, si elles le jugent à propos, leur donner de tems en tems un peu de pain & de beurre , mais en petite quantité, de peur qu'il ne s'aigrisse dans leur estomac, & qu'il ne corrompe leurs humeurs. Elles peuvent aussi leur donner du fruit , des racines & toutes sortes d'herbes potagères ; car toutes ces choses sont extrêmement bonnes pour eux & pour tout autre, malgré l'opinion où l'on est qu'elles engendrent des vents. Elles ne produisent cet effet que sur les personnes qui ont l'estomac dérangé, & l'on peut en dire autant du lait. Cependant le lait n'est jamais plus propre qu'à ceux dont l'estomac est accoutumé aux mets

de haut goût , vû qu'il raffraîchit & purifie le sang. Ces fortes d'alimens font propres aux Enfans , pourvû qu'ils en usent avec modération. Bien des gens s'imaginent qu'ils engendrent des vers , mais cet inconvénient leur est commun avec tous les autres alimens dont nous usons journellement. Les vers ne sçauroient éclore dans un corps sain dont les humeurs sont en bon état , & dont les glandes s'acquittent de leurs fonctions ; le fiel est plus que suffisant pour les détruire : on a éprouvé que le fiel de bœuf est excellent pour tuer les vers. Je suis fortement persuadé que nous avalons tous les jours les œufs d'une infinité de petits animaux , qui n'éclorent jamais dans notre corps , s'ils ne trouvoient un nid dans le phlegme acide , ou dans les humeurs viciées de l'estomac & des intestins. Nous n'aurions jamais de vers , si nous nous déchargions tous les jours de ces humeurs , aussi bien que de la nourriture que nous avons prise le jour précédent. Lorsque les Enfans commencent à avoir des dents , ce qui arrive vers le sixième ou le huitième

mois, on peut les habituer peu à peu à la viande, elle leur est infiniment plus agréable que la plupart des confitures ou des pâtisseries qu'on leur donne, & dont ils ne devroient jamais goûter.

La pousse des dents passe pour être funeste aux Enfans, & elle l'est effectivement, mais elle n'est point telle dans l'ordre de la nature, car si c'étoit une maladie, nous ne devrions nous bien porter qu'à l'âge de vingt-deux ans. Nous poussons des dents la plus grande partie de ce temps-là, & je suis persuadé que les dernières dents causent infiniment plus de mal que les premiers, parce que les os & les gencives ont acquis plus de dureté & plus de consistance. Quoique cette opération de la nature soit accompagnée de Fievres, de convulsions & de plusieurs autres semblables accidens, on trouve cependant des enfans qui en sont exemts, ce qui donne lieu de présumer que ces accidens ne sont point naturels, & ne proviennent que d'une trop grande plénitude, ou de la corruption des humeurs, lesquels sont mises en mouvement

ment par la douleur que cause la dent en perçant. Cela n'arrive jamais sans douleur & sans quelque peu de Fièvre; mais lorsque le sang & les humeurs n'ont aucune âcreté, & ne prédominent point, elles ne sont pas fort considérables, & se dissipent peu à peu sans laisser aucune suite après elles. Le but de ma méthode est d'entretenir les humeurs dans cet état, & si on la met une fois en usage, la pousse des dents sera infiniment moins dangereuse qu'elle ne l'est pour l'ordinaire.

On a vu ci-dessus que la plûpart des maladies des Enfans ne viennent que de la corruption acide des alimens dont ils usent. Je trouve donc à propos d'indiquer un remède, ou plutôt un préservatif dont on pourra se servir au cas que cette acidité prédomine, ce que l'on connoîtra aisément par la couleur verte des déjections, par les tranchées & les diarrhées qu'elle occasionne. On employe pour l'ordinaire dans ces fortes d'occasions le julep perlé, les yeux d'écrevisses, & les poudres testacées; il est vrai que ces fortes de substances absorbent les acidités, mais elles

ont cet inconvénient qu'elles ne passent point, & qu'elles causent une constipation préjudiciable aux Enfans, à moins qu'on n'y remédie par quelques doses de manne, ou par quelqu'autre purgatif. Je serois d'avis de leur substituer une certaine poudre légère & insipide qu'on appelle *magnesie blanche*, laquelle outre la vertu qu'elle a de corriger & d'adoucir les acidités, beaucoup plus efficacement que les autres poudres testacées, purge encore le corps, & le tient ouvert, autant qu'il est nécessaire. C'est le seul purgatif alcalin que je connoisse, & il seroit à souhaiter qu'on en fît un plus grand usage. J'en ai usé moi-même, & l'ai donné à d'autres pour la cardialgie avec succès. On peut la donner aux Enfans depuis une dragme jusqu'à deux par jour avec leurs alimens, jusqu'à ce qu'elle ait entièrement absorbé les acidités & dissipé les symptômes qu'elles occasionnent. Je l'ai souvent donnée avec succès, dans les cas même où les maladies causées par l'acidité prédominante étoient invétérées.

J'aurois plusieurs autres choses à dire sur la maniere d'élever les Enfans,

qui ne laisseroient pas de leur être utiles, si elles étoient exactement observées. Je voudrois, par exemple, qu'on les mit de bonne heure sur leurs jambes pour leur en faciliter l'usage, qu'on les accoutumât à se servir également de leurs deux mains; car l'usage où l'on est de se servir plus souvent d'une main que de l'autre, grossit non-seulement la main & le bras, mais même la partie du corps qui leur est contigue, ce qui occasionne quelquefois des difformités. Je serois aussi d'avis, pour leur délier la langue, qu'on leur prononçât les mots d'une manière distincte & intelligible, car je suis persuadé que le jargon des nourrices, joint à la coutume où elles sont de répéter les sons inarticulés qu'ils poussent, fait que plusieurs Enfans ont de la peine à parler à l'âge de sept ans. On ne sçauroit trop se hâter de perfectionner leur raison.

Telles sont, Monsieur, les idées que j'ai eues au sujet de la manière d'élever les Enfans; je vous les envoie pour votre satisfaction, si tant est qu'elles puissent vous en procurer quelque-une. J'aurois pû les mettre en meil-

leur ordre & les appuyer de démonstrations tirées des Méchaniques, mais je n'en ai ni le temps ni la patience. Comme je ne cherche qu'à me rendre utile & intelligible, j'ai évité autant que j'ai pû les termes de l'art, de même que les citations inutiles. Si vous jugés que ma lettre puisse être de quelque utilité au public, je consens volontiers qu'elle soit imprimée, sinon, disposez-en comme il vous plaira. Je n'ajouterai qu'une seule chose en faveur de la méthode que je viens de proposer, c'est que je suis pere, & que je l'ai moi-même employée avec tous le succès possible.





DISSERTATION

SUR

LES MALADIES

DES ENFANS

Par RICHARD CONYERS. *

CHAPITRE PREMIER.

IL n'y a point d'âge dans la vie qui n'ait ses affections & ses maladies particulières; il est donc à propos de les connoître,

* Cette Dissertation étant comme une suite de l'Essai précédent, & servant à confirmer la plupart des principes qu'il contient, nous avons jugé à propos de l'insérer dans cet Ouvrage, pour que le Lecteur n'ait rien à désirer sur cette matière.

de les distinguer pour pouvoir y remédier avec plus de sûreté. Ayant eu occasion d'examiner les différentes maladies des Enfans dans les entretiens que j'ai eus avec des personnes versées dans ces matières, j'ai jugé à propos de rapporter dans cette dissertation leur origine, leur différence & leur cause. Pour le faire avec ordre, je diviserai ces maladies en trois classes; la première renfermera celles qui sont particulières aux Enfans qui viennent de naître; la seconde, celles qui accompagnent la pousse des dents; la troisième, celles qui sont occasionnées par les vers.

Les maladies des Enfans naissent aussitôt après l'accouchement, ou de la rétention opiniâtre des matières qui ont besoin d'être évacuées, ou de la mauvaise nourriture qu'on leur donne. Les premières sont occasionnées par la suppression du Meconium & des impuretés des premières voies, les secondes par la mauvaise qualité du lait & des autres alimens.



*Maladies occasionnées parla suppression
des matieres gluantes & visqueuses.*

§. 1. Aussi-tôt qu'un enfant est né, on lui coupe le cordon ombilical, on le lave avec soin, & on le couche dans son berceau, pour donner le tems aux matieres récrémentielles qu'il a amassées dans le sein de sa mere, de s'évacuer, & le préparer à recevoir le lait de sa mere ou de sa nourrice. Il arrive souvent qu'après avoir tété, il survient des nausées & des vomissemens qui prouvent manifestement qu'il y a dans les premieres voies une certaine matiere qui l'oblige à le rejeter, & à laquelle je donne, vû sa consistance, l'épithète de glutineuse, de caséuse & de visqueuse. Je vais donc parler d'abord des maladies qu'elle occasionne.

§. 2. L'ouverture qu'on a fait des Enfans, tant avant qu'après l'accouchement, ne permet pas de douter qu'il n'y ait une pareille matiere dans les premieres voies, puisqu'on a trouvé l'espace qui s'étend depuis la bouche

jusqu'aux gros intestins rempli de matieres glutineuses & caséuses. Cela ne paroîtra point étonnant, si l'on fait attention que la plûpart des meres ont non-seulement beaucoup de pituite gluante & un sang de même nature, mais qu'elles usent tous les jours d'alimens propres à engendrer une semblable pituite; le fœtus ne peut donc manquer d'être rempli des mêmes humeurs, la salive & la mucosité qui s'en sépare, deviennent aussi de jour en jour plus épaisses & plus ténaces; elles descendent dans l'estomac se mêlent avec la liqueur contenue dans l'amnios, & passant dans le ventricule & dans les intestins grêles, elles s'attachent à leurs parois, s'y accumulent peu à peu, & dégénèrent en cette matiere fixe & épaisse dont nous avons parlé ci-dessus. Nous allons voir maintenant les maladies qui en résultent.

§ 3. J'appelle corps gluant celui dont les parties sont tellement unies, que l'une ne peut se mouvoir sans entraîner les autres, sans qu'il soit besoin pour cela que toute la masse entière se meu-

ve. Lorsqu'un pareil corps se trouve dans le corps humain, sur-tout dans les premières voies comme cela arrive aux Enfans, il irrite par son mouvement toute la tunique nerveuse de la gorge, de l'œsophage, du ventricule & des intestins, d'où résultent des nausées, des vomissemens, des hoquets, des tranchées & des convulsions, & en tant qu'il cause des obstructions, des crudités, des épaissemens de bile, & une mauvaise chylication. De-là vient, selon moi, que tant d'Enfans sont sujets à l'épilepsie, aux convulsions & à une infinité d'autres maux, dès l'instant même de leur naissance.

§ 4. Après avoir découvert les causes de ces maladies, il ne nous reste plus qu'à donner des règles pour les connoître & pour les guérir. Le diagnostic se réduit à peu de choses. On ne doit point ici, comme dans les autres cas, chercher les signes diagnostiques dans l'urine qui devient toujours plus pâle; ni dans le pouls qui devient plus agité que de coutume, pour la plus légère cause; mais on doit les tirer des

plaintes seules des Enfans & des observations des nourrices ; à moins qu'on ne veuille y ajouter , que le cercle livide qui paroît autour de leurs yeux , marque que le pylore est obstrué par une matière épaisse & ténace qui ne peut circuler.

§. 5. Le prognostic est aisé à tirer de ce qui précède , & se réduit à ceci , qu'à moins qu'on ne détruise la cause , elle occasionne la mort de l'Enfant, ou quelque maladie cruelle , entr'autres des indigestions , & la coagulation du lait, d'où résultent plusieurs maux. Cette maladie est aisée à guérir , lorsqu'on s'oppose de bonne heure à ses progrès , & qu'on s'adresse à un habile Médecin.

§. 6. Pour guérir cette maladie avec plus de facilité , on doit se rappeler la cause mentionnée. §. 2, 3, laquelle étant pée mûrement , nous indique 1°. qu'il faut commencer par atténuer & déterger la matière pituiteuse & muqueuse 2°. la chasser ensuite hors du corps.

(1) On a observé que rien ne satis-

(1) Voyez l'Essai précédent.

fait mieux à la premiere indication, que d'interdire toute nourriture aux Enfans durant les dix ou douze heures qui suivront l'accouchement ; afin que le ventricule agissant immédiatement sur la matiere, puisse la digérer & l'atténuer plus efficacement. On ne doit pas craindre que cette abstinence nuise aux Enfans ; ils naissent avec les viscères si pleins, & leur intestins ont tant de force dans ce tems-là, qu'ils suffiroient seuls pour atténuer & diviser cette matiere, si l'on n'interrompoit leurs fonctions par la quantité de bouillie dont on les surcharge. Ces sortes d'alimens, loin de délayer cette matiere, l'épaississent & empêchent qu'on ne puisse la surmonter. Cette abstinence ne consiste point à interdire toute sorte de nourriture aux Enfans ; je trouve au contraire à propos de leur donner pendant ce tems-là quelque peu de vin & de miel, mais en petite dose. Prenez, par exemple, de miel parfaitement épuré, de vin de France, & de l'hydromel, de chacun demie once, mêlez le tout selon l'art(2),

(2) Voyez l'Essai précédent.

& donnez-en une cuillerée à l'Enfant toutes les deux ou trois heures (3). Quelques-uns employent pour cet effet l'huile d'amandes douces nouvellement tirée & le sucre, laquelle lubrifiant l'estomac & les intestins, excite un vomissement qui chasse du corps les impuretés qui s'y sont amassées. On ne doit pas trop se fier à cette huile, car outre qu'elle est sujette à se rancir & à incommoder les premières voies, elle n'évacue pas si bien les matières, qu'il n'en reste une partie dans le corps. Ce que je viens de dire satisfait parfaitement à la première indication.

(4) Pour remplir la seconde, il faut employer quelque léger purgatif qui ne pèche ni par la forme, ni par la qualité, ni par la quantité, & le donner sous une forme liquide, plutôt que sous aucune autre forme. Prenez par exemple, de sirop de chicorée avec la rhubarbe, trois gros, de savon de Venise, demi gros, d'eau de mélisse distillée, demi once; mêlez & faites une potion pour une dose, que l'on donnera en deux fois;

(3) Voyez le même Essai.

(4) *Ibid.*

ou bien, prenez de la rhubarbe en poudre, huit grains, de sucre blanc, dix grains, mêlez & donnez dans deux gros d'eau de cerises noires. Je pourrois indiquer plusieurs autres remèdes, mais on remarquera que la rhubarbe est celui qui convient le plus aux Enfans. Le sirop d'épine de cerf est aussi fort propre à purger les enfans, & à les débarrasser des impuretés qui se sont amassées dans leurs corps, sur tout lorsqu'on substitue au sucre le miel qu'on a laissé épurer de lui-même au soleil. Supposé qu'on ne puisse point avoir ces remèdes ou qu'ils ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit, on appliquera sur la région du ventricule, & sur le nombril, des épithemes aromatiques médiocrement spiritueux, pour fortifier les fibres encore tendres du ventricule & des intestins, & hâter leur opération. Boerhaave employe pour le même effet une teinture d'herbes aromatiques, qu'il applique avec des compresses de flanelle, ou avec des roties, ainsi qu'on le peut voir dans sa Matière Médicale. Section 1343.

*Maladies occasionnées par la rétention
du Méconium.*

§. 7. On a vû ci-dessus que les premières voyes sont engorgées par une matière épaisse pituiteuse & blanchâtre, les gros intestins le sont aussi par une substance épaisse noire, tenace, luisante, à laquelle on donne le nom de Méconium, à cause de sa ressemblance avec l'opium, dont il ne fera pas hors de propos d'expliquer la formation. Personne n'ignore que le fœtus se nourrit dans la matrice; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont cela se fait. Les uns prétendent qu'il reçoit sa nourriture par le nombril, d'autres veulent que ce soit par la bouche, & moi je prétens qu'il la reçoit par tous deux. De quelque manière que cela se fasse, l'aliment se convertit d'abord en chyle, & ensuite en des excréments épais qui s'amassent dans les gros intestins, & qui n'en sortent qu'après que le fœtus a respiré. Cette matière féculente paroît donc être produite par la portion la plus crue de l'aliment, elle se sépare,

de même que dans les adultes, des parties les plus légères, & se jette dans ces intestins, comme dans un réservoir commun. On peut ajouter à cela que la salive & la mucosité que l'on avale, la bile & les autres humeurs, contribuent à la formation de cette matière; c'est vraisemblablement à la bile qu'on doit attribuer la couleur noire verdâtre de cette matière, laquelle est d'abord molle, mais qui s'épaissit de plus en plus par son séjour, & acquiert à la fin la forme qu'on lui voit. Pendant les neuf mois que le fœtus est dans la matrice, il ne décharge jamais son ventre; & c'est ce qui fait que ce méconium augmente de plus en plus; il ne se corrompt cependant pas, tant qu'il est à couvert des atteintes de l'air.

§. 8. Dès que le fœtus est né & qu'il a pris l'air, il rend ses excréments avec les urines en fort grande quantité, & lorsqu'il ne le fait point, on doit être assuré qu'il est malade. Cette maladie consiste ou dans la foiblesse du fœtus, dans la dureté ou la trop grande abondance de la matière, ou dans la fé-

cheresse des intestins, ou peut-être dans toutes ces choses ensemble. Cette matière ainsi retenue acquiert de l'acrimonie, se corrompt, & occasionne un grand nombre de symptômes très-dangereux. Car, comme on l'a dit ci-dessus, le fœtus ne commence pas plutôt à respirer, que le Méconium se corrompt, s'aigrit & prend une couleur plus verte, d'où naissent des tranchées, des convulsions, des hoquets, & une infinité d'autres accidens, qui se terminent presque toujours par la mort du malade.

§. 9. Cette maladie est aisée à connoître, car tous les enfans rendent durant les trois premiers jours qui suivent leur naissance, une matière noire & féculente, & lorsqu'ils ne le font point, on est sûr qu'elle s'est arrêtée dans les intestins, d'où naissent les maladies énoncées §. 8.

§. 10. Lorsqu'on diffère d'y remédier, non-seulement elles augmentent, mais elles causent d'autres maladies aussi funestes, comme la paralysie des intestins, des inflammations, des gangrenes &

enfin la mort. Lorsque le Médecin est appelé à tems , il peut non-seulement prévenir ces accidens , mais même les guérir, au cas qu'ils soient déjà arrivés.

§. 11. On doit pour cet effet , considérer les causes énoncées §. 8 ; on connoîtra facilement par-là qu'il est nécessaire 1°. d'augmenter la force expultrice ; 2°. d'amollir & de délayer la matière endurcie ; 3°. d'en diminuer la quantité ; 4°. de lubrifier les intestins.

(5) On satisfera à la premiere indication en faisant en sorte que l'Enfant ne tette point d'autres lait que celui de sa mere , pendant les trois ou quatre premiers jours qui suivent sa naissance , car , quelque saine que puisse être sa nourrice , il ne sçauroit s'accommoder d'un lait épais & crasse , & par conséquent trop nourrissant. En effet , pendant que le fœtus est enfermé dans la matrice , il reçoit par la bouche un lait extrêmement léger ; qui se filtre & s'épure à travers les deux membranes du chorion & de l'amnios , & devient par-

(5) Voyez l'Essai précédent.

là plus propre à s'insinuer dans les viscères de l'abdomen ; aussi est-ce là la raison pour laquelle la nature ne donne point à la mere aussi-tôt après qu'elle est accouchée un lait gras & épais , mais un chyle séreux & ténu , qui , loin de surcharger son estomac , débarrasse le ventricule & les intestins des mucosités & des matieres recrementielles qui s'y sont amassées , & nétoie par sa qualité diurétique les conduits urinaires , pour faciliter la digestion du lait , qui doit lui servir de nourriture , & en empêcher la corruption. De-là vient que le lait (6) qui sort des mammelles le premier jour est infiniment plus purgatif que celui du second & du troisième , tant qu'enfin il acquiert la consistance naturelle du lait. Au cas qu'on ne puisse le faire , on évacuera les impuretés dont je viens de parler , à l'aide des remèdes usités , entr'autres par un léger purgatif auquel on joindra quelque substance cardiaque. Je ne connois point de meilleur remède pour cet effet que le sirop de chicorée avec la

(6) Voyez le même Essai.

rhubarbe, celui d'épine de cerf préparé avec le miel, *Pulv. Rhei.* la manne, la casse, le miel rosat, &c. sur-tout lorsqu'on y joint le petit lait, lequel par sa qualité savonneuse & délayante, supplée au lait maternel. Je ne connois point de meilleur cardiaque que le vin & le miel. Prenez, par exemple, de vin des Canaries, une once & demie; de miel, demie once; de jaune d'œuf, trois gros. Mêlez & donnez-en une cuillerée à l'Enfant à différentes fois. Ce cardiaque est fort agréable au goût, & possède à raison du miel & des œufs qu'il contient une qualité médiocrement irritante & résolutive.

2°. Rien n'est meilleur pour ramollir la matiere que le petit lait & le miel. On peut le donner en forme de boisson ou de lavement, pourvû que ce ne soit point en trop grande quantité. Prenez, par exemple, de petit lait, deux onces; de savon de Venise, un gros; de miel, trois gros. Faites-en un lavement à prendre deux fois par jour.

3°. Ces remèdes servent aussi à évacuer cette matiere. (§. 11.)

4°. On lubrifiera les intestins, pour

que la matiere forte sans peine & sans douleur , avec une ou deux dragmes d'huile d'amendes douces nouvellement tirée , de lin , d'olive , &c. laquelle donnée en forme de lavement , ou appliquée sur la région umbilicale , produit de très-bons effets.

Rien n'est plus pernicieux aux Enfans que les substances aromatiques volatiles & les opiates ; & quiconque fera attention ; qu'ils sont très-déliçats & très-nerveux , & qu'ils ont la tête extrêmement grosse à proportion du reste du corps , reconnoitra sans peine qu'on ne doit rien leur donner qui puisse affecter le genre nerveux. La maniere dont la nature a fabriqué le corps des Enfans nous fait assez sentir la nécessité de cette précaution. L'humeur aqueuse est en eux beaucoup moins transparente que dans les adultes , pour que la lumière fasse moins d'impression sur leurs yeux. Ils naissent avec le conduit auditif fermé d'une membrane , laquelle vient à suppuration au bout de six ou sept semaines , & laisse insensiblement la membrane du tympan à découvert. De-là vient encore que l'apo-

phye mastoïde, qui renvoye & augmente le son n'est presque point sensible, jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés au bruit. Ajoutez à cela que les substances spiritueuses produisent à peu près le même effet que les caustiques, & l'on a vû des enfans qui pour avoir fait un trop grand usage des opiates, sont restés imbéciles pour tout le reste de leurs jours. (8) Les nourrices ne commettent pas une moindre faute, lorsqu'elles les serrent trop fortement dans leurs langes; elles obligent par-là les fluides à se porter à la tête, si bien que distendant les vaisseaux au-delà de leur portée, ils occasionnent des douleurs énormes, & quelquefois même des convulsions qui mettent les enfans au tombeau.

*Maladies occasionnées par les vices
du lait.*

§ 12. Nous avons parlé jusqu'ici de la retention des matieres qui ont besoin d'être évacuées; & nous allons maintenant parler des maladies occasionnées

(8) Voyez le même Essai.

par la mauvaise qualité des alimens , & entr'autres du lait , dont un des principaux vices , est d'être étranger , c'est-à-dire , fourni par toute autre que par la mere. Pour rendre la chose plus sensible , je suppose , comme ci-dessus , 1°. Que le fœtus reçoit sa nourriture , non-seulement par le nombril , mais encore par la bouche , pendant qu'il est dans la matrice. 2°. Que cette nourriture n'est point du sang , mais du lait ou un chyle laiteux qui est porté à la matrice par les artères. Voy. Needham , *Traët. de format. Fæt. Cap. 1.* 3°. Que le lait n'est autre chose qu'un chyle filtré dans les glandes des mammelles , lequel est porté au mamelon par des vaisseaux particuliers. (8) Cela supposé , je dis que chaque femme a un lait particulier , dont la propriété dépend de la maniere dont la digestion se fait dans l'estomac. Cette digestion varie suivant les sujets , & comme chaque individu a des appetits particuliers , il s'ensuit que la digestion des alimens ne sçauroit être la même.

Le lait d'une nourrice étant donc

(8) Voyez le même Essai.

différent de celui de la mere, il doit nécessairement se corrompre dans l'estomac de l'enfant, troubler la digestion, & détruire le tempéramment du sang par l'hétérogénéité de ses parties. On a beau examiner le fait, on ne tirera jamais de sa consistance de sa couleur, de sa saveur & de sa graisse, des preuves assurées de sa bonté, ce fluide pouvant avoir une infinité de défauts, qui, pour être insensibles à la vûe, ne troublent pas moins l'accord & l'union des principes: si bien qu'on doit juger de sa bonté par la santé de la mere, par le régime qu'elle a tenu, & par les alimens dont elle a usé, plutôt que par les autres signes auxquels la plûpart des Médecins s'arrêtent. Comme donc la plûpart des nourrissses sont pauvres & usent indifféremment de toute sorte d'alimens, il ne se peut faire que leur chyle ne soit mal conditionné, que leur sang ne soit rempli de mauvaises humeurs, & par - conséquent que les enfans ne se ressentent de ces défauts naturels, pour ne rien dire des vices moraux. Ecoutons là-dessus Sylvius, *in Tract. de morb. Infant. ch. XLII.* » J'ai » observé depuis long-temps que les

» Enfans succent avec le lait le tem-
» pérément aussi bien que les incli-
» nations, qu'on remarque en eux pen-
» dant le cours de leur vie, & qu'ils
» tiennent à ces deux égards beaucoup
» plus de leurs nourrices que de leurs
» meres. » Ils feroit donc à souhaiter
que les meres nourrissent elles mêmes
leurs Enfans, lorsqu'elles ont assez de
force & de santé pour le faire.

§. 13. En effet, si une nourrice étran-
gere ou une mere allaitent un Enfant
sans jouir d'une santé parfaite, il n'est
pas douteux que ce dernier s'en sentira
tout le reste de sa vie. La chose n'a pas
besoin d'exemples, & il paroît assez
par les maladies vénériennes scorbuti-
ques & scrophuleuses qui regnent de
nos jours, que ces fortes de maladies
passent aux Enfans avec le lait qu'ils
tettent.

Je veux pour un moment qu'une
nourrice n'ait rien à désirer du côté
de la santé, s'il arrive par un effet de
son tempérament, de la digestion, de
la constitution du sang, ou de la con-
texture des glandes des mammelles,
que son lait soit plus séreux, plus âcre
ou

ou plus salé qu'il ne faut, il nuira infailliblement à son nourrisson, & deviendra pour lui un poison au lieu de lui servir de nourriture.

§. 14. Il arrive souvent qu'encore qu'une mere ou une nourrisse soit saine, son lait est trop nourrissant pour l'enfant; & cela arrive sur-tout lorsqu'on le donne à des nourrissees fortes & replettes, (9) qui allaitent depuis longtemps; car leur lait étant butireux & caséeux, ne peut que surcharger l'estomac de l'Enfant, retarder la digestion, engendrer des crudités acides, & coaguler le lait en peu de temps. Hoffman nous apprend *in Tract. de usu & abusu Med. Chym. p. 49.* qu'il a vû tomber des filles dans des accès d'épilepsie funestes, pour avoir été nourries d'un lait trop gras & trop butireux.

§. 15. Cette faute est aisée à réparer, & n'est par conséquent rien en comparaison de celle où les nourrissees tombent tous les jours. Je veux parler de

(7) Voyez l'Essai.

R

la mauvaise coutume qu'ont les meres de surcharger leurs enfans de lait, de leur présenter la mammelle au moindre cri qu'ils jettent, & de les forcer à recevoir de nouveau lait avant qu'ils aient eu le temps de digérer celui qu'ils ont dans l'estomac. Kerkringius (10) a raison de dire qu'elles tuent leurs enfans en voulant trop les nourrir; car ce nouveau lait venant à se coaguler & à se corrompre, dégénere en une pâte visqueuse & acide qui contracte le pylore, & l'empêche de donner passage à cette matière; si bien que venant à se corrompre de plus en plus par la chaleur de l'estomac, elle se convertit en une substance putride, jaunâtre & nidéreuse qui irrite les nerfs du ventricule, & ne donne du repos à l'enfant qu'après qu'il l'a rendue. Il vaut donc mieux pécher ici par défaut que par excès; car toutes les répletions en général sont dangereuses; l'on peut dire que celle du lait est aussi nuisible aux enfans que celle du pain aux adultes, & par conséquent que plus on donne de nourriture à des corps chargés d'impu-

(10) Voyez l'Essai.

retés, & plus on leur nuit. *Hippocr. sect.*
2. Aphor. 10.

§. 16. Les enfans ont encore tout à craindre du mauvais régime de leurs nourrices, lesquelles péchent ordinairement dans le choix des alimens, dans le peu de soin qu'elles ont de refréner leurs passions, aussi bien qu'à l'égard des choses qui doivent être retenues ou évacuées, & c'est ce que nous allons examiner en détail.

§. 17. Les personnes qui se portent bien peuvent user indifféremment de toutes sortes d'alimens, pourvû qu'elles régulent leur appétit sur ce que la nature leur dicte. Les choses qui plaisent ne manquent pas de nourrir, & l'on auroit tort de recommander le choix des alimens à ceux qui jouissent d'une bonne santé. On doit au contraire leur permettre l'usage des choses qu'elles aiment passionnément, pourvû qu'elle y soient accoutumées (car l'appétit a souvent besoin d'être aidé dans celles auxquelles il n'est point accoutumé) parce qu'elles les digèrent sans peine, pourvû qu'elles

ne fassent aucun excès , la sobriété étant le fondement de toute la diète. Cette précaution a lieu sur-tout à l'égard des nourrices , qui étant pour la plupart pauvres , & par-conséquent avides de nourriture , sont sujettes à commettre des excès dans leur régime. Elles devroient cependant être d'autant plus circonspectes à cet égard , que leurs fautes influent toujours sur leurs nourrissons , leur lait se ressentant toujours de la nourriture qu'elles ont prise , témoin l'odeur & la saveur que les remèdes que l'on prend pour augmenter ou corriger le lait leur communiquent. C'est de quoi l'on trouve plusieurs exemples dans les Auteurs. Cela a lieu sur-tout par rapport aux acides , lesquels , soit qu'on en use en forme d'aliment ou de boisson , ne manquent pas de faire sur le lait , des impressions qui se manifestent par des, tranchées cruelles. Les femmes enceintes doivent s'en abstenir avec soin , si elles ne veulent tourmenter leurs enfans ou les rendre épileptiques pour le reste de leur vie. Ce n'est donc point sans raison que l'on défend le fromage aux nourrices , de peur qu'il ne caille leur lait. Quoique la biere mal cuite n'affecte

en aucune maniere les intestins des nourrisles qui sont robustes ; elle ne laisse pas de causer des tranchées, des diarrhées & des convulsions épileptiques aux enfans, ainsi qu'on en a fait l'expérience. On peut en dire autant des fruits d'Été qui sont sujets à fermenter, de même que des fruits secs, ces derniers causent des constipations opiniâtres, témoin celle qui survint à un enfant dont la nourrisle avoit mangé beaucoup de châtaignes. Les nourrisles ne sçauroient donc être trop en garde là-dessus.

§ 18. Les passions influent aussi beaucoup sur le lait, & cela ne sçauroit être autrement, puisqu'elles mettent les esprits en mouvement, qu'elles affectent le genre nerveux, qu'elles jettent le sang & les autres fluides dans une agitation excessive. La colere & la frayeur sont sur-tout nuisibles aux enfans, & personne n'ignore que ces passions sur-tout la première, leur cause des convulsions épileptiques. En effet, toutes les passions interrompent la digestion, & il ne faut qu'une mauvaise nouvelle pour faire perdre tout d'un coup l'appetit à

celui qui avoit le plus de faim , ce qui cause des indigestions & des crudités acides dans l'estomac. La colere produit les mêmes effets , elle coagule le lait dans les mamelles , d'où naissent des inflammations , des abscess douloureux & sur-tout des érysipelles. L'enfant qui succe un pareil lait devient sujet à plusieurs maux , & particulièrement à l'épilepsie. Ce ne sont pas là les seules mauvaises qualités du lait , les passions auxquelles s'abandonnent les meres & les nourrices lui en font acquérir une infinité d'autres , qui corrompent la nourriture de l'enfant & affoiblissent considérablement sa santé.

§. 12. Voyons maintenant les maladies qu'occasionne le défaut des excré-
tions dans les (11) nourrices. Je mets au premier rang la suppression du flux menstruel. C'est sans doute pour le bien du fœtus que la nature l'a supprimé dans les femmes enceintes & dans les nourrices ; on trouve cependant des femmes sanguines & robustes , dans les-

(11) Voyez l'Essai précédent.

quelles il continue , tant dans les premiers mois de leur grossesse , que pendant le temps qu'elles allaitent. Cette excrétion ne survient jamais que les enfans ne s'en ressentent ils deviennent foibles & languissans ; ils pleurent sans cesse , & ne sortent de ce fâcheux état qu'après qu'elle a cessé. Le lait souffre une altération encore plus considérable , lorsque les nourrices deviennent enceintes une seconde fois , il se corrompt & devient insupportable au fœtus , même dans les bêtes , ainsi que Graaff l'a observé *de Organ. genital.* Ce lait ainsi dépravé , ou pour mieux dire , corrompu , se coagule dans l'estomac de l'enfant , & lui cause des maladies dont il se ressent toute sa vie ; aussi les Médecins ordonnent-ils aux nourrices de s'abstenir du coït pendant tout le temps qu'elles allaitent.

§. 20. Tels sont les vices du lait. Voyons maintenant ceux des alimens.
(12) Le premier qui se présente à moi , c'est cette farine crue , qui

(12) Voyez le même Essai.

étant paîtrie avec de l'eau & du lait & cuite ensuite, forme une pâte tenace, crue & gluante, beaucoup plus propre à relier des livres qu'à servir de nourriture aux enfans. Les adultes, malgré la force de leur estomac, ne peuvent en manger sans se trouver mal, témoin les obstructions, la cachexie, &c. que des femmes se sont attirées pour en avoir fait usage. Que fera-ce donc si l'on en donne aux enfans qui ont l'estomac foible, & qu'on y ajoute du lait chargé de parties butireuses & caséeuses? Qu'en arrivera-t-il? elle engendrera une mucosité épaisse, gluante & acide, qui les assujettira à une infinité de maux. (13) On a éprouvé que la farine étant paîtrie avec de l'eau, & enfermée dans un lieu chaud, s'aigrit, fermente & se couvre d'écume; si donc cela arrive dans l'estomac des enfans qui a beaucoup de chaleur, elle corrompra le lait qu'ils ont pris, le fera grumeler, & interrompra la digestion. Plusieurs Médecins n'ont pas ignoré ces effets, aussi ont-ils rejeté ces fortes de bouillies,

(13) Voyez le même Essai.

ainsi qu'on peut le voir dans Hilan , cent. 6. obs. 34. lequel parle d'une obstruction du pylore occasionnée par cet aliment.

§. 21. Après avoir condamné la préparation de la bouillie , il me reste à dire un mot de la maniere dont on l'emploie , laquelle est des plus mauvaises. Les nourrices la roulent dans leur bouche & la mêlent avec leur salive , pour leur donner , disent - elles , la chaleur & la fluidité nécessaires. Or la salive est extrêmement sujette à fermenter , ainsi que les modernes l'ont observé , & par là elle deviendrait extrêmement utile , étant mêlée avec la bouillie , si c'étoit une nourrice saine qui en agit ainsi : mais comme cette qualité fermentative la rend susceptible de toute sorte d'impression , je ne puis approuver cette méthode , d'autant qu'elle peut acquérir une qualité morbifique , sur tout si la nourrice est tant soit peu sujette au scorbut , ce qui est assez fréquent dans le siècle où nous sommes.

§. 22. Nous venons de découvrir les
Rv

causes éloignées des maladies, & il ne s'agit plus que de découvrir les prochaines. Il me paroît en examinant la chose de près, que les maladies des enfans sont occasionnées par un suc acide, tantôt visqueux, tantôt fereux, lequel est produit par le défaut de digestion & par les crudités acides qui en résultent. En effet, le lait s'aigrit aisément par la chaleur de l'estomac, il s'épaissit, & sa fétosité venant à se séparer des autres parties, sa partie butireuse & sa caséuse s'unissent ensemble & s'arrêtent dans l'estomac & dans les intestins à quoi ne contribuent pas peu la bouillie & le meconium plus ou moins corrompu qui est resté dans le corps. Toutes ces causes jointes à la nature du lieu, je veux dire de l'estomac qui est très-chaud, à la qualité des reocrémens contenus dans le bas-ventre & des alimens que l'on donne à l'enfant, produisent des acidités excessives qui étant arrêtées par la matière visqueuse, déploient leurs effets dans les premières voies, ou qui se distribuant dans les autres parties à l'aide de la fétosité & de la lymphe avec laquelle elles se mêlent, y produisent une infinité

de maux. De-là ces déjections porracées & acides, ces vomissemens, ces tranchées ces vents, ces douleurs, ces pétechies & ces convulsions auxquelles la plupart des enfans sont sujets. On conviendra sans peine de ce que j'avance, si l'on se souvient de ce qui précède, & si l'on fait attention que l'on guerit presque toutes les maladies des enfans au moyen des remèdes qui détruisent les acides.

§. 23. Ces choses supposées, il est aisé de découvrir plus à fond les causes des maladies dont on vient de parler. Toutes les tranchées des enfans sont occasionnées par un acide qui a son principe dans la coagulation du lait, & dans les alimens acides dont usent les nourrissons, & qui venant à passer dans les intestins, picote, corrode & tiraille leurs tuniques; de-là ces tranchées & ces spasmes convulsifs qui disposent leurs corps à l'épilepsie, & qui sont d'autant plus violens, qu'il adhère plus fortement à leurs parois. Ces maladies se manifestent par les cris des enfans & par des déjections porracées, rugineuses & ex-

trêmement acides. On me demandera peut-être d'où vient que cet acide ne pénètre point dans les conduits laiteux ? on en découvrira facilement la raison si l'on fait attention à leur structure ; car ils sont chacun entourés d'un anneau ou sphincter qui s'oppose au passage des substances âcres ou acides, de même que notre œil, soit que nous le voulions ou non, rejette tout ce qui est capable de l'offenser. Je ne prétends point cependant qu'il ne passe aucun acide dans le sang, il peut fort bien se faire qu'il se mêle insensiblement avec le chyle & qu'il passe avec lui dans le canal Thorachique, & de-là dans le sang. Mais ce cas est extrêmement rare, & lorsqu'il arrive, il en résulte plusieurs maladies, témoin cette couleur pâle & verdâtre, & ces taches rouges qui s'élèvent sur toute la surface de la peau. On peut dire cependant en général que l'acide a son siège dans le laboratoire du chyle ; car Boerhaave dit n'avoir jamais trouvé du lait acide ailleurs, ce qui confirme ce que je viens de dire.

§. 24. Si l'estomac est surchargé de lait caillé & que le pylore lui refuse passage, l'enfant perdra l'appétit, refusera

la mamelle & ne digérera absolument plus. On voit en effet tous les jours que nous ne saurions souffrir les choses qui nous ont fait du mal. L'estomac étant surchargé & le pylore obstrué & de plus irrité par la matiere dont je viens de parler, il se contractera avec violence, & cette contraction convulsive sera suivie d'un vomissement violent qui incommode extrêmement l'enfant, mais qui lui de vient salutaire parce qu'il évacue ces excremens, & qu'il le garantit des maux dont il étoit menacé. Posons pour un moment que ces matieres excrementitielles s'arrêtent dans le ventricule, elles y fermenteront & engendreront des vents, lesquels gonflant les visceres & interrompant le mouvement du diaphragme, rendront la respiration difficile; à quoi l'on peut ajouter, que ces vents s'insinuant dans le pyloré & ne pouvant s'y frayer un passage à cause de sa contraction, ils causeront des inquiétudes, des anxiétés & des insomnies continuelles. On peut rapporter à la même cause la distention des hypocondres & du bas ventre, ces maladies ne diffèrent des premières qu'à raison du lieu qu'elles occupent.

§. 25. Si cette mucosité tenace & acide vient à obstruer l'orifice supérieur du ventricule, le muscle du diaphragme en recevra une irritation considérable, vû la correspondance qu'il a avec ce viscere, & venant à se contracter pendant l'inspiration, il en résultera un hoquet extrêmement opiniâtre. Que si ces matières pituiteuses & acides séjournent dans la cavité du ventricule & irritent son orifice supérieur par leur présence, ou du moins par les vapeurs âcres qu'elles envoient, il surviendra pendant l'expiration, à raison de l'irritation que souffre le diaphragme, des mouvemens convulsifs dans les muscles qui servent à l'expiration, lesquels seront suivis d'une toux opiniâtre & incommode. En effet, ces sortes de crudités causent souvent aux enfans des toux violentes qui ne cessent qu'après qu'elles ont été évacuées par un vomissement, pour recommencer peu de tems après. Les Enfans sont rarement sujets à cette espèce de toux sèche qui est occasionnée par l'irritation du larynx & de la trachée artère, à moins qu'ils ne prennent du froid. On peut

en dire autant de la toux accompagnée de l'asthme ; elle est ordinairement occasionnée par les matieres dont l'estomac est surchargé , & ne cesse qu'à l'aide du vomissement.

§. 26. Cette même cause produit un autre effet également nuisible aux Enfans. J'entends ces exulcérations de certaines parties internes , sur-tout de la bouche , de la gorge , du palais , de la langue & de l'œsophage , auxquelles on donne le nom d'aphthes. Il sont occasionnés par une humeur âcre & acide qui excorie & ulcere la superficie de ces parties. Cet acide a son principe dans la corruption & dans la trop grande acescence du lait & de la bouillie que l'on donne aux Enfans. Quelques uns en accusent l'acrimonie du lait de la nourrice & de la salive de l'Enfant , ce qui revient au même , puisqu'ils reconnoissent pour son principe un acide vicieux qui a fixé son séjour dans l'estomac. En effet il arrive souvent que les adultes étant attaqués de la fièvres à l'occasion des matieres récrémentitielles & porracées qui se sont fixées dans leur

estomac , sont affectées de ces sortes d'aphthes , à moins que le Médecin ne les prévienne par l'évacuation.

§. 27. Nous avons parlé jusqu'ici des effets des maladies ; l'ordre veut que nous disions maintenant quelque chose de leur cure. Elle se réduit , 1°. à détruire l'acide qui prédomine & à fortifier l'Enfant ; 2°. à résoudre le coagulum & à l'évacuer ; 3°. à corriger les vices du lait , & à indiquer au nourrisse les règles qu'elles doivent suivre. Pour mieux remplir la première indication ; il est à propos d'examiner plus à fond la nature de l'acide , afin que connoissant les effets qu'il produit sur les corps extérieurs , nous puissions expliquer plus parfaitement les opérations des remèdes dont nous devons nous servir. On appelle acide ce qui est aigre & piquant , comme le jus de citron , le vinaigre , l'esprit de vitriol , &c. Il se manifeste par ses effets , il dissout l'alcali & fermente avec lui ; il s'ensuit donc que la voie la plus sûre de le détruire , est de s'instruire à fond de la nature de l'effervescence , en consultant la Chy-

mie. On entend par effervescence le mouvement intérieur qui résulte du mélange de deux corps qui étoient auparavant en repos. Prenez, par exemple, un gros d'esprit de sel marin, mêlez-le avec quelque peu de poudre de pierre d'écrevisse : ce mélange s'échauffera sur le champ & bouillira avec sifflement, & c'est-là ce qu'on appelle effervescence. Si vous continuez à y ajouter de cette poudre à trois ou quatre différentes reprises, la fermentation cessera, & si vous séparez la poudre de la liqueur en versant celle-ci par inclination, vous la trouverez tout autre qu'auparavant ; car elle ne fermente plus avec les acides, & devient une substance neutre, je veux dire, qui n'est ni acide ni alcaline. Examinez la liqueur, vous trouverez qu'elle est tout à fait insipide, & qu'elle ne fermente plus avec les alcalis. Cette liqueur spiritueuse conreenoit peut-être un vingtième de sel acide, qui a été absorbé par la poudre en question, & c'est ce qui a fait donner à ces sortes de substances le nom d'absorbans. Je conclus de-là, que ces sortes de remèdes, dans les cas où l'on

peut les employer en sûreté, doivent nécessairement absorber & détruire l'acide qui prédomine dans le ventricule, & par conséquent qu'ils remplissent parfaitement la première indication. On peut mettre au nombre de ces substances les yeux d'écrevisses, les écailles d'huitres calcinées, le corail, les perles, les différentes espèces de coquillages, la nacre de perle, les os de poissons, les terres naturelles, comme l'argille, la craie, sur-tout celle d'Angleterre, le bol d'Arménie, &c. Toutes ces substances absorbent l'acide & constituent un troisième corps parfaitement doux : elle adoucissent & émoussent l'âcreté & la force des poisons. Par exemple, le mercure corrosif étant broyé quelque tems avec la limaille d'acier, perd sa mauvaise qualité; la pierre infernale se dépouille par le même moyen de sa qualité caustique, & le vitriol devient un remède tout-à-fait innocent. Il s'ensuit donc que ces substances sont entièrement opposées aux acides, & qu'elles sont absolument nécessaires pour remplir notre indication. Le choix en est aisé & l'on ne peut s'y

niéprendre; mais comme la foiblesse de l'Enfant contribue à l'augmentation de l'acide, on doit se déterminer dans ce cas pour la limaille de fer, parce qu'elle détruit celui qui existe, & qu'en fortifiant les vaisseaux & les viscères, elle empêche qu'il ne s'en forme de nouveau. Prenez, par exemple, de pierres d'écrévisses, de perles, de corail blanc, de la limaille de fer en poudre, $\text{ā } \text{℥} \text{ i}$; du sucre blanc $\text{℥} \text{ i i}$. faites en une poudre que vous partagerez en douze doses, & dont vous donnerez une trois ou quatre fois par jour selon l'exigence des cas. Il y a une chose à observer dans l'emploi de ces sortes de substances, c'est de ne point les réduire en poudre impalpable, comme on a coutume de le faire, mais plutôt en poudre grossière, à moins qu'on ne soit assuré de l'existence de l'acide, autrement elles forment une pâte de très-mauvaise qualité, & n'agissent que dans les premières voyes. (14) On voit aussi par-là la nécessité dont il est de purger l'Enfant une ou deux fois par se-

(14) Voyez l'Essai précédent.

maine , pour évacuer cette substance par les selles. On remarquera de plus que tous les alcalis fixes ayant une qualité légèrement caustique , il n'est pas sur de les donner lorsqu'on doute de l'existence de l'acide ; car ne trouvant rien qui les émousse , ils agissent comme caustiques , & mettent la vie du malade en danger.

Passons maintenant à la seconde indication , qui demande des remèdes d'une autre nature , sçavoir , des remèdes savoneux & résolutifs. Car lorsque le lait est entièrement coagulé , les substances testacées ne font qu'arrêter les progrès de son acrimonie , & n'atténuent aucunement la matière obstruante. On appelle atténuantes toutes les substances naturelles qui désunissent les parties qui cherchent à se joindre ; on les appelle résolutives , en tant qu'elles rétablissent les fluides dont les molécules s'étoient unies dans leur état naturel. Je mets au nombre des substances atténuantes & résolutives tous les savons artificiels , entr'autres celui de Venise. On peut y joindre la bile qui se trouve dans le corps ; mais comme

elle ne peut agir à cause des engorgemens du Duodenum, on doit y suppléer par le fiel des animaux. La qualité résolutive des substances savonneuses paroît en ce qu'elles procurent le mélange des corps gluans, gommeux & résineux avec l'eau. On peut rapporter à la même classe le miel, le sucre & le jaune d'œuf, lequel est extrêmement résolutif. La qualité résolutive du fiel paroît dans l'emploi qu'en font les Peintres, car ils employent cette substance pour délayer les couleurs qui ont beaucoup de ténacité. Elle paroît encore par l'effet qu'elle produit dans le veau. Tout le monde sçait que cet animal a quatre ventricules; le lait n'est pas plutôt entré dans le premier, qu'il s'aigrit & se convertit en colostrum & en sérosité; cette sérosité passe par les trois autres ventricules & se mêle ensuite avec le sang; le colostrum descend dans le second ventricule, & devient plus dur & plus compacte; il arrive la même chose dans le troisième & le quatrième, si bien qu'étant à la fin dépouillé de sa fluidité, il y acquiert une si grande dureté, qu'on ne s'i-

magineroit jamais que le veau pût le digérer ; mais il n'est pas plutôt entré dans le Duodenum , qu'il se mêle avec la bile , & s'atténue au point qu'il sort tout-à-fait dissout avec les excréments. On voit par-là que le fiel remplit parfaitement notre intention , vû que cette maladie provient souvent du défaut de bile ou de son inertie , & d'où vient qu'on guérit si efficacement l'ictère des Enfans à l'aide du savon ou de tel autre semblable. Il ne s'agit plus que de sçavoir l'animal qui peut le fournir. Plus un animal a les organes de la digestion petits , plus son fiel est amer , & de-là vient qu'on le trouve tel dans quelques poissons , sur tout dans l'anguille & le brochet. Si donc l'on mêle quelque peu de ce fiel avec du savon de Venise , & qu'après en avoir fait des pilules , on les donne à l'Enfant dans de la mie de pain cuite , ou bien , qu'après l'avoir calciné & pulvérisé , on le lui fasse boire , ou qu'on lui fasse avaler une vessie de fiel entiere lorsqu'il a faim , on satisfera parfaitement à notre intention. Boerhaave nous assure que ce remède a produit des effets admira

bles dans des cas où tous les autres avoient été inutiles. Après avoir employé ces remèdes en telle quantité qu'il convient pour résoudre la matiere obstruante, il ne s'agit plus que de l'évacuer hors du corps. On emploiera pour cet effet la rhubarbe, ou un lavement de petit lait avec un peu de miel.

§. 28. Comme la cause du mal réside plus souvent dans la nourrice que dans l'Enfant, les remèdes dont je viens de parler guérissent bien le mal présent, mais ils ne détruisent point la cause, parce qu'elle n'est point dans l'Enfant. A qui donc doit-on les donner ? A la nourrice, ce qui nous conduit à la troisième indication, qui est de corriger les vices du lait.

On a vu ci-dessus que le lait d'une nourrice tient de la nature des alimens dont elle se nourrit, & que ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent de son tempérament & de son régime, c'est pourquoi je n'insisterai point sur cet article. Mais comme le régime influe beaucoup sur le tempérament, il

s'ensuit que la cure consiste à le rendre tel qu'il convient. On doit donc interdire à la nourrice tous les acides de quelque espèce qu'ils puissent être , (Voyez §. 17.) & lui donner s'il le faut les mêmes remèdes qu'à son nourrisson , en augmentant la dose. Je réduis sa nourriture au jus des viandes, des écrevisses, des coquillages ou des poissons de riviere , & sa boisson à la décoction de rapure de corne de cerf ou d'yvoire. Elle doit user d'un exercice modéré , car rien n'aigrit tant les alimens que l'inaction. En un mot , les nourrices exigent le même traitement que les Enfans ; (15) car tout ce qu'elles prennent passe avec leur lait dans le corps de leurs nourrissons , sur-tout lorsqu'elles leur donnent à téter une ou deux heures après avoir mangé , & qu'elles ont épuisé leurs mammelles par l'abstinence. On voit donc que les nourrices ne peuvent faire plus mal que de donner à téter aux Enfans aussi-tôt après avoir bû du vin ou de la biere ; ils tombent souvent par-là dans des convulsions

(15) Voyez l'Essai.

auxquelles

auxquelles il est d'autant plus difficile de remédier , qu'on en ignore la cause. Si au contraire elles restent trop long-tems sans manger , leur lait se convertit en une sérosité salée & jaunâtre , il acquiert un goût & une odeur d'urine ... qui le rend insupportable à l'Enfant , & se corrompant par son alcalescence , il leur cause des fièvres dangereuses. Le plus sûr donc est qu'elles donnent à téter à leurs nourrissons quatre ou cinq heures après avoir mangé ; la digestion est alors achevée , & le chyle , comme l'observent Lower & Wallis , a toutes les qualités requises pour former une bonne nourriture.

§. 22. On vient de voir quels sont les vices du lait , & de quelle maniere on peut les corriger. Ce qu'on a dit de l'acide en général est applicable à toutes les autres maladies , pourvû que l'on connoisse parfaitement leur nature. Supposé , par exemple , que les humeurs acquierent trop d'alcalescence , soit à l'occasion de la fièvre , ou de telle autre cause , ce que l'on connoît à la puanteur des déjections , à l'amertume

des éructations , à la chaleur & à la puanteur de l'haleine , on doit recourir aux acescens , & borner les alimens de la nourrice au pain , à la biere , à l'orge , à l'avoine , &c. lui interdisant la viande & les autres substances alcalines. Elle observera sur-tout de ne jamais donner à téter à l'Enfant que trois heures après avoir mangé , sur-tout si elle est d'un tempérament robuste , & ainsi du reste.

§. 30. Il suit de ce qui précède , qu'il est infiniment plus avantageux à un Enfant de téter sa mere ou sa nourrice , que d'user de lait de vache. (16) Ce lait est naturellement acscent , & pour l'ordinaire cuit au feu avant d'être employé ; or le feu le dépouille de ses parties les plus subtiles , & ne laisse que celles qui sont épaisses & caséeuses ; au lieu qu'étant pris à la mammelle , il parvient à l'estomac dans toute son intégrité , & dans cet état il suffit pour guérir un Enfant au défaut des autres remèdes.

(16) Voyez l'Essai.

§. 31. On s'attend sans doute que je parle ici des maladies épileptiques auxquelles les Enfans sont sujets ; mais comme elles naissent pour l'ordinaire de quelqu'une des causes précédentes, on les guérit par les mêmes remèdes, sinon l'Enfant s'en ressent tout le reste de sa vie. Nous voilà donc parvenus à la seconde classe générale qui comprend les maladies occasionnées par la pousse des dents.

CHAPITRE II.

De la pousse des Dents.

§. 1. **L**E tems de la pousse des dents est celui dans lequel les dents percent les gencives, ce qui arrive plutôt dans les uns que dans les autres, mais pour l'ordinaire vers le sixième ou le septième mois, dans les uns sans douleur, & dans plusieurs avec un très-grand danger de leur vie. On dit alors que la pousse est difficile.

§. 2. L'ordre selon lequel les dents

sortent ne varie pas moins que le tems de la pousse ; mais on observe en général que les incisives percent les premières , ensuite les molaires , & enfin les canines. Les incisives percent plus aisément que les autres , tant parce que la gencive est plus mince , qu'à cause qu'elles sont plus aiguës. La première dent n'a pas plutôt percé la mâchoire , (car la pousse commence indifféremment par l'une & l'autre) qu'il en sort une autre à l'opposite ; car la dent qui perce la première presse tellement la gencive qui couvre la dent opposée toutes les fois que les mâchoires se ferment , qu'elle l'ouvre à la fin & donne moyen à la dent de sortir. De-là est venue la coutume de donner des jouets aux Enfans , pour faciliter la pousse des dents.

§. 3. On vient de voir que les dents incisives percent en général plus aisément que les autres ; en effet , les grosses dents étant plus émoussées , & pressant plus long tems les gencives , qui sont composées de vaisseaux & de nerfs extrêmement délicats , elles y causent

des tensions , des douleurs & des inflammations , auxquelles succèdent des tumeurs , des gangrènes , des convulsions , des salivations , des dysenteries , la fièvre & la mort.

§. 4. La cause de la difficulté que les dents trouvent à percer , réside dans les dents aussi - bien que dans les gencives. Dans les dents , lorsqu'elles tardent à croître , & qu'elles sont émoussées au point de ne pouvoir percer les gencives ; dans les gencives , lorsque leur substance résiste à la dent par sa dureté & son épaisseur , si bien que la compression venant à augmenter , il survient quelquefois une hémorrhagie , une inflammation , une fièvre , &c. Les nerfs étant irrités par cette compression continuelle (car il n'y a point de parties si nerveuses que les gencives) les esprits s'y portent en abondance , si bien que les muscles du visage venant à se contracter & à comprimer les glandes salivaires , ils occasionnent un écoulement copieux de salive , laquelle s'insinuant dans la gorge & picotant la membrane du larynx ,

cause la toux dont les Enfans font alors incommodés. Cette salive devenant plus acrimonieuse par le défaut de nourriture, (car les Enfans ne veulent absolument point manger pendant la pousse) jette le ventricule dans des convulsions, & passant dans les intestins elle picote leurs glandes & leurs tuniques, & cause des flux de ventre douloureux.

§. 5. Les signes diagnostiques de la pousse se tirent, 1°. de l'âge (ils ne sont pas toujours sûrs,) 2°. de l'acharnement avec lequel l'Enfant frotte ses gencives; 3°. de la force avec laquelle il presse le mamelon de sa nourrice; 4°. de la blancheur & de l'enflure des gencives & de la salivation, enfin de l'insomnie & du dégoût.

§. 6. Le pronostic de cette maladie est aisé à tirer de ce qui précède; car plus les dents sont émoussées, plus la pousse est dangereuse, à cause de la difficulté qu'elles trouvent à percer les gencives. Plus aussi les gencives sont épaisses & solides, plus la pousse est dif-

ficile & les symptomes dangereux. En effet , Hippocrate nous apprend (a) que les Enfans qui sont assoupis pendant la pousse , courent risque de tomber dans des convulsions. Que ceux en qui la pousse est accompagnée de la toux , poussent leurs dents fort tard. Enfin , que la plûpart échapent des convulsions dont ils sont attaqués. Il nous apprend donc que les convulsions dont la pousse des dents est accompagnée ne sont pas toujours mortelles , qu'elles sont légères dans ceux qui ont un cours de ventre , & qu'ils n'en ont aucune lorsqu'il survient une fièvre aiguë. Il est pourtant certain que si la pousse vient à être retardée par quelque cause que ce soit , que les symptômes augmentent de jour en jour , qu'il en survienne d'autre , & que les Enfans n'ayent pas la force d'y résister , ils meurent pour l'ordinaire.

§. 7. Une preuve que ces symptômes naissent de la cause dont on a parlé , c'est qu'ils s'évanouissent dès que la

(a) *Hipp. de Dentitione. Sect. 3.*

dent a percé. Je crois donc que les indications curatives se réduisent à trois points.

1. A ramollir , à raffraîchir & à adoucir les gencives. Toute la Médecine consiste à aider la nature lorsqu'elle défaut , & à ne point l'interrompre dans ses opérations lorsqu'elle fait son devoir. Tout se réduit donc ici à relâcher les gencives , & c'est à quoi l'on réussira parfaitement en appliquant dessus & par dehors des fomentations faites avec des herbes émollientes , comme les fleurs de guimauve , de sureau , &c. cuites dans du lait ; elles apaisent la douleur , elles relâchent les membranes , & diminuent l'inflammation. Boerhave recommande sur toute chose la crème de sureau , dont le Lecteur peut voir la composition dans sa matiere médicale *Seët.* 1377. On y joindra s'il est possible les potions raffraîchissantes & sédatives , entr'autres les émulsions , parce qu'elles satisfont à toutes les indications , & qu'elles approchent de la nature du lait & du chyle. Les émulsions sédatives répondent à notre but.

2. Lorsque les dents commencent à paroître , ce que l'on connoît à la blancheur des gencives , il faut interposer entre les mâchoires des corps durs & polis , pour se conformer au goût des Enfans qui les cherchent alors avec empressement. Les Enfans les mettant dans leur bouche , les mordant , & les frottant contre leurs gencives , il arrive souvent que celles-ci s'ouvrent d'elles mêmes & donnent passage à la dent. Quelques Auteurs font grand cas de la dent de loup , que Sylvius de la Boe croit contenir un certain sel volatil , dont les vapeurs pénétrantes hâtent l'ouverture des gencives. Mais ce sont là des niaiseries , car la Chymie nous montre que les animaux ne contiennent aucun sel volatil , mais un sel approchant du sel ammoniac , qui ne se volatilise qu'à l'aide d'un feu violent. Tout ce qui est dur & poli , comme l'ivoire , le crystal , l'agate , le corail , &c. est bon pour cet effet ; il n'est question que de lui donner une forme convenable , & d'en frotter souvent les gencives pour en diminuer l'épaisseur & faciliter la sortie des dents. On a

vû ci-dessus §. 2. qu'il suffisoit qu'une dent eut percé, pour faire percer celle qui lui est opposée.

3. Si la douleur continue & que les moyens indiqués ne produisent aucun effet, on aura recours à la lancette, observant de faire l'incision selon la longueur de la dent; car une incision transversale ne suffiroit pas pour lui donner passage, ce qui augmenteroit la douleur sans effet; outre que la playe venant à se fermer, la dent ne sortiroit qu'avec peine. L'incision faite, on oindra la partie avec de la crème de sureau, & au cas que l'hémorrhagie soit abondante, on y ajoutera quelques gouttes de suc d'immortelle; on arrêtera l'hémorrhagie, on apaisera la douleur, & la dent sortira sans peine.

§ 8. Les convulsions cessent ici avec la maladie. Si cependant elle continuoient, on y remédieroit, selon Sydenham, avec quelques gouttes d'esprit de corne de cerf. Ce remède est extrêmement doux, & convient à la foiblesse de cet âge.

CHAPITRE III.

Des maladies occasionnées par les Vers.

§. 1. **O**N croiroit que les Enfans n'ont plus rien à craindre après avoir échapé aux maladies dont on vient de parler ; mais la nature a voulu que l'homme fût sujet à différens maux pendant les sept premières années de sa vie , & il y a lieu de s'étonner qu'un corps aussi lâche , aussi foible & aussi nerveux , ait la force de les surmonter. La pousse des dents n'est pas plutôt faite , que les Enfans sont attaqués d'autres maladies aussi dangereuses ; ce sont celles qu'occasionnent les vers , dont nous allons parler en peu de mots , suivant l'ordre que nous nous sommes prescrits.

§. 2. On a remarqué depuis long-tems que les enfans ne sont point sujets aux vers tant qu'ils tétent , mais les dents ne commencent pas plutôt à se

fraier un passage à travers les gencives , que dédaignant la mammelle , ils n'ont plus d'appetit que pour les fruits , la viande , le fromage , &c. Ces alimens (1) étant exposés à l'air , reçoivent les œufs des insectes qui s'y trouvent ; ces œufs venans à passer dans le corps des Enfans , & résistant à la foiblesse de leurs viscères , se logent dans l'estomac , & dans les intestins & s'y multiplient à l'infini.

§. 3. La brieveté que je me suis prescrite dans cette Dissertation , ne me permet point de décrire toutes les différentes espèces de vers qui s'engendrent dans les corps des Enfans ; j'en remarquerai trois principaux , qui sont , les ronds , ceux-ci sont les plus communs ; les larges & les longs appellés *Tinea* ; les petits , qui ressemblent à des poux , & qu'on appelle *Ascarides*. Ces vers se logent ordinairement dans l'œsophage , dans le ventricule & dans les intestins , à l'exception du Colon , où il est rare qu'ils sejourneront par la facilité qu'ils ont

(1) Voyez l'Essai.

de sortir avec les excréments. J'ai dit qu'ils se logent dans l'œsophage & le ventricule, & je me fonde sur les nausées qu'ils causent par leurs mouvemens, & sur ce qu'on les rend dans le vomissement. Ils se logent aussi dans les intestins, témoin les diarrhées & les lipothymies qu'ils causent par leur irritation, les foiblesses de pouls, leur sortie avec les excréments; on peut y joindre les démangeaisons de nez qui sont une suite de l'irritation qu'ils causent dans les intestins, laquelle se communique par le nerf intercostal à la membrane de Schneider, qui, outre le grand nerf olfactoire, reçoit encore un rameau de la première branche de la cinquième paire, en conséquence de son union avec le nerf de la sixième paire, d'où le nerf intercostal tire son origine. De là encore le grincement de dents, à cause de la communication qu'il y a entre le nerf intercostal & le nerf de la cinquième paire, qui envoie une branche aux dents, c'est à cette même communication du nerf intercostal avec presque tous les nerfs du corps, qu'on doit attribuer les convulsions épilepti-

ques dont cette maladie est accompagnée. Tels sont les effets que causent les vers par leur mouvement & leur irritation ; lorsqu'ils séjournent long temps dans le corps , ils consomment une grande portion du chyle , de sorte que l'enfant est presque toujours affamé , pale , défait , constipé. Ils percent même quelquefois les intestins , & causent par ce moyen la mort au malade.

§. 4. A l'égard du Diagnostique, on le tire aisément de ce qui précède , en y joignant l'âge , la nourriture , & le tempérament du sujet. Les Enfans sont extrêmement sujets aux vers depuis un an jusqu'à quatorze , sur-tout lorsqu'ils usent d'alimens pituiteux & de fruit d'été ; non que ces fruits aient la vertu d'engendrer des vers , (2) comme on le croit communément , mais parce qu'ils contiennent les œufs d'une infinité d'insectes.

§. 5. Passons au Prognostic. Les Ascariides sont les moins dangereux de tous les vers , mais ils ont le défaut de

(2) Voyez l'Essai.

s'attacher à l'intestin rectum, & de causer une tenesme continuel & extrêmement incommodé. Les Médecins sont fort partagés sur la nature des strongles & des cucurbitins; on peut dire cependant qu'ils sont fort mauvais à cause des maladies qu'ils occasionnent, & qu'ils ne présagent rien de bon, si ce n'est dans les crises. Hippocrate (a) dit que c'est un bon signe lorsque le malade rend des vers ronds par les felles, ou sur le point que la maladie est prête d'être jugée; non pas qu'ils soient bons par eux-mêmes, mais parce qu'ils annoncent la crise. Que s'ils viennent à ronger les intestins, la perte du malade est infaillible.

§. 6. Après avoir vû la maniere dont les vers s'engendrent & se nourrissent dans le corps humain, il ne reste plus qu'à donner les moyens de les détruire: j'ai dit ci-dessus qu'ils s'insinuoient dans le corps avec les alimens, & qu'ils trouvoient un nid dans la pituite contenue

(a) *Lib. Pranotionum.*

(b) *Lib. de indicationibus.*

dans le ventricule & les intestins. Les indications se réduisent donc 1°. à détruire ce nid. 2°. à les tuer & à les chasser du corps.

Les remèdes qui empêchent la génération de la pituite, & qui l'atténuent & la chassent, satisfont pleinement à la première indication. Je mets de ce nombre 1°. les Alcalis fixes, entr'autres l'Alcahest de Glauber, & l'huile de tartre par défaillance : à la dose d'une goutte ou deux. 2°. Les différentes espèces de savon, par exemple, celui de Venise. 3°. les mercuriels, comme le mercure doux grossièrement broyé, de peur qu'il n'excite la salivation. 4°. Les substances aromatiques amères, comme l'écorce d'orange, la semence d'absinthe, & de Tanésie, le semen contra, &c. 5°. Enfin, les substances gommeuses & résolatives, comme l'opoponax, l'assa foetida, le galbanum, &c. (20) Je mets au nombre des topiques, le fiel de bœuf mêlé avec l'onguet nervin qui possède une qualité extrêmement résolutive. On y ajoutera, si l'on veut, l'huile de ta-

(20) Voyez l'Essai.

néfie, l'aloë en poudre, pour l'appliquer sur le bas ventre en forme de liniment Boerhaave est d'avis qu'on en use avec modération, pour prévenir les diffenteries qu'il a coutume d'occasionner.

Les Anthelmintiques satisfont pleinement à la seconde indication. On appelle ainsi les remedes qui tuent & chassent les vers; on peut les réduire en deux classes. La premiere, contient ceux qui font mourir les vers. De ce nombre sont toutes les différentes espèces d'huiles, qui leur étant immédiatement appliquées obstruent leurs trachées, & les détruisent en peu de temps. On peut les employer en forme de potion ou de lavement après les avoir épurées. 2°. Les choses préparées avec le miel possèdent la même vertu, lorsqu'on les donne à jeun, & après avoir purgé le malade. 3°. Les substances que ces insectes ne peuvent digérer; comme les osselets des poissons, la corne de cerf, la limaille de fer, &c. 4°. Les poisons destinés à tuer les vers, entr'autres le mercure, l'æthiops minéral donné avec un leger purgatif; ou bien, prenez, si

vous voulez , de mercure doux , trois grains ; de scammonée , cinq grains ; de sucre blanc , six grains , mêlez & donnez avec quelque peu de sirop violat. Viennent les vitriols métalliques , celui de Mars , par exemple , que l'on délayera avec du miel & auquel on ajoutera quelque drogue purgative , pour en faciliter l'évacuation. 5°. Les médicamens acides , comme l'esprit de vitriol , de soufre , &c. les médicamens salins , entr'autres le sel gemme. Ceux qui en voudront savoir davantage là - dessus , peuvent consulter Rhedi & Baglivi.

2°. La seconde classe renferme les remèdes qui chassent les vers hors du corps , du nombre desquels sont tous les purgatifs sans exception , pourvu qu'on les prenne à jeun. Les amers n'agissent que par leur qualité purgative ; en effet , tant s'en faut que la coloquinte , qui est la plus amère de toutes les substances purgatives , tue les vers , qu'elle les laisse vivre & multiplier sur ses feuilles & dans son fruit. On peut y joindre la scammonée , le jalap , l'agaric , &c. broyé avec du sucre.

Les clystères & les linimens produisent encore de très-bons effets, sur-tout lorsque l'Enfant est à jeun. Que si l'on a soin avec cela de lui interdire les alimens qui engendrent ou nourrissent ces insectes, §. 2. Il ne tardera pas à être guéri, & on lui verra rendre une quantité de vers vifs ou morts, ou en forme de mucosité avec ses excréments; car ils ne sont pas plutôt morts qu'ils se corrompent & se convertissent en mucosité, d'où l'on voit que ceux-là se trompent qui croient que les vers ne sont morts que quand ils les voyent sortir entiers avec les excréments.





DISSERTATION
Sur le MAL DE GORGE avec
Ulcères Malins.

Par J. HUXHAM.

DEPUIS la publication de mon *Essai sur les Fièvres*, je me suis trouvé souvent à portée de faire sur une maladie d'une nature putride & maligne, des observations qui confirment entièrement mes principes sur la cause & le traitement des fièvres malignes pestilentiellles. La maladie dont je parle se nomme *Angine maligne* ou *Mal de gorge avec ulcères* : elle a été très-commune en différens cantons d'Angleterre depuis quelques années ; & elle y a fait beaucoup de mal, surtout parmi les enfans.

Le Docteur Fothergill, homme de beaucoup d'esprit, nous donna en 1748 la première histoire exacte que nous ayons

eue en Angleterre de cette maladie. Des Médecins d'Italie & d'Espagne en ont très-bien décrite une toute pareille , qui fit beaucoup de ravages en Espagne & en Italie au commencement du dernier siècle. Il y a apparence que ces ulcères d'Egypte & de Syrie dont parle Aretée de Cappadoce , & ces ulcères pestilentiels des Amygdales dont *Ætius Amidenus* a écrit , étoient de cette nature. Enfin quelques-unes des fièvres Scarlatines , dont il est question dans *Morton* , y ont beaucoup de rapport.

Je n'ai rencontré cette maladie dans cette ville & aux environs , que depuis six ou sept ans , quoiqu'il y en eût déjà un ou deux qu'elle fit ses ravages autour de *Loftwithiel* , *St. Austle* , *Fowye* & *Liskeard* ; elle régna ici depuis la fin de l'année 1751 , jusqu'en Mai 1753 , & elle se répandit surtout durant celle de 1752 , non-seulement sur les enfans , mais sur quantité d'adultes aussi.

Comme les histoires circonstanciées & fidèles des maladies , de leurs différens symptômes & de la méthode qu'on a suivie dans le traitement , sont le

meilleur moyen d'avancer l'art de guerir ; les Médecins devroient s'étudier à décrire ce qui se passe sous leurs yeux , lorsqu'ils sont appelés chez les malades , & à rendre compte des bons & mauvais effets de leurs méthodes & des médicamens qu'ils ont employés. Cela seroit particulièrement nécessaire toutes les fois qu'il s'offre des cas de pratique nouveaux & extraordinaires. Il faudroit alors observer avec soin les differens signes pathognomoniques & diagnostiques , les évacuations , le régime , les médicamens , selon qu'ils auront bien ou mal réussi ; & mettre tout cela par écrit. Ce que je recommande ici , je vais tacher de le mettre en pratique.

Il tomba beaucoup d'eau durant toute l'année 1751 , l'été sur-tout fut extraordinairement pluvieux & froid en général , & le temps étoit toujours chargé de nuages. Au commencement de Juin cependant il fit excessivement chaud , & dans le cours de Juillet & d'Août il y eut quelques jours d'une chaleur étouffante. L'Atmosphère fut presque toujours épaisse & humide , & cependant le Mercure se tint toujours fort bas

dans le Baromètre. Les fruits de la terre ne murirent point, ils étoient pleins d'eau & insipides, les grains de toute espèce souffrirent beaucoup, & la récolte fut très-mauvaise; malgré tout cela il y eut peu de maladies, & il ne fut pas question d'épidémie, si ce n'est qu'en Juillet & Août il se répandit dans la ville beaucoup de petites véroles apportées en Mai par le Régiment de Conway, & qu'il y eut vers la partie méridionale de cette Comté quelques fièvres putrides & miliaires. Au reste quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de maladies, les affections hypochondriaques & hystériques gagnèrent, & l'on voyoit régner partout une espèce d'indolence & d'abattement d'esprit.

Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en automne, & d'une nature beaucoup plus maligne que quand elles avoient commencé à paroître; de sorte que vers le milieu de l'hiver elles étoient très-dangereuses & très-répandues. Environ ce temps-là il y eut beaucoup de catar-

rhes, de rhumes, & de maux de gorge inflammatoires, quelques pleuresies & péripleumonies, & le plus souvent à la suite de tout cela survenoient des éruptions éresipelateuses ou de pustules mateuses.

Le tems ne cessoit point d'être humide; le vent étoit variable & quelquefois très-violent. Le mois de Décembre fut froid, mais humide depuis le 15 jusqu'au 25. Les mêmes maladies continuerent à régner, & environ la fin de l'année il y eut çà & là quelques maux de gorge avec ulcères malins.

Le commencement de l'année 1752 fut froid & humide; il y eut des ouragans fréquens; le vent fut le plus souvent à l'Est se tournant fréquemment tantôt au Nord, tantôt au Sud. Communément le Mercure se tint fort bas dans le Baromètre: au commencement de Janvier cependant il s'y porta très-haut parce qu'il y eut une forte gelée: la petite vérole continua à régner: elle étoit souvent cristalline, sans coction d'humeurs & sans suppuration jusqu'à la fin; quelquefois confluente,

fluente, petite & sans croutes ; quelquefois les pustules en étoient noires & sanglantes, & quelquefois elle étoit suivie de petechies. Les Pleuroperipneumonies & les Rhumatismes furent assez communs ; les Rhumes, les Catarrhes, les Esquinancies accompagnés de toux considérables & de crachats abondans & épais le furent davantage. Vers ce temps enfin il y eut quelques maux de gorge, malins & dangereux, accompagnés d'un degré de fièvre assez considérable.

Dans le mois de Février au commencement comme à la fin, le Mercure se tint élevé, & l'air fut sec, sec & froid : mais depuis le 8 jusqu'au 21 il y eut beaucoup de pluies, & le vent se tint à peu près toujours au Sud. Il y eut dans la ville beaucoup de petites véroles, quoiqu'il y en eût peu dans le voisinage il y eut quelques pleuresies, des Peripneumonies & des Rhumatismes, une grande quantité de catarrhes, de rhumes & de maux de gorge, beaucoup d'Esquinancies inflammatoires entre lesquelles il y en avoit toujours quelques-unes d'une espèce maligne.

L'air fut assez assez froid & assez sec en Mars , sur-tout vers le commencement & vers la fin le Mercure alla haut dans le Baromètre , & ne descendit jamais beaucoup. Les petites veroles devinrent plus bénignes & moins fréquentes ; les autres maladies furent aussi moins communes , mais elles furent plus inflammatoires : il n'y eut point de maux de gorge malins. Plusieurs personnes eurent des toux violentes & de longues attaques d'Asthme. Le sang récemment tiré étoit communément plus épais & plus visqueux qu'il n'avoit été depuis plusieurs mois.

Le vent devint Nordest au commencement d'Avril , ce qui rendit l'air sec , serein & un peu froid , le Mercure se tenoit élevé ; mais il survint 4 ou 5 jours de pluie , & alors ce vent sec de Nordest changea , & depuis le 21 il fut Ouest-Nord Ouest. Il y eut çà & là des petites véroles dont quelques unes furent d'un caractère mauvais. Il y eut beaucoup de pleuresies & de Peripneumonies , des Rhumatismes , des Jaunisses & des hydropisies en grand

nombre , des toux fâcheuses par tout. Beaucoup de gens , adultes comme enfans furent tourmentés de vers.

Le temps fut assez agréable en Mai , & cependant l'été fut humide , froid & incommode , l'Atmosphère épaisse & pleine de brouillards , le Mercure rarement élevé dans le Barometre , & les vents Sud-Ouest & Nord-Ouest furent de beaucoup les plus communs ; les fruits de la terre ne murirent pas bien , ils étoient aqueux & insipides : mauvaise recolte , mauvais grains. Tout le monde se plaignoit de lassitude & d'avoir l'esprit triste & abbatu. Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en Juin & furent épidémiques tout l'été. Elles étoient d'une nature beaucoup plus maligne qu'au commencement , & non seulement ici mais encore dans les lieux circonvoisins. Elles furent assez communement confluentes , les pustules en étoient petites & quelque fois noires. Il survenoit hémorrhagie du nez sur-tout aux enfans , mais les Petechies furent beaucoup moins communes que je ne m'y attendois : quelquefois il ne se faisoit

point de coction ni de suppuration , il survenoit de larges ampoules & une érosion considérable de la peau. Il y eut enfin dans cette saison beaucoup plus de rhumatismes , de gouttes & de toux qu'à l'ordinaire.

En ce même temps une espèce de fièvre toute semblable à celle que je nomme fièvre avec Angine dans mon premier volume des Epidémiques se repandit çà & là , & ravagea beaucoup. Elle étoit accompagnée d'éruption de pustules ou de taches rouges , & suivie de grandes démangeaisons ; après quoi l'Epiderme se détachoit par écailles. Le pouls étoit communement dur , vif & petit ; la respiration chaude & laborieuse , avec grande oppression de la poitrine , l'urine quelquefois crue & pale , quelquefois haute en couleur & trouble , mais sans sédiment. Le délire survenoit pour l'ordinaire bien-tôt. Au commencement le malade supportoit fort bien la saignée , & le sang étoit communement gluant , quoiqu'il le fût beaucoup moins en général que dans les Esquinancies d'une espèce vrai-

ment inflammatoire, mais il convenoit rarement de la faire copieuse, plus rarement encore d'y revenir.

Dans toutes les espèces de fièvre on remarquoit une disposition surprenante aux éruptions d'un ou d'autre genre, aux sueurs, aux maux de gorge & aux Aphtes. La petite vérole fut très fatale durant le mois d'Août, & quelques-fois accompagnée d'ulcérations très dangereuses à la gorge avec difficulté d'avaler. Sans doute les maux de gorge avec ulcères malins qui étoient pour lors fréquents se compliquoient avec la petite vérole.

En Automne le temps fut beaucoup plus beau & plus agréable qu'en Été. Le mois d'Octobre particulièrement fut en grande partie serein, & le Mercure élevé dans le baromètre, quoique l'Atmosphère fut assez généralement épaisse & quelque fois même très humide, & que le vent fut communement à l'Est. Le mois de Novembre fut moins humide & moins orageux que de coutume & assez chaud en général; le Mercure se tint assez haut dans le Baromètre, eû égard au degré d'humidité.

dité de l'air. Au commencement de Decembre le Mercure monta considerablement; l'air fut froid & sec, le vent est Nord-Est; mais depuis le 6 jusqu'au 26 il fut très grossier & très humide; agité quelquefois; aussi le Mercure baissa beaucoup. Sur la fin le vent se tourna à l'Est, le Mercure remonta, & le temps devint froid & ferein.

Durant cet intervalle la petite vérole fut toujours épidémique de tous côtés, & quoique vers le mois de Septembre & d'Octobre elle fut communement d'un meilleur caractère, il y en eut pourtant toujours de très confluentes avec petechies & hæmorrhagies du nez. En Decembre elles furent souvent sans coction ni suppuration finale, se terminant par de larges ampoules avec profonde érosion des parties adjacentes. Les croûtes subsistoient quelquefois encore plus de 30 jours après l'éruption. Il y eut aussi toujours des fièvres avec Angine. On vit quelques maux de gorge malins en Septembre, & il y en eut beaucoup plus en Octobre, Novembre & Decembre. Ils furent prodigieusement communs dans la ville &

tout autour de nous , & ils emportèrent une infinité de monde ; adultes comme enfans. Durant tout ce temps là les rhumes & les catarrhes n'épargnerent pour ainsi dire personne ; mais ils n'étoient ni fort graves ni fort dangereux. En Octobre particulièrement après quelques jours d'un temps épais , agité & pluvieux , il y eut depuis le 12 jusqu'au 16 des matinées très fraîches avec beaucoup de gelée blanche & un peu de glace , ce qui produisit bien-tôt une légion de maux de gorge , de rhumes de cerveau , de fluxions , des toux , & tout cela accompagné d'un peu de fièvre , & quelquefois d'un grand flux de ventre avec plus ou moins de tranchées. Les toux , les catarrhes , les rhumatismes & les flux de ventre furent extrêmement communs en Novembre & Decembre ; les toux catarrhales sur tout le furent tellement que presque personne n'en fut exempt. Enfin quoiqu'il y eût peu de Peripneumonies ou de pleuresies , la Phthisie attaqua beaucoup de gens , & plusieurs moururent dans le Marasme.

Il se passa de cette manière plusieurs

mois , sans que nous eussions que peu de fièvres & de très légères , mais toujours accompagnées de maux de gorge , d'aphthes & de quelque eruption cutanée ; ce qui arrivoit de même dans les pleuresies & les péripneumonies , car la constitution de l'air sembloit en tout disposée à produire des éruptions dans tous les genres d'indispositions où se joignoit la fièvre. Le sang qu'on tiroit aux malades durant tout ce temps étoit très rarement visqueux , mais plutôt & en général d'une belle apparence & tout au commencement de la maladie sur-tout , où il étoit très fluide.

Ainsi finit l'année 1752. Le reste de l'hiver & le printemps furent très froids & très humides. La froidure alla jusqu'à la mi-Mai , & jusques-là il fit très froid : mais passé ce terme la chaleur & le beau temps prirent le dessus & l'été fut le plus chaud & le plus agréable qu'on eût vu depuis plusieurs années. La petite vérole ainsi que les Esquinancies catharrhales & malignes devinrent moins fréquentes & moins funestes , depuis Janvier jusqu'en Mai , de sorte qu'elles cessèrent tout-à-fait.

A l'approche du printemps il y eut quelques pleuresies & peripneumonies & beaucoup de catarrhes. Le sang nouvellement tiré étoit en général beaucoup plus épais & plus visqueux qu'il ne l'avoit paru depuis plusieurs mois.

J'ai cru devoir rendre en peu de mots cet espèce de compte de la constitution de l'air & de la nature des maladies durant cette période de tems, où l'on a vu les maux de gorge d'une espèce ou d'autre beaucoup plus répandus qu'on ne se souvenoit qu'ils l'eussent jamais été; où toutes les différentes éruptions cutanées furent prodigieusement communes aussi, & cela à la suite des Fievres les plus légères. Je l'ai particulièrement fait parce que d'après cela l'on peut former quelque conjecture raisonnable sur la cause & la nature de ces maladies. La saison qui fut si long-tems froide & humide les occasionna-t-elle en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration? La matiere de la transpiration supprimée devient très-âcre & produit à la fin quantité de maladies, sur-tout celles qu'on renferme sous la dénomi-

nation générale de Scorbut , & plus immédiatement encore aux catarrhes, esquinancies, préipneumonies, fluxions, coliques &c, qui sont notoirement l'effet de la transpiration supprimée ; mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions de cette nature, je ne me suis proposé que de donner l'histoire la plus exacte qu'il me sera possible *du mal de gorge avec ulcères malins* qui regna ici durant l'espace de temps dont j'ai parlé, & sur-tout en 1752, à quoi j'ajouterai la méthode du traitement qui m'a paru réussir le mieux.

Les attaques de ce mal s'annoncerent très-différemment dans différentes personnes. Chez les uns, c'étoit d'abord le frisson avec quelque épaisissement & quelque sensibilité dans la gorge, une tension douloureuse du col : chez les autres, c'étoit des alternatives de chaud ou de froid, avec un peu de mal de tête, quelques vertiges ou de l'assoupissement. d'autres encore avoient d'abord une Fièvre plus considérable, grand mal de tête, mal dans le dos, dans les membres, grande oppression de

poitrine avec un sifflement continuel : d'autres enfin tout au contraire , n'avoient pendant un jour ou deux que l'émotion , sans se trouver ni mal ni bien , mais peu-à-peu la fatigue & l'anxiété les abbatoit & les forçoit à garder le lit. Tel étoit sous ces différentes formes , le début de cette maladie. Le plus communément cependant c'étoit d'abord des alternatives de chaud & de froid , pesanteur & douleur de tête ; mal de gorge & enrrouement ; un peu de toux ; mal à l'estomac ; des vomifsemens & des selles fréquentes sur-tout dans les enfans chez qui ce symptôme étoit quelquefois très-fâcheux , au lieu que dans les adultes c'étoit à ce dernier égard le plus souvent le contraire. Tous également avoient l'esprit tout-à-fait abbattu , enfin le mal commençoit toujours par une foiblesse subite , une grande pesanteur de poitrine avec défaillance. Le pouls en général étoit vif , petit & sautillant , quoique quelque fois pesant & onduleux. L'urine étoit communément claire , pâle & crue ; elle étoit cependant dans les personnes d'un certain âge , haute en couleur , en petite

quantité ou bien comme du petit lait trouble ; les yeux étoient pesants, rouges & quelquefois pleurans : le visage souvent plein & bouffi quoique quelquefois pâle & abbatu.

Quelque légère que soit dans la journée l'apparence du mal ; la nuit en aggrave beaucoup les symptômes, c'est le temps où la fièvre redouble : quelquefois même le délire prend dès la première nuit. Le redoublement revient constamment le soir pendant tout le cours de la maladie. Il faut que j'avoue que souvent vers la fin de la maladie, je n'ai pas été peu surpris de trouver que mon malade avoit passé toute la nuit dans le délire phrénétique après l'avoir laissé dans la journée aussi frais & tranquille qu'on pouvoit l'espérer.

Peu d'heures après la première attaque du mal ; aussi-tôt même quelquefois on sentoit de l'enflure du mal dans la gorge. Les amygdales devenoient très-enflées & très-enflammées, un peu après se déclaroit l'enflure des glandes parotides & maxillaires qui devenoit très-considérable en très-peu de temps, quelquefois même aussi-tôt : si bien que le

Malade sembloit menacé d'étouffement. La gorge paroissoit bien tôt d'un rouge fleuri & foncé, ou plutôt d'une forte couleur cramoisie, lustrée & brillante; enfin très communément il paroissoit sur la lueite, les amygdales, le voile du palais & la partie postérieure du pharinx quelques taches blanchâtres & livides dispersées ça & là, qui souvent ne tar-
doient guères à s'aggrandir, de sorte qu'une ou deux couvroient la lueite, les amygdales &c: il s'y formoit dans la suite l'escharre des ulcères superficiels: quoique quelquefois il y eut érosion profonde dans les parties. Vers ce temps, la langue n'étoit que blanche & moite au bout, mais à la racine elle étoit fort chargée, & couverte d'une matière épaisse, jaunâtre ou brune. L'haleine devenoit alors de moment en moment plus fétide, & finissoit par être insoutenable, quelquefois au malade lui-même.

Le second ou le troisième jour, tous les symptômes s'aggravoient & la Fièvre augmentoit. Ceux qui n'étoient pas rendus d'abord n'y tenoient pas après trois ou quatre heures; l'inquiétude &

l'anxiété devenoient beaucoup plus grandes ainsi que la difficulté d'avaller ; la tête se troubloit , devenoit douloureuse & pesante. Il y avoit toujours en général plus ou moins de délire , quelquefois une insomnie & une phrénésie continuelle : chez d'autres cependant c'étoit une grande stupidité avec des tressaillemens fréquens , & le malade se parloit en marmottant à lui-même. La peau étoit sèche , rude , & il y avoit chaleur sans qu'il y eût de disposition à la sueur , si ce n'est très-rarement. L'urine étoit pâle , claire , crue & assez souvent jaunâtre & trouble. Quelquefois le Malade avoit des envies de vomir ; quelquefois il avoit un grand cours de ventre , ce qui arrivoit sur-tout chez les enfans : les matieres étoient alors noirâtres, & lorsqu'elles étoient alors rendues, il se formoit sur les bords un cercle plus pâle ; la respiration devenoit d'instans en instans beaucoup plus difficile , & elle étoit accompagnée d'un espèce de râlement , comme si le malade allât être étouffé , la voix étant tout-à-fait creuse & enrouée ; précisément comme dans le cas d'ulcères vénériens dans la gorge. Le bruit qu'on faisoit en parlant &

en respirant étoit si particulier, qu'il n'y avoit personne qui ne put aisément reconnoître à ce bruit la maladie dans ceux qu'elle attaquoit : c'est pour cela sans doute que les Médecins Espagnols l'appelloient le *Garotillo*, voulant exprimer cette voix d'un homme qu'on eût étranglé avec une corde. Je n'ai jamais observé dans aucun malade ce bruit aigre & glapissant qui est commun dans les esquinancies inflammatoires. L'haleine de tous les malades devenoit de plus en plus insupportable jusqu'à la *crise* & environ le quatrième ou le cinquième jour ils crachoient des mucosités puantes & purulentes; quelquefois teintes de sang : d'autrefois la matière en étoit tout-à-fait livide & d'une odeur abominable. Dans la plupart les narines même étoient fort enflammées & excoriées, continuellement dégoutantes d'une matière très-pénetrante, ichoreuse ou sanieuse, laquelle étoit si excessivement acre, qu'elle corrodoit non-seulement les lèvres, les joues & les mains dans les enfans, mais les doigts mêmes & les bras des femmes qui avoient soin d'eux. Dans

l'ulcération des narines commençante les enfans éternuoient presque continuellement. il y en eut peu d'adultes d'attaqués au moins jusqu'à un certain point. Il étoit surprenant combien d'humour se dégorgeoit par cette voie chez les enfans ; ils en avoient le visage, les mains & les bras couverts ; ils vouloient grater & ils faisoient venir des ampoules tout au tour. La suppression de cet écoulement de la bouche & du nez étouffa quelques enfans & il y en eut qui en avalèrent une telle quantité qu'elle occasionna des excoriations des intestins, des tranchées violentes, des dissenteries &c, & jusqu'à des excoriations de l'anüs & des fesses. Non-seulement les narines & la gorge étoient attaqués, mais quelquefois la trachée artère même ; & les malades rendoient en crachant des lambeaux de ses membranes externes avec beaucoup de sang & de sanie. Dans cette extrémité du mal, le malade languissoit long-tems & mourroit enfin phthisique. Il arrivoit fréquemment aussi que ces matières tombaient tout-à-coup & avec violence sur les poumons & emportoient le malade par une péripneumonie.

J'étois quelquefois étonné de voir l'aifance assez grande avec laquelle quelques-uns avalloient malgré le gonflement des Amygdales & de la gorge , la quantité de mucus épais & le bruit de la respiration qui étoient à un degré effrayant ; ce qui me paroît prouver assez que les Esquinancies malignes viennent plutôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeurs , que de la violence de l'inflammation.

Le plus communement avant l'angine venoient les exanthemes ; mais plusieurs fois nous vîmes les éruptions cutanées succéder au mal de gorge , & elles étoient quelquefois considérables , quoiqu'il eût été médiocre ou qu'il n'y eut pas même eu de douleurs ; lorsqu'au contraire après le mal de gorge le plus cruel il n'y avoit aucune éruption , quoiqu'il y eût encore dans ces cas grande demangeaison , & que la peau s'enlevât ensuite par écailles : cela arrivoit principalement aux personnes d'un certain âge , très rarement aux enfans. Toutefois il se déclaroit en général une *efflorescence* très remarquable sur la surface du corps , sur-tout chez les enfans

& cela arrivoit le plus communement le second , le troisiéme ou le quatriéme jour : quelquefois elle n'occupoit qu'une partie , quelquefois elle couvroit presque tout le corps , quoiqu'il y en eût très rarement sur le visage. Elle étoit tantôt sous la forme erépelateuse , tantôt sous celle de pustules. Ces pustules étoient le plus souvent fort éminentes , d'un rouge foncé & enflammé sur-tout sur la poitrine & les bras , assez souvent cependant elles étoient petites & il étoit plus facile de les sentir au tact que de les apercevoir , elles donnoient seulement une espèce particulière de rudesse à la peau. La couleur de l'efflorescence étoit communement le cramoisi , c'étoit comme si on eût barbouillé la peau avec du suc de Framboise , & cela gagnoit jusqu'au bout des doigts. Toutes les fois qu'il y avoit bouffissure avec une apparence d'inflammation à la peau , il arrivoit assez que les bras , les mains & les doigts s'en ressentissent évidemment , & qu'on y éprouvât de la roideur & quelque douleur. La couleur cramoisie de la peau sembloit tout-à-fait particulière à cette

maladie ; quoique rarement l'éruption manquât de procurer au malade quelque soulagement manifeste , comme de l'anxiété , du mal d'estomac , du vomissement , de la diarrhée &c. J'ai pourtant observé dans quelques sujets des éruptions universelles avec beaucoup de feu , sans qu'il y eût le moindre changement en mieux ; bien plus , presque tous les symptômes paroïssent aggravés de beaucoup ; particulièrement la fièvre , la pesanteur de poitrine , l'anxiété , le délire : je vis même mourir un ou deux malades au milieu de l'attaque la plus cruelle de phrénésie , quoique couverts de l'éruption la plus enflammée , & la plus universelle que j'eusse encore vu , si bien qu'elle sembloit comme dans la petite vérole la plus confluyente , ne dénoter que la quantité de la matière morbifique.

Je vis un jeune homme , d'environ douze ans dont la langue , la gorge & les glandes amygdales étoient aussi noire que de l'encre ; il avalloit avec une difficulté extrême , & crachoit continuellement une matière sanieuse , noire & très-fœtide depuis huit ou dix jours

vers le septième jour, la Fièvre diminua considérablement; il lui survint une dissenterie, quoique l'expectoration, fœtode sanglante & sanieuse continuât avec une toux très-forte, ce qui causa un grand étonnement à tous ceux qui le voyoient. Le Malade eut une éruption considérable sur tout le corps & la démangeaison de la peau étoit si insupportable qu'il se déchiroit tout le corps d'une manière surprenante; cependant cette grande & dangereuse éruption augmenta fort peu la Fièvre & la phrénésie, & détourna les autres symptômes redoutables.

Une éruption douce & prématurée étoit le plus communément d'un bon augure, sur-tout lorsqu'ensuite l'épiderme tomboit par écailles, ce qui étoit un des plus favorables symptômes qui put survenir; mais quand cette éruption prenoit une couleur livide ou plombée, ou rentroit trop promptement & sur le champ, chaque symptôme devenoit plus fâcheux & le danger étoit urgent, particulièrement s'il paroissoit de côté & d'autre des tâches pourpres ou noires comme cela arrivoit quelquefois; les

urines devenoient limpides & claires, il survenoit des convulsions & bien-tôt le malade mouroit suffoqué.

Cette maladie parvenoit ordinairement à son état vers le cinquième ou le sixième jour, dans les jeunes sujets; elle tarδοit plus long temps dans les personnes âgées, & souvent la crise ne se faisoit pas avant le onzième ou le douzième jour; souvent même elle étoit imparfaite: quelques adultes en moururent en deux ou trois jours: la maladie se portoit sur le poulmon & affectoit le malade comme si s'il avoit eu une vraie péricneumonie, ou sur le cerveau, & alors le malade mouroit dans le délire ou dans une attaque de *coma*. Enfin cette maladie caufoit une toux très-importane, des crachemens de pus & de sang, la Fièvre héctique qui faisoit mourir les Malades phtisiques après avoir languis pendant quelques semaines.

Si vers le troisième ou quatrième jour il survenoit une sueur douce & facile, si le pouls devenoit moins fréquent, moins foible & plus égal, si le fond de la gorge se nettoyoit d'une maniere sensible & pa-

roissoit passablement vermeil & frais, & qu'en même temps la respiration devint libre & aisée, & que les yeux reprissent un certain degré de vivacité & de brillant, tout alloit bien, & bien-tôt il survenoit une crise salutaire par les sueurs qui continuoient en abondance, & les urines troubles qui déposoit un sediment léger, & enfin l'expectoration se faisoit avec facilité, & l'épiderme tomboit en larges écailles. Mais s'il survenoit un frisson & que les exanthèmes retraissent subitement on devenoit livides; si le pouls devenoit petit & vif & que la peau restât sèche & brûlante, la respiration plus difficile, l'œil morne & abbattu, les urines pâles & limpides, la phrénésie ou le coma ne tarديوient pas à survenir, avec une sueur froide & visqueuse du visage & des extrémités: la mort alors n'étoit pas éloignée, particulièrement s'il y avoit des hocquets avec resserrement à la gorge, & des selles subites, livides, involontaires & d'une puanteur insupportable. J'ai remarqué des Malades qui quelque tems avant ce fatal période, avoient non-seulement le visage bouffi, pâle, luisant

& huileux, mais encore le col prodigieusement enflé & un air cadavereux, souvent même tout le corps devenoit œdémateux, & l'impression du doigt y demeuroit, la peau ne se relevant pas comme à l'ordinaire, ce qui marquoit que le sang étoit en stagnation, dans les capillaires & que les fibres avoient perdu toute leur élasticité.

Comme il y avoit différentes espèces d'esquinancies & de maladies éruptives, qui régnoient dans le même temps que les maux de gorge gangreneux parurent, la ressemblance des symptômes au commencement de ces différentes maladies ne causa pas peu d'embarras aux jeunes Médecins, principalement quand ils pratiquoient peu, pour trouver une méthode sûre de les guérir; sur tout par rapport aux évacuations: car l'expérience avoit démontré que dans la maladie qu'on appelle mal de gorge malin & ulcèreux, la saignée & la purgation, à quel que degré que ce fût, y étoit tout-à-fait hors de propos.

Quoique je pense réellement que les Praticiens qui font la Médecine dans cette partie du Royaume, font aussi

soigneux, sçavans & éclairés que dans tout autre endroit de l'Angleterre, néanmoins j'ai eu quelque peine avec eux pour leur faire comprendre la nature de cette maladie rare & singulière, & la leur faire bien distinguer de quelques autres maladies régnantes qui avoient beaucoup de ressemblance avec elle. Je desirois qu'ils fissent attention au pouls qui, dans le commencement de cette esquinancie maligne, étoit petit, vif, inégal & tremblottant, & qui, quoique plein & ondulent quelquefois, étoit cependant toujours pesant & inégal; à l'abattement soudain de l'esprit & des forces; aux anxiétés perpétuelles, aux soupirs & à l'oppression de l'estomac; aux yeux pesants, languissans & humides, de même que s'ils eussent été en pleurs; aux urines pâles & crues, quoique quelquefois elles fussent troubles comme du petit lait; à la langue qui étoit blanchâtre & communément humide, quoique fort enflée à la racine; à la couleur rouge & foncée de la gorge qui étoit parsemée de taches ou pustules blanches ou pâles avec une haleine mauvaise & quelquefois puante; aux efflorescences

rescences rouges ou pourprées sur les mains, les bras, le col ou la poitrine, ou quelque autre éruption de même espèce, qui chez les uns paroïssoient sous la forme d'érésipèle, & chez les autres sous celle de pustules. Les symptômes qui accompagnoient cette maladie, même dès le premier jour, la distinguoient assez, & engageoient à prendre beaucoup de précaution lorsqu'en la traitant on vouloit réussir. J'avois eu auparavant quelques exemples de l'imprudence des saignées & des purgations abondantes dans cette maladie, & quelques personnes me dirent que le sang qu'ils avoient tiré étoit beau & coloré; en effet je le trouvai aussi coloré que du sang d'agneau, mais sans consistance, de sorte qu'on le divisoit très-aisément avec une plume; il donnoit peu de sérosité ou même point du tout, comme feroit du sang sur lequel on auroit versé pendant qu'il sort de la veine de l'esprit de corne de cerf pour l'empêcher de se coaguler.

Je ne nierai pas que dans les personnes jeunes & pléthoriques, la saignée ne puisse être utile au commencement

de la maladie, & je l'ai moi-même ordonnée avec succès quand le mal de gorge étoit considérable & qu'il y avoit en même temps une grande difficulté de respirer; trop répétée cependant elle étoit très-préjudiciable, sur-tout quand le premier sang que l'on tiroit étoit mol & sans consistance, car à la seconde ou troisième saignée le sang devenoit sanieux, ce que j'ai souvent remarqué; j'ai pourtant quelquefois observé que le premier sang étoit couvert d'une peau ou couenne légère, blanchâtre ou livide, assez tenace, mais immédiatement au-dessous il étoit verdâtre, comme une espèce de gelée, & au fond, sans consistance, avec un sédiment noir & sans aucune liaison. Un sang de cette nature ne permettoit pas de pousser plus loin les saignées; & c'est ce qu'on observe le plus souvent quand le pouls est palpitant & la chaleur forte dans l'attaque de cette maladie. J'avoue que j'ai été moi-même trompé deux ou trois fois. Quand cette maladie commença à paroître, une fois je la pris pour une vraie péripneumonie; mais le mal de gorge, l'éruption scarlatine,

la mauvaise odeur de la respiration & les pétéchies qui survinrent bien-tôt me firent connoître quelle étoit la vraie maladie.

J'ai observé plusieurs fois la même viscosité dans le sang au commencement des Fièvre malignes, quoique celui que l'on tiroit deux ou trois jours après à la même personne fût dissout sans consistance, & purulent. J'en ai eu encore plusieurs exemples dernièrement, parmi les prisonniers François, qui périssoient par douzaines d'une Fièvre pestilentielle & contagieuse fréquemment accompagnée de pétéchies & de cours de ventre sanguinolent. Dans cette Fièvre, comme dans la plûpart des autres, les Chirugiens François saignoient tous les deux jours. J'ai vû en différentes occasions le sang de quelques Officiers qui avoient été traités ainsi; ce n'étoit à la troisième ou quatrième saignée, que du pus, quoique le sang eût été d'abord fort épais. La pratique de ces Chirugiens étoit si mauvaise que pendant qu'ils étoient ainsi occupés à faire agir leur lancette, ils gorgeoient leurs malades de forts bouillons de bœuf & de mouton. Ils n'agissoient pas autre-

ment quoique les Malades fussent dans un délire perpétuel , couverts de pustules noires & pourprées & que leur langue fût noire comme de l'encre & aussi sèche & raboteuse que de la pierre ponce. Je suis persuadé qu'il est mort un très-grand nombre de ces prisonniers François par l'effet de cette pratique absurde.

L'état couenneux du sang au commencement des Fièvres pestilentiellles & contagieuses, ne détruit pas ce que j'ai dit dans mon Essai sur les fièvres , de l'action des miasmes contagieux sur le sang : au contraire il le confirme ; car quoique ces miasmes tendent à décomposer le sang, & le fassent même presque sur le champ , il peut arriver que si des personnes fortes & qui ont le sang fort épais sont attaquées de ces Fièvres malignes & contagieuses, leur sang paroisse visqueux & couenneux au commencement de la maladie ; mais dans la suite par l'action des ferments contagieux (si je puis m'exprimer ainsi) le sang se trouvera dissout de plus en plus, de sorte qu'il ne fera plus qu'une espèce de sanie , comme on le voit aux saignées que l'on fait alors. On

a donc raison d'agir avec précaution, par rapport à la saignée, quand on a un juste sujet de craindre la contagion & la malignité dans les Fièvres; spécialement si on observe que le pouls & la respiration deviennent très-foibles après la seconde ou troisième saignée; or quelquefois ils s'affoiblissent d'une manière surprenante après la première.

Je reviens à mon sujet. Toutes les fois que j'étois appelé auprès d'une personne attaquée de cette maladie, & au commencement, en général au lieu de saignée j'ordonnois un lavement de lait avec du sucre & du sel pour débarrasser les intestins; principalement quand le malade étoit constipé. Si dans le commencement il y avoit une diarrhée, j'ordonnois quelque grains de *rhubarbe torréfiés*, la poudre de *scordium composée* & la décoction blanche; & si le cours de ventre étoit trop abondant, je donnois le plus souvent une cuillerée ou deux de la décoction de *fracaſtor de Fuller*, médicament très-efficace en ce cas. Lorsque la nausée & le vomissement étoient très-forts, j'ordonnois un

léger émétique , particulièrement aux adultes qui avoient beaucoup de peine à respirer , & comme on peut le croire la respiration en devenoit beaucoup plus facile ; quant aux enfans , j'étois souvent obligé de les faire vomir avec *l'oximel scillitique* & *l'essence d'antimoine* , autrement ils étoient étouffés par l'abondance de mucosités & d'humours.

Immédiatement après , je donnois au Malade une mixture composée de *sel volatil de corne de cerf* , de *suc de limons* & d'*eau alexitere simple* , à laquelle on ajoutoit la *poudre de contrayerva composée* & un peu de *myrthe* & de *saffran* : quant à ces derniers , je les ordonnois en bol avec un peu de *nitre* si la Fièvre étoit très-forte , & j'y ajoutois un grain ou deux de *camphre* pour les adultes , lorsque leur estomac pouvoit le supporter ; s'il ne le pouvoit pas j'y substituois un *julep camphré* , ou le *vinaigre camphré* avec le *sirop de groseilles noires* , de *framboise* ou autre semblable. Le second ou le troisième jour je faisois ajouter à la mixture saline ou au julep cordial la

teinture de quinquina alexitére, qui dans ce tems de la maladie, est préférable au quinquina en substance parce qu'elle favorise l'éruption des exanthemes sans empêcher les sueurs, qui dans tous les tems de cette maladie sont très-favorables, pourvu qu'elles soient douces, légères & universelles. Il étoit fort difficile de procurer des sueurs aux Malades; mais lorsqu'elles sortoient doucement & également le troisième, le quatrième ou le cinquième jour ou même plus tard, elles étoient critiques & salutaires; l'urine qui auparavant étoit crue, claire, limpide, sortoit sur le champ avec des marques de coction & déposoit une grande quantité de sédiment pâle ou briqueté: j'ai quelquefois essayé de les exciter par des diaphorétiques doux & légers, & par une très-ample boisson d'eau d'orge, de petit lait clair, de gruau, de thé ou autre chose semblable. Je ferai remarquer que j'ai vû un Malade qui eut des sueurs douces & universelles, quoique la démangeaison, qui s'y joignoit quelquefois, fût insupportable, pendant que généralement la sueur faisoit bien.

tôt cesser cette démangeaison , & pour le moins diminuoit constamment la Fièvre ; la diarrhée , s'il y en avoit , cessoit presque sur le champ ; on voyoit aussi disparoître l'enflure du col & des parotides en même temps , si-tôt que les sueurs s'établissoient complètement. Elles étoient pour l'ordinaire très-fœtides , même dans les petits enfans.

J'ordonnois communément *l'élixir de vitriol* avec la *teinture de quinquina* (excepté aux enfans très-jeunes) ce qui est un très-bon remède antiputride & alexitère ; je faisois aussi prendre fréquemment le même élixir dans une infusion *d'orange de Séville* faite avec le *vin clairret* , ou le *vin d'Oporto* & l'eau , & ce mélange étoit agréable & efficace.

Comme il étoit nécessaire de laver fréquemment la bouche & la gorge , je me servoais d'un gargarisme fait *d'une décoction de figues* , de *roses rouges* , de *myrrhe* & de miel dans du *cidre rouge* ; ou un léger mucilage de *semences de coing* avec le *sirop de framboises* ou de *groseilles noires* ; ou la *teinture de mirrhe* seule ; & de tems en tems on pouvoit donner un peu *d'esprit de vitriol* , sur-tout après

l'usage du gargarisme. Quelquefois je faisois respirer la vapeur des *roses rouges*, des *fleurs de camomille*, de *myrrhe* & de *camphre* bouillis dans le vinaigre, aussi chaude que le malade pouvoit la supporter, & il en retiroit un prompt soulagement.

Souvent l'enflure du col, des parotides &c. augmentoit si subitement & avec tant de violence qu'elle menaçoit de suffoquer le malade : néanmoins je regardois ces tumeurs externes comme critiques, & en conséquence je tâchois de favoriser le dépôt en appliquant des *cataplasmes âcres* & des *vesicatoires*; quelquefois j'ai appliqué avec succès des *vesicatoires* aux deux oreilles. Si ces applications sont d'usage dans les esquinancies ordinaires, à plus forte raison doit-on les employer dans celle-ci, où les humeurs sont excessivement âcres & malignes.

Il arrive fréquemment que le ventre est tendu & enflé, & qu'en même temps les urines coulent difficilement; alors une *fomentation émolliente* avec les *semences carminatives* ou des *fleurs de camomille* bouillies dans le lait & l'eau; ou

bien *un lavement de même qualité avec du sel & du sucre*, sont très-nécessaires pour débarrasser les intestins des grosses matières & des vents, & faire en même tems couler les urines; les viscères s'en trouvent foulagés, & la respiration en devient plus facile, parce que le diaphragme exerce ses mouvemens avec plus de liberté. Si après cela le bas-ventre étoit fort tendu & que le Malade fut constipé, vers le cinquième ou sixième jour, je donnois communément une dose de *rhubarbe avec la manne & le lénitif*, & ensuite le quinquina en substance; mais je ne les prescrivois jamais quand le ventre étoit fort enflé & refferré, ni jusqu'à ce qu'il eût paru quelque signe de coction, ou avant que l'épiderme commençât à tomber par écailles; mais je trouve que *ma teinture ou une décoction de quinquina* est plus appropriée parce qu'elle cause moins d'oppression de poitrine. Je me suis servi aussi de la *résine de quinquina* faite par l'esprit-de-vin; elle est préférable à l'extrait ordinaire; elle pèse moins sur l'estomac & se garde mieux, c'est pourquoi je la regarde comme un très bon médicament.

Quoique la purgation soit inutile au commencement de la maladie , il n'en est pas de même à la fin : les purgarifs doux & tempérés , tels que *la Rhubarbe* , *la Manne* , &c. sont alors nécessaires pour emporter hors des intestins les matières putrides , qui si on différoit plus long-tems , occasionneroient des fièvres , une grande foiblesse , la perte de l'appetit , l'enflure du ventre & des obstructions rebelles dans les glandes : j'ai même été quelquefois obligé de donner des doses répétées de *calomelas* , pour dissiper l'enflure des parotides & des glandes maxillaires ; autrement elles restoiént dures & enflées pendant long-tems , & à la longue tomboient en suppuration. Il a même été plusieurs fois nécessaire de frotter ces tumeurs avec *l'onguent mercuriel* , pour pouvoir les fondre. Le *calomelas* a été encore employé pour détruire les vers , & il les faisoit sortir en abondance. En général après une ou deux purgations , le malade recouvroit promptement l'appetit & des forces ; plusieurs cependant eurent besoin de purgations fréquentes & d'un usage continué de *Quinquina* ,

d'Æthiops mineral , &c. pendant long tems , & ensuite du lait & de l'air de la campagne , pour prévenir la fièvre hectique , dont quelques-uns périrent huit ou dix semaines après la première maladie.

Cette fièvre dans laquelle le sang devenoit si acrimonieux , dissout & putride , étoit sans doute du genre des fièvres malignes & pestilentielles. Il n'y a aucun doute qu'elle ne fût contagieuse puisqu'elle attaquoit des familles entières , & sur-tout les jeunes personnes. L'histoire de cette maladie prouve évidemment que cette contagion étoit produite par un grand degré d'acrimonie du sang. J'ai remarqué ailleurs que la contagion agissoit sur le sang , de même que les choses acres ; & peut-être que les miasmes contagieux ne sont autre chose que des particules , des vapeurs salino-sulphureuses très - exaltées , que fournissent les corps malades & infectés. C'est une chose connue que les exhalaisons des animaux qui pourrissent , celles des membres gangrenés , l'air puant & mal sain des prisons &c. détruisent la consistance du sang , & produisent des

fièvres malignes & pestilentiellles ; de même que la sanie qui découle des parries gangrenées , étant introduite dans le sang , y produit une fièvre de même espèce. Il est certain que dans une vraie peste , les émanations pestilentiellles , produisent en peu d'heures , une dissolution putride & une disposition à la gangrène , dans le sang même des personnes les plus saines ; & dans le fait , notre mal de gorge malin ne lui cédoit que de très-peu en activité , puisqu'on a trouvé par les dissections , non-seulement la gorge , mais encore le poumon & les intestins gangrenés , & que toute la masse du sang étoit corrompue & putréfiée. L'expérience de l'inoculation de la petite vérole dans laquelle on voit qu'une très-petite quantité de matière varioleuse suffit pour donner cette maladie , prouve clairement & incontestablement qu'une très-petite quantité d'une matière morbifique peut infecter toute la masse du sang ; & cela n'a pas de quoi surprendre , quand on connoit bien les terribles effets produits par une très-petite quantité du venin de la vipère & du chien enragé.

Quoique l'Esquinancie maligne & ulcéreuse paroisse être une maladie particulière, elle a cependant une grande ressemblance avec la fièvre angineuse que j'ai décrite dans mon premier volume sur l'air & les maladies épidémiques; & il est assez remarquable combien cette espèce de fièvre s'est répandue de côté & d'autre dans ce pays; cependant il est certain que la fièvre angineuse est d'un caractère beaucoup plus inflammatoire que le mal de gorge malin dont il est ici question; en effet on a observé que le sang dans cette fièvre étoit beaucoup plus épais & visqueux que dans notre mal de gorge, & que les saignées y étoient beaucoup plus utiles; mais je crois que dans cette maladie comme dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, le genre de la maladie est grandement altéré par la constitution particulière de chaque lieu; la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine, &c. en sont en particulier une preuve évidente. Par exemple la petite vérole produira une fièvre vraiment inflammatoire dans une personne dont les fibres seront fortes & élastiques, & le sang épais &

visqueux ; dans une autre dont les fibres seront foibles & lâches & le sang dissout , elle produira une fièvre putride , nerveuse , qui ne suffira point pour élever comme il faut les pustules , & sera encore plus insuffisante pour les mener à une louable suppuration. En un mot la petite vérole inflammatoire diffère autant ou plus de l'espèce maligne , que la fièvre angineuse du mal de gorge ulcéreux, pestilentiel. C'est ainsi que la fièvre scarlatine décrite par Morton diffère de celle dont parle Sydenham. En effet quoiqu'une espèce particulière de contagion produise toujours la même maladie , elle diffère pourtant beaucoup dans chaque personne qui en est attaquée , & elle doit être traitée en conséquence. Ainsi il y avoit quelques-uns de ces maux de gorge accompagnés d'une fièvre fort aiguë , & dans lesquels la saignée au commencement étoit très-indiquée , & à quelques malades un régime rafraîchissant étoit plus nécessaire qu'à d'autres : dans certains cas, j'ai même été obligé de donner le nitre avec les diaphorétiques. J'avouerai cependant que les medicamens chauds étoient plus

utiles dans cette fièvre que dans toutes les autres, même quand la chaleur étoit considérable; autrement le pouls s'affoiblissoit d'une manière surprenante, & il survenoit bientôt une anxiété & une oppression extraordinaires. J'ai donc été obligé de donner des alexiteres chauds dans cette maladie, & cela dans différents tems & à de jeunes personnes. Je donnois surtout ceux dont l'expérience m'avoit prouvé l'utilité; *tels étoient le saffran, le camphre, le contrayerva, la confECTION cordiale, la Theriaque d'Andromaque, le vin brûlé uni à l'eau, la teinture de Quinquina alexitere*: ma pratique a confirmé les effets qu'on connoît dans ces médicamens.

On se sert à tout propos du mot de fièvre dans la pratique de la médecine, mais sa signification est trop vague & indéterminée. Il y a quelques maladies qu'on comprend sous ce nom général, & qui se guérissent mieux en augmentant la fièvre; de ce genre sont les fièvres quartes foibles & les fièvres nerveuses. L'Esquinancie maligne dont il est question ici, prouve aussi que toutes les maladies aiguës ne doivent pas être

traitées par les évacuans & les rafraîchissans seulement. Il y a sans doute pour toutes les fièvres des especes de délayans appropriées, & certainement il y a des fièvres qui demandent plus que de l'eau d'orge & de la limonade. Mais j'ai déjà dit plusieurs choses à ce sujet dans mon Essai sur les fièvres; je ne ferai qu'ajouter ici un mot ou deux sur l'usage des sels alkalis volatils dans les fièvres pestilentielles putrides & petéchiiales, dans lesquelles je crains fort qu'on ne les donne souvent mal-à-propos.

Il est d'observation que dans toutes les fièvres de cette espèce, on trouve le sang corrompu & dissout, & qu'enfin il devient fort acre, de même que s'il étoit purulent & putride. En conséquence tout ce qui tend à rendre le sang acre & dissout, doit être très-propre à produire de pareilles fièvres, & à augmenter leur malignité quand elles existent; les sels alkalis volatils le font à un degré éminent; car quoiqu'ils puissent retarder la putréfaction des chairs des animaux, & même du sang jusqu'à un certain point quand il est hors des vaisseaux (ce que feroit aussi l'arsenic &

le sublimé corrosif) cependant si on le mêle avec le sang, tandis qu'il est soumis au pouvoir de la circulation & à l'action des vaisseaux, il avance sa dissolution, & par conséquent sa putréfaction. Il y a plus, si on le mêle avec le sang hors du corps, dans l'instant même qu'il sort de la veine, il détruit la texture des globules du sang, à peu près de la même manière que le venin de la vipère, en anéantissant la cohérence & l'adhésion des parties qui le composent. Le sang même des personnes les plus fortes (comme je l'ai éprouvé sur le sang des chevaux les plus vigoureux) étant traité ainsi, ne se ramasse point en une masse séparée de la sérosité, comme à l'ordinaire; mais il reste pour lors semblable à une gelée sans consistance ni fermeté, ou à une espèce de sanie. J'ai même observé que si on prend intérieurement des sels ou des esprits volatils en quantité & fréquemment, même en bonne santé, on devient sujet à des accès de fièvre, à des hemorrhagies, les gencives deviennent saignantes & enflées, l'haleine sent mauvais, les urines enfin sont fétides; tous ces

symptômes marquent suffisamment qu'il y a un commencement de décomposition dans le sang.

De plus ces globules du sang dissouts & décomposés, sont plus propres à entrer dans les artères séreuses & lymphatiques, & ne trouvant pas un passage libre au travers de leurs ramifications, ils s'y arrêtent & s'y corrompent; à la longue il ronge ces vaisseaux qui sont extrêmement tendres, particulièrement s'il s'y est joint une acrimonie saline, qui irrite en même tems ces petits vaisseaux, augmente la chaleur & cause ainsi promptement la corruption des humeurs & des vaisseaux: alors la lymphe & la sérosité chargées de matieres putrides rentrent dans le sang, & en accélèrent grandement la corruption totale.

Les sels alkalis volatils appliqués sur la peau, la corrodent & l'ulcèrent promptement, & c'est un fait assuré, que donnés intérieurement, ils causent plus de chaleur à dose égale, que les végétaux alexiteres les plus chauds. Je crois qu'ils ne produisent pas tant cet effet en augmentant la circulation & le mou-

vement progressif du sang , qu'en excitant un mouvement intestin d'effervescence dans ses parties ; car on a trouvé par des expériences faites avec soin , que les alkalis volatils affoiblissoient le ton des fibres & la force des vaisseaux , & conséquemment diminuoient le mouvement régulier de la circulation : & pour moi j'ai observé que quand le sang abonde en parties salines acres , le pouls est foible , petit , vif & vacillant , comme dans l'affection scorbutique , & que l'état acrimonieux & putride du sang , qui produit les fièvres putrides , précède souvent les gangrènes qu'on appelle de cause interne. De quelque façon que la chose arrive , les forces de la nature se trouvent très-diminuées , & en particulier l'action vibratile des artères ; quoiqu'il puisse arriver que les artères battent plus vite , en compensation du défaut de leur force & de leur plénitude naturelle , telle qu'on la remarque dans le mouvement libre d'une artère convenablement remplie de sang & en action comme elle doit être. La mollesse & l'extrême grosseur du cœur , telles qu'on les trouve dans les

scorbutiques & les pestiférés , sont un effet de la foiblesse & du grand relâchement de ses fibres musculaires. L'espèce particulière de bouton qui vient sur la peau des personnes attaquées de fièvre maligne , semble venir plutôt de l'abondance des sels & des souffres acres du sang , & de leur mouvement intestin , que de l'augmentation de la force projectile du sang; en effet en portant la main sur le bras du malade , la chaleur paroît d'abord très foible & surpasser à peine la chaleur naturelle ; mais en l'y laissant plus long-tems , on sent dans le doigt une chaleur désagréable , & cette sensation persiste & reste quelque tems encore après qu'on a quitté le bras du malade. Le Docteur *Pringle* a fait cette judicieuse remarque dans son *Traité des maladies des Armées* , & *Galien* l'avoit observé long-tems avant lui. Mr. *Quesnay* l'appelle la chaleur d'acrimonie & la distingue fort à propos de la chaleur de l'inflammation. Cette sensation approche réellement de ce qu'on sent en touchant un morceau de bois sec & chaud , ou en trempant le doigt dans de l'esprit de corne de cerf tiède. Je

crois cette observation propre à prouver l'abondance des sels acres, qui sortent du corps par la transpiration dans ces fièvres fort putrides. Cette chaleur brûlante qui dans quelques maladies survient aux malades & les incommode si fort, quoique les parties externes du corps soient actuellement froides, vient sans doute de la même cause. Je ne puis m'empêcher de croire que la chaleur qu'on observe dans les fièvres, & qui précède & accompagne la gangrène de cause interne, ne soit produite par l'acrimonie & le mouvement intestin des humeurs; au moins n'est-elle pas produite par leur mouvement rapide, car on trouve toujours le pouls foible & petit, quoique fréquent. La puanteur extrême & anticipée, ainsi que l'enflure des cadavres de ceux qui sont morts de fièvres putrides, & les hémorragies purulentes qui sortent de tous leurs émonctoires, sont des preuves évidentes du mouvement intestin, de la raréfaction & de l'acrimonie des humeurs; c'étoit là ce qui arrivoit ordinairement à ceux qui étoient morts de la fièvre angineuse décrite ci devant. Tout le corps enflait pro-

digieusement , même jusqu'au bout des doigts & des orteils , avec une apparence cadavéreuse & livide : il s'exhaloit du corps du malade quoiqu'il fût presque froid une puanteur insupportable , avant même qu'il fût mort ; le sang sortoit en même tems par les oreilles , par le nez , la bouche & l'anús ; dans ces sortes de malades on avoit trouvé le pouls très-foible & petit quoique fréquent , dès le commencement de la maladie. Tout cela ne venoit-il pas de la grande quantité d'air produite dans le sang par le mouvement intestin , la chaleur & la putridité qu'on sçait être très-propres à en produire ? & l'emphysème qu'on remarque dans quelques gangrènes , ne vient-il pas de la même cause ?

Si nous considérons la formation & la nature des sels des animaux , peut-être verrons nous un peu plus clair dans cette matiere. Les acides végetaux les plus forts que nous prenons dans nos alimens sont bientôt changés par le *vis vitæ* , en un sel neutre du genre des sels ammoniacaux , & étant plus long-tems exposés à l'action des vaisseaux & de la chaleur du sang , ils approchent

de plus en plus de la nature alkalinne , & à la longue ils prendroient cette qualité , s'ils n'étoient pas délayés , rafraichis & corrigés par les nouveaux alimens & les boissons. Les personnes qui ne vivent que de viande & de poisson , & ne boivent que de l'eau , contractent bientôt une grande puanteur de toutes leurs humeurs , à moins qu'ils ne fassent usage de quelque chose d'acide ou d'aigrelet; elles deviennent fiévreuses , & à la longue leur sang devient tout putride. Le sang des personnes qui meurent de faim devient très-acre , il produit des fièvres , la phrénésie & un tel degré de putridité , qu'il détruit entièrement le principe de la vie. J'ai vu une fois un pauvre Gentilhomme qui se fit mourir de faim par un accès de mélancholie : il ne voulut jamais , soit par force ou par raison , prendre de nourriture ni aucune boisson pendant plusieurs jours ; bientôt la fièvre le prit , le visage lui devint rouge , & toute la tête brûlante ; son pouls étoit foible mais très-fréquent ; en 3 ou 4 jours son haleine devint très-mauvaise , ses lèvres sèches noires & brûlées , ses dents &

sa

& sa langue noire & sanglante ; son urine , quand il en rendoit très colorée & aussi puante que si elle eût été gardée un mois ; à la longue il trembloit continuellement , ne pouvoit point se tenir debout , encore moins se promener , rêvoit & dormoit alternativement , & il tomba dans des agonies fréquentes & convulsives , dans lesquelles il suoit quelquefois beaucoup de la tête & de la poitrine , pendant que ses extrémités étoient froides , pâles & flétries ; sa sueur étoit d'un jaune brun & d'une puanteur capable de faire vomir.

Il est certain aussi que si les sels du corps ne sortent continuellement & constamment par les urines , ils prennent une qualité délétère , comme on le voit dans l'*Ischurie* , dans laquelle ils contractent de plus en plus une qualité alkaline. Dans une suppression d'urine opiniâtre , ce n'est pas tant l'augmentation de la quantité d'humeurs , que l'acrimonie qu'elles acquièrent , qui fait le danger & amène la mort. Je l'ai vu arriver très-promptement , quoique le malade eût eu des sueurs continuelles & une diarrhée pendant tout le tems de la suppression. Je me souviens particulièrement d'une *Ischurie renale* dont une

Dame fort grasse mourut le tonzième jour , quoiqu'elle eût été saignée deux fois très copieusement , & qu'elle eut eu un cours de ventre pendant tout ce tems ; ce qui suffit pour qu'on ne puisse attribuer sa mort à l'abondance des humeurs. Elle ne rendit pas une goutte d'urine depuis l'instant où elle fut attaquée jusqu'à sa mort , quoiqu'elle eût pris de grandes doses de *cantharides* , tant en *substance* , qu'en *teinture* , de même que plusieurs autres médicamens , & en particulier du *calomelas*. Je ferai observer que quoique j'aye souvent vu de très-bons effets des *cantharides* dans les suppressions d'urines , si elles ne font pas un prompt effet , & qu'on en continue l'usage , elles ne font par l'âcreté de leurs sels qu'augmenter le mal & avancer la mort du malade en causant le délire & les convulsions , comme j'ai eu le malheur de le voir plusieurs fois.

Enfin la génération des alkalis volatils dans le corps humain s'accomplit à ce qu'il paroît tout comme hors du corps. Si on laisse quelqu'espèce de plante verte que ce soit , même des plus acides , pressée en un gros monceau , elle s'échauffera bientôt ; la chaleur augmentera par degrés de plus en plus ,

(& même à un degré si fort , que lorsque la quantité est un peu considérable , le feu y prend) ; enfin cette effervescence changera bientôt toute la masse putride , jusqu'aux sels essentiels & acides , en un sel alkali volatil , que l'on pourra retirer de cette masse putréfiée par la distillation ; & ce sel alkali-volatil ne différera en rien de celui qu'on tire des substances animales. Dans les vegetaux & les animaux , la production des alkalis volatils est donc le résultat de la chaleur & du mouvement sur les sels des végétaux. La force de nos solides & de nos fluides agit long-tems sur eux , & les exalte par degrés jusqu'à l'état alcalin , arrivés auquel ils ne sont plus propres aux fonctions vitales , ils les anéantissent même s'ils sont fort abondans , comme dans les fièvres très-putrides , les fièvres pestilentiellees & petéchiales. Je crois donc que dans plusieurs cas , c'est jeter de l'huile sur le feu , que de donner aux malades des alkalis volatils , qui dissolvent & décomposent les globules du sang , & par conséquent occasionnent très-vite une putréfaction générale. Ces sels étant appliqués sur la peau y exci-

tent bientôt une escarre gangreneuse , & lorsque le sang s'en trouve trop chargé , il devient comme une lessive brûlante & caustique qui détruit les fibrilles nerveuses & les petits vaisseaux. Le cas arriveroit plus souvent & plus vite qu'il n'arrive , sans l'usage des acides , des délayants , des adoucissants & des mucilagineux qui corrigent à mesure cette tendance ; il paroît que le suc de limon & le vinaigre détruisent radicalement l'acrimonie du sang , de sorte qu'appliqués avec intelligence , ils peuvent devenir des remèdes très-utiles dans plusieurs maladies.

Avant que de finir , qu'il me soit permis de rapporter ici le cas suivant qui est extraordinaire , & n'est pas éloigné de la matiere que je traite.

Je soignai dernièrement un jeune homme de famille & fort riche , qui s'étoit tellement habitué à l'usage de ces sels volatils que flairent les Dames , qu'à la fin il en mangeoit en quantité , & avec l'ardeur qu'ont pour les dragées ceux qui les aiment ; mais cette dépravation de goût fut punie. Il fut bientôt attaqué d'une fièvre hectique , avec de fortes hémorrhagies par l'anus ,

e nez, les gencives; toutes les dents tomberent, & il ne pouvoit rien manger de solide; il devint à rien, & ses muscles étoient mols & flasques comme ceux d'un enfant nouveau né; il sortit de tout son corps des pustules qui lui causoient des demangeaisons insupportables, de sorte qu'il se grattoit continuellement, & se déchiroit la peau avec les ongles; son urine étoit toujours très-haute en couleur, très-trouble & très-puante. On lui persuada enfin avec beaucoup de difficulté d'abandonner sa mauvaise coutume; mais il avoit tellement dérangé sa constitution, qu'après plusieurs mois de cet état misérable, il mourut hectique, & dans le plus haut degré de marasme. Je suis persuadé qu'il seroit mort beaucoup plutôt, s'il n'eut fait un usage fréquent & constant des vins les meilleurs & les plus exquis, & pris journellement une grande quantité de lait, & de suc antiscorbutiques acidulés avec le jus d'orange de Seville, de limons, &c.

Au reste je suis bien éloigné de penser qu'il faille rejeter de la matiere médicale les alkalis volatils, & que leur usage soit condamnable dans tous

les cas ; je suis au contraire très-persuadé qu'on peut les donner avec avantage dans beaucoup d'occasions ; mais pour les cas dont j'ai parlé , je m'en tiens toujours à ce que j'en ai dit.

F I N.



TABLE

DES MATIERES.

A.

A Bbattement soudain de l'esprit & des forces dans l'Angine , 456.

Abscès. Voyez *Furoncles.*

Acides végétales & minéraux : propres dans les Fièvres putrides , pag. 143. Dans la petite vérole pétéchiale , 184 , 194. Non point dans la petite vérole lymphatique , 184. Bienfaisans dans le scorbut de mer , 317. Végétales plus savonneux & plus détersifs que les minéraux , 194.

Acrimonia peut se trouver compliquée avec la viscosité inflammatoire , 68. Preuve de cela , 71. Avec la dissolution du sang , 65. Exemple 74. Autre exemple , 80. Alcalines tend à dissoudre le sang , 65. Putride , sa génération , 65 , 66. Comment elle se manifeste dans le scorbut , 317.

Air , hâte ou retarde les progrès de la petite vérole selon son espèce , 175. Celui qui est froid & sec exige une méthode , celui qui est chaud & humide , une autre , *ibid.* Doit

être pur & tempéré dans les Péripleumones, 241. Sa froideur & sa sécheresse causent des inflammations de poumons & de plèvre, 210, 211. Nécessité d'airier l'appartement dans la petite vérole, 198.

Alcalines, toutes les humeurs du corps deviennent telles en se corrompant, 60.

Alexipharmiques sont souvent plus propres à retarder qu'à exciter les sueurs dans les Fièvres. 12, Subastringens utiles dans les Fièvres putrides, 140, 143. Voyez *Cordiaux*.

Aloétiques causent des hémorrhagies, 56.

Angine maligne, ou *mal de gorge avec ulcères*, observée par J. Huxham, en 1751, 1752 & 1753, pag. 429. Très-commune en Angleterre depuis quelques années, *ibid.* Première Histoire de cette maladie, *ibid.* & *suiv.* & 430. Elle attaque enfans & adultes, *ibid.* Une toute pareille, fait beaucoup de ravages en Espagne & en Italie, *ibid.* Constitution de l'air, & énumération de différentes maladies qui ont accompagnée l'Angine en Angleterre, 441. Le sang est d'une belle apparence au commencement de cette maladie, 440, il devient ensuite épais & visqueux, *ib.* Les attaques en sont différentes suivant les personnes, 442. Les plus communes, 443. Enflure dans la gorge qui devient rouge cramoisi, 444. La luette se couvre de taches blanchâtres, qui s'aggrandissent & couvrent les amygdales, 445. La langue devient blanche, & est fort chargée à la racine;

les symptômes & la fièvre augmentent le troisième jour 445. L'haleine devient insoutenable, *ibid.* Le délire s'y joint, *ibid.* La peau devient sèche & rude, *ibid.* Grande chaleur & rarement de sueur, *ibid.* Quelquefois grand cours de ventre, surtout aux enfans, *ibid.* Déjections noirâtres, *ibid.* Respiration difficile & ralement considérable dans la gorge, 447. Crachats puants & quelquefois teints de sang, *ibid.* Il découle du nez une matière très-corrosive, *ibid.* Qui étouffe les malades lorsqu'elle est supprimée, *ibid.* Il se déclare une efflorescence sur la surface du corps, 449. Cette maladie parvient à son état le cinquième ou le sixième jour dans les jeunes gens, 453 ; & dans les personnes âgées, le 11 ou douzième, *ibid.* Elle cause une toux très-importune, *ibid.* Symptômes heureux, *ibid.* Se déclarent vers le 3 ou 4^e. jour, *ibid.* La sueur survient en abondance, le fond de la gorge se nettoie, la respiration devient libre, les yeux sont brillans & vifs, les urines sont troubles, &c. 253, 254. Traitement de cette maladie, 461. Médicamens chauds y sont utiles, 472, Sels alkalis volatils y sont dangereux, 473. *Anodins* salutaires dans la petite vérole, surtout vers la crise, 192. On doit en augmenter la dose le soir avant la crise, *ibid.* Voy. *Opiates*.

Antimonial (vin) son utilité, 278.

Aphthes noirs & bruns dangereux dans les

Péripneumonies malignes , 118. Ceux qui sont excessivement blancs & nombreux , ne présagent rien de bon dans ces maladies , *ibid.*

Apostèmes. Voy. *Furoncles.*

Arteres , accidens qu'occasionne leur rupture dans les poumons , 249. Le battement violent des Arteres Carotides annonce un délire dans les Fièvres , 113 Surtout dans la petite vérole , 164 , 188 , 193.

Astringens , on doit en user avec précaution dans les Péripneumonies , 239 , 251.

Athlétique (Constitution) dangereuse , 45.

B.

B *Ans* froids causent une espèce d'accès fébrile , 22 Utiles dans quelques Fièvres , 29. Et à ceux qui sont d'un tempérament lâche & flasque , 36. Ne valent rien lorsque les fibres sont trop tendues , 35. Exemple , 36. Demi-tièdes propres dans les cas où les fibres sont trop tendues , 35. Emollients utiles dans quelques Pleurésies opiniâtres & dans la Paraphrénésie , 307. Rien de plus utile dans les Fièvres inflammatoires , que de baigner les extrémités , les hypocondres , &c. 17. Les pieds , les jambes , &c. avant l'éruption de la petite vérole , 165. Le malade en entier , exemple , 168.

Bile prédomine dans les Fièvres malignes , 137.

Blanc de Baleine, ses vertus, 308

Boisson fréquente & modérée, utile dans les
Fièvres nerveuses, 99.

C.

C*Adavres*, on ne sçauroit enterrer trop
tôt ceux des personnes qui sont mortes de
maladies pestilentielle, 61.

Caffè utile dans la petite vérole crySTALLINE,
180. Dans les péripneumonies catharreu-
se, 254.

Calomel, on doit le joindre aux purgatifs à
la fin de la Fièvre qui accompagne l'érup-
tion de la petite vérole, 203.

Camphre, son utilité dans les Fièvres mali-
gnes putrides, 146.

Camphre (Vinaigre) utile dans les mêmes
maladies, 147. Voy *Vinaigre camphré*.

Cantharides font un très-bon effet dans les
suppressions d'urine; Mais dangereuses,
s'il n'est pas prompt, 482.

Cataplasme pour arrêter le vomissement,
135.

Cataplasmes émolliens sur les pieds avant
l'éruption de la petite vérole, 165.

Catarrhes très-abondans dans le temps de
l'Angine.

Chaleur singulière du corps des personnes
attaquées de fièvre maligne, remarquée
par *Galien*, & par le Docteur *Pringle*,
477. M. *Quesnay* l'appelle chaleur d'acri-
monie, & la distingue fort à propos de la
chaleur de l'inflammation, *ibid.* Est pro-

- duite par l'acrimonie & le mouvement intestins des humeurs , 478.
- Charlatans** , quelques traits sur leur conduite , Préf. xi , 17 , 279.
- Chirac** , examen de son opinion sur le vomissement , 134.
- Clysters** émolliens & laxatifs utiles au commencement des Fièvre inflammatoires , 13. Utiles dans le Fièvres nerveuses , 97. Dans les Fièvres malignes , 139. Au commencement de la petite vérole , 191. Vers son état , *ibid.* Après l'incrustation pour préparer le corps à la purgation , 199. Dans les Péripleumonies , 263. Dans les Pleurésies , 305.
- Coliques** causent souvent des Péripleumonies , 285.
- Constipation** , ses effets dans la petite vérole , 191.
- Contagion** produit différens effets selon la différence des tempéramens , 112. Affoiblit les fibres & dissout le sang dans les Fièvres , 131. Affecte principalement les esprits animaux , 129 , 169.
- Conway** (Régiment de) apporte beaucoup de petites véroles , 431.
- Cordiaux** utiles dans les Fièvres nerveuses , 98. Voy. *Alexipharmques*.
- Cidre** , son utilité dans les Fièvres malignes putrides , 151. Contre le Scorbut , 318
- Corps morts** exhalent une puanteur insupportable , dans les Fièvres pétéchiales , 61.

D.

D *Ejections* dans les Fièvres malignes putrides, 115. Bilieuses, souvent critiques dans les Fièvres malignes, 141. Quelquefois critiques dans les Péripleumonies, 262. Colliquatiques, mauvaises dans les Fièvres nerveuses, 105. Livides, dangereuses dans les mêmes Fièvres, *ibid.* Voy. *Diarrhée*.

Délaysans acides & savonneux utiles dans les Fièvres, 9.

Délalement, son utilité dans les Fièvres, 8. Dans la petite vérole, 196. Manière de le procurer, 14.

Délire léger, Symptôme de la Fièvre nerveuse, 90. Syptômes qui l'annoncent dans les Fièvres malignes, 113. Dans l'Angine, 544.

Dents, maladies que leur sortie cause aux enfans, 411. Moyen de la faciliter, *ibid.*

Diaphorétiques utiles dans les Fièvres nerveuses, 98. Dans les Fièvres malignes, 148.

Diarrhée utile dans les Fièvres nerveuses, lorsqu'elle est modérée, 105. En quel tems utile dans les Fièvres malignes, 141. Nuit au commencement des Fièvres malignes, lorsqu'elle est excessive, *ibid.* Devenue critique dans la petite vérole, 183. Voy. *Selles*.

Dîte émolliente & farineuse, utile lorsque les fibres sont trop tendues, 34. Acciden-

te propre à prévenir la putréfaction des humeurs, & par conséquent le Scorbut, 317. Celle qui convient dans les Fièvres nerveuses, 93.

Dietétique, un Médecin ne sçauroit étudier avec trop de soin cette partie, 152.

Diurétiques, leur utilité dans la petite vérole, 183.

Douleurs, en quel cas les douleurs de poitrine sont véritablement Pleurétiques, 296. Quelques-unes ne sont point telles, moyen de les appaiser, 294. Douleurs de côté occasionnées par une matière âcre, 294. Ne veulent point être négligées, 299. Preuve de cette vérité, 300. Ne sont quelquefois qu'un simple symptôme, 312. Celles que les vents causent dans les hypocondres, gênent la respiration, 296.

E.

E Au souvent nuisible dans les Fièvres, 10. Bénite de Ruland, 277.

Eccoprotiques utiles dans les Fièvres, 13. Dans les Fièvres malignes, 135. Voy. *Purgatifs*, *Purgation*.

Emétiques utiles dans les Fièvres, 27. Dans les Fièvres lentes nerveuses; 97. Dans les Fièvres malignes putrides, 133. Dans les Fièvres d'Automne, & pourquoi, 137. Hâtent l'éruption de la petite vérole, 173. Sont quelquefois utiles vers l'état de cette maladie, 195. Sont utiles au commencement des Fièvres bilieuses, 133. Convien-

nent quelquefois dans les Péripleumonies, 247. Voy. *Vomissement*.

Enfans, manière de les nourrir & de les élever, 325. Leurs maladies & les moyens de les guérir.

Erysipèle des Poumons, son caractère, 291.

Eruptions, quelles sont les meilleures dans les Fièvres malignes, 117. Douce & prématurée, de bon augure dans l'Angine, 452.

Esprit de Corne de Cerf dissout le sang & cause des hémorrhagies, 220.

Esquinancies malignes, viennent plutôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeur, que de la violence de l'inflammation. 449. Ont une grande ressemblance avec la Fièvre angineuse, 470.

Eternuement ne présage rien de bon dans les Fièvres Pneumoniques, 253.

Evacuations abondantes dangereuses dans les Fièvres nerveuses, 97.

Expectorans drastiques, quelquefois recommandées par Hippocrate dans les Péripleumonies, 146. Ne valent rien au commencement des Péripleumonies, 248. Oléagineux & gommeux, doivent être employés avec précaution, *ibid*.

Expectoration, crise naturelle des Péripleumonies & des Pleuropneumonies, 242, 276. Hâtée dans les Pleuropneumonies par des topiques chauds & émolliens, 308. Retardée dans les Péripleumonies par le retour de la douleur, 237. Recommence au moyen de la saignée, *ibid*. Retardée

par la sécheresse & excitée par la chaleur & l'humidité de l'air , 245. Celle qui est louable ne permet point la saignée , 231. Définie par Hippocrate , 233. Avantageuse dans les Prérépneumonies , lorsque la matière est bien cuite , 242. Quelques-unes de ses espèces ne présagent rien de bon , 233 , 248 , 259. Observations d'Hippocrate à ce sujet , 259. Salutaire dans les Fièvres nerveuses lorsqu'elle se fait avec facilité. Voy. *Expectoration & Salivation*.

F.

F Aim , ses effets ,

Fébrile (Etat) ce que c'est , 2.

Fièvre , effort de la nature pour se soulager , 31. Chlorotique causée par l'acrimonie & la putréfaction , 39. De celle qui accompagne les gangrenes , 82. Son histoire , *ib. d.* Seconde de la petite vérole , 193.

Fièvres , méthode générale de les traiter , 5. Simples , 2. Composées & inflammatoires , 5. Inflammatoires & leur traitement , 13. Intermittentes , leur cause , 21. Quand & pourquoi si communes , 21 , 25. La plupart de ceux qui en sont attaqués meurent dans le frisson , 22. Dégénèrent aisément en fièvres inflammatoires , 22 , 25. En Fièvres lentes nerveuses , 28 , 29. En Fièvres malignes , 29. Les Fièvres de Printems régulières sont souvent salutaires , 25. Quelquefois opiniâtres , 28. Le sang est plus épais dans les quotidiennes

que dans les tierces , & dans les tierces plus que dans les quartes , 26. Les quotidiennes & les double-tierces souvent les mêmes , *ibid.* Pourquoi opiniâtres & irrégulières dans certains tems , 28 , 31. Traitement qu'elles demandent , *ibid.* Description des Fièvres lentes nerveuses , 19 , 88. Quelles personnes y sont le plus sujettes , 95. Elles affectent principalement les suc nerveux & lymphatiques , 86. En quoi elles diffèrent des Fièvres putrides , *ibid.* Elles sont souvent compliquées , 87.

Fièvres nerveuses , maniere de les traiter , 96. Pourquoi si difficiles à guérir , 20. Elles sont rarement critiques , 106. Description des Fièvres malignes , 111. Elles affectent principalement le sang , 86. En quoi elles diffèrent de la vrai Péripleumonie , 127. Maniere de les traiter , 125 , 143. Indications qui demandent la saigné , 126. Description des Fièvres Pneumoniques qui régnerent en 1640. & 1745. 69. Etoient une complication de Péripleumonies inflammatoires & de Fièvres pétéchiales , 73. Ne supportoient point la saigné , *ibid.* Fièvres pestilentielle & pétéchiales. Voy. *Fièvres malignes putrides & Fièvres malignes.* Les Fièvres catharreuses ne demandent pas de fortes saignées , 274. Les Fièvres miliaires ne veulent point un régime chaud , 189. Fièvres Pneumoniques. Voy. *Péripleumonies, Pleurésies & Pleuropneumonies.*

- Fièvre avec Angine**, sa description, 436.
 Augmente au 3^e jour, 445.
- Fibres**, effets que produisent leur force & leur trop grande élasticité, 33. Régime que cet état demande, 34. Effet que produit leur grand relâchement, 37. Voy. *Solides*.
- Fluides**, leur état dépend de celui des solides, 42. Voy. *Sang*.
- Fomentations** émollientes utiles dans les Fièvres inflammatoires, 17. Dans les cas où les fibres sont trop tendues, 35. Dans les Pleurésies, 306. Les humides sont préférables aux seches, *ibid*.
- Frissons**, marquent la viscosité du sang, 218. Annorcent une Pleurésie, 297.
- Furoncles**, ceux qui s'élèvent sur la poitrine, le dos, les épaules, &c. des personnes attaquées de Fièvres Pneumoniques, sont extrêmement salutaires, 267. Montrent l'utilité des vésicatoires dans ces maladies, & quand, *ibid*.

G.

- G** *Angrene* produite par une cause interne, & cas remarquable à ce sujet, 82. Bons effets du Quinquina dans cette maladie, 83.
- Gargarismes** composés avec des acides végétales meilleurs dans la petite vérole, que ceux qui sont faits avec des acides minéraux, 194.

Garotillo, mot Espagnol appliqué au bruit que font en rasant, les malades attaqués de l'Angine, 487.

Globules, sanguins s'allongent en passant dans les petits vaisseaux, 52.

H.

H *Aleine*, sa puanteur présage quelquefois une Fièvre maligne, 77. Fétide & insoutenable au malade lui-même dans l'Angine, 447.

Hæmorrhous, sa morsure cause une hémorrhagie universelle, 55.

Hémorrhagies sont causées par l'âcreté & la dissolution du sang, 49. Par sa dissolution, 51. Par la contagion pestilentielle, 62. Ne présagent rien de bon dans la petite vérole, 64.

Histoire des Maladies, est le meilleur moyen d'avancer l'art de les guérir, 430.

Homme (un jeune) meurt cruellement de l'Angine, 451 & suiv.

Humeurs acquièrent de l'acrimoine par leur séjour, témoin les ulcères, &c. sur la fin des hydropisies, 20. Voyez *Sang*.

Huxham, blâme la pratique des Chirurgiens François dans le traitement de la Fièvre pestilentielle, 419. Sa méthode pour le traitement de l'Angine, 461. Son Histoire de l'Angine, 430. Raisons qui l'ont engagé à rendre compte de la constitution de l'Air, & des différentes Maladies qui ont accompagné celle-ci, 441. A beaucoup

de peine à faire distinguer cette maladie aux Médecins d'Angleterre.

Hypotheses étoient en usage du tems de Galien, & avant, Préf. pag. ix.

I.

Incrustation de la petite vérole, comment doit être ménagée, 197.

Indications varient selon les différens états solides, 39.

Infirmities, leur inconvéniens, 198.

Inflammation de la Plevre, 288, 297. De la membrane externe des poumons, 288. Du Péricarde, 290. Du Diaphragme, 291, 299. Les personnes robustes & laborieuses sont plus sujettes que les autres aux inflammations de poitrine, 233.

Influence, Fièvre catharreuse & ses caractères, 23.

Inoculation de la petite vérole, d'où viennent ses bons effets, 162.

Intermittentes (Fièvres) fréquentes, quand & pourquoi, 25. Celles qui regnent dans le Printems souvent salutaires, *ibid.* Quelquefois opiniâtres, 30. Voy. *Fièvres intermittentes*.

K.

Kermès minéral, ou poudre des Char-
treux, 277.

L.

L *Angue* dans les Fièvres lentes nerveuses , 91 , 92. C'est un bon signe lorsqu'elle est humide dans l'état de ces Fièvres , & qu'il survient une expectoration copieuse , 92. Son apparence dans les fièvres malignes putrides , 114. Blanche & chargée dans l'Angine , d'une matiere épaisse , jaunâtre ou brune , 445.

Lessive savoneuse cause des fièvres hectiques , des hémorrhagies & des scorbut , 57. Lessive lithontriptique & remède de la Dlle. Stephens , leur usage , 57. Ce qui arriva à un malade pour en avoir trop pris , *ibid.*

Linge , il convient que le malade en change souvent lors de l'incrassation de la petite vérole , 197.

Luette se couvre de taches blanches dans l'Angine , 445.

M.

M *Alin* , remarque sur ce terme , 120.

Médecins anciens , la lecture de leurs Ouvrages recommandée , *Préf.* pag. v. vj. Devroient s'étudier à décrire ce qui se passe sous leurs yeux dans les maladies , 430.

Méthodiques , leur doctrine touchant la tension & le relâchement , 36.

Miliaire (Eruption) 102 , 103. Voy. *Fièvre miliaire*.

Musc , son utilité dans les Fièvres nerveuses , 101. Dans la petite vérole , 180.

Myrrhe, son utilité dans la petite vérole
cristalline, 180.

N.

N*Arrines* fort enflammées & excoriées
dans l'Angine, dégoutent une matiere
excessivement corrosive, 447.

Nitre, on doit le joindre au Quinquina dans
quelques Fièvres, 30. Usage des remèdes
nitreux dans les Fièvres inflammatoires,
14. Dans les Pleurésies, 308.

Nuit (la) aggrave les symptômes de l'An-
gine.

O.

O*piates* ne valent ordinairement rien
dans les Fièvres nerveuses, 98. Précau-
tions qu'elles demandent dans les Fièvres
malignes, 147. Sont nécessaires dans la pe-
tite vérole, 180. Précautions qu'elles de-
mandent, *ibid.* En quel cas il convient de
les joindre aux acides dans la petite vé-
role, 193. Et aux Alexipharmques, *ibid.*
Précautions qu'elles demandent dans les
Péripneumonies, 251. Utiles dans les
Pleurésies, 309. Exemple à ce sujet, 310.
Précautions qu'elles demandent dans les
Pleurésies, *ibid.* Voy. *Anodins*.

Oppression des viscères dans les Fièvres ner-
veuses, ne demande point la saignée, 100.

Orgasmes de toute espèces au Printems, 26.

Oxymel scillitique, son usage dans la petite
vérole, 195. Dans les Péripneumonies,
247, 277.

P.

- P** *Ain*, entre dans le régime, 67.
Paraphrénésie, sa description, 291.
Paraplégie, suite de la Péripleumonie, 223.
Parégoriques. Voy. *Opiates*, *Anodins*.
Passage des arteres bronchiales dans les cavités & les ramifications de la traché-artere, & des autres pulmonaires dans les cavités & les vésicules des bronches, 231.
Peau rude dans l'Angine, 446.
Péripleumonie, & ses différentes espèces, 214. Causée par la viscosité inflammatoire, 217. Régime qu'elle demande 238. Catharreufe causée par l'affluence d'une matière âcre & ténue, 252. Traitement qui lui convient, 253, 254. Ne demande pas de trop fortes saignées, 253. Exige qu'on emploie de bonne heure les vésicatoires, *ibid.* Et des purgatifs légers, *ibid.* Description de la Péripleumonie maligne, 227, 255. Ne demande point de fortes saignées, 224. Ne veut point de vésicatoires, 258. Régime qu'elle demande, 256. Description de la fausse Péripleumonie, 268. Quelles personnes y sont sujettes, 269. Elle regne principalement dans les tems humides & en hyver, *ibid.* Elle est causée par la viscosité pituiteuse du sang, & par l'épaississement de la lymphe & de la sérosité, 270. Moyen de la causer, *ibid.* Elle differe de plusieurs degrés de la Péripleumonie inflammatoire, 271. Appa

rence du sang dans cette maladie, 273. Ne veut point des remèdes chauds, surtout au commencement, 274. Toujours dangereuse, & souvent funeste, 275. Confondue avec la maladie hypocondriaque, *ibid.* Rarement accompagnée d'altération, 276. Maniere de la traiter, 275. Elle suppose les vomitifs légers, pourvu qu'on en use avec précaution, 277. Demande les vésicatoires, 280. Des ventouses, *ibid.* Les purgatifs, mais avec précaution, 281. De même que les diurétiques, 282. Ne veut point d'Opiates, *ibid.*

Péripneumonies, peuvent être causées par quelque douleur de poitrine que ce soit, 286. La matiere morbifique se jette souvent dans ces maladies des parties supérieures sur les inférieures 265. Les *Péripneumonies* & les *Pleurésies* sont fréquentes dans les tems froids & secs, 212. Et endémiques dans les lieux froids & élevés, *ibid.* *Pelle* cesse souvent par le changement d'air, 175.

Pétéchies de couleur foncée dans quelques Fièvres malignes, 53. Leurs espèces, 116. Voy. *Taches*.

Phlébothomie Voy. *Saignée*.

Phlegme phlegmoneux, sa définition, 19.

Pleurésie: vraies & fausses, 293. Les vraies moins communes que celles qui sont compliquées avec des symptômes *Péripneumoniques*, 286. Disposent aux *Péripneumonies*, 213, 285, 304. Traitement qui leur convient, 304. Cèdent plus aisément à

à la saignée dans le tems & les lieux froids & humides, 312. La Sueur salutaire dans ceux qui sont chauds & humides, 312. La sueur salutaire dans quelques Pleurésies épidémiques, 311. Opinion touchant le siège de cette maladie, 213. Pleurésie dorsale, 289.

Pleuro-pneumonie, sa description, 213, 287.

Posca, les Romains en donnoient à leurs Soldats, ce que c'étoit, 321.

Potions acides, pourquoi nécessaires dans les Fièvres, 9. Les émollientes & les farineuses utiles dans les cas où les fibres sont trop tendues, 34. Les chaudes & les émollientes dans les Fièvres Pneumoniques, 243. Les potions salines préparées avec le sel de corne de Cerf, & le jus de limons, sont plus diaphorétiques que celles qu'on prépare avec le sel d'Absinthe, 102. Dans la fausse Péripleurésie, 283.

Pouls dans les Fièvres lentes nerveuses, 90. Dans les Fièvres malignes putrides, 112. Sa dureté dans les Pleurésies regardée comme un signe pathognomonique, 297. Son oppression n'est point un obstacle à la saignée, 7. Profond dans la petite vérole, 168. La Pléthore le rend tel, 7, 221. Le troisième jour moins foible & plus égal, bon signe dans l'Angine 453. Petit, vif, inégal & tremblottant, au commencement de cette maladie, 456.

Puanteur est engendrée dans toutes les humeurs par l'usage ordinaire de la viande, du Poisson & de l'eau 380.

Purgation hors de propos dans le mal de gorge malin ou Angine, 455.

Purgatifs rafraîchissans peuvent être utiles au commencement des Fièvres aiguës, 14. Voyez *Cathartiques* & *Eccoprotiques*.

Purgation utile vers le 9 (ou 11^e.) jour des Fièvres putrides, 139. Dans les Fièvres secondes de la petite vérole, 199, 203.

Q

Quartes. Voyez *Fièvres intermittentes*.
Quinquina, on ne doit point se hâter de le donner dans les Fièvres intermittentes, 27, 31. Ne produit aucun effet dans certaines Fièvres, 31. Utile dans les Fièvres malignes, 64, 79, dans les gangrenes occasionnées par une cause interne, 84. Dans la petite vérole pétéchiale noire, 185. Précautions qu'il demande dans la petite vérole, 186, 187. Sa teinture alexipharmaque, 149. En quel cas utile dans les Fièvres nerveuses, 105. Utilité de la teinture alexipharmaque de *Quinquina* dans la petite vérole lymphatique, 186.

R

Respiration, on ne doit point saigner dans les Fièvres lentes nerveuses, lorsqu'elle est difficile & laborieuse, 100,

101. Est souvent telle à l'approche d'une éruption miliaire, 102.

S.

S *Afran*, son usage dans la petite vérole 172.

Saignée, symptômes généraux qui l'indiquent, 154. Doit être plus ou moins copieuse selon la corpulence du sujet, 6. 217. Indications qui obligent à la réitérer, *ibid.* A la discontinuer, 8. Moyen d'empêcher les défaillances qu'elle cause, *ibid.* Ses effets, *ibid.* Nécessaire dans les Fièvres aiguës. 6, 7. Ne vaut rien dans les Fièvres nerveuses, 100. Est-elle indiquée dans les Fièvres contagieuses? 123, 126. Précautions qu'elle demande dans ces sortes de Fièvres, 132. Dans la petite vérole, 154. En quel cas elle devient nécessaire au commencement de cette maladie, 164, 168. Doit précéder les cordiaux dans la petite vérole, 165. Celle du pied est utile dans la petite vérole, 165. Lors de la Fièvre de l'éruption, 193. On doit y recourir de bonne heure & la faire copieuse dans les Péripleumonies violentes, 217, 235. Devient moins utile après le quatrième ou cinquième jour, 235. Est quelquefois contre-indiquée dans les Péripleumonies, 219. Ne vaut rien lorsque l'abcès se forme, ou qu'il est déjà formé, 235. Celle de la sapène utile dans les Péripleumonies,

& quand, 239, 251. Celle des deux bras à la fois dans les Péripleumonies 224. Utile dans les Pleuro-pneumonies lorsque la douleur revient avec violence, 236, 237. Précautions à observer dans ce cas, 236. Nuisible dans la fausse Péripleumonie lorsqu'elle est trop forte, 272. On doit y recourir de bonne heure dans les pleurésies, & la faire copieuse, 293, 304. Hors de propos dans le mal de gorge malin ou angine, 455. Peut être utile aux personnes jeunes & pléthoriques 457. En user avec précaution dans les Fièvres malignes 461.

Salvation est plus ou moins abondante dans la petite vérole suivant le tems, 177. Peut être excessive, *ibid.* Celle qui est excessive & prématurée est toujours dangereuse, *ibid.*

Sang, la chaleur coagule sa sérosité, 3, 43. Est plus épais dans les Fièvres quotidiennes que dans les Fièvres tierces & dans les tierces plus que dans les quarts, 16. Sa densité excessive cause des Fièvres inflammatoires, 44. De la pellicule qui se forme sur sa surface, 43. Caractère qu'elle doit avoir pour être mauvaise, 70. La trop grande quantité de sang est nuisible, 44. Effets que produisent sa dissolution, sa ténuité & son aquosité, 46, 225. Sa trop grande dissolution dans les Fièvres Pneumoniques est un obstacle à la saignée, 225. Dénote une habitude scorbutique, 227. Caractère de celui qui

est dissout & corrompu, 49, 50. Sa dissolution est un effet de son acrimonie, 55. Se corrompt quelquefois au sortir des veines dans les Fièvres pétéchialess malignes, 60. Quelle est sa couleur & sa consistance dans les Fièvres malignes putrides, 130, 131. Paroit quelquefois entièrement dissout, & dépose une poudre de couleur de suie, 78, 132. Caractère du sang inflammatoire, 219. Sa couleur vermeille ne présage rien de bon au commencement des Fièvres Pneumoniques, 225. Sa trop grande viscosité dangereuse, 225. Irrégularité de sa partie grasse, *ibid.* Des personnes qui meurent de faim devient très-âcre, 480. Histoires à ce sujet, *ibid.* D'une belle apparence au commencement de l'Angine, 440. Devient ensuite épais & visqueux, 441. Sans consistance ni sérosité, 457. Sa consistance est détruite par le mauvais air, ce qui engendre les Fièvres malignes & pestilentiellles, *ibid.*

Santé, pourquoi le passage de la santé à la maladie si commun, 207.

Scorbut; quelques-unes de ses espèces dissolvent le sang, 49. Celui de mer est principalement causé par la mauvaise qualité des alimens aussi-bien que par l'humidité, la salure & l'impureté de l'air, 315. Qui corrompent le sang & produisent une acrimonie alcalinescente, *ibid.* Moyen de prévenir cette acrimonie & de la détruire, 313. Par une diète végétale acelinescente, par la pureté de l'air, par la

bonne qualité des alimens & des boissons subacides & vineuses, *ibid.* Utilité du cidre pour ces effets dans les voyages de long cours, *ibid.* Du vinaigre, 319. De la Machine de M. Sutton & du Ventilateur de M. Hales pour renouveler l'air, *ibid.* Des pommes, des oranges & des limons, 320.

Scorbutiques & pestiferés ont le cœur mou & d'une extrême grosseur, 476.

Sels du corps, s'il ne sortent par les urines, prennent une qualité délétère 480.

Sels Alkalis volatis, dangereux dans les maux de gorge avec ulcères, 473. Augmentent les Fièvres putrides, *ibid.* avancent la dissolution & la putréfaction du sang dans le corps, 474. Preuve de cela, *ibid.* Ils corrodent la peau 475. Affoiblissent le ton des fibres & la force des vaisseaux, 476. Peuvent cependant être utiles, 486. Leur génération dans le corps humain, 482. Le suc de limons, & le vinaigre détruisent leur acrimonie, 484.

Sérosité du sang se convertit par la chaleur en une sanie acrimonieuse & putride, 107. Voyez *Sang*.

Solides, leur état, 32. Effets que produisent leur force & leur élasticité excessives, 33. Demandent des boissons & des alimens émolliens & farineux & des bains demi-tièdes, 34. Leur foiblesse & leur délicatesse, 37. Leur foiblesse & leur relâchement, *ibid.* Quel est leur meilleur état,

32, 33. Leur état influe sur celui des fluides, 39. Voyez *Fibres*.

Sphacélation des intestins, signes qui l'annoncent, 118.

Squinancie, cause des Péripleumonies, 285.

Sudorifique (Régime) condamné dans les Fièvres nerveuses, 103.

Sueurs, il est dangereux de les exciter par les remèdes chauds au commencement des Fièvres, 11, 142. Dans les Fièvres nerveuses, 99. Sanguinolentes, causées par la dissolution du sang, 52. Fuligineuses dans les Fièvres malignes, 54. Légères, utiles dans les Fièvres, 11, 141. Salutaires dans les Fièvres nerveuses, mais souvent trop abondantes, 99, 110. La crise ne sçauroit être complète sans elles dans les Fièvres malignes, 141. Rare dans l'Angine 446. Douce & facile le troisième jour, d'un bon augure, 453. Abondante, sauve le Malade, 454.

Stephens (Mademoiselle) son remède cause des phthysies, des hémorrhagies & le scorbut, 57.

Sydenham, remarque sur sa pratique, 121.

Symptomes, de l'Angine 456. S'aggravent au troisième jour, 445. Heureux, 453. Malheureux, 454.

T

Tierce, la Fièvre tierce régulière paroît tenir le milieu entre la Fièvre inflamma-

- toire & la Fièvre lente nerveuse, 13.
 Voyez *Fièvres intermittentes*.
Théorie, ne vaut qu'autant qu'elle s'accorde avec la raison, *Pref.*
Tintement d'oreilles, symptôme de la Fièvre lente nerveuse, 92.
Topiques, remarque sur sa pratique, 121.
Traitement. de l'Angine maligne ou mal de gorge avec ulcères 461.

V

- V** *Aisieux*. Voyez *Solides*, *Fibres*.
Vents, effets que produisent les vents froids & secs sur le corps, 186.
Ventouses, en quel cas préférables à la saignée dans les Péripleumonies, 239, 256.
Vers, causent plusieurs maladies aux Enfans, 419. Remèdes qui les chassent & les tuent 424.
Vérole (petite) 153. Varie selon les tempéramens des sujets, 157. Selon les différentes constitutions de l'air, 159, 175, 176. Compliquée avec une Fièvre inflammatoire violente, 153. Avec une Fièvre lente nerveuse, 154. Avec une Fièvre maligne ou pétéchiale, 155. N'est pas toujours accompagnée d'une Fièvre pour la faire venir à maturité, & en procurer l'éruption, 69. Compliquée avec des Fièvres épidémiques, 159. La matière vérolique affecte les mammelles des nourrissons qui l'ont déjà eue, mais cette inflammation est locale & sans Fièvre,

157. Moyen de s'en garantir, 160. On doit avoir égard à la Fièvre qui l'accompagne, 155. La saignée n'en retarde point l'éruption, 40. Traitement qu'elle exige dans les sujets robustes, 163. Dans les sujets foibles, 162. Symptômes dangereux qui l'accompagnent, 167, 187. Moyen de les apaiser, 189. Petite vérole crySTALLINE ou lymphatique, 178. Siliqueuse, *ibid.* Les sueurs copieuses sont utiles dans cette espèce, *ibid.* De la petite vérole confluente, noire & sanguinolente, 62, 184. Cas de cette espèce, 182. Second cas, 186. Demande des acides, le Quinquina & des alexipharmaques astringens, 64, 184. Se répand en Angleterre en Juillet 1751, 431. Devient plus commune & plus dangereuse vers le milieu de l'hyver, *ibid.* cristalline, 432. produit différentes Fièvres, suivant les différentes personnes, *ibid.*

Vésicatoires, nuisent au commencement des Fièvres inflammatoires, 12. Des Fièvres malignes putrides, 144. En quels cas ils conviennent dans celle-ci, 135. Sont utiles au commencement de la petite vérole, 170. Nécessaires dans la petite vérole lymphatique crue, 182. On doit les appliquer aux chevilles & aux poignets vers l'état de cette maladie, 189. On ne doit point se hâter de les dessécher dans les Fièvres Pneumoniques, 267. Et dans la fausse Péripleumonie, 280. Maniere de les

- appliquer *ibid.* Précautions qu'ils demandent dans les maladies aiguës, 145.
- Vinaigre*, ses vapeurs sont utiles dans les Péripleumonies malignes, 245. Camphré, sa vapeur utile dans les mêmes maladies, *ibid.*
- Vin Antimonial*, 277. Chaud, quelquefois utile dans la petite vérole, 172, 194. Rouge utile pour réprimer les sueurs immodérées dans les Fièvres lentes, 104. Salulaire dans les Fièvres malignes, 80. Les Vins blancs de France & du Rhin, utiles dans les Fièvres, 151.
- Vipere* sa morsure convertit le sang en une espèce de sanie, 61.
- Vis vita*, (Le) change en un sel neutre les acides végétaux les plus forts que nous prenons dans nos alimens, 479.
- Visage* bouffi & pâle dans l'Angine, 444.
- Viscosité* excessive du sang, 42.
- Volatils* (sels), mangés avec avidité par un Jeune homme, lui causent la mort, 384.
- Vomique des poudrons*, Histoire à ce sujet, 300.
- Vomissement* procuré simplement avec de l'eau chaude, quelquefois dangereux, 133. Moyen de l'arrêter lorsqu'il est excessif, 134.
- Vomitifs*, leur usage, 183. Voyez *Emétiques*.
- Ulcères*, d'Egypte & de Syrie étoient de la nature de l'Angine, 429. aussi-bien que les Fièvres scarlatines de Morton *ibid.*
- Urines* dans les Fièvres lentes nerveuses,

DES MATIERES.

515

91. Dans les Fièvres malignes putrides,
 115. Dans les Péripleumonies malignes,
 228. Celle qui est abondante & qui dé-
 pose un sédiment est d'un bon présage
 dans les Péripleumonies, 262. Celle des
 personnes qui font un grand usage des
 lessives savonneuses & du remède de Ma-
 demoiselle Stephens est alcaline, 59.
 Noire ou livide, 54. Sanguinolente, oc-
 casionnée par la dissolution des globules
 sanguins, à moins que l'usage des can-
 tharides ne l'ait rendue telle, 185. On en
 facilite l'évacuation dans la petite vérole
 en faisant agenouiller le Malade, 183.
 pâle, claire & crue dans l'Angine, 446.
 Yeux rouges dans l'Angine, 444.

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chan-
 celier, un Manuscrit qui a pour titre: *Es-
 sai sur les Fièvres, sur la petite vérole, sur
 la Pleurésie & la Péripleumonie, &c.* par
 le Docteur HUXHAM; avec deux autres
*Essais sur la maniere d'élever les Enfans
 & de traiter leurs maladies*, traduit de l'An-
 glois par M. EIDOUS; je n'y ai rien trouvé
 qui puisse en empêcher l'impression. A Paris
 ce 16 Mars 1752.

LAVIROTTE

Am 10. März 1881







